MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL PEPÉ

IMPRIMERIE DE CLAYE, TAILLEFER ET CIE,
Successeurs de H. FOURNIER,
RUE SAINT-BENOÎT, N° 7.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL PEPÉ

SUR

LES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS

POLITIQUES ET MILITAIRES

DE L'ITALIE MODERNE

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR

6 RUE DE LA PAIX

1847

PRÉFACE.

L'humiliante servitude sous laquelle gémit l'Italie, et que le souvenir de la grandeur passée de ce beau pays rend encore plus intolérable, m'inspira, dès mes plus tendres années, ce patriotisme persévérant et infor-

tuné qui a été le mobile de toutes les actions de ma vie. Lorsqu'il ne me fut plus donné de porter les armes en faveur de ma patrie, je fus poussé par le même sentiment à écrire ces Mémoires, non dans le but de me faire valoir moi-même, mais avec celui de combattre les calomnies dont les étrangers par ignorance, et quelques malheureux indigènes pour voiler leur déplorable égarement, ternirent le midi de l'Italie.

Mes compatriotes y trouveront certainement des événements et des faits de nature à leur rendre la confiance en eux-mêmes, et peut-être même y puiseront-ils l'indication des chemins à suivre pour vaincre un jour la fortune contraire (qui, par caprice et non avec raison, illustre ou obscurcit les peuples), et pour reconquérir, avec l'indépendance, une partie du moins de la gloire de nos ancêtres.

Ceux qui ne sont point Italiens y recueilleront, je crois, quelques enseignements sous le point de vue politique et militaire; et de

toute manière ils ne dédaigneront point le récit de plusieurs circonstances qui, bien que parfaitement vraies, luttent de bizarrerie avec les aventures qu'on lit dans les romans.

MÉMOIRES

DU

GÉNÉRAL PEPÉ

CHAPITRE PREMIER.

(1783 A 1797.)

Mémorable tremblement de terre en Calabre. — Ma naissance. — Mon éducation dans un collége royal. — Je m'échappe deux fois du collége, afin d'embrasser la carrière des armes. — J'entre au collége militaire de Naples.

Lorsque je vins au monde, dans le mois de février 1783, la nature se montra singulièrement cruelle envers la seconde Calabre, ma province natale; deux effroyables secousses de tremblement de terre, qui se firent sentir le 5 février, se renouvelèrent vers la fin du mois de mars suivant, et firent périr en moins de deux mois, dans cette région, près de soixante mille habitants. Le terrain fut tellement bouleversé que tous les édifices publics et les maisons de deux cents villes et villages s'écrou-

lèrent et furent en grande partie engloutis. La petite mais très-ancienne ville de Squillace me vit naître peu de jours après les deux premières secousses de tremblement de terre. Le nom de mon père était Gregorio Pepé, et ma mère se nommait Irène Assanti.

Comme il n'était pas resté pierre sur pierre de la vaste habitation paternelle, ma mère, dans le moment le plus rigoureux de l'hiver, fut forcée de me mettre au monde sous une misérable tente élevée à la hâte et le mieux que pouvaient le permettre ces jours de deuil et de désolation.

Mes parents eurent vingt-deux enfants, et je fus du nombre des derniers. Nonobstant une si nombreuse famille dans laquelle les mâles surpassaient de plus du double le chiffre des enfants du sexe féminin, mon excellent père, toujours plein de sollicitude pour nous donner une bonne éducation, aussitôt que mes frères atteignirent leur dixième année, se hâta de les envoyer à Naples pour y être instruits, et à peine j'eus accompli l'âge de sept ans, que je fus mis dans le collége royal de Catanzaro, où trente condisciples seulement étaient admis par faveur. Des professeurs savants et habiles y enseignaient convenablement diverses branches de connaissances; l'éducation, en général, y était au-dessus du médiocre, et on l'aurait obtenue meilleure encore si les maîtres d'études et les préfets

avaient été des sujets recommandables et instruits; mais comme ce métier n'était pas suffisamment honoré, on était dans l'usage de l'abandonner à des prêtres ignorants qui ne s'entendaient nullement en matière d'éducation; parmi les supérieurs, le seul gouverneur était séculier, on les choisissait parmi les premières familles de la province, et celui qui dirigeait le collége lorsque j'y entrai se nommait Gaetano Sanseverino, de la famille des barons de Marcellinara. J'ai toujours conservé de lui un souvenir reconnaissant et ineffaçable.

Toutefois, à l'égard de mon application, soit que je fusse encore dans un âge trop tendre pour me plaire aux arides éléments du latin, ou que ce fût la faute des maîtres qui ne savaient ni en inspirer le goût ni en faire sentir l'importance aux enfants, je conçus dès le commencement un éloignement et je dirais presque une invincible aversion pour cette langue. Il n'en fut pas ainsi cependant pour l'histoire ancienne, pour la géographie, la rhétorique et les mathématiques élémentaires, études auxquelles je me livrais avec tant d'ardeur que j'excitai l'étonnement de mes supérieurs, particulièrement lorsqu'ils virent que j'y consacrais jusqu'aux heures de la récréation.

Ceux de mes frères qui étaient mes aînés avaient été envoyés à Naples par mon père, et les deux plus jeunes de ceux-ci, Ferdinand et Florestan,

furent placés dans le monastère des Célestins de Saint-Pierre à Majella, puis dans celui de Solmona, où entraient exclusivement les jeunes gens de bonne famille de la capitale et des provinces. Bien que l'éducation y fût parfaite et qu'ils y fussent très-bien traités, mes frères, tout jeunes qu'ils étaient, avaient une telle aversion pour l'état ecclésiastique et insistèrent si vivement, que mon père, cédant à la persévérance de leur volonté, consentit à les placer au collége militaire de Naples.

Les indices d'un penchant particulier, qui se manifestent naturellement dans la première jeunesse, décident presque toujours d'une vocation constante qui, au lieu de s'affaiblir, s'accroît avec les années. On était en 1797, et j'atteignais l'âge de quatorze ans : j'aurais pu alors continuer avec succès mes études au collége de Catanzaro, si un vif désir ou plutôt une fureur qui me possédait d'entrer dans la carrière militaire ne m'en eût détourné. Déjà mon frère Florestan, mon aîné d'un peu plus de quatre ans, avait été promu, en sortant du collége militaire de Naples, au grade d'enseigne dans le régiment de Bourgogne-infanterie, et mon autre frère Ferdinand, aîné de Florestan, avait le grade de lieutenant que mon père lui avait acheté dans un régiment de chasseurs de nouvelle levée. En apprenant que mes deux frères étaient déjà offi-

ciers, et que le gouvernement apportait toute sa sollicitude à inspirer à la nation le goût de l'état militaire, je redoublai d'impatience d'entrer dans la carrière vers laquelle se tournaient toutes mes pensées. Mais quoique le grade d'officier pût aussi s'acheter à l'âge que j'avais alors, mon père, qui avait infiniment à cœur l'éducation littéraire de ses enfants, avait sagement décidé que je continuerais mes études dans le collége jusqu'à l'âge de dix-huit ans, résolution dans laquelle il se montra ferme et inébranlable. Quant à moi, obstiné comme je l'étais naturellement, je m'avisai d'une véritable ruse d'enfant, c'est-à-dire de m'échapper du collége, très-persuadé que je ne pourrais plus y être admis de nouveau, et de tenter par ce moyen de déterminer mon père à m'acheter ce grade d'officier si ardemment désiré. Ayant réussi à franchir les portes du collége, je fus conduit par un de mes parents à Squillace, dans la maison paternelle. Mais comme Stefano, l'aîné de mes frères, avait épousé la fille du baron de Marcellinara, neveu de Sanseverino, gouverneur du collége, celui-ci, par égard pour la parenté, me reçut de nouveau parmi les étudiants. Cependant cette faveur ne me fit nullement changer de pensée. Il résulta de là que, quelques mois après, je mis en œuvre un nouveau stratagème que je crus infaillible pour fléchir l'inexorable volonté de mon père, et l'amener à satisfaire mon désir. Je fis

demander à un caporal-fourrier de l'un des six régiments de chasseurs, qui alors recrutait par voie d'engagement volontaire, s'il voulait me recevoir comme simple recrue tout jeune que j'étais. Cet homme, espérant retirer un bon profit de ma folie, me fit promettre qu'il me recevrait. Abandonnant pour la seconde fois le collége, je me présente au fourrier, et je reçois pour la forme l'engagement de dix grani, croyant rendre par là ma convention plus valable. Il était sur le point de finir d'enregistrer mon signalement, lorsque arrive un ordre sévère du général Winspeare, commandant de la province, de me conduire à l'instant en sa présence. La jactance du pauvre fourrier s'évanouit alors, et il fut immédiatement envoyé en prison pour avoir détourné un élève du collége royal à l'âge encore si tendre de quatorze ans. Reconduit au collége, j'y fus renfermé dans une petite chambre; mais au bout de quelques jours mon père m'envoya chercher, et il me fit ensuite partir pour Naples, me confiant aux soins d'un autre de mes frères, Jean-Baptiste, jeune homme très-sage et beaucoup plus âgé que moi. Quatre ans après, ce fourrier se présenta pour servir comme soldat dans une compagnie de la république de Toscane, où j'étais lieutenant, et vingt-trois ans plus tard le fils du général Winspeare, devenu colonel, servait en qualité de mon chef d'état-major pendant que

j'avais le commandement en chef de l'armée des Deux-Siciles.

Tandis que l'on attendait pour moi la faveur d'être admis dans le collége royal militaire comme élève externe, mon frère Jean-Baptiste étant étroitement lié d'amitié avec Pietro Colletta, alors lieutenant d'artillerie et devenu très-longtemps après général, me fit interroger par lui sur les mathématiques élémentaires, afin de s'assurer si mon examen se ferait avec succès. Vers la fin de 1797, j'entrai enfin, à ma grande satisfaction, au collége royal militaire, louant en moi-même et approuvant la sage résolution prise par mon père et par mes frères, en m'ouvrant la voie qui devait me conduire à mériter par moi-même les grades militaires, au moyen de l'étude et de l'instruction, plutôt que d'avoir obtenu, en l'achetant, une place d'enseigne ou de lieutenant.

Lorsque je fus présenté à mon supérieur immédiat, celui-ci, voulant me faire une admonition *ex officio*, commença par me dire que mon frère Florestan n'avait pas laissé une bonne opinion de lui dans le collége, et que par conséquent c'était à moi de réparer ses torts et de les faire oublier par une conduite exemplaire. Mais le sot personnage aurait dû chercher à une meilleure source le sujet de son petit sermon, car toutes les fautes imputées à mon frère se réduisaient à ce que Florestan ne

s'habillait pas tout à fait selon l'ordonnance, et à ce qu'il menait une vie un peu dissipée, torts bien excusables dans un jeune homme sorti à peine de l'adolescence. Et pourquoi ne pas lui tenir compte de sa persévérante application à l'étude et des progrès qu'il avait faits dans les sciences que l'on enseignait au collége?

CHAPITRE II.

Aperçu des faits qui préparèrent dans le royaume de Naples les événements des dernières années du XVIIIe siècle. — Minorité de Ferdinand IV. — Il épouse Caroline d'Autriche. — Ambition de cette jeune reine. — Le ministre Tanucci est mis à la retraite. — Acton est appelé dans le royaume par le prince de Caramanico. — Mort de ce prince.—Acton remplace le marquis Caracciolo dans la charge de ministre des affaires étrangères.—Audace des brigands dans le royaume. — Voyage de la reine en Autriche. — Cette princesse fait déclarer le gouvernement de Naples en faveur des rois alliés contre la France. — La flotte française, commandée par l'amiral Latouche, devant Naples. — Écrivains illustres qui florissaient dans le royaume avant la révolution française.—Origine des francs-maçons dans les Deux-Siciles. — La reine fait partie de cette secte, et la protége.—Les Maçons se déclarent les premiers pour la cause de la liberté. — Ils sont persécutés à outrance par la reine et par Acton. — Premiers patriotes qui périssent au gibet. — Les prisons du royaume sont remplies de patriotes de grande renommée. — La cavalerie napolitaine en Lombardie, auxiliaire des Autrichiens. — Buonaparte accorde la paix au roi de Naples. — Moyens employés par la cour afin d'amasser de l'argent. — Les prisons sont ouvertes aux patriotes.

De tous les chapitres de ces mémoires, celui-ci est le seul dans lequel les choses que j'ai exposées ne se passèrent point sous mes yeux, par la raison qu'elles précédèrent ma naissance, ou qu'elles furent contemporaines de mes premières années.

Mais ce que j'en raconte me fut rapporté dans les prisons par Vincenzo Russo, par Jerocades, par Le Maître, marquis de Guardia Alfieri. D'ailleurs plusieurs de ces événements sont déjà du domaine public, grâce à un grand nombre d'ouvrages qui ont paru en Italie, en France, en Angleterre.

Je consacre ce chapitre à la narration rapide des événements survenus dans le royaume de Naples vers la fin du XVIII[e] siècle, afin de répandre plus de clarté sur les faits auxquels je pris part dans les premières années de ma vie politique. Après le règne très-court de Charles III, et même en partie pendant la minorité de Ferdinand IV, grâce à la sage prévoyance de son habile et vertueux ministre Bernard Tanucci, nos régions commençaient à goûter déjà les douceurs de la paix, et à être délivrées des maux qu'elles avaient soufferts, pendant plus de deux siècles, sous le gouvernement oppresseur des vice-rois de l'Espagne et de l'Autriche. Elles se promettaient encore un meilleur avenir. Mais les choses changèrent d'aspect à l'arrivée de Marie-Caroline d'Autriche, mariée à Ferdinand IV devenu majeur. Cette princesse, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, née dans une cour brillante, sœur de Joseph second et de Pierre-Léopold, avec lesquels elle avait été élevée, avait, quoique fort jeune encore, un jugement et un esprit très-développés; mais, d'un naturel altier, elle nourrissait dans son

cœur un désir ardent de commander. S'apercevant de la faiblesse et de l'impéritie de son mari le roi Ferdinand qui, ayant été élevé mollement, ne songeait qu'à ses plaisirs, et nullement aux soins de la royauté, elle prétendait impérativement entrer dans le conseil pour prendre une part délibérative aux affaires de l'État. Et comme le vieux marquis Tanucci, prévoyant les tristes conséquences qui devaient résulter du génie de cette princesse, s'y était énergiquement opposé; comme il avait représenté que c'était une chose inusitée dans la famille de Bourbon, elle ne manqua pas, dès qu'elle eut atteint son but, de se venger en disgraciant Tanucci, et en lui ôtant la charge ministérielle qu'il avait loyalement exercée pendant tant d'années. A cet intègre et vertueux ministre elle substitua le marquis de la Sambuca, qu'elle trouva docile et obéissant à ses volontés, parce qu'il avait été ambassadeur en Autriche et favorablement accueilli à cette cour.

Notre marine se trouvant, à cette époque, hors d'état de suffire à la défense des côtes, et de pouvoir protéger le commerce, avait besoin d'une meilleure organisation. Le prince de Caramanico, qui jouissait d'un grand crédit à la cour et qui était même bien vu de la reine, proposa, pour cet objet, de demander au grand-duc Léopold, Jean Acton, originaire anglais et né en France, à Besançon, lequel commandait la marine toscane et avait

acquis quelque réputation dans l'entreprise d'Alger. Ce personnage, arrivé à Naples, fut bien accueilli à la cour et créé directeur du ministère de la marine; mais ce fut sa présence fatale qui depuis entraîna la ruine du royaume de Naples. Cet étranger ne ressentait aucune affection pour notre pays, et n'était pas même stimulé par le désir de la gloire, à nous procurer des biens ou des avantages quelconques. Ayant, dès le principe, pénétré le génie ambitieux de la jeune reine, il sut le seconder avec tant d'adresse et s'insinuer tellement dans les bonnes grâces de cette princesse, qu'en très-peu de temps il devint son favori et son confident intime. Outre le ministère de la marine, il obtint encore celui de la guerre. Mais comme il aspirait au pouvoir exclusif, il eut soin de tenir éloigné des princes, quiconque aurait pu lui donner de l'ombrage, soit par une faveur marquée à la cour, soit par un mérite supérieur. Craignant d'avoir un rival dans le prince de Caramanico, à la proposition duquel il devait d'avoir été appelé à Naples, il s'y prit si habilement qu'il obtint de le faire nommer ambassadeur à Londres, ensuite à Paris, et enfin vice-roi à Palerme, où peu de temps après il mourut, non sans qu'il se soit répandu des bruits équivoques au sujet de sa mort.

Lors de celle du marquis Caracciolo, ministre des affaires étrangères, Acton assuma encore ce

ministère et fut en outre nommé général. Parvenu ainsi au faîte du pouvoir, il ne songea plus qu'à s'y affermir en disposant de tout à son gré, car les autres ministres et les conseillers d'État, étant créés par lui, soit par reconnaissance ou par crainte, lui étaient entièrement dévoués.

Acton mit en avant de vastes projets pour construire des vaisseaux et des frégates. Mais comme nous n'avons point de colonies lointaines à défendre et que nous ne pourrions soutenir des guerres maritimes contre de grandes puissances, à quoi bon tout cet appareil de marine? Pas à autre chose qu'à la faire servir d'auxiliaire à la France ou à l'Angleterre, comme cela arriva plus tard. Une simple flottille de bâtiments corsaires, bien armée, eût été plus que suffisante contre les seuls ennemis que nous eussions, et qui étaient les Barbaresques. Si nos frégates et nos vaisseaux étaient pour nous inutiles et ruineux, à cause des dépenses qu'ils exigeaient, ils ne furent point inutiles à l'Angleterre, qu'Acton tendait toujours à favoriser. En effet, au mois de mars 1795, notre marine militaire, qui avait pour chef le brave Caracciolo, servit à renforcer l'armée anglaise, commandée par l'amiral Nelson, dans la Méditerranée, contre les forces navales de la France.

L'armée napolitaine était affaiblie par une longue paix et amoindrie en outre par l'effet du temps.

Acton, qui n'entendait rien aux forces de terre, voulut les régénérer en ordonnant une levée de quatorze mille hommes pris dans la seule partie du royaume en deçà du Phare, et dans la classe la plus abjecte du peuple, parmi les détenus en prison comme criminels, et même parmi ceux qui étaient condamnés à des peines infamantes. Pour comble de maux, ce ministre appela un grand nombre d'étrangers de contrées lointaines, afin de recomposer notre armée, tels qu'un Sales, du pays des Grisons, et un Pomereuil, Français de naissance. Ce n'est que dans un très-petit nombre de cas exceptionnels qu'un gouvernement peut utilement confier à des militaires d'autres pays le commandement et la discipline des forces nationales, et c'est de ces fautes que datent les malheurs et les humiliations répétées de l'armée napolitaine.

Le trésor royal ne pouvant suffire à tant de dépenses et aux prodigalités de la cour, le premier ministre Acton fut obligé de grever la nation de nouveaux impôts d'année en année, impôts d'autant plus lourds à supporter qu'ils avaient été légers sous le règne de Charles III et pendant la minorité du roi Ferdinand.

Nonobstant de si grands sacrifices annuels, les affaires publiques, loin de s'améliorer, devenaient chaque jour en plus mauvais état. Les finances étaient dans le plus grand désordre, le commerce

ruiné ; nos manufactures, au lieu d'être protégées et encouragées, étaient, au contraire, négligées et abandonnées, en raison de la préférence que l'on donnait à celles de l'étranger. La circulation dans l'intérieur du royaume était impraticable, faute de ponts et de routes, quoique l'on exigeât annuellement un droit établi pour cet objet spécial dès le temps de Charles III. L'administration de la justice était lente et corrompue, à tel point que les causes civiles ne voyaient jamais de fin, et que les causes criminelles dépendaient en tout de la vénalité des subalternes, vulgairement appelés greffiers criminels, à la merci desquels étaient livrées la fortune, la liberté, la vie des citoyens : de telle sorte que souvent le crime était absous à force d'or, et qu'à force d'or aussi on pouvait parvenir à sauver l'innocence. Il en résultait que des troupes plus ou moins nombreuses de voleurs et d'assassins infestaient les provinces; et, ce qui est plus encore, jusqu'à la capitale même, où, dans ces derniers temps que nous décrivons, l'audace des voleurs protégés par les *greffiers* était devenue telle, qu'ils volaient impunément, même pendant le jour, sur la voie publique.

La révolution française, qui éclata en 1789, éveilla, plus qu'elle n'aurait dû peut-être, l'inquiétude et la crainte de la cour, parce que la France n'avait encore aucune pensée de faire de la propa-

gande. Cependant l'influence prépondérante de l'Angleterre, encore augmentée par le ministre Acton, la parenté de nos souverains avec ceux de la France, tout contribua, dès le commencement, à augmenter dans la famille régnante de Naples la haine contre les grands mouvements révolutionnaires de la nation française. La reine, dans son voyage en Autriche, à l'occasion du mariage de ses filles, fut la première à donner l'impulsion à la fameuse coalition des souverains contre la France. A son retour à Naples, tout fut décidé pour la guerre, parti imprudent d'où jaillit une longue série de maux pour la nation et pour la dynastie.

La France érigée ensuite en république, puis la condamnation de Louis XVI et de Marie-Antoinette, portèrent au comble la défiance et les craintes de notre gouvernement; l'astucieux ministre, de son côté, ne cessait de les exciter encore dans l'âme de la reine, vivement exaspérée par la mort de sa sœur. On ordonna en conséquence de si grands préparatifs de guerre, qu'ils ne purent échapper à la vigilance de la république française. Elle expédia aussitôt une flotte puissante de quatorze vaisseaux de ligne, qui parut dans le golfe de Naples. L'amiral Latouche, qui la commandait, somma notre cour de se déclarer à l'égard du parti qu'elle voulait embrasser. Celle-ci, intimidée et contrainte par une force imposante, convint de rester neutre,

convention illusoire, souscrite pour éviter un péril imminent; aussi fut-elle de courte durée, car, peu de mois après, le ministre Acton, d'accord avec la reine, qui cédait à toutes ses volontés, contracta secrètement une alliance offensive et défensive avec l'Angleterre. La neutralité convenue fut bientôt violée ouvertement par le débarquement que les alliés effectuèrent à Toulon, où notre gouvernement envoya pour son contingent une flotte et des troupes de terre, qui, dans cette malheureuse entreprise, se signalèrent toutefois en combattant avec valeur.

Avant de poursuivre le fil de ces événements, il est nécessaire de faire un retour sur d'autres faits qui les avaient précédés de plusieurs années. L'avancement de la civilisation s'était déjà manifesté parmi nous dans les œuvres savantes de Gravina, de Vico, de Giannone, et un peu plus tard dans celles de Genovese, de Galiani, de Pagano et de Filangieri. Mais le besoin d'un système politique nouveau et raisonné, qui se faisait sentir dans toute l'Europe, et particulièrement en France, fut alimenté dans le royaume de Naples par les francs-maçons. Comment et quand cette secte s'était introduite dans la capitale, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir avec exactitude. Ce qui est certain, c'est que, dès le commencement du siècle passé, la loge la plus illustre qui ait jamais fleuri dans le

pays fut celle fondée par l'illustre Raimond de Sangro, prince de San Severo, et composée de membres également distingués par leur savoir et leur probité. Il est certain, d'ailleurs, qu'avant la première révolution française, celle de 1789, les loges maçonniques étaient plus florissantes dans notre pays que dans toutes les autres parties de l'Europe, non-seulement dans la capitale, mais dans plusieurs autres villes du royaume, dans lesquelles on comptait des hommes considérés par leur naissance, par leurs richesses et par leurs lumières. Ce fut au point que la jeune reine Caroline, peut-être pour suivre l'exemple de son frère Joseph second, avait voulu entrer dans la maçonnerie des femmes; c'est par cette raison que les maçons d'aujourd'hui continuent, dans leurs banquets, de porter un toast à sa mémoire. Or, comme elle ne connaissait point de milieu, elle honora d'abord ses frères les sectaires avec la même ardeur qu'elle mit, quelques années plus tard, à les persécuter et à les envoyer au gibet.

L'Espagne, qui regrettait de ne pouvoir plus dominer les Deux-Siciles, désirait beaucoup se mêler de la politique de leur gouvernement en alléguant la grande jeunesse des souverains. Le cabinet castillan insistait entre autres choses sur ce que l'on ne tolérât plus la maçonnerie dans le royaume; mais, voyant que ses remontrances répétées étaient

vaines, et n'ignorant pas que la reine elle-même appartenait à la secte, on intrigua auprès du ministère afin que, sans qu'elle en eût connaissance, on surprît une loge au milieu de ses travaux. C'est ce qui eut lieu par le moyen d'un certain Pallante, et pour prix de son zèle mal entendu il fut destitué par l'ordre de la reine, auprès de laquelle il ne put jamais rentrer en grâce.

Or, les maçons de Naples, après la révolution française, déchirant le voile du mystère, voulurent marcher droit à leur but secret, et ils ne parlaient que de république. A l'arrivée dans la rade de Naples, de la flotte française commandée par l'amiral Latouche, ils furent les premiers à saluer avec transport l'étendard de la liberté, et, en conversant avec les Français sur leurs vaisseaux, ils convertirent les loges en clubs, les travaux du temple en actes de conspiration. Ces actes, toutefois, se réduisaient à de simples discours, à des désirs exprimés, à de vains projets; car les savants qui vivaient pacifiquement dans la capitale depuis nombre d'années, puis les riches et les jeunes nobles, tels que les Colonna, les Riario, les Serra, les Pignatelli, qui n'étaient pas familiarisés avec le peuple de Naples, n'ayant jamais vu les provinces, n'avaient pu connaître ni l'esprit général de leurs populations, ni celui de leurs classes moyennes. D'un autre côté, sans le concours des provinces, principalement

dans le royaume de Naples, aucun projet de soulèvement ne pouvait jamais s'effectuer. Ces prémisses exposées,

Ora incomincian le dolenti note [1].

La reine, dès la première explosion de la révolution française, avait cessé d'appartenir à la maçonnerie, et, dominée à la fois par la haine qu'elle avait conçue contre tous les approbateurs des innovations politiques, et par l'ambition effrénée de son favori Jean Acton, toujours attentif à flatter ses passions vindicatives, ses persécutions contre les libéraux allèrent si loin, qu'en dépit de cette animosité il se fit en très-peu d'années plus de prosélytes, dans la cause de la liberté, que n'en auraient pu produire en un siècle les novateurs, si l'on ne se fût pas occupé d'eux. Le gouvernement ne manqua pas d'ordonner l'arrestation de tous ceux qui avaient communiqué avec les Français venus sur les bâtiments de Latouche, et de tous les jeunes gens, non-seulement qui avaient appartenu à des clubs, mais qui, dans leurs discours, s'étaient montrés partisans de la révolution française et avaient applaudi aux victoires de la république détestée.

Pour juger en nombre imposant ceux qui avaient

1. C'est maintenant que commencent les chants plaintifs.

été arrêtés, on installa un tribunal sous le nom de junte d'État. Quoiqu'il fût composé de juges dévoués à la cour, quelques-uns d'entre eux, dans l'âme desquels tout sentiment d'humanité n'était pas éteint, osèrent prendre la défense de l'innocence, et représentèrent au roi qu'il n'était pas juste d'appliquer la rigueur des peines dues aux crimes d'État à des jeunes gens imprudents et sans expérience, dont le seul délit était d'avoir parlé inconsidérément. Mais la reine, excitée par son ministre, et ne voyant dans ces malheureux qu'autant d'ennemis formidables, demanda impérieusement vengeance, exigea du sang et l'obtint. On condamna donc à perdre la vie à la potence, trois infortunés, parmi lesquels se trouvait le vertueux Emmanuel de Deo, âgé de vingt ans. On lui avait promis sa grâce, pourvu qu'il fît connaître ses complices, offre basse et honteuse qu'il sut rejeter avec une noble fermeté.

On avait déjà, en 1792, promu à la régence de la Vicaria, Louis de Medici, jeune homme dans la force de l'âge, illustre par sa naissance et par sa rectitude dans l'exercice de la magistrature. Il montra une telle sagacité dans le maniement des affaires, et il s'attira tant de crédit à la cour, qu'Acton ne tarda point à envisager en lui un rival puissant et capable de le déposséder un jour de son pouvoir absolu, si jamais il parvenait à mettre le pied dans

le conseil du roi. Ne se croyant pas assez en sûreté, même en le tenant éloigné, ainsi qu'il avait fait à l'égard de quelques autres, il jura de le perdre à tout prix.

Le rusé ministre, qui tenait entre ses mains les clefs du cœur de ses souverains et les dirigeait à son gré, ourdit d'abord une artificieuse calomnie en leur persuadant que les conspirations contre le gouvernement, loin d'être réprimées par les condamnations récentes, se renouvelaient plus activement, et qu'il y avait, outre les jeunes gens impliqués, d'autres personnages plus marquants, et jusque dans la haute noblesse, à la tête desquels se trouvait le chevalier de Medici. Il affirmait avoir de cette circonstance les preuves les plus convaincantes; mais le fait est qu'elles se réduisaient à une dénonciation extorquée par d'amples promesses à l'un des principaux condamnés dans la précédente junte d'État. Atterrés par ces assertions, les souverains consentirent à l'érection d'une nouvelle junte d'inquisition. Cette junte fut composée de trois satellites d'Acton, d'un naturel féroce et plein de malignité : un Vanni, un Guidobaldi, et pour leur président le prince de Castelcicala! De ce moment, on vit se multiplier outre mesure les espions et les délateurs, largement payés par la cour, et décorés de différents ordres : intrigants dont l'audace et l'effronterie furent poussées à tel point qu'ils se fai-

saient un mérite d'exercer cet infâme métier, en le colorant du nom de fidélité à leurs souverains. C'était de ces misérables gagés que la junte nouvelle accueillait toute espèce de dénonciations calomnieuses, dans lesquelles des haines et des vengeances particulières avaient la plus grande part; et ces dénonciations, quoique frivoles et basées sur de simples soupçons, suffisaient pour faire arrêter un malheureux, le faire jeter au fond d'un cachot et l'y faire languir, sans même écouter les raisons qui pouvaient le disculper.

Acton obtint du roi que l'arrestation de Medici fût décidée en conseil privé. C'est ce qui eut lieu en novembre 1794, et l'on procéda ensuite à emprisonner peu à peu divers membres de la première noblesse, et d'autres personnages respectables et considérés. Pendant l'espace de quatre ans, le nombre des incarcérations fut immense, et à chaque individu arrêté le frénétique Vanni ne manquait pas d'annoncer au roi la découverte d'un nouveau fil de la conjuration.

Pendant ce temps, la haute Italie était devenue le théâtre des guerres qui s'étaient allumées entre les potentats de la péninsule unis à l'Autriche, et l'armée de la république française, commandée par le jeune Buonaparte. Celui-ci, guidé par son génie, fit des progrès si rapides, qu'en peu de temps il mit à sa discrétion le Piémont et les autres faibles États

de l'Italie. Notre cour envoya, comme auxiliaires à l'empereur d'Allemagne, trois régiments de cavalerie, qui durant cette guerre combattirent avec la plus grande valeur, et obtinrent de justes éloges des généraux autrichiens.

Mais les provinces cisalpines érigées et constituées en république, les phalanges autrichiennes retirées du sol italique, et le bruit des victoires remportées par les légions républicaines, frappèrent d'une telle terreur notre gouvernement, qu'il n'hésita point à accepter l'armistice que lui offrit le général Buonaparte, armistice qui fut peu de temps après converti en une paix sollicitée par le roi de Naples, conclue à Paris, au mois d'octobre 1797, et qui coûta à notre pays, outre d'autres concessions, plusieurs millions de francs.

Or, tant d'appareils belliqueux coûtaient depuis plus de quatre ans des sommes considérables, qui, jointes à celles non moins importantes qu'exigeaient l'entretien de la junte d'État et les profusions absorbées par l'espionnage, s'élevaient à un chiffre si énorme que le trésor public était dans l'impossibilité de les soutenir. Les impositions annuelles dont la nation était plus que jamais grevée ne suffisant plus, on ordonna un nouvel impôt de dix pour cent sur les rentes des citoyens, et appelé la *dîme*, ce qui, ne suffisant point encore, fut suivi d'une rapine ouverte; car quel autre nom donner à

la spoliation de sept banques publiques, à Naples, dépôts sacrés de l'argent des particuliers, sur lesquels le gouvernement n'avait pas d'autres droits que celui de les protéger? Et lorsque ces banques furent complétement épuisées, on fit fabriquer une immense quantité de cédules à vendre sur la place, montant à des sommes exorbitantes, desquelles en réalité il n'existait pas un sol. Quoique ces cédules fussent extrêmement baissées de crédit, elles furent néanmoins mises en circulation. De nombreux émissaires du gouvernement parcouraient les provinces et les foires du royaume, amorçant les paysans par l'appât d'un fort agio, qui s'éleva jusqu'à deux tiers de la valeur nominale des cédules. Ce fut par ce frauduleux stratagème que le gouvernement parvint à extorquer de la nation le peu d'argent qui lui restait encore. Pour compléter entièrement ces spoliations, on enleva des églises de Naples toutes les statues, les candélabres et autres ornements d'argent et d'or, dont elles étaient richement pourvues. Enfin, on prit aux habitants du royaume entier toute leur vaisselle d'argent ou d'or, en leur donnant en paiement ces cédules, qui ne représentaient aucune valeur.

Mais le dénouement de la déplorable tragédie des criminels d'État s'approchait déjà de son terme. Quatre ans et plus d'inquisition, sans principe de justice, faisaient frémir les intéressés, et le peuple

même, chez qui la haine contre ceux qu'on appelait des jacobins s'était déjà refroidie, éprouvait de la pitié pour tant de malheureux détenus qu'il commençait à croire innocents, ne les voyant point condamnés.

Le roi, frappé enfin de ce long retard, ordonna que l'on expédiât les procès des accusés. On convoqua donc, au mois d'avril 1798, la grande junte d'État qui, outre les trois inquisiteurs Castelcicala, Vanni et Guidobaldi, était composée de magistrats respectables par leurs lumières et par leur intégrité. Dans l'examen des procès des principaux prévenus, et surtout de celui de Medici, contre lequel tendaient toutes les vues du ministre Acton, à l'exception de quelque dénonciation vague arrachée à la faiblesse de quelques-uns des prisonniers, au moyen de menaces et d'insidieuses promesses, on ne put trouver aucune pièce de conviction ou de preuve suffisante pour servir de base à une condamnation légale. Vanni, déconcerté, proposa, comme une méthode efficace d'obtenir des preuves, la torture violente; ce qui fut rejeté avec horreur par les autres juges. Tous se prononcèrent d'une manière favorable aux détenus, qui, ayant été mis en liberté, furent reçus comme en triomphe par le public. Le gouvernement, pour se justifier aux yeux de la nation, sacrifia Vanni en faisant tomber sur lui la responsabilité de tant de punitions injustes

et terribles. Il fut destitué et banni de la capitale, à la grande satisfaction de la multitude. Coup fatal pour lui qui, malgré les tentatives secrètes de la cour pour adoucir son exil, ne put rappeler le calme dans son âme ambitieuse, et il finit tristement en se donnant lui-même la mort.

En résumant maintenant tout ce qui vient d'être exposé, on trouve que la seconde moitié du siècle passé fut pour notre malheureux pays une suite continuelle de calamités. La cause première de tant de maux fut l'arrivée à Naples de la reine Caroline d'Autriche, et la seconde le choix qu'elle avait fait du ministre Acton pour lui conférer un si grand pouvoir. La reine, altière par sa nature et par son éducation, avait voulu, dès le principe, s'emparer des rênes du gouvernement, en dépit des constitutions du royaume qui s'y opposaient. Le marquis Tanucci, privé de son emploi, mourut dans la disgrâce et dépourvu de fortune, mais riche de gloire et de sentiments d'honneur.

Lorsque Jean Acton eut satisfait l'ambition de la reine, il ne songea plus qu'à favoriser le gouvernement britannique dans la guerre qu'il soutenait contre la France. La belle flotte, qui avait coûté des trésors, ne fut d'aucune utilité pour nous qui n'en avions pas besoin, mais elle servit seulement de renfort à l'armée anglaise, dans la Méditerranée. Ce fut par ce ministre que notre neutralité fut rom-

pue et que nous éprouvâmes de si grandes pertes dans la désastreuse entreprise de Toulon. Il introduisit parmi nous l'infâme métier des espions, et accoutuma le gouvernement à des actes du plus grand despotisme, soit en dépouillant les peuples par des moyens iniques et nuisibles même à des gouvernements absolus, soit en traînant dans les prisons les plus rigoureuses et sur les plus légers soupçons des citoyens paisibles, sans excepter les plus considérés d'entre eux, et en les privant, pendant des années, de leur liberté, sans qu'il existât aucune preuve juridique des délits qui leur étaient imputés. Enfin, pour combler nos malheurs, ce fut par le conseil d'Acton que l'on introduisit, au milieu des troupes napolitaines, des militaires étrangers, dénués de lumières et d'expérience : ces hommes, après avoir obtenu des commandements supérieurs, causèrent en grande partie la défaite de notre armée en 1799, et c'est ce qui commença à ébranler notre confiance dans nos propres forces et dans notre propre courage.

CHAPITRE III.

(1798.)

Enthousiasme de la jeunesse napolitaine pour les principes républicains. — Le comte de Ruvo propose à mon frère Ferdinand de fuir du château de Saint-Elme. — Le comte s'enfuit avec le lieutenant Aprile. — Frayeur que conçoit le gouvernement au passage de l'expédition de Buonaparte pour l'Égypte en vue de la Sicile. — L'éloignement de Buonaparte encourage la cour de Naples à s'allier avec l'Autriche. — Levée de quarante mille hommes le 2 septembre 1798. — Courte et honteuse campagne de l'armée napolitaine en conséquence de sa mauvaise organisation et de l'incapacité du général en chef Mack. — Conduite timide et absurde du roi Ferdinand dans cette campagne. — Fuite précipitée du roi en Sicile avec toute sa cour; leur embarquement sur le vaisseau de l'amiral anglais Nelson. — Le roi emporte avec lui d'immenses richesses provenant des spoliations précédemment effectuées à Naples. — Son arrivée à Palerme. — Événements divers arrivés dans la capitale après la fuite de la cour et de la famille royale.

On comptait déjà, en 1798, la cinquième année de la république française, dont les fastes avaient exalté parmi nous, plus que dans toute autre région de l'Europe, les esprits pleins d'ardeur des jeunes gens, et avaient rempli d'admiration aussi bien que d'espérance tous ceux qui voulaient la prospérité

de leur patrie, mais plus que les autres, les prisonniers d'État, qui languissaient misérablement depuis plusieurs années dans de tristes et froides prisons. Les troupes napolitaines, tant celles qui avaient combattu à Toulon que les autres qui avaient fait la guerre en Lombardie, s'étaient vaillamment signalées, comme nous l'avons dit plus haut. L'expérience de leurs propres forces, acquise dans des occasions éclatantes, et la bravoure de l'armée républicaine, avaient inspiré à nos officiers une vive émulation, et un égal mépris pour la molle et lâche discipline pratiquée jusqu'alors dans notre pays. Toutes ces circonstances, enfin, m'avaient tellement enflammé l'imagination, quoique j'eusse encore à peine atteint ma quinzième année, que je devins républicain jusqu'au délire.

Le régiment de chasseurs dans lequel mon frère Ferdinand servait comme lieutenant envoyait de temps en temps des détachements pour la garnison du château Saint-Elme, et il commandait souvent la garde des prisonniers d'État. Parmi d'autres détenus se trouvait Ettore Carafa, comte de Ruvo, né des ducs d'Andria, et avec lequel mon frère se lia d'amitié. La junte d'État avait déjà commencé à s'occuper de la cause de Medici et des autres principaux détenus. Le comte de Ruvo, qui n'espérait rien de bon de ce jugement, et qui même craignait fort de courir le risque de sa vie, découvrit un jour

à mon frère son dessein de s'échapper du château et d'aller rejoindre les Français, qui alors occupaient Rome, les croyant prêts à envahir le royaume de Naples. Ferdinand, ainsi que tous les autres jeunes officiers, éprouvait une grande sympathie pour les martyrs de la cause républicaine; il témoigna au comte de Ruvo la bonne volonté de courir quelque risque pour favoriser sa fuite, tant était grande l'affection qu'il avait prise pour lui. Mais, ayant heureusement fait part de son imprudence à nos frères Jean-Baptiste et Florestan, ceux-ci en frémirent et lui firent sentir qu'il ne s'agissait pas seulement d'affronter des dangers, mais d'encourir une infamie certaine et inévitable, puisqu'il s'agissait de manquer à son propre devoir, chose inviolable et sacrée pour un militaire. Jean-Baptiste, doué du meilleur caractère, bon vivant et aimant la tranquillité, était en même temps incapable de passions véhémentes. Mais j'étais dans le plus grand étonnement de la ferme opposition de Florestan, qui se montrait enthousiaste pour les idées dominantes nouvellement réveillées parmi la jeunesse. Je disais que pour la liberté et pour le salut de ses défenseurs on devait non-seulement aller au-devant des dangers, mais encore affronter l'accusation d'infamie; tant, à cette époque, où j'étais encore dans l'adolescence, les idées de liberté fermentaient dans mon esprit. Mais heureusement Florestan combattit

avec raison et vainquit avec bonheur la folie de Ferdinand. Et il fit bien, car, si pour le salut de la patrie on ne doit reculer devant aucun sacrifice, il n'en est pas de même quand il s'agit de sauver un seul citoyen; et à plus forte raison dans ce cas, puisque la vie du comte de Ruvo n'était pas dans un péril imminent.

La tentative de fuite à laquelle mon frère Ferdinand refusa de se prêter, fut effectuée ensuite par le lieutenant Ferdinand Aprile, né à Caltagirona en Sicile. Échappé du château Saint-Elme en même temps que le comte de Ruvo, celui-ci eut le bonheur d'arriver à Rome, mais le lieutenant Aprile fut repris à Naples et condamné à mort, peine qui fut commuée, par la grâce royale, en celle de détention à vie dans la fosse du Maritime. Je parlerai plus loin de cette fosse, du lieutenant Aprile et du comte de Ruvo.

Ce fut dans cette année, 1798, qu'on vit passer dans la Méditerranée une imposante flotte française, portant quarante mille soldats sous le commandement du général Buonaparte. La cour de Naples en fut épouvantée; elle craignait que cette expédition ne tendît à envahir la Sicile. Mais elle se rassura bientôt, lorsqu'on reçut la nouvelle que cette armée navale avait abordé en Égypte, et que les troupes après avoir débarqué s'étaient mises en marche vers Alexandrie. Peu de jours après on eut encore l'avis

de la bataille d'Aboukir, dans laquelle l'amiral anglais Nelson avait pris ou brûlé les vaisseaux français qui, après le débarquement des troupes françaises, étaient restés à l'ancre dans la rade. Cette victoire, l'éloignement où le général Buonaparte se trouvait de l'Europe avec son armée aguerrie, le démembrement des légions françaises en Lombardie pour secourir les phalanges de l'armée du Rhin, la marche imminente d'un puissant corps de troupes austro-russe en Italie, et la nouvelle coalition formée en Europe contre la France, accrurent l'impatience déjà si violente que la reine éprouvait de nuire à la nation française : elle fit donc en sorte que le gouvernement napolitain résolût de rompre le traité de paix conclu un an auparavant (en gardant toutefois les apparences) et de recommencer la guerre par l'invasion des États romains, alors érigés en république et occupés par des légions françaises.

Le désir de faire la guerre était si vif dans l'âme des souverains, qu'ils n'eurent pas la patience d'attendre la descente en Italie des magnifiques troupes austro-russes, et que sans même donner le temps à leur propre armée de s'organiser, on expédia de la part du gouvernement, au commencement de septembre, des dépêches cachetées dans toutes les communes du royaume, avec l'ordre rigoureux de ne les ouvrir qu'au jour et à l'heure désignés. Ces

dépêches contenaient le décret d'une levée de quarante mille hommes, à prendre par huit sur un nombre de mille âmes. Le mystère avec lequel cette levée fut ordonnée, répandit beaucoup de méfiance et de découragement, et la promptitude, ou, pour mieux dire, la précipitation que l'on mit à l'exécuter, fit commettre plus d'une injustice, ce qui produisit un mécontentement universel. A peine ces quarante mille hommes eurent-ils déposé la houe en septembre, et furent-ils arrivés dans la capitale, qu'on les réunit à vingt-cinq mille anciens soldats, parmi lesquels un très-petit nombre avaient affronté l'ennemi. Tous ensemble furent destinés à entrer en campagne dans le mois de novembre suivant, dont on était déjà si près : or, cette levée de soldats, qui n'avaient pas la moindre idée de discipline militaire, avait à peine rejoint ses drapeaux, après trente jours seulement d'instruction précipitée, qu'elle dut aller combattre les troupes les mieux aguerries de l'Europe. Tant les princes se font illusion dans la fougue de leurs desseins! Je me souviens encore que faute d'instructeurs, nous-mêmes, élèves du collége militaire, nous avions la charge de former aux exercices ces tristes novices qui inspiraient la pitié, car au lieu de suppléer par l'enthousiasme à leur ignorance, on ne voyait en eux que dégoût et aversion pour le métier des armes. Il faut ajouter que, pour comble de maux,

les généraux étrangers, destinés à les commander, étaient presque tous ou ignorants, ou n'ayant que peu ou point d'expérience de la guerre. Le commandement en chef était entre les mains du général autrichien Mack, lequel, étant incapable de conduire une armée bien ordonnée, pouvait encore moins commander nos nouvelles troupes dont il ne savait même pas la langue.

Pendant ce temps j'enviais le sort de mes deux frères, qui entraient en campagne avec les régiments auxquels ils appartenaient. Et quoique je ne fusse que depuis peu de temps au collége militaire, j'étais déjà, par le degré d'avancement de mes études et par la rareté des officiers, en position d'être nommé enseigne d'artillerie.

L'armée napolitaine, mal organisée et mal dirigée, était en marche, vers la fin de novembre, pour les États pontificaux, et la retraite des troupes françaises permit au roi Ferdinand d'entrer sans obstacle à Rome, avec sa suite et toute sa cour; mais, quelques jours après ce prétendu triomphe, la peur que lui causa la nouvelle des victoires des légions françaises et de la défaite de son armée mal commandée, lui fit prendre la fuite et se rendre en toute hâte de Rome à Naples, déguisé sous les habits du duc d'Ascoli, l'un de ses gentilshommes de la chambre, et il arriva à Caserte dans la soirée du 11. Combien il eût mieux valu

pour lui de prendre le parti de se renfermer, avec dix mille hommes, dans la forteresse de Gaëte! De cette place très-forte et bien approvisionnée, il aurait certainement empêché l'ennemi d'entrer dans le royaume, et ayant en outre la mer ouverte et les communications libres avec la capitale, il y aurait pourvu plus convenablement à sa défense.

Néanmoins nos troupes, toutes mal composées qu'elles étaient, n'auraient pas donné peu d'embarras à l'ennemi, si les chefs qui les conduisaient n'avaient été que médiocres au lieu d'être détestables. Et pour démontrer combien cela est vrai il suffit de l'exemple du général Damas, Français, qui, bien qu'il n'eût pas encore une grande expérience de la guerre, soutint au moins avec avantage un combat, et ce qui vaut mieux encore, exécuta une difficile et honorable retraite, étant toujours aux prises avec l'ennemi.

Si l'on veut soumettre à l'examen les opérations stratégiques de ce Mack, on a peine à croire qu'un homme aussi dépourvu des principes les plus ordinaires de son métier, ait été envoyé par l'Autriche pour commander, en qualité de capitaine général, l'armée des Deux-Siciles. Les colonnes qui combattaient l'ennemi furent disposées par lui de manière à se trouver toujours inférieures en nombre, quoique l'armée entière surpassât du double celles de l'armée française. Les munitions de bouche sui-

vaient les troupes en raison inverse de leur nombre, de sorte qu'il arriva que les fortes colonnes ne trouvaient jamais de vivres suffisants pour se nourrir, tandis que les moins nombreuses en avaient une surabondance.

Les gens capables et sensés, qui ne manquaient pas parmi nous, en voyant par quels généraux et par quel roi notre armée était conduite, avaient prévu, dès le commencement, les désastres qui devaient résulter de cette déplorable campagne; mais au lieu de s'en plaindre, ils s'en consolaient intérieurement par l'espérance que l'influence étrangère établirait dans notre pays une liberté durable, et que le déshonneur de notre armée devait être supporté comme un malheur momentané.

Lorsque le roi fut arrivé à Caserte, il publia un édit antidaté de Rome, en excitant les populations à s'insurger et à s'armer pour défendre la religion et le souverain, assurant qu'il était prêt à sacrifier sa propre vie afin de conserver à ses sujets leurs autels, leurs biens, l'honneur de leurs femmes, leur vie et leur liberté; promesse fallacieuse qu'il remplit peu de temps après en s'enfuyant en Sicile. A la suite de cet édit et de plusieurs proclamations dans le même sens, la nation se divisa en deux partis. La multitude dévouée au roi et à son pouvoir arbitraire, bien qu'elle ne le regardât pas comme tel, l'esprit animé d'une vive exaltation, et encore

excitée à la révolte par des prêtres fanatiques, sous prétexte de religion, courait avec fureur pour combattre les Français et leurs partisans; et le petit nombre d'hommes éclairés et sensés qui s'étaient déclarés en faveur de la liberté, considéraient l'invasion comme un mal nécessaire et passager.

Le roi étant de retour à Naples, et apprenant que l'ennemi était entré dans le royaume, où il avait déja pris possession de forteresses importantes, fut saisi d'une si grande épouvante, aussi bien que toute la cour, les ministres, les inquisiteurs d'État et leurs satellites, que, désespérant de tout moyen de salut, la fuite fut décidée. On se hâta de faire les préparatifs nécessaires, mais le plus secrètement possible, afin de cacher une pusillanimité si honteuse, et l'on s'embarqua sans bruit dans la nuit du 20 novembre, emportant les joyaux et toutes les richesses de la couronne, les antiquités les plus précieuses, les ouvrages d'art les plus parfaits des musées, avec le reste des dépouilles des banques publiques et des églises de Naples, encore en dépôt à la monnaie, soit en espèces, soit en lingots; butin des trésors de l'État, immense pour ce temps, et se montant à vingt millions de ducats. Dans la matinée du 21, l'on vit dans le golfe de Naples un grand nombre de vaisseaux qui pendant la nuit avaient levé l'ancre et étaient sortis du port; et l'on reconnut aux signaux des pavillons que c'était le roi

avec la famille royale, accompagnés de leurs courtisans, tous embarqués dans le plus grand des vaisseaux anglais, préféré par Ferdinand, au mépris, pour ainsi dire, du vaisseau napolitain commandé par le brave Caracciolo. On vit en même temps un édit affiché sur les murs de la ville, sous le titre d'*avis*, qui disait que le roi passait en Sicile pour revenir promptement à Naples avec de puissants secours de troupes, et qu'il laissait en attendant pour son représentant le capitaine général prince Francesco Pignatelli. Des vents contraires forcèrent ces vaisseaux à rester trois jours dans le golfe. Pendant cet intervalle on envoya au roi des députations des citoyens, des barons, de la magistrature, et d'autres notables, pour le supplier de revenir, en lui promettant de réunir les plus grands efforts contre l'ennemi; mais ce prince, inflexible à leurs instances, répondit que sa résolution était irrévocable. Alors les vaisseaux du roi disparurent avec les autres qui portaient sa suite et ses courtisans, et peu de jours après on reçut la nouvelle que les fugitifs avaient été assaillis en mer par une violente tempête. On était à l'époque du solstice d'hiver, le bâtiment anglais sur lequel le roi s'était embarqué avec sa cour eut un mât brisé ainsi que les antennes, et, quoiqu'il fût dirigé par Nelson, il avait eu peine à tenir la mer. Arrivé en vue de Palerme, à un endroit peu sûr, la difficulté d'entrer dans le port

était extrême; mais le capitaine de frégate Giov. Bausan accourut bientôt en affrontant le danger sur une petite barque, et il parvint à remorquer ce vaisseau délabré, qu'il conduisit en peu d'heures sain et sauf dans le port. (Et par parenthèse Bausan fut exilé un an après.) Dans le même moment arriva aussi l'amiral Caracciolo avec son vaisseau qui n'avait point souffert.

Après le départ du roi, le général Pignatelli conféra une partie des pouvoirs dont il avait été revêtu par le souverain, tant au général Mack pour ce qui regardait l'armée, qu'aux élus de la ville pour les matières civiles. Ces élus, après une convention succincte avec le délégué du roi, soupçonnant de sa part quelques fâcheux desseins, soit en vertu d'instructions secrètes, soit par l'effet de sa propre volonté, convoquèrent dans leur séance d'autres élus, et créèrent aussitôt une milice urbaine appelée garde civique, assez nombreuse et assez fidèle pour maintenir le bon ordre et la tranquillité dans la ville. Et quant à la direction des affaires publiques, ils déclarèrent ne point vouloir reconnaître l'autorité du vicaire de Ferdinand, attendu que, selon les statuts du royaume, l'autorité royale, après le départ du souverain, était conférée de droit au corps des élus de la noblesse et du peuple, comme à ceux qui sont les véritables représentants de la ville et du royaume, et non pas à un vice-roi. Pignatelli ma-

nifesta une vive opposition à ce principe, mais la ville tint ferme et lui enjoignit de se démettre de son illégitime pouvoir. Les deux partis s'étant également obstinés, on vit surgir des groupes qui se prononcèrent en sens divers pour l'autorité disputée, parce que les ordres émanés de la ville tendaient à maintenir l'ordre et à réprimer le tumulte, et ceux du représentant à exciter le trouble.

Sur ces entrefaites, on vit incendier, par ordre du général Pignatelli, cent vingt barques canonnières ou bombardes, réparées dans la rade de Pausilippe, et, peu de jours après, le comte de Thurn, Allemand au service de Naples, revenu de Sicile avec un petit bâtiment de guerre, commanda que l'on mît le feu en plein jour à deux vaisseaux de ligne napolitains, et à trois frégates à l'ancre dans le port. A cet horrible spectacle, la multitude accourue sur le rivage demeura stupéfaite et consternée, déplorant au fond de l'âme la destruction barbare de ces vaisseaux qui avaient coûté des trésors, et qui auraient pu être encore si utiles à l'État.

CHAPITRE IV.

(1799.)

Progrès de l'armée française. — Trêve honteuse entre le lieutenant du royaume et le général Championnet. — Premiers troubles parmi le peuple napolitain. — Le lieutenant du royaume s'enfuit en Sicile après avoir fait armer le peuple. — Je suis arrêté par les lazzaroni. — Leur haine contre les patriotes. — Le duc de la Torre et son frère sont brûlés vifs. — Conduite de l'archevêque de Naples. — Les patriotes s'emparent du fort Saint-Elme et traitent avec les Français. — Le peuple combat l'armée de Championnet au dedans et au dehors de la capitale. — Défense désespérée du peuple. — Les Français entrent à Naples; ils se montrent bienveillants envers la population et proclament la république parthénopéenne. — Joie des amis de la liberté. — Rapport du général Championnet au Directoire de France, sur les combats soutenus par son armée au dehors et au dedans de la capitale.

Cependant le général français Championnet était déjà maître des forteresses de Civitella del Tronto, de Pescara et de Gaëte, commandées par trois officiers étrangers qui, manquant de tête et de courage, les rendirent par faiblesse; et, ce qui est plus encore, l'inexpugnable Gaëte fut rendue en peu d'heures par le général suisse Tschudy, qui était si faible à cause de son âge avancé, et si dépourvu

d'expérience en fait de guerre, qu'il prenait conseil de l'évêque de la ville. Déjà la forteresse de Capoue, le premier et le plus fort boulevard de la capitale, était en danger, parce qu'elle était vigoureusement assiégée. Le général français voulut s'en emparer à tout prix. Le lieutenant du royaume Pignatelli en fut tellement effrayé qu'il fit négocier secrètement la paix avec l'ennemi, ou du moins une longue trêve, qui fut conclue pour deux mois, le 12 janvier 1799, aux plus dures conditions, au nombre desquelles il faut compter la reddition de la forteresse de Capoue, munie et armée telle qu'elle était, et l'obligation pour la ville de Naples de payer deux millions et demi de ducats : une moitié le 15, et l'autre moitié le 25 du même mois : traité honteux et pire qu'une défaite.

Dans la soirée du 14, deux commissaires français expédiés par le général Championnet vinrent pour toucher, conformément à la teneur de l'armistice, la moitié de la somme convenue, qui non-seulement n'était pas encore prête, mais qu'il était impossible de se procurer, parce que tout l'argent de la Monnaie et des banques avait été dilapidé ou emporté par le roi dans sa fuite. A la première apparition de ces deux commissaires, le peuple se souleva en tumulte, et l'agitation dura pendant toute la nuit, sans cependant entraîner aucun désordre, les mécontents étant contenus par la garde urbaine. Les

commissaires s'échappèrent secrètement pendant la nuit et retournèrent au camp de Capoue.

Le jour suivant, les choses prirent un aspect plus menaçant. Le peu de soldats qui étaient en garnison dans la ville, soit par crainte, soit par le désir d'agir en commun avec le peuple, lui cédèrent leurs armes, et la population, ainsi armée, attaqua les quartiers de la garde urbaine, la désarma et l'obligea de se dissoudre. Le peuple courut ensuite avec fureur vers les vaisseaux arrivés pendant la nuit, avec six mille soldats ramenés par le général Naselli. Ces soldats, peu soucieux de la discipline militaire, se réunirent volontairement au peuple, qui, devenu puissant par le nombre et par les armes, demanda au représentant du roi les forts de la ville. Francesco Pignatelli, soit par lâcheté de cœur, ou parce qu'il méditait sa fuite, n'hésita point à satisfaire à cette demande du peuple, le déclarant dans son édit ennemi des Français et fidèle au roi. La force armée trouva dans le château neuf et dans celui de l'Œuf environ quarante mille fusils. On ouvrit en même temps les portes des prisons; les chaînes des galériens furent brisées, et une quantité de misérables et de criminels se réunirent au peuple. Au milieu de ce désordre, les magistrats de la ville envoyèrent des députés au vice-roi, lui enjoignant de déposer tous les pouvoirs du *vicariat*, ou de la vice-royauté, de restituer tout l'argent de

l'État, qu'il avait en sa possession, et d'ordonner au peuple, par un édit, de promettre pleine obéissance à la cité seule. Le vice-roi répondit qu'il consulterait. Mais la nuit même, sans rien répondre à l'intimation qui lui avait été faite, et sans seulement pourvoir le moins du monde aux affaires du gouvernement, il s'enfuit en Sicile, où, à son arrivée, il fut enfermé dans une forteresse.

Pendant les deux premiers jours, le peuple en armes parcourait la ville en désordre, tirant en l'air des coups d'arquebuse, comme pour se divertir, ou peut-être pour s'exercer au maniement des armes, sans pourtant causer aucun dommage ou faire aucune insulte aux citoyens paisibles. Je me souviens à ce propos qu'un soir de ces jours orageux, il m'arriva d'être obligé de rentrer chez moi à une heure très-avancée de la nuit, et que je fus arrêté par une patrouille de gens du peuple (autrement dits Lazzaroni), qui me conduisirent à leurs chefs. Ceux-ci, après une courte et sage admonition de ne plus courir les rues à cette heure et dans ces temps de trouble, me firent accompagner jusque chez moi par un piquet de leurs gens, auxquels ayant ensuite offert deux piastres d'argent, de la valeur de vingt-quatre carlins, il n'y eut aucun moyen de leur persuader de les accepter.

Le peuple cependant, se voyant armé et fort d'environ quarante mille hommes, avec les forte-

resses en son pouvoir, se crut invincible. Les magistrats s'étaient démis de leurs fonctions, et toute espèce d'ordre judiciaire fut dissous, à l'exception d'un faible reste de respect qui subsistait encore à l'égard du corps municipal. L'audace des patrouilles qui faisaient la ronde de jour et de nuit allait toujours croissant, au point de donner des indices manifestes qu'elle était prête à dégénérer en une licence effrénée. Ce qui les irritait le plus, était la haine aveugle que ces hommes portaient aux patriotes, auxquels ils donnaient le nom de Jacobins, et leur défiance à l'égard des officiers et des chefs de l'armée, qu'ils soupçonnaient de trahison. En conséquence, ne voulant plus obéir à ceux-ci, ils nommèrent pour leurs commandants les princes de Moliterno et le duc de Roccaromana, réputés fidèles et exempts de tache de félonie, le premier parce qu'il avait été privé d'un œil dans la campagne de Lombardie, et le second parce qu'il venait d'être récemment blessé dans un combat contre les Français. Ce choix fut approuvé par le corps municipal. A la vérité, ces nouveaux commandants continrent, autant qu'il fut en leur pouvoir, et pendant une certaine période, la fureur de la populace. Ils y auraient encore mieux réussi avec le temps, si une troupe de prêtres et de moines malfaisants, satellites du gouvernement royal déchu, voyant le corps municipal donner des ordres

sans faire mention du roi, n'eussent couru au milieu de la population, pour l'exciter à la haine et à la fureur contre les élus de la ville, taxant de jacobinisme tous les gentilshommes du royaume, et répandant le soupçon jusque sur Moliterno et Roccaromana, leurs commandants.

Le samedi, 18 de janvier, fut pour la malheureuse ville de Naples un jour de terreur et de carnage. Les mêmes prêtres et les mêmes moines en habits sacerdotaux, dans les églises ainsi qu'au milieu des places publiques, allumaient par leurs sermons une aveugle fureur dans les âmes de la crédule populace, à tel point qu'un misérable valet de la noble maison de Filomarino accusa devant le peuple ses propres maîtres, le duc de la Torre et Clément Filomarino son frère, tous deux renommés pour leurs lumières, leur courtoisie et la douceur de leurs mœurs. Les lazzaroni excités par ce scélérat coururent pleins de rage attaquer leur palais, riche d'un mobilier précieux, et auquel ils mirent le feu, détruisant une bibliothèque choisie, des gravures rares, des machines curieuses et un magnifique cabinet d'histoire naturelle. Les deux malheureux frères, violemment entraînés dans la rue Neuve de la Marine, y furent placés sur un bûcher et brûlés avec une atrocité inouïe. A cette horrible cruauté, les membres du corps municipal attristés prirent le parti de se dissoudre; et la ville toute en tumulte

resta en proie à une populace furibonde qui, voyant se briser le dernier frein opposé à sa licence, devint de plus en plus féroce.

Au milieu de tant de désordre et de tant de maux, le cardinal archevêque de Naples, animé d'un zèle tout chrétien, ordonna dans cette même nuit une procession solennelle, portant dans sa marche la statue et la fiole contenant le sang de saint Janvier, chantant des hymnes et des prières, et de temps en temps prêchant le peuple et l'exhortant à la modération et à la paix.

On vit paraître alors, s'ouvrant un chemin à travers la foule, le prince de Moliterno, les pieds nus, les cheveux en désordre, et couvert de vêtements de deuil, en signe de pénitence; et parvenu en présence de l'archevêque il lui demanda la permission de haranguer le peuple, ce qu'il fit en protestant que le jour suivant il se mettrait à la tête de ses concitoyens pour marcher contre les Français, et les exterminer ou mourir. En attendant, il les exhortait à prendre du repos pour cette nuit afin d'être mieux en état le jour suivant de supporter les fatigues de la guerre. Son discours, la sainte cérémonie et la fatigue produisirent l'effet désiré. Cette multitude se retira, et la ville reprit quelque tranquillité.

Pendant ce temps, les patriotes, sur la tête desquels planait un péril imminent, ne s'étaient

point endormis. Réunis dans une assemblée secrète, ils se consultèrent sur la manière de se soustraire à la férocité du peuple. Se trouvant en petit nombre, et pour la plupart mal armés ou sans armes, et hors d'état par là de combattre la population à visage découvert, ils ne virent pas d'autre expédient sinon celui d'invoquer le secours de l'armée française. Des députés furent donc expédiés au général Championnet, pour l'engager à marcher sur Naples, avec la promesse de le favoriser, et de lui faciliter l'entrée de la ville. Le général répondit que n'ayant pas de troupes suffisantes pour prendre Naples d'assaut, il ne se mettrait pas en mouvement à moins que le fort Saint-Elme, qui dominait la ville, ne fût d'abord entre les mains des patriotes.

Quoique le fort fût au pouvoir des lazzaroni, le frère du duc de Roccaromana, Nicolino Caracciolo, avait été précédemment nommé leur commandant et gouverneur du château. Celui-ci, avec une suite peu nombreuse de patriotes sans armes, entre un matin dans le fort, et sous prétexte de manque de vivres, persuade aux lazzaroni, en leur donnant de l'argent, d'en sortir et d'aller s'approvisionner dans les environs. S'étant par cet heureux stratagème débarrassé de la plus grande partie de cette troupe incommode, il ordonna que tous les postes fussent changés, en les faisant adroitement occuper par les patriotes. Ceux-ci favorisèrent l'entrée à d'autres

qui accoururent en foule, de sorte qu'ils eurent bientôt surpassé en nombre les lazzaroni. Ces derniers, lorsqu'ils revinrent avec les provisions, furent sommés, du haut des murs du château, de déposer leurs armes et de se rendre désarmés dans le fort. A peine ils y furent entrés qu'ils furent renfermés en prison avec les autres. Toutes ces mesures ayant été heureusement exécutées, on s'empressa de faire flotter sur les bastions du fort le drapeau tricolore, pour donner le signal à l'armée française d'avancer vers la ville.

Les lazzaroni après avoir combattu contre les Français avec une valeur extraordinaire dans les plaines situées entre Naples et Aversa, et avoir été repoussés, faute de chefs et de discipline, avec une grande perte des leurs, se mirent à défendre obstinément la capitale. L'armée française s'efforça vainement pendant trois jours de pénétrer dans la ville qui, bien qu'elle fût dépourvue de murs et de bastions ainsi que de portes fermées, était néanmoins défendue vaillamment par un peuple nombreux qui combattait avec une ardeur et un courage inexprimables, inspiré à la fois par son fanatisme religieux et par sa haine implacable contre les Français. L'armée fut divisée en cinq colonnes desquelles une demeura en réserve; une autre se dirigea sur les hauteurs de Capo di Monte et s'y établit sans opposition; une autre s'avança vers le bastion du

Carmine, une autre vers le pont de la Madeleine, et la cinquième, la plus hardie, marcha vers la porte de Capoue, où après avoir mis en fuite plusieurs bandes de lazzaroni et pris quelques canons, elle franchit la porte pour installer le camp sur la place Capouane; mais elle fut obligée de retourner en arrière, à cause du feu incessant qui partait de l'intérieur des maisons environnantes, et d'autant plus incommode pour la troupe française que ceux qui tiraient n'étaient point visibles. Cependant, au bout de quelques heures, la même colonne, renouvelant l'attaque avec plus de violence, et s'étant emparée d'une batterie de douze canons, placée devant la porte, reparut vers la nuit, avec précaution, sur la place, mettant le feu aux maisons desquelles étaient partis peu auparavant les coups meurtriers. Les habitants, épouvantés à la vue des flammes, qui répandaient encore plus de terreur à cause de la nuit, et doublement consternés en voyant le château Saint-Elme entre les mains des patriotes, qui faisaient feu de toute son artillerie, se réfugièrent dans l'intérieur de la ville. Le jour suivant, on continua à combattre des deux côtés sans un grand résultat. Cependant les lazzaroni, en voyant flotter le drapeau tricolore sur le fort Saint-Elme, et de là, tirer des coups de canon sur le peuple attroupé, s'aperçurent qu'ils étaient trahis; mais leur audace n'en fut point diminuée, leur cou-

rage n'en fut point ralenti. Le jour suivant, 23 janvier, le combat devint plus terrible et plus acharné que jamais, et coûta beaucoup de sang de part et d'autre. Le peuple exaspéré montra dans cette journée la plus grande intrépidité. Mais l'art et la discipline de l'ennemi prévalurent. Tous les forts occupés par les soldats français, une colonne de ceux-ci, à laquelle se réunirent une multitude de braves patriotes, descendus de Saint-Elme, après un combat de courte durée, mais très-vif, mirent fin à la guerre.

Au milieu de tant de carnage et de maux déplorables, le général Championnet, tout disposé à des sentiments de paix et de concorde, étant, le jour suivant, au *Largo delle Pigne,* où une colonne française était campée, y fit arborer l'étendard pacificateur; puis, appelant vers lui, par signes, un grand nombre d'habitants, leur adressa des paroles pleines de bienveillance. Comme notre langue lui était d'ailleurs familière, il leur persuada sans peine de cesser les hostilités; leur représentant que les Français étant déjà en possession des forts et de la ville, toute résistance serait désormais funeste et inutile. Il leur promit en outre avec serment de respecter et de faire respecter par ses troupes les personnes et les propriétés, ainsi que leur vénération pour la commune religion chrétienne, et leur dévotion envers leur protecteur saint Janvier. Ce discours affectueux

produisit le plus grand effet, et il fut vivement applaudi par le peuple, qui alors pria le général de donner une garde d'honneur à saint Janvier. Deux compagnies de grenadiers furent immédiatement expédiées à la cathédrale et accompagnées du peuple, qui dans sa marche criait : Vivent saint Janvier et les Français! La nouvelle de ce fait caractéristique parcourut rapidement toute la ville; les armes tombèrent alors des mains du peuple, et toute démonstration de guerre ayant cessé en même temps, le général Championnet, au milieu de ses bandes de musique militaire, et accompagné d'une multitude nombreuse, fit son entrée solennelle; il publia aussitôt une proclamation par laquelle il déclarait, au nom de la république française, que les Napolitains étaient libres; que son armée prendrait le nom d'armée de Naples; qu'il ferait respecter par les Français le culte public et les droits sacrés des personnes et des propriétés; qu'enfin il confiait aux magistrats futurs le soin de pourvoir à la tranquillité et à la prospérité des citoyens.

Les Français étaient à peine entrés dans Naples, que ce même peuple, qui peu auparavant les avait combattus avec tant de fureur, ayant déposé sa haine et sa colère, les accueillit avec des acclamations, comme on accueille l'arrivée de ceux qu'on regarde en amis : tant le cri de liberté avait produit sur la multitude un effet magique. La joie fut grande

et universelle, au point que, même les adhérents pacifiques du gouvernement déchu se réjouissaient, parce qu'ils se voyaient échappés au péril commun dont ils avaient été menacés, comme tant d'autres, par la fureur populaire. Mais les manifestations de joie les plus véhémentes étaient celles des républicains qui, sans même se connaître personnellement, s'embrassaient les uns les autres et se félicitaient de voir leurs vœux les plus ardents enfin satisfaits.

Animé alors de tout le feu de la jeunesse, j'étais transporté d'enthousiasme et de bonheur; et j'ai encore présent à l'esprit le plaisir extrême que j'éprouvais à entendre chacun s'appeler du doux nom de *citoyen*, symbole de la commune égalité. Cependant l'allégresse publique était troublée par le triste spectacle de tant de cadavres (mille environ de Français, et plus de trois mille de Napolitains) qui gisaient encore sans sépulture dans les rues et dans les endroits où le combat avait été le plus animé. Mais ils furent tous enlevés pendant la nuit.

Trois soirées consécutives furent consacrées à des réjouissances, et on vit de grandes illuminations par toute la ville. Le ciel était serein, bien que l'on fût au cœur de l'hiver, et le Vésuve, muet depuis cinq ans, jetait alors des flammes pacifiques, comme s'il eût voulu contribuer aussi à éclairer la fête.

Voici le rapport du général en chef, Champion-

net, au Directoire français, sur les combats qu'il avait soutenus contre le peuple napolitain, au dehors et au dedans de la capitale.

Au quartier général de Naples, le 5 pluviôse an VII (24 janvier 1799).

CHAMPIONNET, GÉNÉRAL EN CHEF,

AU DIRECTOIRE EXÉCUTIF.

« Citoyens directeurs,

« Je vous annonce que l'armée française occupe Naples et tous ses forts. Trois jours de combats consécutifs ont suffi à peine pour soumettre l'immense population de cette ville, soutenue par les débris de l'armée royale qui s'y étaient jetés. Le délire et le fanatisme avaient armé soixante mille hommes. Le même nombre était sur mes flancs et sur mes derrières; mais les Français avaient à venger tant d'outrages que la valeur a suppléé au nombre.

« Vous connaissez les conditions de l'armistice que j'avais conclu; vous en avez senti les avantages. Le résultat est celui que je vous avais offert. En sauvant l'armée française j'ai détruit celle des Napolitains. Le général Mack s'est retiré en Allemagne, le roi a fui en Sicile; les patriotes ont le dessus, la révolution est faite. Un monarque de moins, une république de plus, voilà l'histoire des affaires.

« Je réunissais l'armée devant Capoue tandis que

le général Rey continuait à diriger les colonnes mobiles pour désarmer les environs de Sezza (Sessa), les bords du Garigliano, et rétablir les communications, qui ne commencent à être un peu moins incertaines que depuis trois jours seulement. . .

« L'armée vivait sur la foi des traités; les rapports journaliers m'apprenaient que la tête du général Mack était mise à prix, qu'une grande fermentation régnait dans Naples. En effet, le général Mack est obligé de se réfugier parmi les Français. Les lazzaroni désarment une partie de l'armée royale, s'emparent des pièces d'artillerie, et menacent de nous attaquer. Les soldats désarmés arrivent en foule, on les reçoit, on les enrôle. L'effet suit de près la menace des lazzaroni; ils attaquent les avant-postes de Ponte-Rotto, ils sont repoussés; je ne demandais que ce coup d'éclat. D'ailleurs, aucune des conditions imposées par le traité n'était remplie : j'étais donc dégagé du fantôme d'armistice que j'avais conclu.

« L'armée, toute faible qu'elle était, se trouvait réunie. La division du général Rey manquait seulement au cadre de mes forces; mais il fallait voler au secours des patriotes de Naples, le mouvement s'exécuta.

« La première division, commandée, pendant l'absence du général Lemoine, par le général Dufrosse, fit prisonniers à Aversa trois cents cavaliers;

un colonel s'empara d'un équipage de pont, de cent cinquante caissons et de quinze pièces de canon. La deuxième division, commandée par le général Duhesme, prend position après avoir battu en diverses rencontres des masses de paysans, et brûlé un village.

« Le chef de brigade Broussier, qui se retirait de Benevento, et faisait l'arrière-garde de la division du général Duhesme, avec le 17e de ligne et le 7e régiment de chasseurs à cheval, a été enveloppé par six mille paysans. Il se fait jour. Broussier cherche une position avantageuse, il feint de fuir, dresse une embuscade, y attire l'ennemi, le charge, et lui tue huit cents hommes et en blesse mille. Ce combat s'est donné près des Fourches Caudines.

« J'ordonne, le lendemain, aux deux divisions de marcher en avant, et de resserrer la place de Naples, de couronner toutes les hauteurs et de culbuter tout ce qui se présenterait. Je l'avoue, je ne m'attendais à aucune résistance; cependant la fusillade s'engage avec la première division, l'ennemi est repoussé et perd du canon. Tandis que cette action se passe sous Capo di Chino, le 12e de ligne marchait pour s'emparer de la belle position de Capo di Monte. La position est emportée à la fin du jour.

« Le général Duhesme trouvait plus d'obstacles sur la gauche; il marchait pour resserrer la ville. Il

est attaqué sur trois colonnes; mais la 27e légère, les grenadiers de la 73e et un bataillon de la 64e de ligne repoussent et culbutent les lazzaroni et les troupes de ligne qui sont mêlées parmi eux. Cette action est très-vive. Le général Meunier donne l'exemple de l'audace; il tombe blessé. Le capitaine Ordonneau, aide de camp du général Duhesme, est mis hors de combat par un coup de mitraille. La blessure du général Meunier est jugée dangereuse. Ce malheur ajoute aux regrets de l'armée, qui perdrait un de ses meilleurs généraux. Le général Broussier, l'adjudant-général Thibault poursuivent les brigands, ils les jettent dans la ville. On ramène vingt pièces de canon. Le feu est mis aux maisons, les rues sont jonchées de cadavres : la nuit mit fin à ce combat. Le général Duhesme replie ses troupes. La situation de Naples devenait affreuse pour ses habitants. Je crus devoir les faire sommer de se rendre, de déposer les armes. Les lazzaroni reçurent le parlementaire à coups de fusil; cet excès de délire m'affligea. L'armée passa la nuit sur les hauteurs de Naples.

« L'insolence des assiégés m'avait aigri : les braves que l'armée avait perdus, les assassinats partiels que la lâcheté commettait tous les jours, justifiaient le besoin de la vengeance. Je donne l'ordre de l'attaque pour le lendemain. Les colonnes marchent armées de torches incendiaires; elles n'avan-

cent que de ruines en ruines; elles fusilleront tout ce qui portera les armes.

« Sur ces entrefaites j'apprends que les patriotes napolitains sont dignes d'être les amis des Français; ils se sont emparés du fort Saint-Elme. Le brave Moliterno y commande. Je profite de la nuit pour y jeter deux bataillons; ils y sont reçus aux cris de vive la république. Le canon du fort Saint-Elme tonne. Ce signal est convenu. L'armée s'élance; elle attaque avec fureur, elle est reçue de même : jamais combat ne fut plus opiniâtre, jamais tableau ne fut plus affreux. Les lazzaroni, ces hommes étonnants, ces régiments étrangers et napolitains, échappés de l'armée qui avait fui devant nous, sont des héros enfermés dans Naples. On se bat dans toutes les rues, le terrain est disputé pied à pied, les lazzaroni sont commandés par des chefs intrépides. Le fort Saint-Elme les foudroie; la terrible baïonnette les enfonce; ils se replient en ordre, reviennent à la charge, s'avancent avec audace, gagnent souvent du terrain. Cependant, la moitié de la ville est conquise à la fin du jour.

« Je vous prie d'adresssser une lettre de félicitations aux braves Pignatelli, originaires de Naples, chauds patriotes, d'un courage à toute épreuve. L'un d'eux, chef de légion, s'est emparé de Castelnuovo; son frère, chef d'escadron, chargeant à

la tête de quelques chasseurs, a pris quatre pièces de canon.

« J'espérais que l'exemple terrible de la vengeance forcerait les lazzaroni à demander quartier. Loin de là, ils escarmouchent toute la nuit, multiplient les attaques et attendent avec courage la marche des colonnes françaises. J'ordonne une troisième attaque; l'enlèvement du fort neuf, celui del Carmine, et l'incendie du quartier des lazzaroni (Basso porto). Le combat recommence avec fureur. Les Français sont vainqueurs sur tous les points. Le château neuf est emporté. Il ne reste que celui del Carmine.

« La ville est menacée d'un sac général. Enfin j'offre encore des paroles de paix : j'intéresse les patriotes échappés au malheur; je persuade les prêtres; le peuple les écoute. Un de leurs chefs est gagné. L'espérance renaît; le citoyen paisible se montre, le calme se rétablit, et ce même peuple qui se battait en désespéré pour la cause d'un roi perfide, revenu de son délire, bénit les Français, fait retentir l'air des cris de *vive la république!* Les horreurs de la guerre ne sont plus que sur les débris qui nous environnent. Le pavillon tricolore flotte sur tous les forts : ils reçoivent garnison française; l'armée prend position : je la proclame armée de Naples. C'est une récompense qui doit immortaliser sa gloire.

« L'historien fidèle dira un jour que cette armée, attaquée à l'improviste, manquant de tout, ne recevant aucun renfort, abandonnée à sa seule énergie, a envahi le royaume de Naples, battu et détruit une armée de quatre-vingt mille Napolitains parfaitement organisée; que cette armée a combattu la masse énorme d'une population effrénée, mille fois plus dangereuse que des troupes réglées; a pris trois cents pièces de canon, tout le parc de l'ennemi, et qu'enfin, après un combat aussi sanglant qu'étrange, elle a soumis un peuple déchaîné contre elle et lui a fait don de la liberté. »

CHAPITRE V.

République parthénopéenne érigée par le général Championnet. — Sa politique à l'égard de la religion. — Réflexions sur sa conduite. — Opérations du roi Ferdinand réfugié en Sicile. — Premières causes de discordes entre les patriotes et les Français, qui ordonnent le désarmement des populations. — Je quitte le collége militaire pour servir dans la garde nationale. — Première légion républicaine formée par le comte de Ruvo. — Championnet s'oppose aux dilapidations du commissaire F...— Championnet rappelé par le Directoire est remplacé par le général Macdonald. — Salon patriotique. — Le cardinal Ruffo débarque, venant de la Sicile, et convoque une foule de bandits et de scélérats qui forment sa suite.—Horreurs commises par le féroce Mammone. — Guerre du parti royal contre les Français et les républicains napolitains. — Mon frère Florestan dangereusement blessé au siége d'Andria. — Résistance obstinée des villes d'Andria et de Trani. — Progrès du cardinal Ruffo. — Prise de Cotrone et horreurs qui y sont commises. — Siége d'Altamura. — Défense héroïque de cette ville. — Sa chute et les atrocités qu'y fait commettre le cardinal. — Turcs et Russes débarquent et viennent au secours du cardinal. — Triste conduite du Directoire français à l'égard de la république napolitaine. — Les Austro-Russes descendus en Italie, obligent les Français à se retirer du royaume, en laissant seulement de faibles garnisons dans quelques places. — Les républicains de Naples seuls contre les populations insurgées et soutenues par les Anglais, les Russes et les Turcs. — Erreurs des généraux républicains. — Le comte de Ruvo défend bravement Pescara. — Je sers dans la colonne du général Matera. — Mes premiers faits d'armes. — Les colonnes républicaines, débordées par le nombre des ennemis sont toutes repoussées. — Mon bataillon passe sous les ordres du général Schipani. — Le cardinal en vue de la capitale attaque le fort de Viglena, dont la gar-

nison, après une défense opiniâtre, met le feu aux poudres. — Les républicains de la capitale, après avoir combattu jusqu'à la dernière extrémité, sont défaits par suite de la mort du général Wirtz et se retirent dans les forts. — La colonne de Schipani, qui avait reçu ordre de secourir Naples, après avoir combattu les troupes du cardinal, est défaite à Portici. — Je reçois deux blessures et suis fait prisonnier.

Le jour qui suivit son entrée, le général Championnet publia un édit en vertu duquel, au nom de la république française, il déclarait que l'État de Naples devait s'organiser en république indépendante, et être régie par une assemblée de vingt-cinq magistrats, distribués en six parties, ou directions, nommées comme en France *comités*, sous les dénominations spéciales de *central*, de *l'intérieur*, de la *justice et police*, des *finances*, de la *guerre*, et enfin de *législation*, lesquels devaient former tous ensemble le gouvernement provisoire. Après cette première mesure, suivi d'une foule nombreuse, il alla, au milieu d'une grande pompe militaire, à Saint-Laurent, et là, dans la grande salle appelée salle de la Cité, il prononça un discours dans lequel il institua le gouvernement provisoire de la république, confiant aux vingt-cinq représentants précédemment choisis par lui le pouvoir de régir temporairement la république, jusqu'à ce que la forme d'un gouvernement stable eût été choisie par le peuple. La réponse à ce discours lui fut adressée par le représentant Carlo Laubert, qui avait été, peu de temps auparavant, réfugié en

France pour la cause de la liberté, et dont la harangue fut pleine d'énergie et d'indépendance.

L'assemblée s'étant séparée au bruit des applaudissements, des édits furent expédiés par le gouvernement provisoire dans les provinces, pour leur faire part du changement survenu dans l'État, et leur transmettre l'ordre que les anciens employés, jusqu'à ce qu'ils reçussent des instructions nouvelles, administrassent selon les règles de la république, et que l'on conservât temporairement les mêmes autorités, les mêmes magistrats et les mêmes emplois.

Un autre jour, le général Championnet, accompagné des principaux officiers et généraux de son armée, et suivi d'un peuple immense, se rendit, dans un grand appareil militaire, à l'église métropolitaine, pour adorer les reliques de saint Janvier et lui rendre grâce du résultat de la guerre terminée. Tout était déjà préparé dans la chapelle du saint, pour la cérémonie. Le général et tous les officiers étaient dévotement agenouillés, et le peuple qui était accouru regardait attentivement les ampoules, pour en tirer présage de bonheur ou de calamité. Le miracle s'étant accompli, le peuple, moins par crédulité que parce qu'il se voyait vaincu par les Français avec le secours des patriotes, se résigna, et feignit de croire que le changement d'ordre de choses avait été produit par la volonté divine.

Si les Français et notre gouvernement provisoire avaient manœuvré avec plus d'adresse et de sagacité à l'égard des habitants de la capitale, et qu'ils eussent pris la peine de leur faire comprendre leurs véritables intérêts, plutôt encore par des faits que par des discours, ils auraient excité en eux la haine du despotisme et réveillé l'enthousiasme dont, dans d'autres temps, leurs ancêtres avaient été animés lors de la révolte de Masaniello. Ces hommes énergiques, bien qu'ils eussent été abandonnés par les barons et par les riches, eurent néanmoins le courage de combattre seuls, et pendant neuf mois, au milieu des rues, contre le vice-roi d'Espagne, qui, maître de tous les forts de la ville de Naples, avait en outre sous ses ordres des troupes bien aguerries et une flotte nombreuse en son pouvoir.

Il n'est pas douteux que le général Championnet fit preuve de beaucoup de jugement ainsi que d'excellentes intentions dans le choix des vingt-cinq représentants qui composaient le gouvernement provisoire de la naissante république napolitaine. Mais quoiqu'ils fussent renommés pour leurs lumières, pour leur intégrité, leur droiture de cœur, et plus encore animés d'un sincère amour de la patrie, ils manquaient toutefois de cette expérience nécessaire au maniement des grandes affaires d'État, et que peuvent donner seulement le temps et la pratique.

Il s'ensuit qu'ils n'eurent pas assez d'aptitude et d'habileté pour établir et pour consolider la liberté au milieu d'un peuple ignorant et sur lequel pesaient plusieurs siècles d'un honteux esclavage. Se montrer homme d'État en théorie est une chose bien différente que d'être tel dans l'action, quand on veut mettre la main à l'œuvre, et à plus forte raison si les circonstances dans lesquelles l'homme se trouve sont telles, qu'elles offrent des difficultés et des obstacles insurmontables, non-seulement pour fonder la liberté, mais encore plus pour la conserver.

La Sicile devenue le refuge de princes sans courage, ne respirant que haine obstinée et vengeance atroce, vomissait contre nous des troupes de terre et de mer; elle prodiguait l'argent et publiait des édits aussi absurdes qu'insidieux, au moyen desquels on excitait par des menaces les populations et les citoyens paisibles à la révolte; on attirait par de magnifiques promesses les plus insignes brigands et les plus grands scélérats qui, échappés des prisons et des galères, infestaient les provinces et les désolaient par de nouveaux crimes. On compta aussi parmi eux des ministres même du culte qui, riches de biens immenses et protecteurs de familles nombreuses, excitaient une guerre ouverte contre le nouvel ordre de choses, mieux que ne l'eussent fait des légions armées, parce que foulant aux pieds

leur évangélique mission de paix et de concorde, ils allaient de tous côtés prêchant et attisant au nom de la foi le feu de la guerre civile, ayant à leur tête un cardinal revêtu du titre de généralissime.

Outre cela, les dilapidations commises par le gouvernement royal, la spoliation des richesses de l'État, ayant laissé le trésor public entièrement épuisé, le manque de récolte dans cette année, la disette des vivres dans la capitale, et, ce qui est plus, la difficulté d'y pourvoir à cause de l'inaction du commerce intérieur et maritime des provinces, tout enfin avait concouru à la fois à produire les horreurs d'une extrême et déplorable misère. Que l'on ajoute à cela le tribut exorbitant imposé à la capitale du royaume par le général libérateur, imposition d'autant plus onéreuse qu'il était impossible d'y satisfaire avec la détresse dans laquelle nous étions, mais qu'il exigeait impérieusement sans accorder de temps, ce qui donna lieu aux premières étincelles de discorde entre les républicains et les Français, et produisit le mécontentement universel en même temps qu'une aversion profonde contre les premiers ainsi que contre les seconds.

Parmi les premiers décrets émanés du général Championnet, parut celui du désarmement général. Cette précaution (qui du reste était en usage de la part des Français dans les pays conquis) fut néanmoins impolitique et périlleuse pour nous.

Laissons de côté l'impossibilité d'une exécution rigoureuse ; mais cet ordre pesait plus directement sur ceux qui avaient le plus grand besoin de conserver leurs armes pour leur propre défense, puisqu'on ne pouvait ôter aux malveillants les moyens de cacher les leurs, ainsi que cela arriva; il donnait ensuite l'indice suspect d'une défiance mutuelle et détruisait cette sympathie, cette affection conçue dans les premiers moments, et que l'on aurait dû conserver dans l'intérêt commun. S'il se fût agi de faire déposer les armes qui avaient été enlevées par le peuple et de les consigner dans les dépôts de la guerre ou dans les arsenaux, la mesure eût été régulière, ces armes pouvant servir à la nouvelle armée que l'on devait organiser. Pendant ce temps, la formation de la garde nationale ne marchait que lentement, et celle bien plus importante de la nouvelle armée, avec plus de lenteur encore. Ces retards provenaient, quant à la première, du peu de confiance que les républicains avaient dans le peuple, et quant à la seconde, de l'ambition que les Français avaient de prolonger leur domination. Erreurs excusables de la part des premiers, mais impardonnables de la part des seconds.

Pour moi, je brûlais du désir de servir militairement la république; mais j'éprouvais de la part de mes frères une vive opposition, par le motif puissant de ma trop grande jeunesse, car je n'avais pas

encore seize ans accomplis. Cependant la garde nationale ayant été décrétée, un intime ami de mon frère Florestan, et avec lequel je ne fus pas moins étroitement lié depuis, Gaetano Coppola, fut nommé capitaine, tant à cause de son mérite que parce qu'il était frère du duc de Canzano, à qui ses opinions politiques avaient valu plusieurs années de prison, et qui fut ensuite l'un des plus nobles martyrs du despotisme. Cet excellent jeune homme, beau de sa personne, bien élevé, ayant des manières douces, polies, distinguées et généreuses au delà de toute expression, doué enfin de toutes les qualités désirables, aimait, sans aucune vue d'ambition, la patrie pour la patrie elle-même. Je fais ici toutes ces remarques, parce que j'aurai encore à parler de lui plus d'une fois dans la suite de ces Mémoires. Il me persuada, par l'insinuation de mes frères qui voulaient me faire rester à Naples, de servir dans la compagnie qu'il commandait, en me faisant nommer sergent instructeur. Comme il y avait peu de temps que j'avais quitté le collége militaire, je fus charmé d'entrer d'une manière quelconque dans la milice, convaincu que cela m'ouvrirait plus tard la voie pour entrer dans l'armée permanente.

Si ma mémoire ne me trompe point, le premier corps de troupes de ligne formé dans la république napolitaine fut la légion de fantassins commandée

par Hector Carafa (comte de Ruvo du vivant de son père, et ensuite duc d'Andria), dont nous avons fait mention plus haut, lorsque ayant réussi à se sauver du château Saint-Elme, où il était détenu pour raison d'État, il était parvenu sain et sauf au milieu des Français à Rome. Ce brave jeune homme, outre le prestige du nom illustre de sa famille et de ses grandes richesses, était doué d'un esprit ardent, avec assez de culture; il était courageux et tellement animé de l'amour de la patrie, en même temps que d'une ambition excessive, que l'on n'aurait pu déterminer laquelle de ces deux passions l'emportait dans son cœur. Il est certain que si la république avait duré, il n'aurait pas manqué d'y jouer un rôle dominant; or, ayant beaucoup connu mon frère Ferdinand, lorsque celui-ci était de garde au château Saint-Elme, où Hector Carafa était détenu, comme je l'ai déjà dit, ce dernier le fit nommer, lui et mon autre frère Florestan, capitaines dans sa légion; où je serais entré bien volontiers même comme simple soldat, si mes frères ne s'y fussent pas opposés. A la vérité, le nouveau gouvernement s'occupait fort peu alors du principal soutien de sa propre existence, c'est-à-dire de mettre sur pied une armée, quand même elle n'eût pas été très-nombreuse; négligence fatale, causée en partie par la pénurie d'argent, puis par l'idée de laquelle on se flattait, et qui allait presque jusqu'à la persua-

sion, que l'armée française resterait pendant quelque temps dans le royaume; et enfin par le peu de cas que l'on faisait du soulèvement des populations sur tous les points des provinces. Le général Championnet, après avoir exigé des impôts considérables pour subvenir aux besoins urgents de son armée, n'était point éloigné de favoriser le plus qu'il pouvait notre république naissante, et la popularité qu'il avait acquise en était garant. Le Directoire français prétendit alors exercer sur Naples le droit de conquête, et dans cette vue il expédia comme son commissaire civil un certain F..., une de ces avides sangsues que ce gouvernement avait coutume d'envoyer aux nouvelles républiques créées par lui, sous le titre dérisoire de *républiques indépendantes;* lesquels commissaires, à l'ombre de la protection de leur gouvernement, se permettaient toute espèce d'insolences et de rapines. Arrivé à Naples, F... voulait, au nom de son gouvernement, saisir non-seulement les biens qui avaient appartenu à la couronne, tels que palais, résidences royales, maisons de plaisance, biens allodiaux, mais encore les propriétés de la nation, comme les banques, la monnaie, les bibliothèques, les musées et les précieuses antiquités d'Herculanum et de Pompeïa; enfin jusqu'à celles qui étaient encore ensevelies sous la terre. Le général Championnet s'opposa vivement à un tel acte de vandalisme, et,

prévoyant avec sagacité les tristes conséquences qui en résulteraient immanquablement, en empêcha l'exécution. Les Napolitains applaudirent à cette conduite loyale du général Championnet, et ils se prirent à l'aimer sincèrement et plus que jamais. A la fin, après avoir eu de violentes altercations avec le commissaire, il le renvoya. Cette action, cependant, déplut au Directoire de France, qui ordonna que le général Championnet, déposé du commandement de l'armée de Naples, fût arrêté et traduit devant un conseil de guerre pour être jugé. Il se rendit aussitôt à Paris, où il fut mis en jugement et absous. Réintégré dans le commandement des armées, il mourut peu de temps après à Antibes, dénué de fortune, mais non de gloire. Cette perte fut généralement regrettée à Naples, d'autant plus que son successeur au commandement de l'armée, le général Macdonald, tout dévoué au Directoire, ne jouissait pas de la même popularité, ni de la même confiance que le premier avait inspirée. Le mal que nous causa cette disposition insensée du gouvernement français est incalculable. Toute la haine de notre population contre la France se réveilla et devint encore plus violente lorsqu'on vit revenir ce F..., plus orgueilleux et plus insolent qu'auparavant, et aux vexations duquel le général Macdonald n'osait s'opposer.

Le gouvernement républicain avait, dès le prin-

cipe, envoyé des commissaires ordonnateurs dans toutes les provinces, en les choisissant moins pour leur mérite qu'à cause de leurs intrigues dans les assemblées patriotiques, lesquelles, bien qu'elles aient leur côté fâcheux et ne soient pas sans danger, sont pourtant très-utiles, je dirais presque nécessaires, dans les moments difficiles et qui exigent une extrême énergie; mais comme ces inconvénients n'étaient alors compensés par aucune de ces actions généreuses auxquelles donnent lieu les guerres civiles qui ne sont pas encore poussées à l'excès, les désordres étaient sans avantage quelconque dans les assemblées.

Pendant que le gouvernement s'occupait à dicter les lois fondamentales de la république, dont le principal besoin était de consolider son existence avec la force armée, les Bourbons de la Sicile, secondés avec zèle par les Anglais, ne négligeaient rien pour exciter la multitude à se soulever. Sans le point d'appui que la Sicile offrait aux mécontents, ils auraient été facilement soumis par les républicains, parce que ceux-ci agissaient dans le sens de leurs véritables intérêts, et aussi parce qu'ils exerçaient sur eux l'influence morale qui ne manque jamais aux classes aisées : mais un point d'appui est une chose très-importante et d'un grand secours à ceux qui ont à recourir aux armes pour renverser un gouvernement existant. Pendant que

le cardinal Ruffo débarquait en Calabre, la Pouille était parcourue par quatre aventuriers corses, l'un desquels se faisait passer pour le prince héréditaire François, fils de Ferdinand IV; dans d'autres provinces, d'autres imposteurs échappés de la potence et auparavant réfugiés en Sicile, d'autres encore, sortis de la lie du peuple, presque tous souillés de crimes, et se signalant par leur férocité brutale, se faisaient reconnaître pour capitaines et chefs de bandes nombreuses dont le premier noyau était formé par les hommes d'armes des barons, par les soldats dalmates (précédemment licenciés de l'armée où ils avaient servi, quand celle-ci fut dissoute, et réunis aux bandes comme des misérables mendiant leur pain), et enfin par tous les malfaiteurs libérés des prisons. Comme les édits proclamés au nom du roi Ferdinand et ceux du cardinal Ruffo promettaient à tous ceux qui prendraient les armes pour la sainte cause, ou pour la sainte foi (c'est ainsi qu'ils entendaient la cause du roi), les biens des patriotes, c'est-à-dire de tous ceux qui possédaient quelque fortune, puis le pillage des villes et des terres qui leur opposaient une résistance ouverte, il s'ensuivit que même quelques habitants, accoutumés à vivre honnêtement de leur propre travail, et d'autres braves gens, pour se soustraire aux menaces fulminées contre tous, se réunirent à ces bandes, démesurément grossies; et les prêtres

ne manquaient pas, dans leurs exhortations, de rassurer les consciences des plus timides, par de fausses excuses et par des prétextes insidieux. Parmi les plus pervers de ces troupes archiperverses, un certain Gaetano Mammone, meunier de son métier, s'était particulièrement signalé : sa cruauté féroce surpassait toute imagination humaine, et elle aurait été réputée fabuleuse si les actes n'en eussent été par trop manifestes. Il infestait avec sa bande les environs de Sora, qui furent le théâtre du plus horrible carnage. Il faisait une épouvantable boucherie des victimes qui tombaient entre ses mains et au nombre desquelles on compta au moins quatre cents Français et Napolitains qu'il avait tués de sa main. Avide de sang, il le buvait à pleine gorgée; assis à table, il prenait plaisir à avoir devant les yeux une tête nouvellement coupée et toute sanglante encore; et cependant ce monstre, auteur de tant d'atrocités, était honoré, par le roi Ferdinand et par la reine Caroline, du titre flatteur de *cher général* et de *fidèle soutien du trône*. Tant l'esprit de haine et de vengeance est puissant dans le cœur endurci des princes !

Le gouvernement républicain et le général en chef des Français, émus par tant de tristes nouvelles, se décidèrent enfin à combattre les insurgés; et, comme ils avaient tardé plus qu'ils n'auraient

dû à déployer leurs forces, celles-ci devaient être d'autant plus nombreuses que les circonstances le permettaient. On disposa deux colonnes : la première d'environ cinq mille Français sous le commandement du général Duhesme, avec la légion napolitaine d'Hector Carafa, forte de douze cents hommes; et la seconde, composée de mille cinq cents hommes, fut confiée à Joseph Schipani, Calabrais renommé par son patriotisme et par sa valeur personnelle dans les duels. Ce dernier, avant d'avoir été emprisonné pour raison d'État, avait servi dans les troupes avec le grade d'enseigne, sans avoir jamais fait la guerre. Le général Duhesme devait se rendre en Pouille pour défaire les révoltés, et ensuite entrer en Calabre, et là combattre le cardinal Ruffo, avec les renforts de Schipani. Celui-ci avait reçu des instructions pour marcher en grossissant peu à peu sa colonne de tous les patriotes calabrais, qui fuyaient afin d'échapper à la fureur des troupes bourboniennes, et pour s'opposer aux progrès du cardinal, sans engager de combats ni compromettre sa petite colonne jusqu'à l'arrivée de Duhesme. Ce fut une grande erreur que d'avoir choisi Schipani pour le commandement de cette colonne qui, en raison de l'importance et de la difficulté de l'entreprise, demandait un homme d'un jugement mûri par des connaissances acquises, et par l'expérience de la guerre, toutes choses dont ce brave patriote

était totalement dépourvu, ce qui était évident pour tous ceux qui le connaissaient. En effet, à peine arrivé à la première frontière de la Calabre citérieure, et voulant, sans aucune nécessité, soumettre de vive force Castellucio Soprano, petit village situé sur la croupe d'une montagne haute et escarpée, il rencontra une telle résistance que toute sa troupe fut mise en fuite, ce qui le contraignit de reculer jusqu'à la ville de Salerne; retraite pire qu'une défaite, et qui produisit le plus triste effet, parce que la renommée en courant exagérait les faits et renforçait l'opinion contraire, ainsi qu'il arrive toujours dans les guerres civiles.

La fortune de la colonne Duhesme fut bien différente. Son premier acte fut de prendre la ville riche et populeuse de San Severo, située auprès du mont Gargan, ville vaillamment défendue par les montagnards et par les révoltés des diverses provinces qui, après une vigoureuse résistance, et beaucoup plus grande qu'on ne pouvait l'attendre de la part d'une multitude indisciplinée, furent enfin vaincus, laissant des leurs environ trois mille morts sur le champ de bataille, et à peu près quatre cents des assaillants, morts ou blessés. Selon les règles de la guerre, et spécialement de la guerre civile, le général Duhesme aurait dû se diriger vers Tarente, afin de soumettre toute la Pouille; mais au lieu de cela les corps composant sa colonne furent éparpillés, ce

qui donna aux Bourboniens le temps de respirer et de consolider la révolte dans les provinces de Bari et de Lecce, en occupant la ville d'Andria, peuplée de quinze mille habitants, avec plus de huit mille des leurs, auxquels il vint un renfort de plusieurs centaines de fantassins qui, venus de là Sicile, avaient débarqué à Bitonte. Force fut alors au général en chef Macdonald d'expédier une autre colonne, commandée par le général Broussier, dans laquelle était comprise la légion si bien conduite par le brave Hector Carafa. La prise d'Andria était indispensable, parce qu'étant entourée de fortes murailles et bien pourvue de munitions, elle opposait de grands obstacles aux troupes françaises. Hector Carafa, se servant du crédit que lui donnaient l'ancienne possession de cette ville par sa famille et le rang ds ses ancêtres, usa préalablement à l'égard des habitants de tous les moyens de persuasion pour les engager à se rendre aux conditions les plus modérées. Mais leur inflexible obstination et celle de la garnison bourbonienne rendirent inévitable l'assaut de la ville, dans lequel Carafa et ses légionnaires firent des prodiges de valeur. Mon frère Florestan, à la tête d'une compagnie de grenadiers qui se préparaient à assaillir les murs avec des échelles, entendant un aide de camp du général Broussier s'agiter pour exciter, par ses paroles, les Napolitains à aller en avant, et

s'apercevant qu'il avait peu de confiance en eux, lui dit : « Vous ne vous montrerez certainement pas comme nous. » Et à ces mots, dédaignant toute précaution, il se présenta devant les murs par la voie la plus directe; mais dans ce mouvement deux balles d'arquebuse lui traversèrent la poitrine, et étant tombé à terre, confondu parmi les morts et les mourants, il fut transporté de là, avec les autres blessés, à Barletta, qui était la ville la plus voisine. Les Français entrèrent à Andria, à force d'artillerie d'un côté, et du côté opposé, à l'aide des échelles, avec une perte considérable de leurs compagnons d'armes. Le commandant de l'artillerie française, officier très-brave, en mettant les pièces en batterie, afin de briser les portes, fut tué. Les assiégés, comme de nouveaux Sagontins, ne cessèrent de combattre l'ennemi, même après son entrée dans la ville, où plusieurs milliers de ses soldats périrent.

Je ne veux pas ici passer sous silence un acte noble et généreux accompli par Hector Carafa, dans Andria. Deux soldats français, animés par un esprit de vengeance ou par un désir brutal, voulaient faire violence à une jeune fille d'une famille honnête. Carafa courut aussitôt pour la sauver de leurs mains, au péril de sa propre vie qu'il ne put sauver qu'en tuant l'un de ces forcenés. Le combat et le pillage une fois terminés, les soldats français reviennent promptement à la gaieté : quelques-uns

la manifestèrent en s'affublant d'habits pontificaux qui leur étaient tombés sous la main, pendant le sac de la ville.

Le terrible exemple de la prise d'Andria ne fut point suffisant pour décourager les habitants de la ville de Trani, qui en est peu éloignée, et à laquelle s'étaient réunis les Bourboniens d'autres villes et territoires circonvoisins. Les promesses d'un secours imminent et considérable, qui leur parvenaient de la Sicile et de la flotte anglaise qui côtoyait les rivages, soutenaient à la fois et fomentaient tant d'ardeur jointe à tant d'opiniâtreté. Trani, non moins peuplée qu'Andria, et beaucoup plus forte que cette dernière, succomba à son tour avec un grand massacre des vaincus et d'un nombre considérable de Français, qui se ressentaient d'autant plus de cette perte qu'ils étaient plus loin des secours et des renforts qu'ils pouvaient espérer.

Si de manifestes avantages politiques fussent résultés de l'héroïque résistance de ces deux villes, cela aurait suffi pour convaincre l'Europe que l'armée napolitaine ne s'était pas dispersée peu de mois auparavant par manque de courage d'homme à homme, duquel courage individuel on obtient, au moyen des institutions et de la discipline, le courage en masse.

Les avantages remportés alors par les armes républicaines sur les Bourboniens restèrent mal-

heureusement infructueux, parce que les préparatifs des Russes et des Autrichiens pour attaquer les Français et les chasser de l'Italie, forcèrent le général Macdonald de tenir son armée prête à se réunir en cas d'une retraite nécessaire. Par conséquent, les troupes de la république ne s'avançant point contre le cardinal Ruffo, celui-ci, quoique lent et timide, gagnait toujours du terrain. De sorte que, sans jamais combattre, il entra triomphant dans la ville de Monte-Leone, et l'ayant soumise sans obstacle, il se dirigea par Cutro sur Crotone. Cette ville, dont l'existence remonte à la plus haute antiquité, située sur la mer Ionienne, avec une citadelle faiblement fortifiée à cette époque, mal pourvue de vivres et de munitions, ne pouvait opposer que peu ou point de défense à l'irruption de ces hordes furibondes. Le cardinal, n'ayant point d'argent pour les payer, leur avait promis pour compensation le pillage de cette riche cité. Les pauvres Crotoniates, se voyant trop faibles pour être capables d'une vigoureuse résistance, demandèrent, dès la première attaque, à se rendre par capitulation. Mais le cardinal inexorable commanda l'assaut, qui fut exécuté en peu d'heures.

Le carnage que firent ces bandes féroces fut horrible. Ni l'âge, ni le sexe, ni la condition, ne furent épargnés. Plusieurs jeunes gens des familles les plus considérables, au nombre desquels se trouvait

le chevalier Giuseppe Soriano, furent impitoyablement fusillés. Après deux jours de pillage accompagné d'une multitude d'excès et de cruautés, on érigea le troisième jour un magnifique autel au milieu d'une grande place. Après la messe célébrée par un prêtre sacrilége et soldat de la sainte foi, le cardinal, revêtu de la pourpre sacrée, loua d'abord les hauts faits des deux jours précédents; puis, élevant le bras, il montra une croix, absolvant ainsi les fautes commises pendant l'ardeur de la mêlée et du butin, et il bénit son armée. C'était par ces impudents artifices que ce fourbe insultait cette même religion dont il se faisait passer pour l'appui et le vengeur.

De Crotone il se dirigea vers Catanzaro, capitale de la Calabre ultérieure, et qui s'était prononcée pour le parti français. Cette ville, forte par sa situation élevée et par ses nombreux habitants résolus à se défendre, capitula à des conditions honorables. Il passa ensuite à Cosenza, capitale de la Calabre citérieure, et l'ayant prise par trahison, il poursuivit sa marche vers Rossano, Cassano, qu'il soumit, puis entra dans la Basilicata, province riche, abondante en blés, en troupeaux et en villes bien peuplées. Lorsqu'il l'eut réduite à l'obéissance du roi, le cardinal pénétra dans la Pouille, en mettant le siége devant Altamura, ville populeuse, forte par sa position, plus forte encore par la bra-

voure de ses habitants, tous animés du plus ardent amour de la liberté. Le courage que déployèrent les Altamurains pendant ce siége est digne de vivre dans la mémoire des hommes, et ils n'auraient point été vaincus si, par hasard, l'armée du cardinal, tout indisciplinée qu'elle était, ne se fût accrue des vétérans et des officiers qui furent envoyés de la Sicile avec un train d'artillerie et un renfort de chevaux. La défense d'Altamura fut véritablement héroïque, et elle ne succomba qu'après avoir épuisé toutes les munitions propres à la défense. La nuit qui précéda l'assaut, les défenseurs les plus hardis, pour ne point demeurer victimes des agresseurs, sortirent tout armés et traversèrent l'armée ennemie sans être molestés. A la chute de cette ville, on vit un horrible carnage : tout fut saccagé; les insultes, les outrages de toute espèce furent prodigués pendant trois jours, et un monastère de vierges fut scandaleusement profané! Le cardinal applaudissait, comme à son ordinaire, à ces coupables excès.

Pendant ce temps l'alliance récente des Turcs avec les Russes, dont la flotte chargée de troupes de débarquement se réunissait aux vaisseaux de la Sublime Porte, eut pour résultat que ces deux puissances occupèrent plusieurs îles de l'Archipel jadis vénitien et bloquèrent Corfou, alors au pouvoir des Français. L'armée turco-russe, en côtoyant les rivages de la Pouille, sur l'Adriatique, favorisait

les émissaires que la reine Caroline expédiait de la Sicile, au secours du cardinal Ruffo. On ne doit pas s'étonner, du reste, que les Turcs se prêtassent aux vues d'un cardinal; car je me souviens d'avoir lu dans les histoires italiques, que la garde papale avait été une fois composée de musulmans.

On a peine à croire que dans cet état de choses le Directoire français, au lieu de pourvoir à notre sûreté, envoyait, comme commissaire organisateur, le citoyen Abrial (homme probe d'ailleurs, instruit et ami de la liberté), afin de rétablir l'ordre dans la république parthénopéenne, touchant à son agonie, et que tant d'hommes honnêtes, éclairés et chauds patriotes, qui composaient le gouvernement, ne s'apercevaient pas que dans cette crise de l'État il était bien plus important de procéder par des faits que par des discours.

Le commissaire Abrial organisa le gouvernement d'une manière conforme à celui de la France. Le pouvoir législatif fut confié à vingt-cinq citoyens; le pouvoir exécutif à cinq directeurs, avec quatre ministres. Le choix des membres fut fait par le même Abrial, qui conserva plusieurs des anciens représentants et en ajouta de nouveaux. Le nouveau gouvernement étant ainsi établi et les pouvoirs divisés, les membres du pouvoir législatif, libres des soins de l'État, se livrèrent avec ardeur à la rédaction des lois, codes, finances, féodalité, culte et

instruction publique. Ils décrétèrent ensuite l'érection d'un Panthéon, où on lirait les noms des premières victimes du despotisme de Deo, Galiani et Viteliano; d'un monument à Torquato Tasso, à Sorrente, sa patrie, et d'un tombeau à Virgile, plus digne des cendres de cet illustre poëte. Choses très-belles et très-louables en elles-mêmes, si ce n'est qu'il était beaucoup plus important alors de pourvoir aux périls imminents qui menaçaient la république, que de s'occuper de sa future grandeur.

Mais déjà les revers éprouvés par les Français dans la haute Italie contraignaient le général Macdonald à se retirer avec ses troupes vers le Pô, et il commença ses mouvements dans les commencements de mai, après avoir laissé garnison, tant dans le fort Saint-Elme que dans les places de Capoue et de Gaëte, avec des instructions aux commandants de ne s'occuper que de la défense, disposition d'un égoïsme mal calculé, qui, sans être d'aucune utilité aux Français, accéléra la chute de notre république; tandis qu'au lieu de cela ces six mille soldats français qui formaient les trois garnisons nommées plus haut, renforcés par les troupes napolitaines, auraient immédiatement défait les bandes du cardinal Ruffo, en même temps que les gardes nationales actives auraient très-bien pu occuper les places de Gaëte, de Capoue, et le fort Saint-Elme. Ce n'était même pas une excuse

pour le général Macdonald que de dire que le premier devoir des chefs est le salut de leurs soldats; car une fois la république tombée, le même sort devait devenir le partage des places fortes, et les garnisons seraient restées prisonnières. Le même général, quoique intrépide, commit une erreur encore plus grave lorsqu'il fut obligé de se retirer : celle de se vanter de la promptitude avec laquelle il reviendrait, et de promettre au nom de son gouvernement la prochaine arrivée au secours de Naples, d'une flotte franco-espagnole, composée d'un grand nombre de vaisseaux dont il indiquait les noms, et qu'il prétendait chargés de troupes de débarquement. Ces magnifiques et flatteuses promesses empêchaient malheureusement que le gouvernement regardât notre situation comme extrême, et qu'il déployât plus de vigueur aussi bien que plus d'activité.

Les républicains de Naples, comme ceux des provinces qui s'étaient réfugiés dans cette capitale, étaient demeurés seuls à se défendre contre presque toute la population du royaume, soutenue par la flotte siculo-britannique, et par les Russes et les Turcs déjà débarqués à Tarente avec le comte Micheroux, à la tête de quelques troupes anglaises et d'une portion de la cavalerie et de l'infanterie du roi Ferdinand.

Mais tel était l'enthousiasme des républicains,

et telle était aussi la puissance de la vertu dans leurs cœurs, qu'en dépit de tant de désavantages graves, et de la diminution de leur nombre, s'ils avaient été bien commandés ils auraient du moins réussi à retarder la perte de leur patrie; retard duquel serait peut-être résulté son salut, pourvu que l'armée française eût été alors moins malheureuse en Italie, ou plutôt qu'elle eût eu des succès comme ceux qu'elle obtint l'année suivante à Marengo.

Quoi qu'il en soit, les expédients pris dans cette occasion par le gouvernement français furent faibles et indécis; ce qui vérifia cette maxime du secrétaire florentin : Que les hommes et les gouvernements périssent plus souvent par un système de mesures moyennes, que par des résolutions trop hardies. On avait décrété la formation de quatre légions d'infanterie et de quatre régiments de cavalerie, dont les derniers devaient être organisés en Pouille par le général Federici. Les cadres des officiers des légions avec un petit nombre de soldats, et un régiment de cavalerie commandé par Ferdinand Pignatelli, prince de Strongoli, furent mis sous le commandement du général Matera, auquel on donna l'ordre de suivre le général Federici en Pouille. Schipani fut envoyé contre Sciarpa, fameux chef de bande de rebelles dans la province de Salerne. Le général Spanò devait aussi suivre Federici en

Pouille; le général Bassetti fut dirigé vers Capoue; et au général Manthonè qui commandait en chef, restaient trois mille soldats et une légion toute composée de Calabrais, appartenant à d'honnêtes familles de la classe aisée qui, bien que nouveaux à la guerre, étaient néanmoins résolus, pleins de courage et adroits chasseurs. Si Manthonè, ancien major d'artillerie, intrépide, éloquent, et ami de la liberté, avait eu de l'expérience et de l'habileté dans l'art de commander comme général, il aurait dû, dans cette occasion, disposer autrement l'armée. En effet, si des petites colonnes confiées aux généraux que je viens de nommer, il eût formé un seul corps et qu'il l'eût fait marcher contre le cardinal Ruffo, selon toute probabilité il aurait remporté sur lui une victoire complète, grâce à laquelle la république se serait relevée et serait devenue redoutable aux ennemis qu'elle avait en ce moment à combattre. Mais les forces de la république, peu nombreuses en elles-mêmes, et diminuées encore par leur division en tant de colonnes partielles, devaient, comme il advint en effet, être nécessairement défaites ou repoussées. C'est pourquoi les généraux expédiés de divers côtés, Federici, Matera, Schipani, Spanò et Bassetti, au lieu de remporter le moindre avantage, furent tous forcés de rétrograder, et avec perte, jusqu'à Manthonè lui-même qui, ne pouvant s'avancer au delà de la Barra, à quatre

milles de Naples, fut également contraint de se retirer. Telles sont les causes pour lesquelles nos affaires offraient, vers les derniers jours de mai, un aspect si déplorable, que la république parthénopéenne se vit limitée à la seule capitale et au littoral des Granili jusqu'à la tour de l'Annonciade. Capoue et Gaëte occupés par les Français; et dans les Abbruzzes, Pescara tenait encore, commandée par le brave Ettore Carafa qui, bien qu'il n'eût qu'une poignée d'hommes pour la défendre, inquiétait cependant par ses fréquentes sorties le fameux Pronio, chef de bande de plus de douze mille révoltés.

Avant de continuer la narration des malheurs de ces républicains, inexpérimentés à la fois dans l'art de la guerre et dans le maniement des affaires d'État, mais néanmoins magnanimes et animés d'un grand patriotisme, je donnerai quelques détails sur les petites colonnes des généraux Matera et Schipani, parce que c'est au milieu d'elles que je débutai dans ma carrière, dont le commencement fut si triste, qu'il aurait découragé tout autre jeune homme de mon âge moins persévérant que moi.

Mon frère Florestan, gravement blessé sous les murs d'Andria, et transporté à Barletta, y resta avec peu d'espérance de revenir à la vie, au milieu d'une famille honnête, et mon autre frère Ferdinand obtint la permission d'y séjourner pour quelque temps, afin de prendre soin de lui et de veiller à sa

guérison, jusqu'à ce que la légion à laquelle il appartenait passât à Pescara, commandée par Ettore Carafa, duc d'Andria, déjà promu au grade de général. J'étais alors à Naples, faisant partie de la garde nationale, dans la compagnie de mon capitaine, Gaëtano Coppola, et sous les soins vigilants de mon autre frère Jean-Baptiste, qui s'opposait à toutes mes demandes de servir dans les troupes. Enfin, je fus nommé malgré lui sous-lieutenant dans la légion Lucana (lucanienne); car on désignait alors les légions par le nom des provinces de nos pères des temps antiques, lorsqu'ils étaient en possession de la gloire et de la liberté. C'est ainsi que les autres étaient désignées par les noms de légion samnite, campanienne, brutienne, calabraise, etc. Les officiers de quatre légions formaient un seul bataillon et servaient dans la colonne du général Matera. Celui-ci était natif de Trapani, en Sicile. Réfugié en France en 1795, afin de se soustraire à la persécution pour raison d'État, il s'était signalé au milieu des troupes françaises par sa bravoure dans les combats : ce qui lui avait valu le grade de chef de bataillon. Il avait servi sous les ordres du général Joubert, et comme son aide de camp. Étant venu à Naples avec les Français, il fut fait général de brigade dans la république, et en raison de l'expérience qu'il avait acquise en France, il était certainement parmi nous le général le plus

habile, quoiqu'il n'eût pas été plus heureux que les autres, parce que l'on ne le laissa pas agir à son gré, comme nous le verrons bientôt.

Le bataillon d'officiers où je servais était composé de huit compagnies, et le capitaine de la huitième (Mondau), dans le régiment de Bourgogne, qui était celui de mon frère Florestan, me fit nommer sergent-major, en considération de ce que j'étais sorti du collége militaire, et en me donnant la préférence sur d'autres officiers qui, bien qu'ils eussent le grade de capitaine, servaient comme volontaires. Plein de joie d'avoir le sac sur les épaules et un fusil à la main, le premier jour de marche que je fis fut de seize milles. Nous fîmes halte à Nola, et le second jour, nous allâmes jusqu'à Monteforte. Au milieu du chemin, entre Nola et Monteforte, on traverse la terre considérable appelée le Cardinal, où nous prîmes quelque repos. Matera ayant appris que dans ce lieu se trouvait l'abbé Antonio Jérocades, Calabrais renommé par ses connaissances philosophiques ainsi que par ses talents en poésie, et qui vivait pauvrement dans le couvent de prêtres situé sur la montagne qui domine cette terre, le fit inviter à venir haranguer ses troupes. Dès le temps où j'étais au collége de Catanzaro, son nom m'était connu, et j'avais conçu dès lors tant d'estime et de vénération pour cet homme si remarquable, que j'en étais devenu enthousiaste; je me rappelle même

encore quelques-unes de ses poésies maçonniques, qui se chantaient à Catanzaro. Se rendant à l'invitation que lui avait faite le général Matera, il descendit au Cardinal, et je ne perdis pas un mot de l'allocution pleine de verve qu'il fit pour nous exhorter à combattre avec courage pour la défense de la liberté. Son discours fut comme une étincelle électrique qui se communiqua si fortement à nos âmes, que depuis le Cardinal jusqu'à Monteforte, on ne cessa pas de chanter des hymnes patriotiques.

Nous ayant fait camper sur les hauteurs voisines de Monteforte, le général fit avancer sur Avellino le plus gros de sa colonne, laissant en position, vers la direction de Montorio, quelques compagnies de cavalerie à pied (car elles n'avaient pu encore être montées), et avec le bataillon des officiers, il voulut attaquer quelques centaines de révoltés qui infestaient cette commune; mais arrivés là, nous trouvâmes qu'ils avaient déjà pris la fuite, et il fut impossible d'en découvrir la moindre trace. Nous nous repliâmes alors sur Avellino. Dans la contremarche que faisait la huitième compagnie en rétrogradant, nous nous vîmes tout à coup assaillis sur les flancs et à la queue de notre petite colonne par des paysans armés de fusils de chasse. La voie dans laquelle nous marchions était dominée des deux côtés par des hauteurs d'où partait un feu très-vif, ce qui fit qu'un bon nombre des nôtres furent

blessés ou tués. Parmi les premiers se trouvait d'Ambrosio, qui depuis acquit la réputation de bon général. Nous avancions pendant ce temps dans une grande confusion, et Matera, s'apercevant que la position était désavantageuse, nous fit réunir au sommet d'une hauteur, en même temps que les cavaliers démontés soutenaient notre retraite. Ce jour fut le premier où je m'exposai au feu, et peu s'en fallut que ce ne fût le dernier, car notre arrière-garde était poursuivie de près, et ceux des nôtres qui demeurèrent prisonniers furent, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, inhumainement massacrés.

Notre troupe, rassemblée à Avellino, arriva le jour suivant à Ariano, où Matera reçut la nouvelle de la retraite de Federici, repoussé par les bandes du cardinal Ruffo, et notre général, ne se voyant pas assez fort pour résister à l'ennemi, dirigea sa colonne sur Benevento. Je sentis donc s'évanouir en moi l'espérance d'arriver en Pouille avec les troupes libératrices, et de revoir mon frère Florestan, qui malheureusement prisonnier à Barletta y languissait entre la vie et la mort.

Bénévent, à notre arrivée, ferma ses portes, et pendant que l'on essayait de négocier, quelqus-uns des plus chauds partisans du Pape se mirent à faire contre nous un feu de mousquets du haut des murailles, et vinrent nous attaquer dans notre camp. Alors nous nous rangeâmes en ordre de bataille, et

le premier coup d'obus qui partit de nos rangs, ayant tué une vieille femme, épouvanta si fort les Bénéventins, qu'ils payèrent, à des conditions modérées, une contribution, et nous envoyèrent des vivres en abondance, demandant seulement que nous n'entrassions pas dans leurs murs. La situation de notre général était réduite au point qu'il se détermina, parce qu'il s'y voyait contraint, à se retirer dans la capitale, où nous arrivâmes après deux jours de marche. Aux premières décharges hostiles des Bénéventins, les chariots qui transportaient l'équipage des officiers du bataillon auquel j'appartenais, avaient pris la fuite, et je perdis ma valise; de sorte que, revenu à Naples, je fus obligé d'avoir recours à mon frère Jean Baptiste pour me pourvoir de quelques vêtements, d'un peu de linge et de quelque numéraire. Les banquiers Falconnet, dont mon père se servait pour m'envoyer de l'argent, refusaient de m'en fournir sans un ordre de lui, ce qui, du reste, était régulier; et comme il était impossible d'avoir son consentement, attendu que les communications entre Naples et la Calabre étaient déjà interceptées depuis quelque temps, mon frère, Jean Baptiste, obtint un ordre du gouvernement à Falconnet de nous pourvoir de secours pour le compte de notre père. Je trouvai mon frère fort affligé des nouvelles défavorables à notre république, et le bon Gaetano Coppola me prédisait une fois

notre fin tragique et inévitable en me répétant : « Vois-tu ces rues? il ne se passera pas beaucoup de jours qu'elles ne soient inondées de sang : dans chaque place de cette grande ville, on dressera une potence, et bien peu d'entre nous échapperont à l'implacable fureur de Caroline. » Présage funeste qui ne manqua pas de se réaliser. Cela n'empêcha pas, en attendant, que le même jour, étant entré avec lui et son frère, Nicolas Coppola, dans la salle appelée *Salle patriotique*, qui était dans la rue située derrière le Géant du Palais, à l'ancienne académie desChevaliers, une plume me fut offerte pour inscrire mon nom sur le rôle. Je n'hésitai point à le faire, et cette signature donnée au hasard fut l'origine du reste des vicissitudes de ma vie. Le titre de ce rôle était le serment solennel de vivre libre ou mourir.

Cependant, le bataillon des officiers passa sous les ordres du général Schipani, qui tenait son camp à environ deux milles de la tore della Nunziata.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, toute notre république, dans les premiers jours de juin, était concentrée dans la seule capitale, et les troupes les plus avancées étaient celles de Schipani, stationnées dans la tour de l'Annonciade; mais comme la voie de terre lui était interceptée à cause des fréquentes incursions des bandes du cardinal Ruffo, il communiquait avec Naples par la voie de mer, protégé par la flottille républicaine que commandait le brave

amiral Caracciolo ; ce dernier, en effet, au moyen de barques canonnières et d'autres petits bâtiments, tenait les vaisseaux anglais éloignés des côtes avec autant d'adresse que de sagacité.

Telle était néanmoins l'activité du brave Schipani, qui de jour en jour acquérait plus d'expérience de la guerre, qu'il nous tenait dans un mouvement continuel, nous faisant combattre du matin au soir, et même la nuit ; car, bien que nous n'attaquassions pas l'ennemi, nous étions sans cesse incommodés par lui, non pas à fond, car il n'osait pas aller si loin malgré notre infériorité numérique ; mais il nous molestait de loin pour ne nous donner ni trêve ni repos. Ainsi nous étions obligés de nous tenir rassemblés sur le rivage, où nous étions soutenus par la flottille de Caracciolo. Pompéia, Boscotre, Case et d'autres points très rapprochés de la tour de l'Annonciade, formaient donc le théâtre des combats dans lesquels, à force de s'exercer sans cesse, notre petite troupe opéra des prodiges de valeur, surtout pour des gens qui étaient tout à fait nouveaux au métier des armes.

Pendant ce temps le cardinal Ruffo avait déjà grossi ses masses de plus de quarante mille hommes qui, ayant combattu pendant plusieurs mois l'armée française, les régiments de la république, les patriotes, et ce qui était plus, assiégé, pris des villes populeuses, avaient déjà acquis sinon une discipline

martiale proprement dite, du moins une régularité quelconque dans la manière de faire la guerre. Outre cela, sa multitude armée était soutenue, comme nous l'avons dit, par des troupes russes, anglaises, turques, dalmates, et par des régiments d'infanterie et de cavalerie débarqués en venant de la Sicile. Il jugea en conséquence que le moment était favorable pour s'avancer vers la capitale.

Quoique tant de forces bourboniennes fussent en elles-mêmes plus que suffisantes pour écraser le petit nombre de républicains réduit à se défendre dans l'enceinte de la vaste cité de Naples, au milieu d'un peuple aveugle, déjà séduit par des intrigues secrètes, et prêt à se révolter, l'astucieux cardinal ne manqua pas, toutefois, de recourir à l'appui de la religion pour animer encore plus le courage et exalter le fanatisme de bandes nombreuses appelées bandes de la sainte foi, quoique l'on y eût introduit des troupes russes et turques. Et, comme l'antique protecteur de Naples, pour avoir opéré le miracle du sang en faveur des Français, avait perdu de son crédit parmi le peuple, il songea à se tourner vers saint Antoine, dont la fête se trouvait le 13 de juin; ce fut ce jour même qu'il choisit pour donner l'assaut à la capitale. En conséquence, après avoir fait élever, dès le matin du 13, un autel, puis y avoir fait célébrer la messe, suivie de l'invocation au nouveau saint, et de ses bénédictions, il mit son camp en

mouvement, dirigeant la meilleure partie de ses forces du côté du pont de la Madeleine, pour attaquer la ville de Naples.

Circonspect dans cette occasion autant qu'il l'avait été à l'époque de son premier débarquement en Calabre, il ordonna au duc de Rocca Romana, l'un de ses généraux, de se tenir en vue de Capoue avec les troupes qu'il avait sous ses ordres, pour combattre en détail la garnison française de cette place, si elle tentait de faire marcher quelque détachement vers le fort Saint-Elme. Il faisait observer la garnison de ce château par d'autres forces, et il chargea son favori Panedigrano, ancien galérien (et nullement prêtre, ainsi que l'a dit le visionnaire Botta), de s'établir avec ses mille Calabrais d'élite et diverses autres bandes plus nombreuses à Résina, sa gauche sur les hauteurs et sa droite vers la mer, pour s'opposer au général Schipani, dans le cas où celui-ci aurait l'intention de secourir les républicains. A ces précautions il en ajouta une autre, en faisant surveiller par un corps calabrais le fort de Viglicna, non qu'il redoutât la faible garnison qui s'y trouvait, mais parce que le brave amiral Caracciolo pouvait la rendre plus nombreuse en y débarquant des secours, soit de Naples ou du camp de Schipani.

Après avoir distribué les ordres précédents, le cardinal, se confiant dans le nombre des siens, se

présenta devant le pont de la Madeleine, ayant en première ligne les Russes et les Turcs et quelques bataillons et escadrons d'ordonnance venus de la Sicile. Les républicains, quoique abandonnés des garnisons françaises de Capoue et de Saint-Elme, dédaignèrent les plus légers secours; quoiqu'ils n'ignorassent point que le cardinal les attaquait avec dix fois plus de forces qu'ils n'en avaient pour leur défense, et ils refusèrent de se soumettre, ne voulant point démentir les sentiments magnanimes qu'ils s'étaient efforcés de répandre parmi les habitants, alors non-seulement sourds à la voix de la liberté, mais zélateurs ardents du pouvoir abitraire. Les membres du gouvernement, les ministres et les citoyens incapables de porter les armes et dévoués à la liberté, se retirèrent avec leurs familles, au Château Neuf. Le petit nombre de troupes républicaines, la légion calabraise et les patriotes les plus zélés, se formèrent en deux colonnes; on dirigea la moins forte au faubourg Saint-Antoine : la plus nombreuse, composée de combattants choisis et commandée par le général Wirtz, Suisse de naissance, fut chargée d'empêcher Ruffo d'entrer à Naples. Wirtz avait été colonel de Ferdinand IV, et après la fuite de ce dernier en Sicile, délié de son serment et guidé par le pur amour de la liberté, il combattait pour la république ayant avec lui les forces les plus imposantes de celle-ci et une bonne

artillerie. Au lieu d'attendre l'armée bourbonienne il l'attaqua avec intrépidité. Il fut soutenu bravement par les batteries de Vigliena et par les canonnières de l'amiral Caraccioli. Au commencement du combat la perte fut grande des deux côtés, mais plus encore du côté des nouveaux croisés, par la raison que l'artillerie républicaine de mer et de terre tirait sur l'ennemi de front, sur les flancs et sur les derrières. De plus, il y avait une tout autre dextérité, une tout autre hardiesse chez des hommes dévoués à une noble cause et dans les rangs desquels on voyait les plus habiles officiers de l'armée dissoute des Deux-Siciles, sans parler des patriotes qui, bien que non militaires, suppléaient par une haute capacité à leur défaut d'expérience. Si la disproportion entre les forces des deux partis hostiles eût été moins grande, les républicains, sans aucun doute, l'auraient encore emporté. Ils auraient donc, en dépit de leur infériorité numérique, prolongé la défense de la capitale, sans deux circonstances malheureuses. La première fut la chute du fort de Vigliena dont je parlerai bientôt, et l'autre fut la mort de l'intrépide général Wirtz qui, au déclin du jour, frappé par la mitraille, tomba mort sur le coup, et laissa les siens privés de chef. Sans ces malheurs ils auraient pu se retirer tous en bon ordre dans les châteaux de la capitale, en obtenant, par une convention, que Naples ne

fût point abandonné au massacre et au pillage. Quand les défenseurs de la république mourante virent emporter la dépouille mortelle de leur général, et qu'ils se sentirent pressés de front et sur leur gauche, ils chancelèrent, et bien qu'ils eussent matière à être découragés, ils ne cédaient pourtant que peu à peu en combattant, jusqu'au moment où ils se retirèrent dans le château de l'Œuf, dans le Château Neuf et dans la vaste chartreuse de San Martino, protégée par le fort Saint-Elme. La petite colonne qui avait été dirigée vers le faubourg Sant' Antonio, n'ayant eu aucune mauvaise rencontre avec les ennemis, se retirait en bon ordre au coucher du soleil, lorsque, parvenue au largo delle Pigne, entendant vers la porte San Gennaro des cris de vive le roi, poussés par des lazaronis ameutés, elle les repoussa au moyen de quelques décharges de mitraille et rentra dans le Château Neuf.

Parmi tous ceux qui périrent dans ce jour déplorable, on doit remarquer deux personnes respectables, illustres par leur mérite et animées d'un généreux patriotisme : l'abbé Giuseppe Costari, gardien des Archives royales et défenseur très-énergique des droits napolitains contre les prétentions de la cour de Rome; puis Louis Serio, avocat éloquent et professeur d'élocution à l'Université des études. Il était en même temps l'un des poëtes improvisateurs les plus heureux et avait été autrefois

l'ami de l'empereur Joseph II. On vit Serio tomber mort les armes à la main, dans un chemin près du château del Carmine. On ne sut jamais où succomba Costari.

Le gouvernement républicain, ayant vu, le 13, les troupes du cardinal s'avancer, et ne pouvant plus communiquer, par la voie de terre, avec le général Schipani, campé entre la tour de l'Annonciade et Castellamare, envoya à ce chef, par correspondance de mer, l'ordre d'accourir au secours de la ville, soit en tournant les collines environnantes jusqu'à Saint-Elme, soit en suivant le littoral. Schipani, en recevant cet ordre le 13, vers le coucher du soleil, prévit que le petit nombre de ses troupes, quoique accoutumées à des combats journaliers, ne pourraient pas parvenir jusqu'à la capitale, et bien moins encore sauver la république. Décidé, néanmoins, à terminer sa carrière d'une manière digne de la noble cause pour laquelle il avait déjà tant souffert, il leva le camp à l'aube du jour suivant, le 14. Mais avant de raconter sa fin et celle de ses compagnons d'armes, il est à propos que je dise quel fut le sort de l'immortelle garnison de Vigliena.

Elle était composée de cent cinquante Calabrais, détachés de la légion de Calabre qui s'était organisée à Naples, et entièrement formée d'étudiants et de jeunes gens passionnés pour la liberté, qui se

trouvaient dans la capitale au moment de l'entrée de Championnet. Tous les légionnaires appartenaient à des familles plus ou moins aisées, et les cent cinquante furent choisis parmi les meilleurs chasseurs. Le fort de Vigliena n'était véritablement qu'une batterie fermée, puisqu'il avait été construit dans la seule vue de défendre la côte. Lorsque, le 13, le cardinal eut vu ses troupes exposées aux feux de Vigliena, il ordonna qu'il fût attaqué par des bandes calabraises choisies; de sorte que ce fut un spectacle déplorable que de voir des Calabrais armés contre des Calabrais, et rivalisant de courage dans un combat fratricide. Les assaillants reconnaissaient leurs concitoyens à leur défense obstinée, cause de si grandes pertes, tant en morts qu'en blessés qui, en battant en retraite, demandaient du secours. Le cardinal expédia, pour soutenir ses compagnies d'élite, des bataillons réguliers et quelques centaines de Russes avec plusieurs bouches à feu, au moyen desquelles, ayant fait une large brèche et les défenseurs refusant de se rendre, les royalistes montèrent à l'assaut, et après avoir été repoussés deux fois, parvinrent, la troisième, à entrer. Les assiégés, réduits à moins de soixante combattants, continuèrent à se défendre vaillamment, resserrés en un corps compacte dans un angle du fort. Là, leur nombre diminuant à chaque instant, Toscano, jeune prêtre de Cosenza, chef de

la garnison, et déjà grièvement blessé à la tête, pour que lui et ses compagnons ne mourussent point sans vengeance, se traînant vers les poudres, y mit intrépidement le feu. Au moment de l'horrible explosion, l'on vit sauter en l'air les cadavres des vaincus, confondus parmi ceux des vainqueurs, au nombre de plusieurs centaines. Un de ceux de la garnison, nommé Fabiani, s'apercevant du dessein de Toscano, pendant que celui-ci s'approchait des poudres avec effort, se jeta à la mer, et alla en nageant se réfugier dans le Château Neuf, où il raconta les détails de cette action intrépide et admirable.

Le cardinal, atterré de l'explosion de Vigliena, qui avait causé de si énormes pertes parmi les siens, prévit quelles seraient les conséquences de la jonction de Schipani avec les républicains retirés entre les châteaux de Naples et la Chartreuse de San Martino; il fit donc marcher vers Portici et Résina un bon nombre de ses troupes déjà victorieuses de tous les côtés en disposant tout pour que le jour suivant, 14 juin, elles allassent, précédées des Russes et des Turcs, à la rencontre du seul corps d'armée qui eût survécu à la république expirante.

L'audacieux Schipani, ainsi que nous l'avons dit, résolut d'obéir aux ordres qu'il avait reçus. Ni la connaissance qu'il avait que, depuis l'envoi de ces ordres, le gouvernement et les républicains déjà

vaincus s'étaient renfermés dans les forts, ni la certitude que le cardinal pouvait lui opposer quarante mille hommes armés, ne le détournèrent de sa ferme détermination. Ne pouvant relever la liberté tombée et repoussant toute idée de capitulation, il voulut du moins que sa vie et celle de ses compagnons coûtassent cher aux Bourboniens. Au point du jour, le 14, ayant levé le camp, il se mit en marche avec ses troupes, qui se montaient à quinze cents hommes, parmi lesquelles était le bataillon d'officiers dans lequel je servais. Les seuls officiers supérieurs savaient la chute de la capitale; mais le nombre des troupes que l'on allait combattre, n'était ignoré de personne. Dans le conseil de guerre qui se tint peu d'instants avant de se mettre en mouvement, l'on n'entendit pas une seule voix qui parlât de se rendre. La contenance de tous était celle d'hommes déterminés à tout. A notre droite les hauteurs par lesquelles on aurait pu rejoindre Saint-Elme étaient parsemées de bandes de Calabrais, et d'autres troupes qui n'étaient point novices au feu. A la droite, sur la grande route, flanquée de maisons et parallèle au rivage, se tenaient les troupes régulières débarquées en venant de la Sicile, pourvues d'une formidable artillerie et animées par la présence des Russes, sans parler même de celle des Turcs. Cependant, la préférence fut donnée à cette dernière route, dite de Portici, peut-

être pour éviter les sites escarpés et coupés, au milieu desquels notre colonne aurait perdu l'avantage de demeurer compacte sous les yeux et à portée de la voix de notre brave chef. Le bataillon d'officiers formait l'avant-garde, et une soixantaine de ces hommes, bien résolus, occupait la pointe extrême. J'étais parmi ceux-ci; Schipani me vit; et comme Calabrais lui-même, avec un sourire qui annonçait le calme de l'âme, il me parla ainsi : Un Calabrais se montre toujours dans les entreprises difficiles. Fier de ces paroles, je le saluai comme un homme qui en était reconnaissant. Nous repoussâmes les ennemis depuis la torre del Greco jusqu'à Résina, et quoique, de l'intérieur des maisons, nous fussions molestés par une vive fusillade, nous leur prîmes quatre grosses bouches à feu dans leurs positions. Comme j'étais fort jeune et sans expérience, je conclus de ce commencement si favorable que dans peu de temps nous serions arrivés au pont de la Madeleine, au milieu des applaudissements des patriotes; mais une fois entrés en combattant à Résina, nous autres de l'avant-garde, à peu de distance du palais royal de Portici, nous rencontrâmes une résistance insurmontable, entre autres une batterie bien défendue, qui mit fin à notre marche, presque triomphale jusqu'à ce moment. Le géneral Schipani tenta alors, mais en vain, de s'ouvrir un passage par les deux

flancs. Les obstacles s'accrurent encore environ trois heures avant le coucher du soleil, lorsque les Russes, suivis des mille Calabrais de Panedigrano, survinrent avec la baïonnette en avant. Dans cette mêlée rendue effroyable par notre opiniâtreté ainsi que par l'étroitesse de la route, me trouvant près d'une fontaine, je reçus d'abord un coup de baïonnette dans le bras droit, puis un coup de sabre sur la tempe. Complétement étourdi, je sentis tomber sur moi, je ne sais de quelle manière, un cheval blessé, sous lequel je restai pendant plusieurs minutes. Je parvins enfin, non sans de grands efforts, à me soustraire à cet énorme poids, et, ne trouvant plus mon chapeau, je demeurai la tête découverte. Couvert de sang, je me mis à suivre quelques-uns de mes compagnons qui connaissaient dans tous ses détails cette localité, et ils s'acheminèrent par un petit sentier qui passe sous une arche près de la fontaine. Nous étions une trentaine d'officiers armés de fusils, qui suivions le sentier; les autres furent tués ou faits prisonniers, et, de ces derniers, plusieurs furent aussi tués après avoir été désarmés. Le général Schipani, qui avait en vain cherché la mort au milieu des ennemis, essaya de se sauver sous les habits d'un paysan; mais ayant été trahi, il fut pris et conduit à Ischia devant le juge spécial, homme inique et impitoyable, qui le fit mourir par la potence dans cette île.

Après une courte marche pour gravir les hauteurs, la troupe dont je faisais partie étant poursuivie, mes compagnons se rendirent; cependant, comme je me trouvais plus en avant avec un autre, nous poursuivions notre chemin à l'aventure, lorsque, arrivés à Ponticelli, nous fûmes arrêtés par un groupe de paysans armés de faux et de piques : ces rustres, après nous avoir pris nos fusils, me donnèrent un coup si violent dans les côtes avec le canon du mien, qu'étant tombé, je restai pendant quelque temps à terre, sans pouvoir me relever. Quand la douleur fut un peu calmée et que je pus, quoique avec peine, me relever, nous fûmes conduits à la Barra, puis enfermés dans un magasin humide et malsain, où je trouvai les compagnons dont nous nous étions séparés à Résina. Nous couchions sur la terre nue, mouillée peut-être à dessein, gardés par des paysans qui faisaient entrer leurs femmes, nous montrant, pour les divertir, comme on aurait pu faire d'une troupe de sauvages, pendant que ces furies nous accablaient d'injures à l'envi. Malgré ces insultes, les malheurs de cette journée nous déchiraient si cruellement le cœur, que nous regardions tout le reste, la douleur de nos blessures, la faim, la soif, toutes les autres calamités enfin, comme plus tolérables. En même temps nos gardiens se racontaient entre eux la chute de la capitale, ainsi que la mort de beaucoup

de patriotes illustres; celle entre autres de Michele, surnommé le fou, ancien chef de lazzaroni, puis partisan de la république, de laquelle il avait obtenu le grade de colonel. Ils ajoutaient d'autres détails atroces, et nous croyions que leurs discours étaient autant de fables pour nous affliger et rendre notre triste situation encore plus douloureuse. Mais au milieu de leurs faux récits, il se mêlait malheureusement beaucoup de faits qui n'étaient que trop réels.

CHAPITRE VI.

Je suis conduit avec mes compagnons de captivité, en chemise, au pont de la Madeleine — Horreurs qui se présentent à mes yeux. — Spectacle étrange dans le lieu où nous fûmes enfermés. — J'y fais connaissance avec Vincenzo Russo. — Je suis conduit dans une grande salle des Graniti (greniers publics). — Triste et déplorable situation de milliers de patriotes enfermés dans cet endroit. — Crainte extrême de mourir de faim et de soif. — Antoine Jerocades. — Enthousiasme des patriotes dans cette prison, en dépit de leurs souffrances. — Quelques fous de l'hospice des incurables sont arrêtés avec nous. — Situation de mes frères. — Capitulation du fort de Castellamare. — Les patriotes dans les deux forts de Naples combattent avec un admirable courage. — Les poudres de Castelnuovo menacées d'incendie. — Sortie nocturne et valeureuse des patriotes du fort Saint-Elme, du Château Neuf et du château de l'OEuf contre les troupes du cardinal. — Le cardinal intimidé par l'audace intrépide des patriotes, leur propose de capituler. — Projet de quelques patriotes de s'ouvrir un chemin par Capoue. — Capitulation du gouvernement républicain, signée par le cardinal Ruffo et par les commandants bourboniens, anglais, russes et turcs. — Les patriotes à peine embarqués, on annule la capitulation. — Faiblesse de Nelson pour lady Hamilton. — Vile et honteuse condescendance du vainqueur d'Aboukir. — Mort de l'amiral Caracciolo, et conduite indigne de Nelson. — Capitulation des forts Saint-Elme, de Capoue et de Gaëte. — Le comte de Ruvo décapité. — Je suis embarqué sur la corvette *Stabia*. — Traduit devant la junte d'État par ordre du juge spécial, je suis enfermé avec les fers aux pieds dans un dépôt criminel de la Vicaria. — Compagnons que j'y trouve. — Mort de Vincenzo Russo et d'autres victimes illustres. — Mon père envoie à Naples mon frère aîné pour obtenir ma liberté. — Je suis condamné à l'exil.

A l'aube du jour suivant, 15 juin, nous vîmes entrer dans la prison une compagnie des bandes du

cardinal, avec l'ordre de nous conduire au pont de la Madeleine. Déjà notre nombre s'était accru par l'arrivée, dans le cours de la nuit, de plusieurs autres officiers de la colonne Schipani, que l'ennemi avait faits prisonniers. Les fatigues et les incommodités de tous genres que nous avions souffertes pendant le jour précédent, jointes au jeûne et aux blessures qu'avaient reçues la plupart d'entre nous, avaient eu pour résultat de nous mettre dans l'impossibilité non-seulement de faire un pas, mais encore de nous soutenir sur nos deux pieds; et nos gardiens s'aperçurent alors de la nécessité de nous donner un peu de pain et d'eau pour nous rendre des forces. Mon visage était tellement inondé de sang, par suite de la blessure que j'avais reçue au front, et en même temps si couvert de poussière, que je ne pouvais qu'avec beaucoup de peine tenir mes yeux ouverts. Par bonheur, mes blessures n'étaient point graves, et l'abondance du sang qui en était sortie m'avait procuré du soulagement. Quelques-uns des nôtres, plus dangereusement blessés, et ne pouvant se soulever de terre, y restèrent. Cependant, avant de nous mettre en marche, ces bourreaux nous dépouillèrent de tout ce que nous avions sur nous, ne nous laissant absolument que la chemise, et je me souviens encore qu'ayant de la difficulté à me tirer mes bottes, un de ces hommes, dans l'avide impatience de se les approprier, pro-

posa de me couper les jambes. Liés deux à deux, nous nous acheminâmes vers la capitale. Dans les premiers moments, il me parut extrêmement incommode de marcher les pieds nus; mais à peine eus-je fait une centaine de pas, qu'il me sembla que j'avais toujours marché sans chaussure. La plupart d'entre nous ne croyaient pas encore à la chute de Naples; mais cette illusion s'évanouit bientôt devant le spectacle horrible qui se présenta à nos yeux, spectacle tel qu'il est impossible de se le figurer sans l'avoir vu. Des hommes et des femmes, d'âge et de condition diverse, étaient traînés sans pitié par les rues, et réduits au plus déplorable état; d'autres, à demi morts et tout couverts de sang, d'autres enfin dépouillés même de leurs chemises. Les cris et les hurlements de cette populace furieuse étaient tels, qu'on pouvait s'imaginer ne pas être parmi des hommes, mais au milieu de bêtes féroces. Ils nous jetaient des pierres et tout ce qu'ils pouvaient ramasser de plus sale et de plus immonde, en nous menaçant en outre de nous déchirer en morceaux. Qui pourrait croire que ces bons lazzaroni, avec leurs physionomies si ouvertes, et qu'on voit pleurer d'attendrissement en écoutant raconter par un saltimbanque les malheurs de Renaud et de Buovo d'Antona, qui pourrait croire à tant d'inhumanité, à des actes aussi féroces de leur part? La cause principale de tant d'horreurs était venue des

ministres du culte, qui, craignant de perdre, dans le nouvel ordre de choses, leurs biens mal acquis, se mirent dès le commencement à seconder les vues d'un gouvernement soupçonneux, en insinuant au peuple crédule, sous le manteau de la religion, des sentiments, non-seulement contraires à la charité chrétienne, mais encore répugnants à l'humanité même. C'est ainsi que, tout en prêchant du haut de la chaire, qu'en se servant de la confession auriculaire et des conférences privées, ils ne faisaient, abusant de l'ignorance du vulgaire, que répandre des maximes atroces, mêlées à des nouvelles absurdes et mensongères, jusqu'à faire croire que tous les républicains étaient armés de cordes pour pendre par le col tous ceux qui étaient contraires à leur parti. Cette haine, fomentée si profondément par les prêtres, éclata dans des actes de véritable barbarie, par les instigations et par l'exemple des misérables tirés des galères par Ruffo et mêlés à ses bandes.

Nous fûmes alors, mes compagnons et moi, jetés dans une vaste salle au niveau du sol, vis-à-vis les greniers publics, et là se passa devant nous une autre scène d'inhumaine cruauté qui nous fit frémir d'horreur. Je me souviens encore comme d'une chose présente de quelle manière je restai frappé de surprise dans le premier moment, observant tout avec attention, non pas seulement comme vic-

time, mais comme un spectateur étonné d'une pareille scène d'atrocité. Nous vîmes confondus parmi la multitude plusieurs personnages remarquables par leurs lumières, par leur naissance, par leurs richesses, prêtres, séculiers, moines, religieux de tous ordres, artistes, officiers de tous grades, que l'on reconnaissait à l'air du visage, quand ils n'étaient pas trop couverts de sang; quelques-uns étaient, comme nous l'avons dit, entièrement nus, sans même avoir de chemises; d'autres travestis pour cacher leur condition et se soustraire ainsi aux perquisitions de la populace en fureur. Tel était entre autres un jeune homme de Catanzaro, Gaetano Rodini, déguisé en prêtre, mais tout déchiré et maltraité par le peuple. Je reconnus aussi le père Cavallo, savant moine olivétain et professeur à l'Université des études; puis le père Belloni, cordelier, prédicateur républicain, qui depuis fut condamné à mort. Pendant que l'on prenait au hasard quelques-uns des nôtres pour les transférer aux greniers publics, voisins de ce lieu, nous entendîmes une décharge de plusieurs arquebuses, tirées contre les patriotes débouchés du pont de la Madeleine; mais dans l'incertitude, nous crûmes d'abord que les coups étaient dirigés vers ceux qui sortaient du lieu où nous étions, avec l'intention de les tuer, et que le même sort nous était réservé, sans espoir de salut. Les plus faibles d'esprit se recommandaient au

père Cavallo, en lui demandant sa bénédiction qu'il leur donnait charitablement. Mais le plus grand nombre, conservant un maintien intrépide, et sans dire une parole, manifestaient par la gravité de leur aspect, qu'ils méprisaient la fortune et défiaient la mort. D'autres enfin accusaient les chefs du gouvernement, leur reprochant leur incapacité de gouverner, et ajoutant qu'ils étaient cause que nous allions à la boucherie.

Ce fut là que je connus aussi Vincenzo Russo, jeune homme instruit, éloquent, et républicain ardent, neveu du chevalier Vivenzio, protonotaire du royaume. Séduit par cet oncle, Russo avait été contraint malgré lui à s'amender, se confiant dans le secret, promis sur parole royale, de tenir son nom caché. Mais, lorsque deux ans après il se vit noté dans un mandement pour comparaître avec deux cent cinquante autres devant la junte d'État, et confirmer ce qu'il avait déposé, il s'échappa et alla se réfugier d'abord en Suisse, puis à Milan, expiant sa faute par son exil volontaire, et menant une vie si austère, si irréprochable, qu'il devint depuis lors un modèle de vertu et de probité; ce fut au point qu'on l'appelait un nouveau Caton: enfin, sa conduite fut tellement rigide pendant le reste de sa vie, que ceux qui ne le connaissaient point soupçonnaient en lui de l'affectation. De retour à Naples, lorsque le royaume fut érigé en ré-

publique, dans la dernière organisation qu'en avait faite le commissaire du Directoire français, Abrial, Russo fut nommé représentant dans le corps législatif, où il proposa de réduire à quelques ducats par mois le traitement des membres de ce corps, à cause de la pénurie du trésor public. Dans les derniers temps, refusant de recevoir le moindre secours d'argent, il menait une vie si frugale qu'il se nourrissait d'un morceau de pain et de quelques châtaignes. Ayant combattu le jour précédent au pont de la Madeleine, et ayant été l'un des derniers à se retirer, il fut pris par les lazzaroni, et conduit en prison.

De cette salle dans laquelle nous étions renfermés, on nous transféra par dix et par vingt à la fois aux greniers publics, et quoique le trajet fût extrêmement court, nous n'y arrivions pas tous; car plusieurs, dans le nombre, attaqués par une populace furieuse, tombaient morts sur la place. Et ces scènes sanglantes se passaient à quelques pas de distance du lieu où le cardinal Ruffo stationnait! Les vastes salles des greniers publics, construits pour recevoir en dépôt les vivres de la populeuse capitale, furent alors converties en prisons pour nous recevoir. Mais rien n'avait été nettoyé; des restes de grains encore épars et couverts d'insectes rendaient ce séjour aussi dégoûtant que malsain, et d'autant plus insupportable, qu'il ne

s'y trouvait point de lieu privé! Dans la salle où j'étais, on nous avait enfermés au nombre d'environ trois cents, qui couchions sur le carreau nu : outre Vincenzo Russo avec qui je me liai aussitôt d'nne étroite amitié, on comptait au nombre des prisonniers le marquis Berio, remarquable par son savoir, l'abbé Marino Guarano, professeur primaire de jurisprudence à l'Université des études, et j'y rencontrai aussi pour la seconde fois mon ami Jerocades que j'appelle mon ami de même que Russo, parce que j'admirais en eux les lumières nnies à une constance inébranlable. Il y avait aussi plusieurs moines célestins de San Pietro in Masella, entre autres le P. Carafa, beaucoup d'hommes de lettres, et enfin un assez grand nombre de fous de l'hôpital des Incurables, pris confusément avec leurs gardiens; cette dernière circonstance venait de ce que les jeunes étudiants de cet hôpital ayant fait un feu très-vif par dessus les murs au moment où passaient les troupes bourboniennes par le largo delle Pigne, celles-ci prirent d'assaut l'hôpital, tuèrent plusieurs de ceux qui s'y trouvaient, firent les autres prisonniers, et entraînèrent avec eux un grand nombre d'aliénés, dont ils s'imaginaient que la folie était feinte. L'un de ces malheureux nous offrit une scène tragique, et encore plus horrible que celle de laquelle nous étions les tristes acteurs : il s'avisa de souffleter un impertinent officier royal,

celui-ci cria aux armes, et aussitôt qu'on lui fut venu en aide, il s'élança furieux contre le fou, et d'un coup de sabre le fit tomber mort à terre. En même temps, les sentinelles de garde autour des greniers publics, tiraient de la rue des coups d'arquebuse contre les fenêtres, et les balles rebondissant sur les lambris blessèrent et tuèrent même plusieurs des nôtres.

Mais telle était toutefois l'horreur qu'inspiraient ce lieu repoussant et cette bruyante confusion de gens si maltraités et réduits à un si triste état, que quelques-uns d'entre nous en demeurèrent pendant quelque temps si étourdis qu'on aurait pu les croire privés de jugement et de raison. En entrant dans cette salle, le marquis Berio crut, durant plusieurs heures, être encore au milieu des lazzaroni : Marino Guarano était presque devenu fou. Couvert de sang et de poussière de la tête aux pieds, je fus pris par quelques-uns pour un jeune lazzarone parce qu'on s'était mis dans l'esprit qu'il était entré au milieu de nous quelques individus appartenant à la populace de Naples pour nous espionner. Un petit nombre seulement des nôtres conservaient un esprit calme, et parmi les jeunes gens surtout, l'enthousiasme républicain se soutenait constamment. Nous ne nous appelions les uns les autres que du nom de citoyen. Le bon Jerocades me disait souvent, plein de tristesse et d'affliction : « Tu es jeune et

innocent; moi vieux et coupable. » Attendri à ces paroles, et touché de compassion, je pleurais et le consolais de mon mieux en l'appelant le père des patriotes. Il avait voulu faire allusion, par ce peu de mots, à un moment de faiblesse qu'il avait eu un peu plus d'un an auparavant, en faisant je ne sais quelle confession qui lui avait été arrachée par surprise, pendant qu'il gémissait au fond d'une obscure et triste prison, où il avait été jeté quoiqu'il fût octogénaire, accablé d'infirmités, et où il avait à lutter contre la faim, ainsi que contre toute espèce d'incommodités et de privations. L'aveu forcé qu'on lui avait fait faire lui attira ensuite la réputation de dénonciateur; mais cette trahison lui avait été imputée fort injustement: je m'efforçais donc de le consoler en lui disant: *Tu n'as jamais été coupable; non, vertueux Jerocades: la nature n'avait pas fait ta belle âme pour le crime, et ceux qui n'ont pas su couvrir d'un voile ce moment de faiblesse se sont rendus plus injustes qu'on ne saurait dire.* Mais je reprochais une injustice plus grande encore à beaucoup de patriotes qui blâmaient en moi l'attachement et le respect que je portais à ce vénérable vieillard.

Jerocades ayant été de plus calomnieusement accusé de corrompre la jeunesse, il fut relégué par Medicis, lorsqu'il était régent de la Vicaria, à San Pietro a Cesarano, couvent de prêtres réguliers,

situé sur la hauteur du Cardinale, et de là, par ordre de l'inquisiteur Vanni, transféré à Naples, puis jeté au fond d'une horrible prison, dans le château de l'Œuf.

D'après les informations que j'ai pu recueillir postérieurement, Jerocades ne donna à Naples que deux seuls cours de philosophie, en professant les doctrines de son maître Genovesi, et je suis certain que dans ses leçons sa mâle éloquence gravait profondément dans les âmes de ses jeunes auditeurs l'amour de la justice, aussi bien que l'enthousiasme de la vertu.

Si je n'avais pas été le témoin malheureux des scènes atroces et des effroyables catastrophes arrivées à Naples en 1799, je n'aurais jamais pu comprendre l'exaltation et l'ivresse qui avaient envahi les Français pendant les premières années de leur république. Dans l'état misérable auquel nous étions réduits, personne de nous, toutefois, n'avait renoncé à l'espoir d'une liberté prochaine; abusés que nous étions par l'idée des victoires des Français dans la haute Italie, et plus encore par l'arrivée, que nous supposions imminente, de la flotte gallo-espagnole si vantée. Triste expérience de laquelle j'ai tiré la conséquence que plus les hommes sont malheureux et abandonnés, plus ils se font aisément illusion à la moindre lueur d'espérance.

Le premier jour s'étant passé sans avoir pris non-

seulement la moindre nourriture, mais pas même une seule goutte d'eau, la faim et la soif qui nous tourmentaient déjà devinrent, le jour suivant, tout à fait insupportables, d'autant plus que la chaleur du lieu et celle de la saison étaient excessives. Déjà notre imagination échauffée commençait à nous faire soupçonner que l'on voulait renouveler pour nous l'épouvantable drame du comte Ugolin, quoique les officiers de garde nous assurassent que cela provenait de la grande confusion dans laquelle tout se trouvait, ayant environ vingt mille individus enfermés dans le bâtiment des Grani.

Ce ne fut que dans la matinée du troisième jour que l'on commença la distribution d'eau et de pain, et je me souviens encore de l'avidité avec laquelle j'avalais l'eau, jusqu'à en perdre la respiration. Mais comme la distribution du pain se fit, dans ce premier instant, de la manière la plus confuse et la plus précipitée, j'eus la plus grande peine à en obtenir quelques portions, et pour moi et pour ceux de mes amis qui n'avaient pas la force de s'avancer pour s'en procurer eux-mêmes.

Cependant les parents de quelques détenus commencèrent à venir leur apporter des vivres, des vêtements, des couvertures de lit et des oreillers. Les femmes montrèrent alors plus de courage et plus d'intrépidité que les hommes pour s'ouvrir un chemin et pénétrer jusqu'à nous. Mais parmi les

prisonniers il s'en trouvait beaucoup qui n'avaient point de parents, d'autres dont les familles ayant été saccagées et dispersées ne pouvaient apporter de prompts secours, d'autres enfin dont les proches se tenaient encore cachés ou ignoraient entièrement notre sort. Il s'ensuivit que plus de la moitié gémissaient blessés ou nus sur la terre dure, se nourrissant de pain et d'eau. En même temps, pour nous soulager de l'excessive chaleur qui nous suffoquait presque pendant le jour, couverts, le soir, d'une chemise déchirée, nous recevions par les fenêtres l'air frais de la mer. Je ne dois pas négliger ici de remarquer que la détresse dont nous avions souffert, et la nudité à laquelle nous étions réduits, au lieu d'être nuisibles, furent favorables à nos blessures, qui guérirent peu à peu.

C'est une chose qui paraît incroyable, mais qui est vraie pourtant, qu'au milieu de tant d'incommodités, de tant de mauvais traitements, de tant de cruautés dont nous étions accablés, notre courage, au lieu d'être abattu, acquit dans cette circonstance une nouvelle vie et une nouvelle vigueur. Il y avait au milieu de nous quatre poëtes qui chantaient tour à tour, en improvisant sur des thèmes de liberté. Le brave Gaetano Coppola, après avoir vaillamment combattu, fut fait prisonnier et conduit dans un lieu différent de celui où je me trouvais. Mon frère Jean-Baptiste, quoiqu'il fît partie

de la compagnie de Coppola, était parvenu à se cacher, et ce ne fut qu'au bout de vingt jours (qui me parurent éternels) qu'il réussit à découvrir où j'étais; car il m'avait cru mort dans la déplorable journée où le général Schipani avait été défait. Il m'envoya aussitôt des habits, du linge, et un modeste dîner journalier qu'il me faisait préparer par un traiteur. Le cardinal fut à peine entré dans la capitale du royaume, et la communication rétablie entre Naples et la Calabre, que mon père reçut la triste nouvelle que de quatre de ses fils envoyés à Naples, le seul Jean-Baptiste y était encore caché; que j'étais mort dans les combats, et que Ferdinand, ainsi que Florestan, grièvement blessés, étaient tous les deux enfermés dans les prisons de Barletta. Notre excellent père fit aussitôt partir pour Naples l'aîné de tous ses fils, Stefano, avec tous les moyens de dépenser sans économie pour nous secourir et nous soulager de toutes les manières. Ceux qui pénétraient auprès de nous, les serviteurs, pour la plupart fidèles, les mères, les femmes et les filles de nos prisonniers, nous racontaient tous les événements de la capitale, principalement ceux qui regardaient les républicains enfermés dans le Château Neuf et dans celui de l'Œuf, puis les autres de Castellamare : elles nous parlaient aussi des Français qui occupaient le fort Saint-Elme, les places de Capoue et de Gaëte, et enfin d'Hec-

tor Carafa qui se maintenait dans les Abbruzzes.

La garnison républicaine du fort de Castellamare, après une défense vigoureuse et hardie, attaquée finalement par les batteries de terre et par celles des vaisseaux anglo-siciliens, fut obligée de se rendre à la condition, pour ceux qui la composaient, d'aller libres en France, emportant avec eux leurs biens transportables et laissant à Naples leurs immeubles en sûreté avec leurs familles. Cette capitulation, signée de la part du roi par le contre-amiral anglais Foot, fut religieusement maintenue, et la garnison conduite saine et sauve à Marseille.

Les républicains renfermés dans les forts du Château Neuf et de l'Œuf ne firent pas une moins vive résistance pendant bien des jours. Un fait digne de remarque se passa dans cette occasion. Pendant que les bourboniens tiraient du fort del Carmine des boulets rouges contre le Château Neuf, l'un d'eux étant tombé dans une petite chambre sur la courtine, mit le feu à de vieilles pièces de bois huilées qui brûlèrent rapidement. Cette petite chambre ou case était le bastion de la marine au milieu duquel était la poudrière, et, quoique les flammes dirigées en l'air ne pussent communiquer le feu sous terre, elles excitèrent cependant quelque inquiétude, et, en conséquence, la garnison s'occupa de les éteindre. On fit une longue chaîne d'hommes, et au moyen d'un jet continuel venu d'assez loin on

parvint au bout de six heures à éteindre entièrement le feu. Néanmoins les artilleurs ne cessèrent pas de tirer hardiment contre les ennemis (quoique au milieu du feu), et ceux-ci étaient dans l'étonnement de voir tant de persévérance, ainsi qu'eux-mêmes l'avouèrent depuis.

Une forte batterie dressée par les bourboniens dans la Villa Reale, à Chiaja, harcelait le château de l'Œuf. Les républicains du Castelnuovo et ceux stationnés dans San Martino concertèrent une sortie nocturne pour aller détruire cette batterie. Sur le minuit, heure qui avait été fixée, les républicains quittèrent leurs positions respectives, s'avançant et tuant tout ce qu'ils rencontraient de soldats de la santa fede, sans leur faire grâce, parce qu'ils auraient nui au succès de l'entreprise et compromis leur petit nombre en faisant des prisonniers. Ils marchèrent cependant avec tant de précaution et de défiance que les têtes des deux petites colonnes s'étant rencontrées et ayant cru rencontrer l'ennemi, en vinrent aux mains; mais s'étant promptement reconnus, et déplorant la perte d'un de leurs compagnons, ils jurèrent d'en tirer vengeance contre l'ennemi. Continuant leur marche, les républicains attaquent la batterie, tuent les sentinelles, enclouent les canons, incendient les affûts et retournent sains et saufs à leurs postes. Bientôt le bruit de cette sortie nocturne, les cris et les gémissements des bourboniens

blessés, éveillèrent dans le camp des Russes et de la santa fede la crainte d'un péril des plus graves, quoiqu'on ne pût l'apprécier; tous coururent aux armes et tinrent leurs troupes sur pied jusqu'à ce que le jour parût.

Le cardinal, intimidé par cette sortie des républicains, agité d'ailleurs des plus tristes pensées sur l'éventualité de la rencontre des flottes puissantes de la Méditerranée, sur le résultat des combats, et plus encore sur le danger de se trouver en face d'un ennemi intrépide et désespéré, commença à craindre pour lui-même ainsi que pour les otages gardés dans le Château Neuf, et parmi lesquels se trouvait un de ses frères. Il se détermina donc dans cette même nuit à envoyer pour traiter de la paix, et, ayant pris conseil au point du jour avec les chefs des troupes et les magistrats du roi, il dépêcha un message au Français Mejan, qui commandait le fort Saint-Elme, lui proposant un accommodement convenable aux circonstances, à la dignité royale et à une cause perdue. Les députés du cardinal et un légat de Mejan exposèrent les offres au Directoire de la république. Celui-ci demanda le temps nécessaire pour délibérer, et un armistice de trois jours fut décidé sur la demande du légat du commandant Mejan. Demeurés seuls à se consulter, et mettant peu à peu en doute l'espérance de l'arrivée de la flotte gallo-espagnole ainsi que les victoires des

Français dans la haute Italie, tous inclinaient à accepter l'accommodement. Le seul Manthoné était d'un avis différent, et proposait des partis extrêmes, dignes de son cœur généreux, mais qui ne convenaient point à l'état actuel de la république. Il aurait voulu que les patriotes des châteaux, réunis à la garnison française de Saint-Elme, sortissent pendant la nuit pour délivrer plusieurs milliers de républicains retenus en prison, et qu'après les avoir armés pour grossir leurs rangs ils marchassent sur Capoue et ensuite sur Gaëte. Cinq mille Français et environ quinze mille jeunes républicains se seraient ensuite réunis aux patriotes de Rome et aux garnisons des autres provinces de l'Italie : pensée grande et magnanime, et qui, bien que très-audacieuse au premier aspect, était cependant d'une réussite probable; car, pour peu que les bourboniens eussent osé talonner les forces républicaines, ils n'en auraient certainement recueilli que le déshonneur. Pour mettre à exécution des projets aussi hardis, il faut avoir un capitaine tel, qu'il puisse être aveuglément obéi; mais Manthoné n'avait pas fait assez encore pour inspirer une confiance illimitée. Outre cela, un assemblage de combattants libres ne se soumet pas facilement au commandement sans connaître et examiner d'abord les délibérations. D'un autre côté, les garnisons françaises, sous des chefs divers, n'auraient pas aussi promptement secondé

des mouvements stratégiques aussi grandioses et aussi difficiles, bien qu'ils eussent été avantageux à leurs armées de la haute Italie.

Le gouvernement républicain, en examinant mûrement l'état des choses, l'incertitude de l'arrivée d'un secours étranger, la difficulté de vaincre l'ennemi de front ou de s'ouvrir un chemin à travers ses rangs pour se réunir aux Français de Capoue, et enfin tant d'autres circonstances difficiles à surmonter, rédigea les conditions de la paix, nomma pour négociateur le général Oronzio Massa, de Lecce, jadis officier d'artillerie, mais qui s'était volontairement retiré en 1795, quand le gouvernement était devenu tyrannique. Il s'était ensuite offert comme soldat à la république, et avait été promu au grade de général. Intrépide de cœur, éloquent et animé de sentiments généreux, il n'accepta que malgré lui cette mission, pressentant les funestes événements qui arrivèrent ensuite, et dans le cours desquels il augmenta encore le nombre des illustres victimes.

Les négociateurs se réunirent dans les appartements du cardinal, et comme le Directoire avait déclaré qu'il ne se fierait pas au seul roi Ferdinand et à son lieutenant ou vicaire, force fut de faire intervenir dans le traité les chefs des Russes et des Turcs, le vice-amiral de la flottille anglaise Foot, et le commandant Mejan. En présentant les condi-

tions, qui parurent trop hardies au cardinal, Massa tint un discours modéré mais ferme et plein de dignité, et sûr en même temps par la terrible résolution qu'il annonçait d'exercer des représailles sur les otages, d'abattre et de brûler les maisons de la ville, et de renouveler l'acte héroïque de Vigliena dans tous les forts et dans tous les édifices publics.

L'orgueil du cardinal étant rabaissé par ce discours, il tint conseil avec les siens, et déclara que pourvu qu'on supprimât du traité quelques paroles offensantes pour la dignité royale, il acceptait les conditions proposées. Le général Massa adhéra à la demande du cardinal, et le traité de paix fut rédigé dans les termes suivants :

« 1° Les châteaux Neuf et de l'Œuf, avec les armes et les munitions, seront consignés aux commissaires du roi des Deux-Siciles, et de ses alliées, l'Angleterre, la Russie et la Porte Ottomane.

« 2° Les garnisons républicaines des deux châteaux sortiront avec les honneurs de la guerre; elles seront respectées et garanties dans leurs personnes et dans leurs biens, meubles et immeubles.

« 3° Elles pourront choisir de s'embarquer sur des bâtiments parlementaires, pour être conduites à Toulon, ou de rester dans le royaume libres de toute inquiétude pour soi ou pour leurs familles. Les vaisseaux seront donnés par les ministres du roi.

« 4° Ces articles et conditions seront communs

aux personnes des deux sexes renfermées dans les forts, aux prisonniers républicains faits par les troupes royales ou alliées pendant le cours de la guerre, et au camp de San Martino.

« 5° Les garnisons républicaines ne sortiront des châteaux que quand les vaisseaux seront prêts à lever l'ancre pour ceux qui se seront déterminés à partir.

« 6° L'archevêque de Salerne, le comte de Micheroux, le comte Dillon et l'évêque d'Avellino resteront en otages dans le fort de Saint-Elme jusqu'à ce qu'on reçoive à Naples la nouvelle certaine de l'arrivée à Toulon des vaisseaux qui auront transporté les garnisons républicaines. Les prisonniers du côté du roi, et les otages retenus dans les forts seront mis en liberté aussitôt après la signature de la présente capitulation. »

Suivent les noms de Ruffo et Micheroux pour le roi, de Baillie pour la Russie et de Achmet pour la Porte; et de la part de la république, di Massa et Mejan.

On prépara dans les jours subséquents les vaisseaux promis. Le cardinal invita par une lettre Ettore Carafa, comte de Ruvo, à rendre les forts de Civitella, du Tronto et de Pescara, aux conditions stipulées pour les forts de Naples; et par son édit au nom et en qualité de représentant du roi, il déclarait que la guerre était finie, qu'il n'y avait plus dans le royaume ni factions ni partis, mais

que tous les citoyens étaient également sujets du prince, amis et frères entre eux; que le roi voulait pardonner les actes de la rébellion, accueillir jusqu'aux ennemis de sa bonté paternelle, et mettre fin dans le royaume aux persécutions, au pillage, aux dissensions, aux massacres, aux armements. Promesses magnifiques et trompeuses, dont on expérimenta bientôt la fausseté!

Vers la chute du jour, les patriotes sortaient des forts, non pas avec les honneurs de la guerre, ainsi qu'il avait été convenu, mais presque chassés et repoussés confusément par les soldats russes, vers le lieu de l'embarquement; tristes indices de futurs malheurs et de nouveaux désastres. Il ne manquait pour lever l'ancre que le vent propice de la nuit.

Le jour suivant, parut dans le golfe l'armée de Nelson composée d'une flotte puissante. Quoiqu'un vent favorable se fût élevé pendant la nuit, les vaisseaux destinés au départ ne levèrent point l'ancre, et même, le jour étant venu, changeant de place, ils passèrent sous le canon du château de l'Œuf; on en ôta les timons, les voiles, on jeta l'ancre, et on les mit sous la surveillance d'une garde, transformant ainsi ces vaisseaux en autant de prisons. L'amiral Nelson, pressé de s'expliquer sur cette nouveauté inattendue, n'eut pas honte de publier un édit du roi Ferdinand, portant la déclaration suivante: « Les rois ne traitent jamais avec leurs

sujets;... les actes de son vicaire sont abusifs et nuls; il veut exercer sa pleine autorité royale sur les rebelles. » C'est ainsi que le vainqueur d'Aboukir devenait complice de la violation du traité en vertu duquel la capitulation avait été consentie; qu'il foulait aux pieds le droit des gens, et s'associait à tant de massacres commis à Naples pour assouvir la vengeance royale. Cette complicité est d'autant plus blâmable, et d'autant plus impardonnable en lui, qu'il était en son pouvoir et en même temps de son devoir d'empêcher ces attentats. Mais de quoi la faiblesse humaine n'est-elle pas capable! Ce grand amiral, que véritablement on pouvait appeler tel, dont les actions avaient fait rejaillir tant d'éclat et tant de gloire sur la marine britannique, se laissait indignement dominer par les flatteuses caresses d'une femme adroite (lady Hamilton) de laquelle il était follement épris, et il s'abaissait honteusement à servir de bourreau au roi de Naples, quand il aurait dû se contenter de le protéger. Oui, ce fut par son influence que périrent injustement, suspendues au gibet, tant de victimes illustres par leur vertu et par leur science, le prince de Strongoli, le frère du prince Stefano Colonna, un Domenico Cirillo, un Mario Pagano, un Conforti, Baffi, Ciaja, Bisceglia, de Filippis, un Ettore Carafa, Massa, Manthoné, deux évêques, le prélat Troise, la noble et savante Pimentel, et tant d'autres dont il serait

trop long d'entreprendre l'éloge. Enfin, pour mettre le sceau à la perfidie et à la cruauté, il suffit d'ajouter le seul fait suivant. L'amiral Caracciolo, se confiant dans la capitulation, s'était retiré à Calvivano; mais en apprenant qu'elle avait été violée, il se cacha pour attendre une occasion propice de se mettre plus en sûreté. Trahi cependant par un homme de sa maison, il fut pris, et, Nelson l'ayant réclamé du cardinal Ruffo, l'on crut qu'il voulait sauver un brave qu'il avait eu plus d'une fois pour compagnon dans des batailles navales. Déjà l'on commençait à applaudir à la belle action supposée du marin anglais; mais celui-ci, qui malheureusement avait déjà brisé le frein de la honte, voulut avoir entre ses mains le vaillant amiral, pour assouvir sa haine de parti. Dans cette vue, il convoqua sur son propre vaisseau une cour martiale d'officiers napolitains, à laquelle présidait le comte de Thurm; et l'accusé, ayant entendu les imputations, demanda, comme cela était juste, que l'on examinât les documents et les témoins. On en référa à l'amiral Nelson : il répondit qu'*un plus long retard n'était pas nécessaire*. Ce lâche conseil conclut à la condamnation de l'infortuné Caracciolo à une prison perpétuelle, sentence à laquelle l'impitoyable Nelson substitua la mort; et il ordonna qu'il fût aussitôt pendu. L'amiral napolitain réclama contre cette sentence, disant qu'il voulait, comme noble,

mourir sous la hache, ou du moins passer par les armes comme soldat. L'inexorable Anglais ne voulut rien céder. A l'instant même où cette assemblée se sépara, Francesco Caracciolo, appartenant à l'une des plus illustres familles napolitaines, heureux dans les combats maritimes, méritant une autre récompense pour sept lustres de services honorables rendus à sa patrie, citoyen éminent et modeste, trahi par son propre serviteur dans l'enceinte domestique, trahi par lord Nelson, jadis son compagnon d'armes, trahi par des juges qui avaient été ses officiers, et si souvent honorés par lui pendant la guerre; chargé de chaînes, conduit sur la frégate *la Minerve*, qu'il avait rendue fameuse par plus d'une action d'éclat, pendu à l'une des antennes comme un malfaiteur, rendit son âme grande et glorieuse, pleuré des bons, et laissant son ennemi couvert d'un opprobre éternel.

Nelson, au lieu d'employer son autorité pour faire maintenir dans toute son étendue la capitulation signée par les ministres de quatre puissances parmi lesquelles on comptait l'Angleterre, fut le premier à la désapprouver; et pour démontrer la vérité de mon assertion, je transcrirai la lettre que cet amiral, en arrivant avec sa flotte dans la rade de Naples, fit écrire au cardinal. J'en ai le fac simile en lithographie, publié, à ce que nous croyons, pour la première fois, par le secrétaire même de Ruffo.

A bord du *Foudroyant*, 29 juin 1799, à trois heures après midi, dans le golfe de Naples.

« Milord Nelson me prie d'informer V. E. qu'il a reçu du capitaine Foot, commandant la frégate *Sea Horse*, une copie de la capitulation que Votre Éminence a jugé à propos de faire avec les commandants des châteaux Saint-Elme, Castel Nuovo et castel de l'Uovo, qu'il désapprouve entièrement ces capitulations, et qu'il est très-résolu de ne point rester neutre avec la force respectable qu'il a l'honneur de commander; qu'il a détaché vers V. E. les capitaines Twobridge et Ball, commandants des vaisseaux de S. M. britannique *le Culloden* et *l'Alexandre*. Les capitaines sont pleinement informés des sentiments de milord Nelson et auront l'honneur de les expliquer à Son Éminence. Milord espère que M. le cardinal Ruffo sera de son sentiment, et qu'à la pointe du jour, demain, il pourra agir de concert avec Son Éminence. Leurs objets ne peuvent être que les mêmes, c'est-à-dire de réduire l'ennemi commun et de soumettre à la clémence de S. M. ses sujets rebelles.

« J'ai l'honneur d'être de Votre Éminence le très-humble et très-obéissant serviteur.

« W. HAMILTON. »

Le cardinal Ruffo désirait beaucoup que l'on s'en

tînt fidèlement à la capitulation qu'il avait faite. Espérant détourner Nelson de sa fâcheuse résolution, en lui exposant de vive voix combien il serait honteux d'abuser de la force en manquant à un pacte aussi sacré, il se rendit à bord du vaisseau *le Fulminant*. Il y trouva Nelson accompagné du chevalier William Hamilton et de lady Hamilton, sa femme, qui, pour flatter la reine Caroline, excitait l'amiral à annuler la capitulation. Nelson ne satisfit que trop la demande de cette femme sans âme, en fermant l'oreille aux raisons de Ruffo. On vit ensuite l'amiral d'une nation grande et libre qui, dans l'intervalle de peu d'années, avait combattu et décapité un roi et en avait chassé un autre en exil; on le vit, disons-nous, proclamer solennellement que les sujets non-seulement doivent fidélité à leur prince fugitif, mais encore que, si après avoir résisté à ses armes, ils condescendent à capituler, et que ces capitulations soient acceptées et garanties même par d'autres puissances, ces sujets malheureux n'en doivent pas moins mourir à la potence.

Après la publication de l'édit royal, dans lequel le roi déclarait qu'il ne traiterait pas avec ses sujets, les commissaires de Ferdinand allèrent plusieurs fois le jour pour chercher les patriotes désignés, qu'ils conduisaient enchaînés dans d'horribles prisons, pour être ensuite mis à mort sans pitié. Les autres individus embarqués qui, à cause de l'obscu-

rité des faits et de l'adresse avec laquelle plusieurs surent cacher leur véritable nom, n'excitèrent point la vengeance royale, après être restés cinquante-sept jours en rade, furent exilés et conduits à Marseille sur ces mêmes vaisseaux.

Le comte de Ruvo ayant rendu les forteresses de Civitella et de Pescaro, vint à Naples avec le reste de la garnison pour s'embarquer, sur la foi du traité de paix. Tous furent déloyalement conduits en prison. En présence de ces actes d'injustice et d'iniquité, les lazzaroni et les soldats de la santa fede, devenant plus hardis, revinrent de nouveau à leur férocité à peine suspendue pendant peu d'heures, commettant des meurtres et des cruautés encore plus atroces sous les yeux du cardinal Ruffo, qui en affectant la crainte tolérait ou plutôt fomentait leurs excès.

Le fort Saint-Elme avait cédé par la faute du commandant français Mejan, qui fut accusé de faiblesse parce qu'il avait signé plus promptement que la nécessité ne l'exigeait, le traité par lequel il déclarait rendre le château à S. M. sicilienne et à ses alliés, et reconnaître la garnison prisonnière, mais avec la condition qu'elle retournerait en France et sortirait du fort avec les honneurs de la guerre. Enfin, il s'engageait à consigner les sujets napolitains, non aux ministres du roi, mais à ceux des alliés. Le jour suivant, ayant rendu le château, au

moment où la garnison était déjà en ordre de bataille pour sortir, on vit les commissaires de la police bourbonienne parcourir les rangs, prendre et enchaîner les sujets napolitains. Aucun d'eux n'échappait à la vigilance de ces misérables. Parmi ceux qui furent pris se trouvaient les généraux Belpusi et Matera. Celui-ci, quoique né en Sicile, avait servi dans les troupes françaises, s'y était élevé en grade et portait encore l'uniforme français. Les ministres des alliés, présents à ces recherches, manquèrent aux conventions et ne réclamèrent point les prisonniers. Capoue et Gaëte cédèrent à leur tour, l'une après l'autre, à une attaque simulée.

Après vingt-deux jours d'intolérables souffrances, tout ce que nous étions de détenus dans la grande salle des greniers, fûmes embarqués, à peu d'exceptions près, sur la corvette *Stabia,* transformée en prison. Là, sous les batteries des vaisseaux anglais, nous passions de tristes jours, tant pour notre nourriture qui se composait d'un peu de pain, que pour l'incommodité de coucher et de dormir sur des planches nues, privés même d'une couverture pour nous garantir du froid. Mais ce qui nous attristait surtout, était d'entendre rapporter les horreurs que le peuple commettait dans la capitale, et le massacre de tant de malheureux. C'est une chose hors de toute croyance que la vivacité avec laquelle cette jeunesse ardente se livrait à des discours et à des

raisonnements sur des sujets politiques et moraux, et à la discussion des erreurs qui avaient causé notre chute. Vincenzo Russo était le plus éloquent de tous; le professeur Filippo Guidi donnait pendant deux heures, chaque jour, une leçon de mathématiques à un grand nombre d'auditeurs. Quelques-uns des nôtres vivaient du seul pain du fisc, et d'autres recevaient de leurs parents ou de leurs amis de quoi se mieux nourrir. Les poëtes qui, pour la plupart, sont condamnés par le sort à vivre dans la misère, improvisaient gaiement et étaient gratifiés par les auditeurs, soit d'un peu d'argent, soit de quelques comestibles. Ceux qui n'avaient pas le don d'improviser en vers improvisaient en prose des discours si remplis d'éloquence, qu'ils excitaient l'admiration générale.

De la corvette *Stabia* nous fûmes conduits dans les prisons de la Vicaria, en traversant les rues de la ville au milieu des insultes, des menaces et des indignités d'une populace avide de notre sang, comme elle l'avait été dans les premiers jours de la chute de la république. Nous étions dans ces prisons, si je ne me trompe, deux mille détenus, au moins; mais nous pouvions y recevoir toutes les choses nécessaires à notre nourriture et à la vie en général. J'étais au milieu d'une compagnie excellente et choisie, composée de jeunes gens des familles les plus honnêtes et les plus éminentes, et

même de plusieurs savants et littérateurs. Nous étions, pour la plupart, gais et peu soucieux de notre emprisonnement, qui n'aurait eu rien de très-rigoureux à supporter, si, pendant les visites que faisaient les geôliers à minuit, nous n'eussions pas entendu appeler quelqu'un de nos compagnons pour être conduit à la chapelle, et de là, le troisième jour, mené à la potence. Nonobstant toutefois la mort de nos camarades et en dépit des mauvais traitements et des vexations de toute espèce dont nous étions accablés de la part du gouvernement comme de celle de la populace, notre enthousiasme pour les principes républicains, au lieu de s'affaiblir, ne faisait que s'accroître de plus en plus. Vincenzo Russo, que j'avais toujours comparé à l'austère Caton, aurait à lui seul, par ses discours éloquents, éveillé dans mon cœur le plus ardent patriotisme, s'il eût été possible de m'en inspirer un plus grand que celui dont j'étais animé.

Je fus un jour conduit à la junte d'État et réduit à paraître en présence du juge spécial (nom exécré à cause de l'inhumanité inouïe et des cruautés horribles qu'il exerçait en profanant le ministère sacré de juge). Dès qu'il m'aperçut, il me dit : « Vous me paraissez un Brute (Brutus), non pas comme celui pour lequel vous avez tant d'admiration, mais comme un animal brute. » Il voulait faire allusion à la manière dont je portais mes cheveux et ma

barbe, ou, pour mieux dire, ce premier duvet qui me couvrait le visage, à mes larges pantalons et à mes pieds sans bas. Je ripostai à ses sottes injures, en lui en adressant d'équivalentes ou même les plus piquantes dont je pus m'aviser. Dans sa colère il fut sur le point de me jeter son écritoire à la figure, et il me dit : « Croyez-vous donc pouvoir éviter la corde à la faveur de votre grande jeunesse? » Puis il ajouta que j'étais, de plus, accusé d'avoir combattu dans la colonne Schipani contre les armes royales, et que je me trouvais inscrit dans le livre de la salle patriotique, dans lequel on avait juré de vivre libre ou de mourir. Je lui répondis que tout cela était vrai. Il me demanda mon âge. Je déclarai que j'avais vingt ans, c'est-à-dire quatre de plus que je n'avais en effet, espérant, par ce mensonge, me faire exiler. Mais l'impitoyable spécial ordonna que je fusse renfermé dans le *criminel*. C'est ainsi que l'on désignait les prisons dures et ténébreuses, autrement appelées *secrets*. Rentré dans la *Vicaria*, je fus enfermé dans une chambre obscure, ou, pour parler plus juste, dans un antre, où il y avait trois hommes nus, autant que je pus distinguer en entrant, à la faible lueur d'une lampe. Ils avaient les fers aux pieds; on me les mit aussi pour la première fois, qui ne devait pas être la dernière. Deux de ces hommes avaient l'aspect d'assassins; mais l'autre, dès que je l'aperçus,

me fit souvenir de Gui de Lusignan, dans la *Zaïre* de Voltaire, que j'avais lue peu de jours auparavant : le corps velu, la tête chauve, une barbe noire, longue et touffue, qui faisait ressortir ses lèvres vermeilles et la blancheur de ses dents! Il fut le premier à me parler, me disant avec beaucoup de douceur de ne pas perdre courage. Je lui répondis que je n'en avais jamais manqué et que je n'en manquerais jamais : il me demanda mon nom et celui de ma famille, puis s'informa de mes études. Je le satisfis sur tous les points, et il me dit à son tour qu'il s'appelait Lemaître, marquis de Guardia Alfieri. Je le priai alors de me dire qui étaient les deux autres détenus : il me fit d'abord, à la dérobée, un signe qui ne leur était point favorable, et ajouta tout haut que c'étaient deux hommes malheureux qu'une calomnie avait fait mettre en prison; puis, quand il les vit profondément endormis, il me dit que c'étaient deux malfaiteurs couverts de crimes.

Je trouvai en lui et dans sa conversation un homme très-érudit, très-éclairé, doué d'une mémoire prodigieuse et si prompte qu'il serait difficile de rencontrer son pareil. Il me raconta, avec la plus grande précision, l'histoire de la franc-maçonnerie dans le royaume, celle des conjurations républicaines et celle de tous les conspirateurs. C'était à cause de ces conjurations qu'il avait été retenu

prisonnier pendant plusieurs années; mais comme il avait été détenu aussi dans le temps de la république, il fallait qu'il expliquât ce fait et dissipât les soupçons. Il ne me dit donc pas, ainsi que l'avait fait Jerocades, qu'il eût été coupable de faiblesse, mais seulement qu'il avait cherché à se sauver lui-même, ainsi que ses complices, en les accusant avec adresse pour faire en sorte que de feintes dénonciations, portant sur des fautes légères, en détruisissent d'autres véritables et plus graves qui, aux yeux du gouvernement, auraient eu le caractère de crime capital. Cette partie de sa narration me le rendait quelque peu suspect. Cependant, comme j'étais plutôt porté à croire à la bonne foi, je voyais en lui, comme en Jerocades, un martyr de la liberté qui n'avait été faible qu'un instant, à cause des vexations que lui avait fait souffrir la tyrannie du gouvernement.

Pendant que nous étions ensemble, il m'exerçait dans l'étude de l'histoire ancienne, de la géographie, des mathématiques et des éléments d'astronomie. Mon amour-propre se trouvait satisfait en me voyant traité, dans cette obscure prison, comme un patriote d'importance, et de plus, favorisé de la société de Guardia Alfieri, qui m'était extrêmement utile : de manière qu'en dépit de mon appétit mal satisfait avec le pain que l'on nous donnait, je bénissais ma punition qui dura seulement pendant

trente jours, au bout desquels je fus reconduit dans la prison d'où j'étais parti. Mes réponses hardies au juge spécial avaient déjà été rapportées à mes compagnons d'infortune, et Russo applaudit à la fermeté avec laquelle j'avais soutenu cette première épreuve. Mais je ne pus jouir que pendant peu de jours encore de la société aimable et instructive de cet excellent ami; car ayant été appelé un soir, à minuit, ainsi que cela avait eu lieu pour tant d'autres victimes, il fut conduit à la chapelle, et de là, à la potence. Il mourut, comme il avait vécu, avec la force d'âme d'un sage. Il essaya de haranguer le peuple, mais sa voix fut étouffée par les cris insultants de cette foule impitoyable, alors si désordonnée d'esprit et si corrompue de cœur, que le langage de la vérité ne pouvait pénétrer au milieu d'elle. Les juges de la junte d'État avaient résolu d'envoyer à la mort le plus de condamnés qu'ils pourraient en rassembler en un jour, afin d'épargner la récompense, par individu, accordée pour chaque exécution au bourreau, avec qui on avait transigé pour le prix. Traité vil et barbare, duquel pouvaient seuls être capables d'aussi infâmes contractants.

Dans l'incertitude où nous étions du véritable état des choses qui se passaient, il nous parvenait cependant des nouvelles qui, toutes dénuées de probabilité qu'elles étaient, recevaient de nous le

même accueil que si elles eussent été véritables, tant il est facile d'ajouter foi à ce qui peut paraître favorable dans des circonstances aussi malheureuses. Je me souviens encore que nous nous couchâmes une nuit tout habillés, dans la ferme persuasion qu'une nouvelle révolution devait éclater, et que le parti républicain triomphant viendrait nous délivrer.

Stefano, mon frère aîné, envoyé par notre bon père à Naples, pour tâcher d'obtenir ma liberté, était instruit et doué du meilleur cœur, mais il était loin de partager mes opinions républicaines; il s'était au contraire attaché au parti du roi Ferdinand, peut-être parce que l'intérêt personnel l'y portait, car presque toutes les terres qui appartenaient à notre famille étaient assujetties à un majorat que les lois de la république avaient aboli. Cependant il obtint, pour de l'argent, l'interrogatoire que j'avais subi dans la junte d'État, et lorsqu'il y lut que j'avais déclaré l'âge de vingt ans au lieu de seize, il se hâta d'écrire à mon père de lui envoyer mon acte de baptême; mais avant qu'il arrivât j'avais déjà été condamné à un exil de toute la vie pour avoir porté les armes contre les troupes du roi, et pour être inscrit dans le livre de la salle patriotique. Ce fut une erreur grave et une grande négligence commises par les patriotes renfermés dans le Château Neuf, que de laisser ce livre ou ce

registre dans la salle patriotique, au lieu de l'emporter avec eux et de le brûler, car ils avaient eu pendant bien des jours la communication libre entre ce quartier et le château. Ils auraient ainsi prévenu le malheur de près de douze cents patriotes condamnés à l'exil; mais la raison qui avait déterminé les patriotes du château à ne point le détruire, était que pour le triomphe de la liberté, il fallait compromettre autant de gens que l'on pouvait.

Pendant une nuit du mois de décembre, nous fûmes transférés, une centaine de mes compagnons et moi, des prisons de la Vicaria à la Darsena et déposés dans une de ces vastes salles, en attendant l'embarquement. La première personne que j'y rencontrai, venue d'une autre prison, fut mon ami le plus cher, Gaetano Coppola, dont je ne me séparai plus. La duchesse de Canzano, sa mère, quoiqu'elle fût habituée à l'opulence et au luxe, ne put cependant donner à ce fils qu'elle adorait, plus de trente ducats, tant elle se trouvait réduite par le pillage qui avait eu lieu. La frayeur excessive qu'elle conçut en voyant la vie de ses enfants en danger ne lui avait pas permis de songer à mettre en sûreté son argent, et principalement ses pierreries, dans la maison du prince de San Lorenzo, son frère, attaché au parti bourbonien; de sorte qu'elle perdit tout dans le pillage du palais Canzano. Pendant que j'étais dans cet endroit, je m'entendis appeler par

un jeune homme appartenant aux bureaux de Falconnet, banquier de mon père, qui m'apportait une lettre de change sur un banquier de Marseille, et il me remit en outre des habits et du linge, au delà de ce qui m'était nécessaire pour moi seul.

Nous nous embarquâmes tous sur trois bâtiments, deux nolisés par le gouvernement, et le troisième, moins grand, aux frais de deux sœurs célèbres par leur grande supériorité d'âme et d'esprit, les duchesses de Cassano et de Popoli, exilées à leur tour, après avoir souffert un rigoureux emprisonnement et subi les insultes de la populace. Nous étions environ six ou sept cents dans cette expédition; mais en comptant ceux qui nous avaient précédés et ceux qui nous suivirent, le nombre des exilés s'éleva au moins à quatre mille. Un vaisseau de guerre escortait nos trois bâtiments, et pendant que nous sortions du port avec un vent favorable, une foule immense, sortie des derniers rangs du peuple, embarquée sur de petits bateaux, venait tout autour, non moins furieuse qu'auparavant, nous accabler d'injures, nous menacer d'une triste fin et nous prophétiser que nous ne retournerions jamais dans notre patrie.

Comme à l'âge que j'avais alors, je ne pouvais certainement prétendre à la vertu de Thémistocle, j'étais peu disposé à leur souhaiter en échange le repentir de leur aveuglement, et toutes sortes de

prospérités. Cependant cè n'était point sans regrets que je m'éloignais de cette patrie pour laquelle je ressentais tout l'amour, tout le respect, que la nature a si profondément gravés dans le cœur de l'homme, pour la terre où il est né; de cette patrie que je voyais si cruellement en butte aux rigueurs du destin, de cette patrie que, vingt ans et quelques mois plus tard, je devais perdre pour la seconde fois, peut-être pour toujours, pour laquelle enfin mon amour persévérant, ineffaçable mais infructueux, devait chagriner mon âme de tant et de si diverses manières pendant tout le reste de ma vie. Que si mon extrême jeunesse, au lieu de m'inspirer un sentiment de vive indignation, m'eût permis de m'élever à des idées plus rationnelles, mes compatriotes de toutes les opinions n'auraient excité dans mon cœur que des élans d'admiration et d'affection pour la plupart de leurs œuvres qui, bonnes ou mauvaises, révélaient toujours une grande énergie; je ne me serais éloigné de mon pays natal qu'avec la plus profonde douleur; j'aurais conclu de la vigoureuse résistance opposée par les habitants d'Andria, de Trani, et de tout ce qui s'était passé dans d'autres rencontres partielles, qu'un peuple doué de tant de résolution aurait pu fournir une excellente armée à un gouvernement juste mais non tyrannique; j'aurais enfin tiré du patriotisme et de l'intrépide mépris de la mort manifesté par les héros de Vigliéna, par les

troupes du général Schipani, aussi bien que par les courageux patriotes des forts Neuf et de l'Œuf, la conséquence non douteuse que rien ne nous avait manqué dans cette lutte, à l'exception des faveurs de la fortune ; car sur notre sol, et mieux qu'ailleurs, on a vu, après tant de siècles d'un vil et honteux esclavage, naître d'une faible étincelle un feu ardent et rapide, un enthousiasme de vertu et des élans de courage, dignes de rivaliser avec ceux des hommes de l'antiquité.

CHAPITRE VII.

Pendant notre trajet à Marseille une épidémie se déclare parmi nous. — En même temps nous apprenons l'arrivée en France du général Buonaparte.—Nous arrivons à Marseille.—Je me sépare de Gaetano Coppola. — Je m'achemine vers Dijon, où je suis incorporé à la légion italienne.

Sur le bâtiment où j'étais embarqué se trouvaient encore d'autres patriotes distingués par leurs lumières et par leur intégrité. Peu de jours après notre départ de Naples une épidémie dangereuse se déclara au milieu de nous; quatre jeunes gens des plus robustes en moururent; beaucoup d'autres en subirent l'atteinte et furent saisis d'une fièvre violente accompagnée de délire. Parmi ces derniers, mon cher Gaetano Coppola donna de vives craintes pour ses jours. Il lui semblait dans son délire voir tantôt le bourreau, tantôt quelqu'un de ses amis ou de sa connaissance, ou quelquefois lui-même conduit à la mort; quoiqu'il y eût avec nous plusieurs médecins qui partageaient notre exil et qui prenaient soin de lui, il était presque impossible de le traiter, à cause de la violence du transport qui lui

était monté au cerveau. On attribuait cette épidémie au passage subit de l'atmosphère infecte de prisons plus ou moins étroites, à l'air vif et libre de la mer. Pendant qu'on préparait un jour le dîner pour tout l'équipage, m'apercevant qu'une épaisse fumée, insupportable aux malades, venait de s'élever, je me mis aussitôt à éteindre le feu, en y jetant une grande quantité d'eau de mer qui, par suite de ma grande hâte, sala les viandes plus qu'il n'aurait fallu. J'avais agi de la sorte, tant par affection pour mon ami Coppola que pour soulager les autres malades, et le dommage que j'avais causé aux vivres me fut facilement pardonné en faveur de la bonne intention.

Après vingt-deux jours de navigation nous arrivâmes enfin en vue du port de Marseille, où accoururent pour nous voir les patriotes qui avaient capitulé les premiers, et qui en conséquence de la rupture de la capitulation avaient été aussi condamnés à l'exil. La première nouvelle qu'ils nous communiquèrent fut celle de l'arrivée en France du général Buonaparte qui, s'étant embarqué en Égypte sur une frégate, eut le bonheur d'échapper à la vigilance des croisières anglaises, et qui en traversant le pays avait été partout accueilli avec enthousiasme. En apprenant cet événement, un de nos compagnons, Alessandro Petrucci, dit : « La liberté française a cessé d'exister. »

Du bâtiment nous fûmes conduits au lazaret. J'aidai alors Coppola, plutôt en le portant sur mes épaules qu'autrement, à se placer avec trois autres de nos malades dans une des petites chambres dépendantes de l'infirmerie. Je pris les plus grands soins de tous les quatre, portant souvent moi-même des brassées de bois pour les réchauffer. Le temps que nous demeurâmes au lazaret suffit à peine à Coppola pour se mettre en état de marcher; outre l'accueil plein de bienveillance et de cordialité que nous firent les patriotes marseillais, nous reçûmes des billets de logement dans les maisons des citoyens, et ceux d'entre nous qui étaient dans le besoin reçurent encore un léger secours journalier en argent. Ayant pris un de ces billets avec Coppola, je fus peu de jours après attaqué à mon tour de la fièvre épidémique; elle se manifesta par un froid extrême, au point qu'au bout de quelques heures je perdis connaissance et je tombai dans les mêmes accès de délire, en proie aux mêmes visions qui avaient assailli mon ami; il ne me montra pas moins de sollicitude et moins d'affection que j'en avais eu pour lui. A peine fus-je entré en convalescence qu'il m'annonça qu'un négociant de Genève, établi à Marseille, et nommé Dunant, l'avait obligé d'aller loger dans sa maison, et qu'il désirait, par ce motif, que je vinsse m'y installer aussi. Dunant était un honnête homme, un homme de bien, patriote des

plus ardents et connu du duc de Canzano, frère de Gaetano Coppola. Le duc de Canzano avait été envoyé par la république napolitaine comme ambassadeur auprès de la république de Rome. A la chute de celle-ci le duc se retira en France, et comme il était grand d'Espagne et possédait des biens dans le royaume du même nom, il avait en conséquence de quoi vivre largement; de sorte qu'il avait prié M. Dunant de fournir à son frère tout l'argent dont il aurait besoin.

Nous étions aussi bien dans la maison de Dunant et nous y menions une vie aussi aisée que si nous n'eussions jamais été proscrits. Mon ami, appelé à Paris par le duc, son frère, me laissa fortement recommandé à notre hôte, quoique cela ne fût point nécessaire, car il m'avait pris dans une si grande amitié, qu'il agissait en père à mon égard; il alla même jusqu'à me faire l'offre généreuse de me garder chez lui jusqu'à ce que la permission de rentrer dans ma patrie me fût accordée.

Durant l'absence du général Buonaparte en Égypte, la république française, demeurée sous la domination du Directoire (composé d'hommes moins faits pour gouverner que pour mener une vie de plaisirs), au lieu de prospérer, était réduite à un état si déplorable qu'il n'aurait pu être pire, et qu'il pouvait en faire craindre la ruine totale. Les puissantes légions de l'armée du Rhin, peu auparavant victo-

rieuses, sonnaient la retraite avec perte, et à ces conditions fâcheuses se joignaient le malheureux résultat du congrès de Rastadt avec l'assassinat des quatre délégués français, et les désastres de l'Italie retombée de nouveau au pouvoir des Autrichiens, nonobstant la victoire signalée de Zurich. Mais la réapparition inattendue de ce capitaine déjà illustre par tant de victoires, réveilla dans la nation l'espérance de renaître à un état meilleur et produisit une joie universelle, car le jeune Buonaparte était réputé non-seulement comme le favori de la fortune, mais encore comme très-habile à conduire les affaires publiques, et plus encore à les administrer. Ces conjectures n'étaient pas sans fondement, puisqu'en renversant le Directoire dans la journée du 18 brumaire et en donnant une nouvelle forme à la république par sa nomination au consulat avec deux autres collègues, il s'appliqua avec ardeur à organiser l'armée, en même temps qu'il méditait d'autres grandes choses.

Les journaux cependant annonçaient la formation d'une légion italique à Dijon, et quoique mes forces, loin d'être revenues, me permissent à peine de me soutenir, à cause des fièvres violentes et prolongées dont j'avais eu à souffrir, je n'en désirais pas avec moins d'enthousiasme de me mettre en chemin pour me faire incorporer dans cette légion, et de suivre ainsi l'impulsion de mon penchant inné en reprenant

ma carrière militaire si tristement interrompue. En vain le petit nombre de mes amis cherchaient à m'en dissuader; en vain l'excellent M. Dunant me représentait que j'étais envié de tous pour la vie heureuse que je menais dans sa maison; mon âme languissait fatiguée de cette inaction, et j'étais même agité d'un si vif désir d'aller à Dijon, qu'il me semblait que ma présence y était indispensable, tant pour la formation de la légion que pour la rentrée de l'armée française en Italie. Gaetano Coppola aurait désiré que j'allasse avec lui à Paris; mais Paris était pour moi dans la légion italienne, aussi bien que tous mes vœux. Tout rempli de mérite qu'était mon ami Coppola, il abhorrait néanmoins la carrière militaire, comme celle qui, disait-il, éveillait en lui l'idée d'un esclavage humiliant et raffiné, idée qui, comme je le montrerai plus tard, ne s'effaça jamais en lui.

A peine me sentis-je en état de supporter une longue marche, que je pris congé de M. Dunant et de tous les agréments de sa maison. Pourvu par lui d'une somme d'argent dont je tirai la lettre de change sur le banquier Falconnet à Naples, pour le compte de mon père, je me mis en chemin pour Dijon avec une expédition d'autres patriotes italiens. L'indemnité de route nous était distribuée dans la proportion du grade militaire, et on assigna en faveur d'un nombre donné d'officiers un chariot de transport

pour notre bagage. Cette expédition était composée d'environ soixante individus, la plupart exilés napolitains, qui étaient certainement des gens plus notables que les autres Italiens; car parmi les nôtres il n'y avait pas un seul individu qui n'appartînt à quelque famille de citoyens honnêtes, quoique la conduite déréglée de quelques-uns d'entre eux fût un grand déshonneur pour le nom italien. Les proscrits de tout pays et de toute opinion quelconque n'étant pas tous de la même trempe ni de la même éducation, il arrivait inévitablement que parmi beaucoup de bons s'étaient mêlés plusieurs mauvais sujets qui faisaient grand tort aux autres, et quand, plus tard, avec la succession des années, j'eus occasion de connaître les proscrits de la France, de l'Espagne et de la Pologne, je devins un peu plus indulgent à l'égard de ceux de l'Italie. Il est vrai que la perversité des mauvais Italiens, étant plus raffinée, est aussi plus difficile à découvrir, et par conséquent plus nuisible que celle des autres. Nous avions dans notre expédition un certain officier, d'un cœur dépravé et de mœurs corrompues, qui, à force de brigues et d'intrigues, se fit nommer colonel, sans avoir jamais servi dans les camps, ni avant, ni après. Il finit par mourir avec le même grade, plusieurs années plus tard, dans les armées de Joachim Murat. Ceux qui vivaient le mieux parmi nos Napolitains étaient les prêtres et les médecins. Les premiers,

en disant la messe, recevaient des rétributions plus ou moins larges des femmes dévotes de la France, où il n'en manquait pas; et les autres étaient payés en raison de la confiance qu'ils inspiraient, car les sciences médicales étaient alors bien cultivées dans notre pays, ce qui donnait beaucoup de crédit à ceux qui les professaient. Les proscrits italiens, au dire du général Carnot, avaient coûté à la France autant qu'il eût été nécessaire pour entretenir une armée; mais on doit observer, néanmoins, qu'une grande partie des sommes qui leur étaient destinées avaient été dilapidées par des administrateurs français, et que ceux-ci les avaient employées à s'enrichir, au lieu de remplir fidèlement leur mission.

La légion italique était composée de six mille Italiens, qui furent très-utiles dans les guerres d'Italie. Elle se trouvait distribuée entre Dijon et Bourg en Bresse. Trois bataillons dans la première de ces villes, trois autres, avec la cavalerie et l'artillerie, dans la seconde, et le dépôt à Pont-de-Vaux, patrie du général Joubert, mort l'année précédente dans la bataille de Novi, où il commandait en chef.

Quand je fus arrivé à Dijon, je me présentai au général Giuseppe Lecchi, que l'on avait chargé du commandement et de l'organisation de la légion. Il me dit que l'on avait déjà pourvu aux emplois d'officiers, et que les autres officiers proscrits italiens, pour lesquels il ne restait point d'emplois,

devaient se rendre au dépôt, où ils recevraient la solde de réforme de la même manière que les officiers français en *non activité*. Il ajouta que beaucoup d'officiers, pour ne pas rester au dépôt, avaient demandé et obtenu de servir comme volontaires dans la cavalerie légionnaire, en conservant la solde de réforme, selon leurs grades respectifs. Je répondis, sans balancer, que j'en ferais autant, attendu que le dépôt ne convenait ni à mon âge ni à mon goût. Je me rendis donc, par son ordre, à Bourg en Bresse, où nous étions tous impatients de descendre en Italie; et quoique l'armée dont la légion italique faisait partie eût pris le nom d'armée d'observation, nous étions cependant tous certains qu'elle était destinée à la conquête de l'Italie.

J'entrai comme lieutenant volontaire dans la première compagnie de chasseurs à cheval de la légion italique. Mon capitaine était un certain Soffietti, Lombard, mon chef d'escadron le Napolitain Caraccioli, et mon colonel Viviani, de l'État Vénitien; tous dans la suite moururent généraux. Parmi mes compagnons, je me rappelle le colonel Manthoné, frère du général Manthoné, l'une des victimes illustres de la république napolitaine, en 1799; puis les chefs de bataillon Malvolta Calabrois et Aloa, qui, bien qu'ils fussent officiers supérieurs, servaient aussi comme volontaires. J'étais déjà dans ma dix-septième année, et le plus jeune de la légion,

j'étais loin de prévoir alors que je serais, dans ce nombre de six mille, celui que la fortune appellerait, vingt ans après, au commandement suprême des armées, pour combattre en faveur de notre indépendance contre les Autrichiens, quoique sous les auspices les plus défavorables, et en présence d'obstacles sans nombre.

CHAPITRE VIII.

Passage du grand Saint-Bernard. — Part que prit la légion italique à la campagne de Marengo. — Je vais au dépôt de Pavie. — Je suis employé dans la légion de la république de Toscane. — Le gouvernement y étant changé je retourne à Milan. — Je vais de nouveau à Florence, et je reçois un ordre du général en chef Murat, pour être employé dans l'armée française en Égypte.

Le moment auquel tous les légionnaires aspiraient avec tant d'ardeur arriva enfin, et au mois de mai de l'année 1800 nous nous mîmes en chemin pour la Suisse. Les bagages prirent la route du mont Cénis; j'y avais mis ma valise remplie d'habillements, ne gardant seulement que deux ou trois chemises et une paire de bottes dans mon havresac. Les régiments de cavalerie manquant de chevaux, nous étions presque tous à pied, avec la carabine et le sac d'infanterie sur le dos. Je dirai seulement sur cette campagne si célèbre ce qui arriva à notre légion, et ce qu'il importe le plus aux Italiens de savoir, car si j'entreprenais d'en dire davantage, il me faudrait répéter tout ce qui a été publié sur

le même sujet dans tant d'écrits, parmi lesquels, à mon avis, aucun n'a été parfaitement exact, ni complétement dépouillé d'embellissements poétiques.

La légion arriva devant Lausanne : nous fîmes halte dans une petite plaine en attendant le premier consul Buonaparte qui venait en faire la revue. Malgré les quarante-six ans qui se sont écoulés depuis cette époque, il est encore présent à mes yeux. Il était de petite taille, d'une complexion délicate, en apparence, et son visage était fort pâle. Il portait un uniforme bleu, orné des broderies du grade de général, à demi ouvert sur la poitrine; culottes blanches et bottes à revers; chapeau galonné. Etant descendu de cheval il se mit à s'informer quel était le pays de chacun de ceux d'entre nous qui étaient sur la première ligne. La cavalerie se trouvant sur la droite, et moi dans la première compagnie, peut-être aussi en raison de ma taille, je fus le premier officier volontaire servant comme simple soldat qu'il aperçut; il fit plusieurs questions à cet égard au général Lecchi, lequel lui répondit que faute de places à donner, plusieurs officiers avaient été admis à servir de cette manière. Le premier consul ordonna aussitôt que dès ce moment nous recevrions la solde entière, et que nous serions ensuite employés activement en Italie selon nos grades. Ensuite, prenant de ma main la carabine et l'examinant avec soin, il me dit que la pierre à

fusil n'était pas bien solide. « Elle le sera, répondis-je, à la première rencontre que nous ferons de l'ennemi. » Ayant encore inspecté deux autres rangs, il remarqua le chef de bataillon Malavolta, Calabrais d'une belle stature, et qui servait aussi comme volontaire. « Vous êtes Napolitain? » lui dit-il. L'autre répliqua : « Et comment le savez-vous, citoyen consul? — *Votre nez me le dit.* » On rit, et cette plaisanterie se répandit promptement parmi tous les légionnaires. Il dit à un autre, qui s'était déclaré Milanais : « Dans peu de jours nous serons à Milan. » Et comme on croyait à ses paroles plus qu'à l'Evangile, nous comptions tous les jours nécessaires pour notre marche jusqu'à l'entrée en Lombardie, sans nous embarrasser le moins du monde des Autrichiens qui l'occupaient.

En côtoyant le lac de Genève, après avoir quitté Vevay, nous arrivâmes à Villeneuve, où nous trouvâmes une grande quantité de caisses pleines de biscuits, et nous en reçûmes au moins pour six jours. Enfin, nous parvînmes au pied du grand Saint-Bernard. La moitié de la troupe dont je faisais partie remit ses carabines entre les mains de l'autre moitié, et au milieu de ces neiges éternelles, nous commençâmes à traîner avec des cordes des pièces d'artillerie, des roues et des portions de chariots démontés, sur des branches d'arbres que nous avions disposées en espèce de traîneaux pour le

transport de tout ce matériel. Parvenus au sommet, nous reçûmes des religieux de l'hospice un verre de vin pour chacun; j'eus d'abord comme les autres la ration de soldat, et ensuite celle d'officier. Entré dans le couvent, et assis à une immense table, je bus un autre verre de vin, et j'eus en outre une portion de fromage, mais sans pain, parce que nous avions chacun une part de biscuits de Villeneuve. La distribution de vin seulement pour les soldats, et de vin avec du fromage pour les officiers, était faite par ces religieux moyennant beaucoup d'argent qu'ils avaient reçu du premier consul. Je m'étais toujours abstenu de vin jusqu'alors, et ce fut la fatigue seule qui m'en fit boire pour la première fois. Mais comme j'en avais eu une double ration, s'il ranima mes forces, il me troubla la tête et l'estomac en même temps. Mais ce qui était plus fâcheux, c'était d'être resté sans chaussure, parce que mes bottes étaient complétement usées. Je me vis donc obligé de marcher pieds nus pendant trois jours, et ce fut de cette manière que je passai le grand mont Saint-Bernard. Les hauteurs et les neiges donnent de la gaieté! ainsi, nous étions tous gais, même en descendant, quoique l'on tombât à chaque pas, et quelquefois en courant un grand danger. Pendant la durée de notre marche, nous chantions un hymne composé par un de nos officiers, et qui commençait ainsi : *Amis, Italiens, allons, allons*

au combat; et d'ailleurs, comme on le voit, plus soldatesque qu'académique. Sur le grand Saint-Bernard, j'assimilais, dans mon imagination, le consul Buonaparte à un magicien qui nous conduisait tous avec sa baguette enchantée, tant était grande la confiance que nous avions en lui.

En sortant d'Aoste, après avoir fait quelques centaines de prisonniers autrichiens, nous nous avançâmes vers le fort de Bard; mais avant d'arriver en vue de cette place, le général Lecchi eut ordre de rentrer dans les Alpes avec trois bataillons, deux compagnies choisies, que l'on avait dotées du nom d'*Infernales*, et le régiment des chasseurs à cheval, dont la plupart des hommes, ainsi que nous l'avons dit, étaient à pied. Les trois autres bataillons et l'artillerie avaient été envoyés ailleurs, commandés par l'adjudant-général Tuillier. Au commencement de cette contre-marche notre imagination nous faisait soupçonner que c'était quelque désastre qui nous forçait de repasser le grand Saint-Bernard; et, comme la pente du côté de l'Italie est beaucoup plus rapide que celle du côté opposé, nous craignions d'être contraints de dire un douloureux adieu à notre artillerie, ainsi qu'à tous les autres bagages de guerre. Nous sortîmes bientôt d'erreur en rentrant dans les Alpes du côté de la Valdoppia; et ce que nous rencontrâmes cette fois nous fit regarder comme un jeu le

passage du grand Saint-Bernard. Ces monts étaient véritablement impraticables; et, pour notre plus grande détresse, le manque de pain et de biscuit en vint au point que nos forces nous abandonnaient. Je me rappelle, à ce sujet, qu'étant arrivé dans cette vallée après une longue fatigue, je me mis, dans l'excès de ma faim, à manger de l'herbe et ensuite à boire un peu de lait que j'achetai d'un berger, ce qui m'occasionna d'affreux accès de colique. Le troisième jour, nous commençâmes à gravir le dernier des monts qui nous conduisait à Varallo. Ce mont semblait n'avoir jamais de fin, et lorsque nous fûmes parvenus au sommet, il nous paraissait comme un dur sorbet taillé en cône. Sur le grand Saint-Bernard, la voie avait été ouverte au milieu des neiges par les sapeurs et par les paysans, mais ici on n'apercevait même aucune trace d'animaux. Arrivés à grand'peine à cette hauteur, la pente opposée s'offrit à nos regards, si rapide et si escarpée, que nous nous regardions les uns les autres complétement stupéfaits, sans proférer une parole. Il fallait cependant descendre, et force fut bien de nous laisser glisser assis ou couchés sur le ventre; car étant assis et tenant la carabine ou le fusil dans nos mains par les deux extrémités pour conserver l'équilibre, nous vacillions, cependant, en raison des obstacles que nous rencontrions dans la neige, et alors nous nous retour-

nions sur le ventre. Les officiers supérieurs et le petit nombre de chasseurs montés, ne conduisaient pas, mais laissaient aller leurs chevaux à la grâce de Dieu, de sorte que plusieurs y restèrent engloutis. Je n'ai jamais pu m'expliquer que l'on n'ait point écrit davantage sur un fait aussi remarquable, qui eût été digne non-seulement d'un poëte, auquel l'exagération n'eût été nullement nécessaire, mais encore d'un sévère prosateur. Et il est incroyable que Botta lui-même, Piémontais de naissance, ait négligé de faire pour son histoire des recherches suffisantes à cet égard.

Arrivés à une heure avancée de la soirée au pied de la montagne, dans un de ces villages où l'on vit à peu près de la vie des sauvages, nous y trouvâmes à peine du pain durci depuis plusieurs mois, du fromage et une très-petite quantité de vin. Nous fûmes obligés néanmoins de nous tenir sur nos gardes, par la raison que l'ennemi était peu éloigné de nous. Le prince de Rohan, émigré français, qui commandait une division autrichienne, au moins double en nombre relativement à nous et munie d'artillerie et de cavalerie dont nous étions entièrement dépourvus, défendait Varallo et les fortes positions qui l'environnent. Ce fut un beau jour pour nous autres pauvres Italiens, seuls dans le péril, mais seuls aussi dans la gloire, qui, à force d'enthousiasme et d'audace, exécutâmes avec

promptitude une opération qui se pratique très-rarement dans la guerre; et, ce qui vaut mieux encore, nous soutenions le parallèle avec le plus grand succès contre cet ennemi que les Italiens, tôt ou tard, doivent terrasser pour se venger en liberté. Et certainement si l'on eût dit à cette époque : dans quinze ans les Autrichiens tiendront sous le joug de la servitude vingt-quatre millions d'Italiens, nous nous serions moqués d'une pareille prophétie.

Le jour paraissait à peine, que nous étions déjà en marche, ayant en tête les compagnies Infernales, qui méritaient ce nom par l'impétuosité de leur action. Elles étaient composées de sergents et de fourriers cisalpins, romains, toscans et piémontais. Il est impossible de combattre avec plus d'ardeur et d'intelligence que ne le faisaient ces compagnies. Du point d'où nous partîmes jusqu'à Varallo, nous ne reculâmes point d'un seul pas. La distance que nous avions à parcourir était bien longue pour une seule marche, et l'ennemi commit une grande faute en la défendant au moyen de petits postes dont les plus avancés se trouvaient à plusieurs milles du corps principal qui occupait de formidables hauteurs. Toutes nos manœuvres se réduisirent à avancer toujours d'un pas accéléré et quelquefois en courant; officiers de tout grade, soldats, tambours et trompettes, nous étions hors d'haleine, et cependant on courait toujours, en dépit de l'ennemi qui, de la

hauteur sur laquelle il était placé, lançait contre nous des feux d'artillerie et de mousqueterie. Plus d'une fois la colonne dépassa sur la grande route les voltigeurs qui formaient nos flancs et qui rencontraient des obstacles de toute espèce; mais nous avancions toujours sans tenir compte des blessés ou des morts, et jamais les Autrichiens n'osaient non-seulement nous barrer le passage, mais donner même contre nous avec la baïonnette. Quand nous fûmes en vue de Varallo, nous étions tellement essoufflés, qu'il fallut ralentir pour la première fois notre course, et nous préparer ainsi à rencontrer de plus fortes résistances dont il fallait absolument triompher; car nous étions dans la plus mauvaise position, entre la perspective de mourir de faim et celle de mettre bas les armes, et surtout de perdre l'espérance de la victoire! Plutôt que d'y renoncer, nous aurions tous perdu la vie devant Varallo. Les Autrichiens, ayant de nouveau concentré leurs forces, nous attendaient en bataille, défendant le pont par lequel on entre dans Varallo. Nous nous formâmes, quoique un peu confusément, en trois colonnes; et, sans nous inquiéter de leurs attaques, nous nous avançâmes avec tant de furie, qu'ils se retirèrent laissant environ quatre cents prisonniers, avec quelques pièces d'artillerie. Les raisons pour lesquelles nous réussîmes avec tant de bonheur dans un combat contre une armée puissante, supérieure

par le nombre, aussi bien que par sa position avantageuse et par ses autres conditions matérielles, furent la vivacité de nos attaques, exécutées avec tout l'enthousiasme dont nous étions animés, et l'agilité de corps dont les Italiens sont doués. Outre cela les Autrichiens avaient regardé comme impraticables les monts que nous venions de franchir, de sorte qu'ils ne se mirent point en peine d'envoyer des espions pour reconnaître notre nombre et nos forces, faute inexcusable, d'où résultèrent leurs incohérentes dispositions militaires, entre autres celle de faire occuper par de petits postes une grande étendue de chemin. Je n'exagère nullement en disant que dans la campagne de Marengo l'opération la plus difficile et la plus remplie de périls fut celle qu'exécutèrent les Italiens le long des rives de la Sesia, et pour laquelle ils manquaient non-seulement de bouches à feu, contre un ennemi qui en avait en profusion, mais ils étaient encore tellement dépourvus de cartouches (n'ayant que celles qu'ils portaient dans leurs gibernes), que si l'ennemi eût été un peu plus énergique, ils seraient restés presque désarmés.

L'armée entière qui participa si glorieusement à la célèbre bataille de Marengo applaudit longtemps à ce fait d'armes, qui révélait autant de bravoure que d'audacieuse perspicacité; et le nom des compagnies Infernales était dans toutes les bouches. Il

est vrai que les Français ont presque toujours été justes, en matière de guerre, à l'égard des Italiens, tant dans leur langage que dans leurs écrits; mais, néanmoins, lorsque nous avons combattu comme auxiliaires sous les drapeaux de cette belliqueuse nation, nous avons fait souvent l'expérience de ce que dit Torquato (Gerus. Lib. VIII, 64) :

« I premj usurpa del valor la frode. »

Après Varallo, nous eûmes quelques rencontres de peu d'importance, et dont nous nous tirâmes, du reste, avec avantage; un grand magasin de vivres tomba encore en notre pouvoir à Sesto; de Milan, nous fûmes envoyés à Brescia contre les révoltés de la Valteline, soutenus par les Autrichiens, et pendant que nous étions occupés de ce côté, nous lûmes le bulletin de l'armée qui annonçait la bataille de Marengo. L'idée de ne pas nous être trouvés présents et de n'avoir point participé à cette mémorable journée excita dans notre âme une vive douleur, plus grande même que celle que nous eussions éprouvée si la légion italique eût été déclarée vile et lâche.

J'ai entendu fort souvent disserter sur la bataille de Marengo par beaucoup d'officiers supérieurs qui s'y trouvaient, et j'ai lu tout ce que l'on a écrit. Quarante-cinq ans après, l'illustre historien Thiers l'a décrite avec la plus grande exactitude, excepté

qu'il s'est trompé en jugeant la situation de Grouchy, dans la journée de Waterloo, comme analogue à celle où se trouva Desaix, ce brave que l'on ne peut jamais louer assez. Celui-ci ayant reçu la mission d'aller sur les traces de l'ennemi, et ne le rencontrant point, se trouvait dans l'absolue nécessité de se porter dans la direction où le bruit de l'artillerie annonçait sa présence. Grouchy, au contraire, ayant reçu l'ordre de suivre, ou du moins de tenir en échec les nombreuses légions prussiennes, ne pouvait, sans de nouveaux ordres du chef suprême, leur tourner le dos et changer d'adversaire à son gré. D'après la manière dont la journée de Marengo a été presque toujours décrite, beaucoup de gens ont cru que si Desaix n'était pas venu aussi promptement pour s'opposer aux progrès de l'ennemi, la défaite de Buonaparte eût été inévitable. Mais en examinant attentivement avec quelle habileté le consul avait distribué ses forces, la confiance qu'il inspirait à ses soldats et à ses généraux, qui surpassaient les Autrichiens en valeur, en intelligence et en enthousiasme patriotique, on demeure persuadé que jamais Mélas n'aurait vaincu son adversaire. Mon expérience militaire, quelle qu'elle soit, me conduit à croire, selon l'opinion la plus commune, que, depuis César, parmi tous les Italiens qui commandèrent les armées d'Italie, ou d'Espagne, ou d'Autriche, ou de France, aucun

n'égala Napoléon. Et je crois en outre que, bien que la couronne l'ait ébloui au point de lui faire commettre des erreurs fatales à lui-même et à la France, il n'y a néanmoins pas eu de capitaine dans toutes les armées de l'Europe qui, non-seulement fût capable de le surpasser, mais encore de marcher de pair avec lui.

Pendant la suspension d'armes qui avait été convenue à la suite de cette bataille, tous les officiers volontaires des chasseurs à cheval de la légion italique, et moi avec eux, nous fûmes envoyés à Pavie, où était établi le dépôt des officiers italiens qui y attendaient le moment d'être employés activement dans leurs grades respectifs. Or, il arriva que plusieurs officiers restés au dépôt de Pont-de-Vaux en France, bien qu'ils n'eussent encore fait aucune campagne, furent, grâce à des protections, employés de préférence à ceux de notre légion. Mais que ne peuvent l'intrigue et l'astuce! ainsi va le monde; ainsi il a toujours été; ainsi il ira toujours.

Je n'oublierai jamais le malheureux séjour que je fis alors à Pavie avec les autres officiers du dépôt. Dans tout le cours de ma vie, au milieu de tant de vicissitudes, je ne me suis jamais trouvé, ni avant ni après, réduit à une misère telle que je la subis alors. Je vivais avec une ration et demie par jour, comme celle que recevaient aussi les autres offi-

ciers, mes camarades; et pour être nourris un peu moins mal, nous nous étions réunis plusieurs ensemble, tous officiers calabrais parmi lesquels se trouvait Malavolta. Quelques-uns d'entre nous préparaient une soupe au riz; un peu de bœuf bouilli, du pain noir et de l'eau composaient avec cette soupe notre nourriture pour vingt-quatre heures. Le gouvernement français nous devait la solde de plusieurs mois, que nous attendions vainement. Mais ce dont je ne puis me rendre compte, c'est qu'il ne me soit alors jamais venu dans la tête de tirer une lettre de change sur M. Dunant à Marseille ou sur le banquier Falconnet à Naples, pour le compte de mon père. Une centaine de francs, dans l'état de détresse auquel je me trouvais réduit, eût été pour moi un trésor, car je n'avais pas même deux sols pour acheter un peu de pain de maïs, celui de la ration ne suffisant pas pour satisfaire mon appétit, et encore étions-nous forcés d'en revendre une partie afin de pourvoir à notre misérable dîner. Pendant ce temps, ma famille affligée, me pleurait comme mort, et à ceux qui, pour consoler les miens, disaient que je me trouvais peut-être dans une bonne situation, mes parents et mes frères répondaient : Comment voulez-vous qu'un pauvre adolescent, qui n'a pas assez d'argent pour vivre, reste ainsi sans en demander à sa famille qui l'aime tant, à un père qui a toujours beaucoup dé-

pensé et dépense encore pour ses enfants? Je ne sus ces détails que quelque temps après. Et pour comble de disgrâce j'avais aussi perdu pour toujours ma valise, remplie d'habillements et de bon linge que j'avais achetés à mon départ de Marseille. Je suis convaincu qu'elle m'avait été volée, ne pouvant admettre l'excuse frivole qu'on me donna, qu'elle avait été perdue avec tant d'autres dans le passage des Alpes.

Au milieu de tant de misères une plus grande encore s'introduisit parmi nous, ce fut la fureur des duels, de sorte que nous nous battions comme des ennemis acharnés. Les blessures étaient nombreuses, quelques-unes très-graves, mais il y en avait cependant peu de mortelles, parce que les duels avaient lieu au sabre. Comme j'étais un peu arrogant, j'eus deux rencontres, l'une avec un camarade de dîner, Calabrais, nommé Frotta, qui ayant reçu de moi trois blessures au bras, ramassait de la poussière sur le terrain et la mettait sur ses plaies. Il aurait voulu continuer le combat si Malavolta ne s'y fût opposé. L'autre duel eut encore lieu entre moi et un certain Cirillo dont je fendis le chapeau en deux, mais il me blessa au bras. C'était le frère de Carlo Cirillo, officier plein d'honneur et de bravoure, qui, dix-neuf ans plus tard, servit sous mes ordres en qualité d'aide de camp.

Outre la manie des duels, il m'en vint une en

particulier, moins triste cependant, et même agréable si l'on veut : celle de déclamer. Je savais déjà par cœur tout l'*Aristodème* de Monti, et beaucoup de scènes des tragédies d'Alfieri. J'habitais, par billet de logement, la même maison que Fabrizio Poerio, Calabrais comme moi et oncle du célèbre avocat baron Poerio. Son âge, beaucoup plus mûr que le mien, lui eût presque permis de me servir de père; mais comme il aimait aussi beaucoup la déclamation, il s'en occupait avec moi et m'accompagnait souvent jusqu'à Milan, pour y assister à quelque représentation tragique, bien que pour nous procurer ce plaisir innocent, nous eussions d'assez nombreuses difficultés à surmonter. Outre la nécessité de faire vingt milles à pied de Pavie à Milan, quoique nous dînassions à Pavie, il nous fallait au moins dix sous à chacun pour pouvoir nous restaurer avec du pain blanc et un peu de lait; enfin il fallait nous pourvoir de trois livres milanaises pour l'entrée du spectacle. Pour suffire à tout cela, nous empruntions les quatre livres, ou de quelque ami proscrit, moins misérable que nous, ou d'un officier milanais, parent du général Pino, appelé Lonati, qui avait été mon compagnon de captivité à Naples. Pendant ce temps il m'arriva un petit incident assez étrange pour que je ne puisse m'empêcher de le rapporter. Je vis un jour entrer dans la maison Fabrizio Poerio, le visage tout dé-

fait, qui se jeta sur mon lit, plus mort que vif. Je lui demandai pour quelle raison il était si consterné; mais au lieu de me répondre il ne faisait qu'exhaler de fréquents et profonds soupirs. Enfin, autant pour céder à mes instances que par le besoin qu'il éprouvait de faire éclater la douleur qui le déchirait, il me dit qu'il avait perdu au jeu cinq mille livres milanaises. — Et comment, et quand possédais-tu cette somme? lui demandai-je. Et il me répondit qu'il l'avait en grande partie conservée tout en or, et cousue dans une ceinture, depuis le moment où il avait quitté Naples; qu'il l'avait augmentée de ses épargnes sur les émoluments qu'il touchait lorsqu'il était commandant de place dans une petite ville de la Lombardie. Je lui demandai encore s'il avait cette somme avec lui pendant que, faute de quelques sous, nous nous privions d'un peu de pain blanc. — A quoi il répliqua qu'il l'avait toujours gardée dans sa ceinture, en cas de quelque autre misère plus grande; mais que séduit par l'appât du gain qu'offrait le jeu appelé rouge et noire, il espérait pouvoir mieux vivre en dépensant seulement son bénéfice. Au récit de cette extravagance je n'eus pas occasion de le blâmer, puisqu'il s'accablait lui-même des plus amers reproches; mais cette circonstance mit le sceau à l'aversion que j'avais déjà pour le jeu.

Fatigué de la perspective de vivre plus longtemps

dans cet ennuyeux dépôt, j'obtins enfin, par le moyen d'un de mes compatriotes, une lettre de recommandation pour le général Miollis qui commandait en Toscane alors constituée en république, et, suivant le conseil de mon ami Lonati, par le moyen des banquiers Soretti de Milan, je tirai une lettre de change de la somme de mille livres pour le compte de mon père, sur le banquier Falconnet de Naples. De là, sans attendre de réponse, je me mis en chemin avec une très petite portion d'argent que m'avait prêtée Lonati, et, muni d'une feuille de route, je m'acheminai vers Florence. Je me présentai au général Miollis, et lorsque dans une notice raisonnée je lui eus exposé ma situation et mes services, il ordonna au général Francesco Pignatelli de m'employer comme lieutenant dans la légion qu'il s'occupait de composer pour la république toscane, et avec laquelle je fis la campagne de 1801. Cette légion, après diverses marches et contre-marches, et plusieurs rencontres avec les révoltés d'Arezzo, conduits par le général Spanocchi, et quelques corps napolitains, finit par le combat de Sienne dans lequel le général Miollis chassa de cette ville les troupes napolitaines commandées par le général Damas, émigré français. La division Miollis était composée de corps français, de Cisalpins, d'un bataillon d'officiers italiens, et de la légion de la république toscane, dans laquelle je servais. Ce fut dans

cette journée que des Italiens combattirent contre des Italiens. Les troupes napolitaines étaient fort mal ordonnées, et presque tous les officiers avaient commencé leur carrière sous le cardinal Ruffo. Néanmoins, ces troupes, commandées par un bon militaire, si elles ne firent pas de grandes choses, ne se montrèrent point avec déshonneur; elles firent même plus et mieux que l'on ne pouvait attendre d'elles. Leur résistance fut suffisante, et elles ne furent point forcées pendant la retraite qui, bien qu'exécutée sur un terrain inégal, le fut cependant en ligne comme sur le champ d'instruction. Damas fit même dire au général Miollis qu'il n'avait évacué Sienne et suivi la marche rétrograde que pour se conformer à des ordres supérieurs. Le bataillon d'officiers était composé de ceux qui formaient le dépôt de Pavie, et que la république cisalpine, pour ne pas les payer inutilement, organisa en un bataillon qui servait toujours mal, en dépit de la valeur individuelle de ceux qui le composaient. Cette mesure imprudente et mal calculée devait avoir pour résultat que des officiers, en se voyant réduits à servir comme soldats, ne vaudraient rien, parce qu'ils étaient capables de raisonner et en même temps découragés et mécontents de leur humiliation.

L'armistice de Lunéville, convenu entre la France et l'Autriche, mit fin à la campagne de Toscane. Le roi de Naples, grâce à la protection de l'empereur

de Russie, échappa non-seulement au danger d'être obligé de se réfugier de nouveau en Sicile, mais il obtint du premier consul une paix qui fut conclue à Florence à de très-dures conditions : l'une desquelles fut que les troupes françaises occuperaient les provinces du royaume de Naples, situées le long de l'Adriatique ; qu'elles seraient pourvues de vivres et payées par le roi. Un autre article portait que Ferdinand serait obligé de publier un édit en vertu duquel tous ses sujets, sans aucune exception, soit exilés, soit fugitifs, ou retenus dans les prisons, ou même cachés pour cause de leurs opinions politiques, seraient tous mis en liberté, réintégrés dans leur patrie et dans la jouissance des biens qui leur avaient été confisqués. Un grand nombre de proscrits napolitains et romains furent extrêmement affligés de cette paix, qui leur ôtait l'espérance de voir tomber les Bourbons de Naples et le gouvernement papal.

Pendant ce temps, la république française, ou plutôt le premier consul, après avoir érigé la Toscane en république, la convertit en un royaume, aux termes du traité de Lunéville, et lui donna le nom de royaume d'Étrurie. Le jeune duc de Parme en fut investi. Les anciens États de ce nouveau roi furent cédés par le même traité à la république cisalpine. D'un autre côté, l'autocrate, Paul Ier empereur de Russie, constituait en république les îles

Ioniennes qui lui étaient soumises; cette monstruosité politique donna matière aux sarcasmes des journaux libéraux de l'Angleterre.

La légion dans laquelle j'avais combattu se trouva donc ainsi dissoute; mais quoique j'eusse pu facilement obtenir du service dans le royaume d'Étrurie, je m'abstins de faire aucune démarche dans cette vue, regardant ce service comme étant plutôt humiliant qu'honorable, car la manière dont notre légion s'était vue congédiée avait été honteuse et étrange à la fois. On nous avait donné l'ordre de nous rendre à Lucques, et lorsqu'on nous y eut rangés en bataille, on proclama notre dissolution en notre présence de la légion italique, dont l'artillerie était prête à faire feu sur nous; de cette même légion italique, dans laquelle j'avais franchi comme soldat le grand Saint-Bernard! Nous nous sentîmes frémir d'indignation, mais il fallut pourtant avaler cette amère pilule.

Ce fut de cette manière inouïe et révoltante que les Français armèrent une légion italique contre une autre légion italique, qui ne leur avait pourtant pas été inutile, et qu'ils détruisirent cette dernière parce que son existence n'était plus en rapport avec leur politique. J'aurais pu alors entrer dans le royaume de Naples, si je l'eusse voulu, en profitant du traité de Florence; mais j'aurais cru m'abaisser en faisant cette démarche. De sorte que, jugeant

mieux de ma position, je pris une feuille de route et me rendis à Milan. Mon ami Lonati me conduisit chez les banquiers Soresi, auxquels ma lettre de change avait déjà été payée à vue. Je touchai ainsi mille livres qui étaient pour moi un trésor. Là je conçus le dessein, qui me paraissait alors très-grand, d'entrer au service de l'armée française, qui à cette époque était encore en Égypte. Outre que c'était satisfaire à mon désir de connaître ces régions lointaines, j'aurais pu, en m'embarquant à Tarente, traverser le royaume de Naples, non à la faveur de l'édit royal, mais comme officier au service de la France. Je retournai donc avec ce projet en Toscane, où le général Murat avait le commandement suprême des troupes françaises qui, de ce côté de l'Italie, s'étendaient jusqu'à la Pouille. En me faisant annoncer chez lui, je rencontrai un grenadier qui sortait de son appartement où il l'avait exercé à l'escrime, et je fus aussitôt introduit. Il avait alors à peine dépassé l'âge de trente ans, était fort beau de sa personne, d'un aspect martial, et vêtu avec une élégance recherchée. Je craignais, pauvre lieutenant que j'étais, de ne pouvoir lui parler, mais je le trouvai d'une affabilité parfaite; et quand je le priai de m'envoyer en Égypte, il me demanda si j'avais des parents dans le royaume et pourquoi je ne voulais pas me prévaloir de l'amnistie du roi de Naples, garantie par la France; je lui répondis que

mon père était fort aisé et m'appelait dans la famille, mais que j'aimais mieux suivre la carrière militaire; que, de plus, je détestais le gouvernement de Naples. Je lui racontai alors mes vicissitudes politiques et militaires, en mettant sous ses yeux, avec mes *états de services*, un certificat du général Lecchi, relativement à ma conduite dans la campagne de Marengo. Non-seulement ma grande jeunesse, qui touchait encore à l'adolescence, mais mon ardent enthousiasme dut produire sur son âme une impression profonde, puisqu'il me demanda ce qu'il pouvait faire pour moi. Je lui répondis que je désirais seulement aller en Égypte afin d'être incorporé dans l'armée. Le général Murat me donna un ordre pour que j'y fusse reçu avec le grade de capitaine, et que je m'embarquasse à Tarente, sur le premier bâtiment français destiné à faire voile pour Alexandrie. Qui aurait pu prévoir alors que les destinées de ce brave guerrier, celles de ma patrie et les miennes, seraient aussi étroitement liées entre elles, et auraient un commun résultat aussi triste! Je me voyais au comble de mes désirs; j'étais enfin heureux, je venais de recevoir d'autre argent de mon père, et une lettre pleine d'affection de mon frère Florestan, qui était à Naples entre les mains des chirurgiens pour se guérir de la blessure terrible qu'il avait reçue, plus de deux ans auparavant, au siége d'Andria.

CHAPITRE IX.

(1801 ET 1802.)

J'arrive à Naples. — Je revois mon frère Florestan. — Je vais dans la maison de mon père. — Suicide d'un de mes amis, lié aussi avec Florestan. — Je me rends à Tarente, afin de m'embarquer pour l'Égypte. — Je retourne à Milan. — Conspiration pour révolter le royaume de Naples. — Je suis arrêté à Rome par le gouvernement papal. — Mis en liberté, je retourne au sein de ma famille, que je quitte de nouveau pour aller à Milan.

Je me mis en route, et après avoir traversé la Toscane et la Romagne, j'entrai dans les Abbruzzes. J'arrivai à Chieti, où un général français avait ses quartiers. Il recevait chez lui le soir, et on y jouait au pharaon, jeu auquel tous les officiers laissaient leur argent. C'est une chose dont on ne peut s'étonner assez, que dans une armée bien ordonnée, on puisse souffrir qu'un général se permette un acte aussi contraire à la discipline. Quoique le souvenir de ce qui était arrivé à Fabrizio Poerio, à Pavie, fût profondément gravé dans mon esprit, je

n'en voulus pas moins, excité par une certaine vanité de jeune homme, risquer une petite somme, et de mise en mise je finis comme les autres par perdre tout ce que j'avais. Quels furent alors mon chagrin et ma consternation! c'est ce que je laisse au lecteur à imaginer. Je ne savais plus que faire. Absolument sans argent, je ne pouvais non-seulement m'embarquer, mais il m'était impossible d'arriver jusqu'à Tarente. Entre les pensées diverses qui s'agitaient dans mon esprit, je m'arrêtai à celle d'aller à Naples chez mon frère Florestan; mais quels moyens avais-je pour faire ce voyage? Cependant, comme les jeunes gens font aisément connaissance, j'eus la bonne fortune de rencontrer un capitaine de l'état-major napolitain, Corse par sa naissance, et qui se nommait Carlo Questa, lequel, devant partir pour la capitale, m'offrit obligeamment de m'emmener avec lui, et en outre de me prêter ce qui me serait nécessaire pour les dépenses du voyage. En nous éloignant de Chieti, nous commençâmes, chemin faisant, à nous entretenir sur différents sujets. J'avais alors toute la pétulante vivacité de ma grande jeunesse, et comme il était d'un caractère quelque peu querelleur, nous en vînmes à une altercation sur les affaires politiques, à l'égard desquelles nous n'étions point d'accord; les choses allèrent si loin, que nous fûmes deux fois sur le point de nous battre en duel; mais à la

fin nous nous réconciliâmes et nous achevâmes notre voyage en bons amis, comme nous étions partis.

Dès que je fus à Naples, je m'empressai d'aller embrasser Florestan, et je fus frappé de stupeur en voyant sa poitrine qui avait subi, par la main du chirurgien, une incision dans toute sa longueur, à cause d'une blessure qu'il avait reçue deux ans auparavant. Dans le centre de la plaie on voyait un tube de gomme élastique qui entrait profondément et d'où le sang sortait. Bruno Amantéa, le premier et le plus habile chirurgien qui fût alors à Naples, et qui le traitait, avait exprimé le désir qu'avant de commencer l'opération dangereuse dont il s'agissait, le patient fût tenu fortement par quatre hommes robustes, pour qu'il ne pût faire le plus léger mouvement; mais Florestan résista, voulant demeurer libre, et telle fut son intrépide fermeté d'âme, en subissant une douleur si aiguë, qu'il excita l'admiration non-seulement des assistants, mais encore celle du chirurgien qui l'opérait et qui lui dit : *Vous n'êtes point fait de chair, mais de fer*. Il ajouta qu'il ne pouvait prolonger sa vie qu'au moyen de la conduite la plus régulière, et qu'en agissant autrement il abrégerait inévitablement ses jours. Florestan répondit qu'il préférait un mois de vie passé à son gré à un siècle de lutte et de privations : et l'expérience a démontré depuis, combien les

médecins se trompent en voulant faire les prophètes avec les jeunes gens; car Florestan, avec sa poitrine toujours ouverte depuis lors, a suivi la carrière militaire pendant l'espace de quinze ans, à une époque de guerres continuelles et sans repos.

Il était généralement aimé à Naples, où tous ceux qui, pour des causes politiques, avaient été persécutés par le gouvernement, allaient maintenant la tête levée, parce que le roi, devenu presque l'esclave de la France, dont les troupes occupaient les provinces baignées par l'Adriatique, en conséquence des traités consentis, n'osait pas tourmenter les patriotes. Florestan avait dans sa maison un officier d'artillerie, jeune homme excellent et bien élevé: Aquilée était sa ville natale, et son nom Romanelli; c'était pour mon frère un compagnon aimable et affectueux. Tous les amis de Florestan avaient le désir de me connaître, ce qui m'était extrêmement agréable, et nous aurions mené ensemble la vie la plus gaie, sans la tentation de ce maudit jeu qui l'avait entièrement épuisé à Naples comme je l'avais été à Chieti. Nous trouvant dans une pareille détresse, nous résolûmes d'aller en Calabre faire une visite de peu de jours à notre bon père, et d'obtenir de sa tendresse le remède à nos écarts de jeunesse. Nous nous mîmes donc en chemin, et nous rendîmes à Squillace dans la maison paternelle. Je laisse à imaginer quelle fut la joie qu'éprouvèrent à notre

arrivée inattendue, et notre père et tous les nôtres, en embrassant les deux enfants de prédilection de la famille, et que l'on avait désespéré de jamais revoir : l'un à cause de la blessure dangereuse qu'il avait reçue, l'autre parce qu'on l'avait cru mort pendant quelque temps, faute de recevoir de ses nouvelles. L'étonnement ne fut pas moins grand au récit de mes vicissitudes précédentes, et ils ne pouvaient se figurer comment, dans un âge si voisin encore de l'adolescence, j'avais pu supporter tant de fatigues et surmonter tant de dangers. Notre séjour à Squillace fut cependant de très-courte durée, en raison de l'empressement que nous avions tous les deux de retourner dans la capitale. Notre père, voyant en moi la ferme résolution et la vive impatience d'aller en Égypte, touché d'une autre part de l'état déplorable de Florestan, dont on croyait la blessure incurable, nous pourvut amplement d'argent, au delà même de ce qui nous était nécessaire; et ayant pris ensuite un affectueux congé de la famille, nous nous hâtâmes de nous rendre à Naples.

Peu de jours s'étaient à peine écoulés que nous fûmes inopinément frappés d'un événement tragique. Romanelli demeurait, comme je l'ai dit, avec mon frère et moi : un soir, entre autres, il témoigna le désir que nous soupassions tous les trois ensemble, ce que nous fîmes; avant d'aller nous

mettre au lit, il nous dit avec tristesse combien il éprouvait de chagrin à l'idée de se séparer de nous, lui devant aller à Aquilée, moi à Tarente, et Florestan rester à Naples. Le matin suivant il demanda à rester seul dans la maison jusqu'à deux heures de l'après-midi, parce qu'il attendait quelqu'un à qui il avait à parler d'une affaire très-importante. Mon frère et moi sortîmes alors pour faire un tour dans la ville en suivant chacun une direction différente. Les deux heures étant déjà passées depuis quelque temps, je vois, en m'approchant de la maison, une foule assemblée devant la porte avec des gens de la police et des soldats. Je demande la raison de ce rassemblement à une personne de laquelle j'étais complétement inconnu, et qui me répond qu'un brave et digne jeune homme, appelé Florestan Pepé, s'était tué d'un coup de pistolet; que son cadavre était étendu sur un sopha, dans l'antichambre, qu'il avait la tête fracassée et couverte de sang, que le pistolet déchargé était à ses pieds, et que l'on attendait le commissaire de police pour ouvrir la porte, à travers la serrure de laquelle on apercevait cet affreux spectacle! A cette nouvelle inattendue je demeurai pétrifié, immobile, anéanti au point de ne plus avoir une idée distincte de ce qui se passait autour de moi. Deux personnes de ma connaissance qui, heureusement, passaient en ce moment, m'arrachèrent de là et me conduisirent chez l'une d'elles.

Pendant ce temps j'étais oppressé d'une angoisse dont aucune parole ne saurait donner l'idée; mais tout à coup je vois entrer Florestan qui, en me voyant, me dit : *Notre pauvre ami s'est tué!* A cette vue, à ces paroles, ma douleur devint moins intense, car je ne laissai pas toutefois de m'affliger vivement, ainsi que mon frère, de ce funeste événement qui nous privait d'un ami. Ce jeune homme était camarade de collége de mon frère et était allé demeurer avec lui pour le soigner. Tel avait été d'abord mon saisissement, qu'il ne m'était pas venu un seul instant la pensée que le suicidé pût être le malheureux Romanelli dont le caractère était si calme et si plein de sérénité; d'autres circonstances encore ne m'avaient d'ailleurs pas permis de concevoir cette affligeante idée. Sur une feuille de papier que l'on trouva sur sa table, il avait écrit qu'une violente passion d'amour qu'il avait conçue depuis longtemps, l'ingratitude de celle qu'il aimait et la jalousie insupportable que lui causait son rival, lui rendaient désormais la vie odieuse, et que ne voyant pas d'autre moyen d'échapper à tout ce qu'il souffrait, il s'était déterminé à prendre ce parti désespéré. Ainsi finit cet infortuné jeune homme que ses excellentes qualités rendaient digne d'un meilleur sort.

Quelques jours après ce tragique événement, plein du regret d'être obligé de quitter Naples, et

plus encore de me séparer de Florestan, je partis pour Tarente, où, en arrivant, je me présentai au général Soult, qui depuis est devenu maréchal de France et qui commandait alors le corps de troupes françaises campé dans cette partie du royaume. Lorsque je lui eus exposé l'ordre que j'avais reçu et le désir que j'avais de m'embarquer pour l'Égypte, il me dit qu'il était désormais trop tard, parce que les troupes françaises, en vertu d'une convention faite avec les Anglais, évacuaient déjà ce pays; il ajouta cependant que, si je ne voulais pas renoncer à l'espérance d'être employé, je ferais bien de retourner auprès du général Murat, à Milan. Il me donna en conséquence une feuille de route, et je me remis en voyage pour ma nouvelle destination, le cœur plein de tristesse; car bien que j'eusse à peine atteint alors ma dix-huitième année, je n'en faisais pas moins de sérieuses réflexions en moi-même sur le léger et rapide changement de l'armée française en matière d'opinions politiques. A peine entendait-on prononcer, pour la forme et encore avec effort, les mots de liberté et de république; tandis que le nom du premier consul Buonaparte retentissait de toutes parts. Le roi de Naples, en même temps, prodiguait des gratifications mensuelles aux généraux et aux officiers supérieurs des troupes françaises, afin qu'ils empêchassent l'union et la bonne intelligence de celle-ci avec les patriotes des

provinces qu'elles occupaient; et ces largesses ne laissaient pas de peser sur le peuple. D'ailleurs, le peu d'officiers français qui protestaient de leur amour et de leur fidélité aux principes républicains n'auraient hésité, eu aucune manière, à exécuter aveuglément les ordres émanés du premier consul.

En traversant la Pouille et les Abbruzzes, où je m'aperçus que l'espérance d'un changement de gouvernement n'était pas encore éteinte parmi les patriotes, j'entrai dans la Romagne et arrivai à Ravenne, par la voie d'Ancône et de Pesaro. J'y retrouvai le bataillon des officiers qui avait fait la guerre en Toscane, et qui, par l'ordre du gouvernement cisalpin, devait être dissous et congédié. Tous cependant étaient déterminés à faire une nouvelle révolution dans le royaume de Naples. Ils étaient dirigés par Vincenzo Pignatelli, frère de Ferdinand prince de Strongoli, qui avait été décapité, avec son autre frère Mario, à Naples, en 1799, au mépris de la fameuse capitulation. Non-seulement moi, qui, dans tout le feu de la jeunesse, étais animé du plus ardent patriotisme, mais tout autre d'un âge plus avancé qui eût ressenti comme moi l'amour de la patrie n'aurait certainement pas négligé cette occasion de concourir de tout son pouvoir au bonheur de son pays. Vincenzo Pignatelli, le dernier de ses frères, était un excellent jeune homme qui, à

cause de sa position, m'inspirait une certaine confiance. Son autre frère était général, et lui se trouvait chef d'escadron au service de la république cisalpine. Pour mettre en œuvre cette tentative de soulèvement, il avait obtenu du ministère de la guerre à Milan un congé indéfini. Outre cela, les Bolonais avaient promis leur concours en hommes et en armes, et toutes ces circonstances n'étaient point ignorées des habitants de Bologne. Mes anciens compagnons d'armes du bataillon des officiers se réjouirent, en me voyant, de ce que j'étais arrivé parmi eux dans un moment si opportun et si conforme à mes dispositions naturelles. Ils me conduisirent auprès de Vincenzo Pignatelli, qui me parla des grandes correspondances qu'il avait dans les Abbruzzes, où à notre apparition, ajoutait-il, des milliers de patriotes accourraient à notre secours. Selon le plan qu'il développait, nous aurions pris position sur les hauteurs de la montagne appelée de la *Matrice*, et les Français seraient restés simples spectateurs : et puisque le ministre de la guerre de la république cisalpine lui avait tacitement permis d'exécuter cette entreprise, la réussite ne devait pas en être indifférente au général Murat lui-même. Je demandai un fusil et une giberne, prêt à suivre mes compagnons. Avant la soirée du même jour, je fus appelé de nouveau par Pignatelli, qui désirait me parler. Je me rendis auprès de lui ; il me de-

manda si je pourrais aller à Milan à mes propres frais pour y porter quelques lettres à ses amis, et leur dire de vive voix de se hâter d'envoyer des cartouches et de l'argent, afin de pourvoir aux dépenses de première nécessité, et se mettre en état de pénétrer par la voie des montagnes dans les provinces aquiléennes. Les personnes avec lesquelles je devais conférer étaient Giuseppe Abbamonti et Michel Procida, qui fréquentaient le ministre de la guerre. Je n'hésitai point à accepter cette mission, et, tout fier d'en être chargé, je partis de Rimini.

En arrivant à Bologne, il s'y offrit à mes yeux une scène de nature à enflammer mes plus chères espérances : sur la place du palais communal, je vis la garnison française de cette ville rassemblée et sous les armes; elle était d'environ trois mille hommes et avait une attitude hostile contre la garde nationale bolonaise qui ne voulait pas se soumettre aux ordres expédiés de Milan, par le général Murat, de réformer les compagnies d'élite, toutes animées de patriotisme et de nationalité. Le général français (qui se nommait Gobert, si je m'en souviens bien) désirait terminer à l'amiable ce point de discorde; mais s'étant irrité des réponses hardies d'un grenadier de la garde nationale de Bologne, il s'élança pour lui arracher ses épaulettes de laine rouge. A cette vue, un autre grenadier, du canon de son fusil, frappa le général sur la tête, de manière à en

faire jaillir le sang. Le général, afin d'éviter une émeute dans cette ville populeuse, fit retirer ses troupes dans leurs quartiers, et je sus depuis qu'il ne donna aucune suite à cette insulte, mais que les ordres de Murat furent exécutés. La jeunesse italienne, dans ces moments d'agitation, ressentait fortement l'aiguillon de la nationalité, et s'y opposer brusquement était une chose périlleuse. Déjà, à Brescia et dans d'autres villes de la Lombardie, il s'élevait des rixes continuelles entre les nationaux et les autorités militaires françaises.

Je partis bientôt de Bologne, animé du désir d'exécuter promptement le mandat qui m'avait été confié; mais arrivé à Plaisance, je trouvai le Pô tellement débordé, que personne n'osait le traverser. Mon impatience de passer outre devint telle, qu'elle n'aurait pu être plus grande quand le salut de ma patrie eût dépendu de la nécessité de vaincre cet obstacle et de la prompte exécution des ordres que j'avais reçus. Un courrier de cabinet, expédié de Rome à Paris, voulut absolument traverser le fleuve, et je l'accompagnai. Il fallut alors entrer dans un bateau extrêmement léger, attendu que la campagne, inondée environ quinze milles à la ronde, n'était pas partout au même niveau, et que se trouvant de temps en temps au-dessus de l'eau, il fallait y traîner le bateau avec des cordes; c'est ce qui fit que nous perdîmes un jour entier dans ce passage,

et non sans courir grand risque d'être submergés. Beaucoup d'habitants des campagnes environnantes, complétement inondées, s'étaient réfugiés dans la partie supérieure de leurs maisons, déplorant les pertes qu'ils avaient souffertes et craignant en outre pour leur propre vie.

Heureusement échappé à ce danger, j'arrivai enfin à Milan, où je me promettais d'être accueilli comme un chargé d'affaires de haute importance. Mais Abbamonte et Procida s'empressèrent de m'exhorter à me cacher, si je ne voulais être pris et escorté par des gendarmes au delà des confins de la république. Voilà donc la liberté dont on jouissait dans ce pays! j'en demeurai consterné, indigné. Procida me cacha toutefois dans sa maison et me raconta que les velléités d'indépendance qui s'étaient manifestées à Bologne, à Brescia et dans d'autres grandes villes de la Lombardie, avaient provoqué, de la part du consul Buonaparte, des ordres fulminants pour que les fantaisies révolutionnaires des Italiens fussent réprimées et promptement éteintes; enfin, pour que la tentative de Rimini, à laquelle le bataillon des officiers donnait une grande force, fût étouffée avant de naître. Procida me dit, en outre, que Murat lui-même et le ministre de la guerre cisalpin, pour avoir fermé les yeux et dissimulé les tentatives opérées dans les Abbruzzes, se trouvaient jusqu'à un certain point

compromis, et que pour n'en être pas regardés comme les complices, ils étaient obligés d'agir avec rigueur. Comme on croyait que Milan était le centre des conspirations, plusieurs patriotes en furent chassés, et beaucoup d'autres mis en arrestation. Mon nom était inscrit dans la liste de ceux qui devaient être arrêtés, parce que j'avais été dénoncé comme ayant parcouru les Calabres, la Pouille et les Abbruzzes, dans l'unique vue de conspirer. Parmi ceux qui furent expulsés de Milan se trouvait le marquis de Montrone, jeune homme alors, et que sa conversation aimable et versée dans les lettres faisait distinguer parmi les hommes de mérite. Il était à cette époque un des républicains les plus ardents; mais au milieu des vicissitudes subséquentes de Naples, il devint ami de tout pouvoir quelconque. Les patriotes italiens ne faisaient autre chose que lire la prose d'Alfieri et déclamer ses poésies, principalement celles qui étaient dirigées contre la France, et ce n'était pas sans raison.

Je voyais donc s'évanouir les espérances que j'avais conçues de faire la guerre en Égypte, ou même dans la république cisalpine, où Murat, dont je m'étais promis la protection, me regardait comme un perturbateur. Giovanni Procida, frère de Michele, devant se rendre en Calabre pour veiller aux intérêts de sa famille, me conseilla de venir avec lui et de rentrer dans la maison de mon père.

Nonobstant la répugnance que j'avais à me décider à cette démarche, le manque d'argent dont je ne commençais que trop à me ressentir, me détermina à prendre ce parti. En conséquence je me mis en chemin pour Naples avec Procida. Arrivé à Rome, je me vis au bout de deux jours arrêté inopinément et jeté en prison. Heureusement pour moi, le chevalier Placido San Severino, parent du baron Marcellinara, se trouvait dans cette ville; et comme il connaissait le ministre plénipotentiaire de France et le gouverneur de Rome, il agit avec tant de zèle, qu'il parvint à les persuader tous les deux en les assurant que mon dessein était de me rendre en Calabre, au sein de ma famille, et qu'il réussit à me faire mettre en liberté, sans qu'il fût question des affaires de Rimini. De Rome, nous nous acheminâmes vers Naples où, étant arrivé, je ne trouvai plus mon frère Florestan qui était allé en Calabre, mais en sa place mon autre frère Jean-Baptiste qui, dans un autre temps, m'avait servi de père.

Le gouvernement de Naples ne pouvait ignorer que j'eusse participé aux mouvements projetés de Rimini, qui étaient déjà bien connus à Rome; mais le roi de Naples se tenait sur la défensive, et n'osait même, depuis le traité de Florence, recommencer les arrestations et irriter de nouveau les esprits déjà profondément ulcérés par les récentes horreurs commises en 1799. Il me serait impossible d'expri-

mer le chagrin que j'éprouvai pendant le peu de temps que je passai alors à Naples, sans parler de l'ennui insupportable que je devais subir durant mon séjour en Calabre. Arrivé dans la maison paternelle, au sein des affections de la famille, ni mes parents, ni mes frères, ni tant d'amis et de relations nouvelles, ni la lecture, ni la campagne, ni la chasse pour laquelle je n'eus jamais de goût, ne pouvaient me calmer, pas même me distraire pour quelques instants des tristes pensées qui me déchiraient le cœur, en voyant s'évanouir en fumée tant de belles espérances que j'avais conçues dans ces derniers temps d'agitation. Ma patrie se présentait à mes yeux comme humiliée par la présence des Français, en même temps qu'opprimée sous le joug des princes régnants, dont l'abjecte soumission aux pieds de la France augmentait la haine et le mépris qu'ils m'inspiraient déjà. Je passai une grande partie du jour enfermé dans une chambre, pleurant comme on pleure une amitié éteinte, et le cœur dévoré d'une rage inexprimable, qui, pour peu qu'elle eût été plus loin, aurait dégénéré en folie. Sans cesse j'accusais le destin de ne m'avoir pas fait mourir dans la défaite de la colonne de Schipani. J'éprouvais cependant le besoin d'exhaler ma douleur dans mes larmes, car dans mes larmes seules je trouvais un peu de soulagement. A cet âge où les passions fermentent avec tant de force, toute

contrariété sérieuse devient un véritable tourment. Mon père et ma mère, mes frères, mes sœurs, me voyant plongé dans une si profonde tristesse, n'osaient pas même me consoler. Florestan, avec sa poitrine toute ouverte, aimait encore la chasse et les chevaux. Stefano, l'aîné de tous mes frères, par la tendance de ses opinions favorables à la monarchie, et, qui plus est, au dévouement à la personne du roi Ferdinand, ne sympathisait point de ce côté avec moi; il était doué, cependant, d'une âme noble et bienveillante, quoique peu énergique. Il se plaisait à la lecture de Quinte-Curce, de Virgile, d'Horace et de Metastase, mais jamais il n'aurait lu une seule page d'Alfieri; néanmoins il lisait beaucoup Tacite.

Mon séjour dans le royaume m'était devenu désormais intolérable à cause de mon invincible aversion contre le gouvernement, jointe à la crainte que ma juvénile imprudence ne m'attirât encore quelques nouveaux malheurs. Espérant que les persécutions contre les patriotes auraient cessé dans la république cisalpine, je résolus de m'y retirer pour y vivre en paix, sinon au service militaire, du moins avec la pension que mon père me ferait; et il était d'une si grande bonté, qu'il m'aurait accordé tout ce que j'aurais osé lui demander. Une fois arrêté à cette résolution, je me rendis à Messine où je pris passage sur un bâtiment génois chargé d'huile.

CHAPITRE X.

(1802 A 1803.)

Mon naufrage dans la rade de Fiumicino, près de Rome. — Je me rends dans cette capitale. — Je retourne à Naples. — J'imagine une vaste conspiration pour la formation de laquelle je parcours les Calabres. — Je vais de nouveau à Messine et je retourne à Naples. — Mon arrestation; je suis condamné à être enfermé à vie dans la fosse du Maritimo. — Je suis conduit enchaîné à ma destination.

A la faveur d'un vent propice, le vaisseau arriva en peu de temps, vers le soir, à la hauteur de Capri. Mais le matin suivant, 15 mai, la mer commença à grossir au point que dans l'après-midi elle devint tout à fait orageuse. Le capitaine me disait que pendant quarante ans de navigation il ne l'avait jamais vue aussi terrible. L'équipage proposa d'alléger le bâtiment d'autant d'huile que l'on pourrait. On délia les tonneaux qui étaient sur le pont, et l'huile fut répandue, mais il était impossible, à cause de la fureur de la tempête, de faire monter ceux qui étaient dans la cale et qui composaient la plus forte partie du chargement. En voyant les

efforts inutiles que l'on faisait pour effectuer cette opération, je compris le peu de probabilité de salut qui nous restait, et, en me concentrant dans mes pensées, je me trouvai plus philosophe que je ne l'aurais supposé. Je considérais la fragilité et les soins frivoles de la vie, et sans me plaindre d'être bientôt sur le point de la perdre, tout jeune que j'étais, je me disais en moi-même qu'elle serait supportable, et même douce peut-être, si elle n'était pas troublée par tant de folies humaines; j'ajoutais intérieurement que si je parvenais jamais à échapper à ce péril imminent, je saurais jouir autrement de ma jeunesse et de ma robuste santé. Au milieu de ces réflexions, le peu d'expérience que j'avais alors du cœur humain était évident. L'attitude du capitaine était celle d'un homme courageux et ferme en présence du danger; mais il n'en était pas ainsi des autres marins, car la plupart d'entre eux, abattus et découragés, récitaient des litanies en latin, sans en comprendre un mot. L'un pleurait pour sa femme, l'autre pour ses enfants, l'autre pour la perte imminente de sa vie. Sur ces entrefaites je leur entends pousser un cri de joie provenant de ce qu'ils se croyaient en vue de Cività-Vecchia. Illusion qui s'évanouit bientôt, et déjà les vagues de la mer, formidables par leur volume et par leur violence, nous poussaient vers le rivage fatal. En voyant le naufrage inévitable, ils prirent le parti de déployer

le plus de voiles qu'ils pourraient, pour que le vent, poussant le bâtiment avec plus de violence encore vers la plage, l'engageât plus avant dans le sable, et à peu de distance de la terre. Nous touchons enfin le fond, et le timonier ne gouverne plus. On ne pouvait se soutenir sur le pont, tant parce que les flancs déjà ouverts du navire s'enfonçaient rapidement sous l'eau, que par l'effet de l'huile que l'on avait répandue et qui faisait glisser. Au milieu des secousses imprimées au vaisseau, deux marins lancés dans la mer y laissent la vie. Ne sachant que faire dans ce désastre, j'embrasse le grand mât, et je deviens en butte non-seulement aux vagues, qui souvent m'ôtent la respiration, mais encore à une quantité de cordages qui frappaient violemment mes épaules et ma tête découverte. Qui le croirait! c'était la lecture de Télémaque, faite plusieurs années auparavant, qui m'avait donné l'idée en ce moment de m'attacher au grand mât. Tout l'équipage, plus expérimenté que moi, s'était réfugié du côté du timon et, de cet endroit, le capitaine me criait que je ne pourrais résister seulement un quart d'heure à la situation terrible où je me trouvais. Quoique me détacher du mât pour aller les rejoindre fût une entreprise extrêmement périlleuse, comme il ne me restait plus d'autre moyen de salut, saisissant le moment le plus favorable, je me détache du mât, et je me jette à terre; marchant sur mes

genoux et sur mes mains dans la direction du bord non incliné vers la mer, et le long de celui-ci, en rampant et en glissant, je rejoignis mes compagnons d'infortune. Je leur demandai quelle espérance pouvait nous rester encore, et ils me dirent, que le bâtiment étant neuf et d'une construction des plus solides, il résisterait probablement au choc répété des lames furieuses qui nous poussaient toujours davantage vers la terre. Nous passâmes toute la nuit dans cette horrible perplexité; mais le matin à l'aube du jour la tempête étant devenue moins violente, nous aperçûmes sur le rivage des gens qui nous encourageaient par des signes et par des paroles qu'ils nous transmettaient au moyen d'un porte-voix. Enfin, au bout de deux autres heures, nous résolûmes de tâcher de gagner la terre en nous tenant à de longues cordes fortement attachées au bâtiment. Je craignais, en raison de mon impéritie dans la natation, d'être inévitablement réduit à périr dans ce trajet désastreux, mais le capitaine m'assura qu'il n'était pas nécessaire d'aller à la nage, pourvu que nous nous tinssions bien fermes à nos cordes. Je me mis alors à la file après lui, et je ne me crus véritablement hors de danger que quand je touchai la terre avec mes pieds, et que la mer ne nous en sépara plus. Cette plage était celle de Fiumicino, à la distance d'environ vingt milles de Rome.

Non-seulement j'avais perdu tout mon bagage déposé dans la chambre du capitaine, laquelle chambre avait été détruite par la tempête, mais les vêtements qui me couvraient étaient tout imprégnés d'huile. Heureusement pour moi que j'avais sagement converti en doublons d'or d'Espagne la lettre de change que mon père m'avait donnée sur un banquier de Messine, parce qu'on m'avait dit que je ne pouvais pas perdre sur le change comme cela arrive d'ordinaire. J'avais cousu ces doublons dans une solide ceinture de peau que je portais toujours sur moi; mais je n'eus pas en ce moment l'occasion d'en faire usage, parce que j'avais quelque peu d'autre monnaie d'or dans ma bourse. Après avoir mangé avec une grande avidité dans une détestable taverne, je trouvai un cheval de louage qui me conduisit à Rome. Là, j'eus besoin de plus d'un bain pour me nettoyer de l'huile qui s'était attachée à ma peau avec ténacité. Il me fallut ensuite me pourvoir de linge et des vêtements de première nécessité, puis, ainsi que font les jeunes gens, je passai du nécessaire au superflu, et j'allai bientôt jusqu'au luxe en achetant une montre avec une chaîne et un cachet d'or, ce qui commença à diminuer beaucoup mon argent. Cette légèreté, qui pourtant ne m'était pas naturelle, fut suivie d'une seconde qui devait m'être fatale, ce fut de me laisser persuader de retourner à Naples au lieu d'aller à Milan. Ce même chevalier Placido San

Severino, qui, l'année précédente, s'était employé avec tant de zèle à me faire mettre en liberté par le gouvernement papal, me donna tant de raisons qui me parurent plausibles, qu'il parvint à m'entraîner avec lui à Naples. J'y fus accueilli avec l'affection la plus cordiale dans la maison de mon frère Jean-Baptiste, qui fut extrêmement satisfait de me voir échappé au naufrage. Il en informa mon père en ajoutant que j'avais encore perdu tout ce que je possédais dans ce nouveau désastre. Par je ne sais quelle vanité de jeune homme, j'écrivis aussi à plusieurs amis, en leur annonçant mon malheur, auquel plusieurs d'entre eux n'ajoutèrent pas foi; mais dans ma famille on ne pouvait en douter, puisque le chargement d'huile avait été ordonné et expédié par M. Marincola, noble de Catanzaro.

La secousse morale que je reçus dans ce triste événement de mon voyage de mer fut telle que le souvenir de toutes les infortunes qui l'avaient précédé s'évanouit entièrement. Mon frère aimait à mener une vie d'amusement et de gaieté, ce qui lui donnait un grand nombre d'amis et d'adhérents. Je n'eus pas non plus beaucoup de peine à rencontrer des personnes qui partageaient mes opinions prédominantes; car non-seulement ceux qui avaient acquis de l'instruction nourrissaient presque sans exception des sentiments de liberté, mais le peuple lui-même semblait se repentir et rougissait, pour

ainsi dire, des horreurs qui avaient été commises peu d'années auparavant. Le cardinal Ruffo, en excitant les populations au pillage et aux massacres, comme il l'avait fait en 1799, nuisit encore plus à la cause du roi de Naples, que Robespierre n'avait nui à la cause de la république française. Le système de terreur, suivi par ce dernier, pouvait être en quelque manière justifié par la nécessité impérieuse de réprimer les innombrables ennemis intérieurs, outre les étrangers qui menaçaient d'envahir la France. Mais comment serait-il possible de justifier ou même d'excuser les excès de cruauté et de férocité commis par ordre du cardinal Ruffo, tandis qu'il recevait d'immenses secours d'armes et de troupes de différents souverains, et que les troupes françaises avaient déjà évacué le royaume!

Dans le cours de cette même année, Buonaparte se fit nommer consul à vie en France, et président de la république cisalpine. Les troupes françaises se retiraient du royaume, et le roi Ferdinand revint de Palerme à Naples, où arriva aussi, venant de Vienne, la reine Caroline. Pendant ce temps, un congrès s'était assemblé à Amiens, où l'on continuait les conférences pour conclure la paix entre la France et l'Angleterre.

Tout ce qui se passait alors en France et dans le royaume, et qui éloignait toute possibilité d'une secousse ou d'aucun changement politique parmi

nous, ne suffisait point pour calmer mon âme toujours remplie du désir ardent de la liberté. Je n'avais pu même en être distrait par une forte passion que j'avais conçue pour une très jeune veuve. Que le lecteur se prenne à rire s'il le veut de ce que je vais raconter, mais qu'il suive en même temps les conséquences de l'idée qui s'empara de mon esprit d'entreprendre de soulever le royaume, idée qui n'eut pas peu d'influence sur le reste de ma vie agitée. Il apprendra, en me lisant, à connaître la crédulité des hommes qui se jettent dans une faction, et combien peu on doit accorder de confiance à leurs vanteries.

Je voyais quelquefois Lemaître, marquis de Guardia Alfieri, qui avait été l'un de mes compagnons, en 1799, quand j'étais au secret dans la maison de la Vicaria. Il était tombé dans une grande misère, vivant dans une très-petite chambre d'une misérable auberge, où j'allais lui faire de longues visites, tant parce que sa conversation était instructive (car sa vaste érudition faisait de lui une encyclopédie vivante) que parce qu'il alimentait par son langage mes affections républicaines. Il avait un ami nommé Schinosa, jeune homme riche de la province de Bari, républicain aussi par inclination, quoiqu'il aimât les plaisirs et la dissipation plus encore que la liberté. Après de longues conférences, pendant lesquelles j'avais pris de la confiance en

lui, je lui demandai un jour s'il serait disposé à organiser une conspiration dans la Pouille, en même temps que de mon côté je me chargerais de l'organiser en Calabre. Il m'assura qu'il s'associerait volontiers à mes efforts pour une si grande entreprise. Mes idées, relativement à cette coopération, furent d'abord modifiées, puis approuvées par le marquis Guardia Alfieri, notre oracle. En voici les bases : dire dans les Calabres que l'on avait constitué à Naples un comité central, composé des plus chauds partisans de la liberté ; que ce comité désirait savoir si les Calabrais étaient disposés et en nombre suffisant pour un soulèvement en faveur de la république, et, après avoir obtenu l'assentiment des Calabrais, engager les patriotes éminents de la capitale à profiter de la disposition dans laquelle étaient ces provinces, les plus importantes du royaume. Je commençai alors à me montrer plus qu'à l'ordinaire parmi les patriotes les plus considérés, les plus dévoués à la liberté, les plus compromis, et surtout les plus estimés pour la maturité de leur jugement. Quoique la société du marquis eût un grand charme pour moi, et que je le consultasse sur toutes choses, j'évitai cependant de me faire voir en public avec lui, et je m'abstins même de lui nommer les personnes que je comptais faire croire à la tête de l'entreprise, parce que j'entendais dire que cet homme n'inspirait aucune confiance, que, tout ré-

publicain qu'il était dans le cœur, il manquait de stabilité, et qu'en dépit de son savoir il était entièrement dépourvu de bon sens et de jugement. Tout en occupant mon esprit de ces pensées, je passai un intervalle de six mois pendant lesquels je ne manquai pas de sonder plus d'une fois les opinions de personnes sensées, pour découvrir si elles étaient conformes aux miennes; mais je n'en rencontrai pas une seule qui crût que le moment fût opportun pour tenter un changement. Néanmoins, au lieu de faire mon profit de leur prudence, je voulus plutôt suivre l'impulsion de la passion qui me dominait, passion que mon âge et mon inexpérience pouvaient seuls excuser. Tout est regardé comme facile à cette époque de la vie, et l'on croit aisément à ce que l'on désire. Je partis donc de Naples pour les Calabres au mois de décembre 1802, après avoir pris congé du marquis et de Schinosa, qui me jura que bientôt il partirait de son côté pour la Pouille.

Arrivé à Castrovillari, seconde ville située sur les confins de la Calabre citérieure, je me mis en rapport avec les personnes les plus notables par leurs noms, et par leur zèle pour la liberté. Je leur dis et leur persuadai que j'étais chargé par un *comité central* formé à Naples par les sommités patriotiques, d'examiner si l'on pouvait compter sur le dévouement les Calabrais; et que ce comité était assuré des intentions favorables du gouvernement français; que

d'autres patriotes, avec une mission pareille à la mienne, faisaient en même temps le tour des autres provinces; que les dispositions des Calabrais seraient d'un grand poids pour les délibérations futures du *comité;* qu'à mon retour à Naples, les mouvements d'insurrection se décidant, on expédierait une personne sûre avec les instructions et l'avis final, mais qu'en attendant, il était plus que jamais nécessaire et important de garder sur toute cette affaire le plus profond secret. J'allai répéter les mêmes nouvelles aux patriotes les plus éminents de Tarsia, de Cosenza, de Seigliano, de Nicastro, de Catanzaro, de Maida, de Monteleone, de Tropea et de Reggio, en ajoutant que, pour éviter tout soupçon, je ne devais parcourir que les seules villes qui se trouvaient sur la ligne de Castrovillari jusqu'à Reggio; mais que les vice-comités des villes dans lesquelles je m'étais arrêté devaient également agir à l'égard des villes et des communes circonvoisines. Je remarquai avec étonnement, dans l'exercice de ma commission imaginaire, que des hommes âgés, doués d'intelligence et de jugement, trouvaient tout ce que je leur exposais habilement conçu, ainsi que d'une exécution facile; et qu'il leur paraissait juste que je ne leur découvrisse pas les noms des membres du *comité central*, que je disais moi-même ne pas connaître tous. Mais ce qui m'étonna davantage encore, ce fut l'entière confiance qu'ils mettaient

en moi, et qui, si elle pouvait être accordée à mon patriotisme, déjà bien connu, devait être, d'un autre côté, modifiée en raison de l'âge que j'avais alors, âge qui s'accorde rarement avec le jugement et l'expérience, quoiqu'à la vérité j'eusse déjà éprouvé des traverses assez éclatantes, et peu ordinaires à cette période de la vie.

A Catanzaro, la plus considérable des villes de la Calabre ultérieure, je rencontrai, pour mon malheur, un jeune homme très-habile en matière de conspirations, et qui appartenait à une bonne famille, quoique peu riche. Il avait aussi été envoyé en exil en 1799, et était demeuré pendant plusieurs mois à Paris. Médiocrement versé dans les lettres, initié dans les premiers grades de la franc-maçonnerie et, ce qui valait encore mieux, infatigable dans l'action, il était dominé par une ambition pour ainsi dire fébrile. J'indiquerai toujours son nom par X... pour ne pas compromettre sa tranquillité, parce qu'il est en Italie. J'aurai plus d'une fois occasion dans la suite de parler de ce jeune homme. Voulant prendre sur lui la direction de toute la conjuration en Calabre, il insistait fortement pour savoir les noms des membres du comité central, curiosité trop juste, quoiqu'un peu indiscrète; son emprisonnement en 1799, et antérieurement, puis son exil et la manière grave dont il avait été compromis, lui donnaient en quelque sorte des droits à la confiance. Or, pour ne pas rompre avec

lui, je fus contraint de lui nommer, parmi les membres du comité supposé, des personnes très-connues et faites pour inspirer la confiance, entre autres les deux frères Pignatelli, Francesco prince de Strongoli, qui avait été mon général en Toscane, et Vincenzo, qui avait conspiré en Romagne quoiqu'il habitât Milan et qu'il fût chef d'escadron au service de la république cisalpine. X... se montrant satisfait de ces informations, se mit promptement à correspondre avec les patriotes avec lesquels j'avais eu des conférences dans les Calabres, et à étendre ainsi plus amplement les fils de la conspiration.

Mais si je rencontrai partout des hommes faciles et crédules, se prenant à mon langage, il n'en fut pas de même au sein de ma famille, où je m'arrêtai pendant huit jours seulement; et lorsque je confiai à Florestan ce que j'avais fait, au lieu de l'approuver il le blâma, comme étant d'une réussite impossible; il me dit qu'il regardait mes démarches non-seulement comme imprudentes, mais encore comme dangereuses et de nature à me conduire à ma ruine. Je persuadai à mon pauvre père que j'attendais des ordres pour être appelé au service militaire de la république cisalpine, ce qui ne lui déplaisait point, parce qu'il désirait beaucoup de me voir hors du royaume, pour que je ne fusse point inquiété par le gouvernement, à cause de mes imprudences dont je ne pouvais me corriger. Je revis

à Tropea le pauvre Jerocades, déjà bien changé par les années, et confiné par ordre du gouvernement dans un couvent voisin de Pargaglia sa patrie; il y était, du reste, environné et assisté de tous ses parents. J'eus des conférences à Reggio avec Girolamo Arcovito (le même qui depuis, en 1820, fut l'un des présidents du parlement napolitain), et je le compromis assez sérieusement. Je m'y entendis aussi avec Carlo Plutino, membre de l'une des premières familles de la ville, et qui avait beaucoup souffert en prison avec sa femme, en 1799. Je trouvai dans sa maison le comte Milano, également persécuté à la même époque. J'avais déjà eu des entretiens sur l'objet que j'avais en vue, à Monteleone, avec un certain Scruglio, dont le frère fut ensuite député au parlement, et avec un nommé Gatti qui avait été mon compagnon d'exil en France. De Reggio je passai à Messine, où je m'embarquai pour retourner à Naples.

Je croyais déjà avoir fait dans mon voyage le plus important de cette grande œuvre, et j'espérais qu'en exposant aux principaux patriotes de Naples les dispositions favorables des Calabrais, ils se détermineraient sans peine à envoyer quelqu'un investi de leur confiance, pour vérifier mes assertions; enfin, que profitant ensuite de mes efforts, ils se décideraient à se constituer en *comité*. Mais je m'aperçus bientôt que je battais l'eau inutilement,

et que bien qu'ils fussent très-satisfaits de toutes les assurances que je leur donnais relativement aux Calabrais, ils répondaient néanmoins qu'il fallait attendre un moment plus favorable, et que quand il serait venu on ferait usage comme d'un trésor, des bonnes dispositions des Calabrais. Schinosa était véritablement allé dans la province de Bari, où il ne songeait à autre chose qu'à vivre en famille et à se divertir; s'il eût organisé dans la Pouille une conjuration semblable à celle que j'avais préparée dans les Calabres, mon entreprise de jeune homme, qui certainement ne pouvait encore obtenir l'effet désiré, aurait du moins intimidé notre faible gouvernement. Mais comme je ne perdais point l'espérance, j'écrivis de Naples à X... qu'il fallait étendre toujours davantage la conspiration préparée en Calabre; que le *comité central*, quoiqu'il procédât lentement, marchait cependant d'un pas assuré. Cinq mois s'étaient déjà écoulés sans que le gouvernement se fût seulement douté d'une conjuration déjà connue par des milliers de Calabrais, et l'on ne doit pas s'en étonner, si l'on se souvient que les excès commis par le gouvernement en 1799, au lieu d'abattre avaient encore plus fortifié l'âme des patriotes, et tellement accru leur nombre, que l'on ne comptait que bien peu de citoyens des classes civiles qui ne fussent les ennemis déclarés du gouvernement. Il s'ensuivait qu'il était extrêmement

difficile de trouver un dénonciateur, parce qu'un homme capable d'une telle action se serait perdu à jamais dans l'estime de tous. Et si X... n'eût pas commis deux graves imprudences, on n'aurait jamais pu rien découvrir. Mais comme il était d'un naturel implacable, étant devenu l'ennemi de l'un des complices, il l'irrita au point que ce dernier le fit dénoncer par une autre personne. L'autre grande faute de X... fut de conserver dans sa maison toute la correspondance relative à la conjuration, de sorte, que lorsqu'il fut arrêté, on trouva chez lui toutes mes lettres qui, bien qu'elles fussent écrites avec des noms supposés et des phrases convenues, suffirent à un gouvernement timide et despotique pour en tirer les preuves de la conspiration. Dès que je sus qu'il était arrêté, j'en parlai au baron Poerio, célèbre avocat, dont j'aurai à faire mention plus d'une fois, et il me conseilla de fuir, ou du moins de me cacher. Je m'en tins au second parti, mais je fus si lent à le prendre, qu'un matin, au point du jour, une quantité de gens armés, conduits par un certain Rafaël Bosco, commissaire du gouvernement (le même qui, dans la junte de Vanni, avait été la terreur de Naples), vint arrêter non-seulement moi, mais mon frère Jean Baptiste. Bosco avait cru trouver des armes et des hommes armés dans notre appartement, situé sur la rue del Grottone di Palazzo, où nous demeurions, et pro-

céda par cette raison avec des précautions infinies. Mais en voyant que toutes les armes qu'il avait rêvées se réduisaient à une seule épée, et les gens armés à un seul serviteur pacifique, il dit à mon frère et à moi que nous étions arrêtés au nom du roi, comme prisonniers d'État, et il nous conduisit au fort du Carmine, où il nous annonça comme tels au gouverneur, lui parlant à haute voix. Ce gouverneur, appelé Lamarra, avait été colonel sous le cardinal Ruffo. Être qualifié de prisonnier d'État et gardé étroitement était peu de chose pour moi; mais c'était un grand sujet de terreur pour mon pauvre frère Jean-Baptiste, qui s'y trouvait sans motif. Nous fûmes mis au secret dans deux chambres séparées dites *criminali*. On me mit des fers aux pieds et aux mains; on fut cependant moins sévère à l'égard de mon frère, qui non-seulement ne fut point chargé de chaînes, mais à qui l'on permit de se promener pendant plusieurs heures de la journée dans le château. Quoique l'on n'eût trouvé dans notre habitation aucune espèce d'écrit qui eût pu compromettre ou d'autres ou moi-même, notre tyrannique gouvernement ne laissait pas de procéder et d'accuser sans preuves. Appelé devant le conseiller de Giorgi, mon examen fut extrêmement court, parce que je niai tout, excepté mon voyage en Calabre, que je dis avoir fait pour le seul plaisir de revoir ma famille.

Je continuai cependant à rester dans la situation la plus triste, cruellement martyrisé par les fers que j'avais aux pieds et aux mains, et que l'on ne m'ôtait jamais que pour quelques instants, afin que je puisse satisfaire aux plus indispensables besoins de la vie. Mais ce qui m'affligeait le plus était la pensée des souffrances que j'avais occasionnées à mon pauvre frère Jean-Baptiste, outre le chagrin que devait éprouver mon père, quoique je ne connusse pas tous ceux qui le déchiraient à cause de moi; j'ignorais encore les calamités et les persécutions dont mes autres frères avaient été victimes, ainsi que de nombreuses familles de la Calabre qui devaient maudire mon nom. En donnant l'ordre de mon arrestation l'on y ajouta celui de cerner toutes les maisons dans lesquelles j'avais été dans le cours de mon voyage en Calabre, et que l'on découvrit avoir été en correspondance avec X... La maison de mon père fut assaillie au point du jour par trois cents soldats albanais; mais comme elle avait plusieurs issues, inconnues à cette soldatesque, mes deux frères Ferdinand et Florestan, qui heureusement se trouvaient habillés pour aller à la chasse, réussirent à se sauver, et ne restèrent pas moins d'un an et demi cachés dans la maison d'un digne prêtre de Staletti. Sans les grands égards que l'on avait pour notre famille dans cette partie de la province, mes frères n'auraient pas pu se dérober aussi

longtemps à toutes les recherches. Ce vénérable ecclésiastique était un des propriétaires aisés de la commune de Staletti. Plus d'une fois, des officiers envoyés expressément pour arrêter mes frères furent reçus dans sa maison, et même dormirent sous le même toit que ceux dont ils cherchaient les traces, sans én avoir le moindre soupçon. Enfin, mes frères se virent obligés de s'embarquer secrètement pour l'île de Malte, d'où étant ensuite allés en France, ils passèrent en Espagne. Et c'était moi qui étais la cause de tant de dépenses et tant de malheurs!

Après avoir été environ pendant quatre jours enfermé au secret dans le château del Carmine, le commandant vint m'annoncer que j'allais être transféré ailleurs où je serais fort bien; raillerie atroce, à laquelle il ajouta encore la cruauté de ne point me permettre de voir mon frère. Je fus de là conduit à la darse, à cette même darse où j'avais été transféré trois ans auparavant de la Vicaria, pour m'embarquer et aller en France. Mais combien elle fut différente pour moi de ce qu'elle avait été alors! Trois ans plus tôt, parmi des centaines de compagnons d'infortune, au milieu même de plusieurs de mes amis et le cœur plein de joie d'aller bientôt en France respirer l'air de la liberté! maintenant, tout seul, réduit à terminer mes jours peut-être dans la fosse du Maritimo. C'est à cette peine que je fus

condamné, peine plus affreuse que la mort, par la volonté pure et simple du roi, sans procès, sans défense, et sans aucune forme de jugement. En voyant une pareille tyrannie exercée à l'égard d'un jeune homme de dix-neuf ans, qui ne déclarerait non-seulement excusables, mais justes, tant d'efforts, tant de tentatives ou imprudentes ou sensées, pour la renverser? Je passai la nuit dans une prison plus incommode que celle del Carmine; entre autres inconvénients, pleine de chaux, et dans laquelle je trouvai seulement deux légères causes de soulagement, l'une de n'avoir plus de fers, l'autre de trouver un compagnon de captivité, Nicolas Ricciardi de Foggia, frère de Francesco Ricciardi, habile et savant avocat qui depuis fut grand juge sous le roi Murat et reçut le titre de comte des Camandoli.

Le matin suivant, attachés tous les deux à une chaîne immense, appelée chaîne de pont, nous fûmes embarqués sur un petit bâtiment de la marine royale, qui devait nous conduire à notre destination : Ricciardi, âgé de trente-six ans, avait été de même, par la seule volonté du roi et sans aucune forme de procès, condamné à vie à être relégué dans cette fosse du Maritimo, cachot horrible, dont on peut douter qu'il existe le pareil en Europe à cause des souffrances inouïes que l'on y subit.

— —

CHAPITRE XI.

On me débarque à Palerme où je rencontre X... — On me transfère dans la fosse du Maritimo, et de celui-ci dans le fossé de Sainte-Catherine dans l'île de la Favignaua. — Ma vie dans ces prisons. — Les condamnés que j'y retrouve. — Le château de Sainte-Catherine est pris par ceux-ci. — Ma mise en liberté. — Je débarque sur les côtes de la Calabre déjà occupée par les Français. — Je revois ma famille et ensuite mes frères à Naples.

Pendant que l'on nous conduisait à l'endroit de l'embarquement, plusieurs officiers de marine avec leurs amis étaient venus nous voir. Ricciardi, rougissant de sa chaîne, se cachait le visage avec ses mains et avec son mouchoir. Quant à moi, loin de me croire déshonoré, je regardais ma situation comme une noble disgrâce; et quoique au fond de l'âme je ressentisse profondément mon malheur, je ne m'en étudiais pas moins à prendre une contenance froide et assurée.

Ricciardi me demandait des détails sur ce qui m'était personnel; mais moi, je ne savais trop quel jugement porter sur ce qu'il me disait de lui-même. Il me raconta que les Français étant rentrés de nou-

veau dans la Pouille, un de leurs généraux, pour s'attirer les bonnes grâces et la faveur du roi, l'avait dénoncé comme ennemi du gouvernement et toujours prêt à conspirer contre l'autorité. Il prétendait en outre avoir été en commerce épistolaire avec la reine Caroline.

Pendant ce temps, nous étions arrivés en vue du cap Orlando, en Sicile. Le commandant de notre vaisseau ayant négligé d'arborer le drapeau royal, et les coiffures des soldats macédoniens embarqués avec nous pour nous garder, ayant fait croire que notre bâtiment était un corsaire algérien, on nous tira, du fort du cap Orlando, deux ou trois coups de canon, de sorte qu'un boulet passa à travers notre poupe. Arrivés enfin à Palerme, nous fûmes conduits dans une prison, sur le bord de la mer, et nous y trouvâmes X... avec cinq ou six autres jeunes gens, détenus comme nous pour des raisons d'État. Les chaînes qu'ils avaient aux pieds étaient fixées dans le mur, et nous fûmes bientôt enchaînés de la même manière. Je sus en détail, par X..., tout ce qu'avaient souffert mes parents, mes frères, et tous nos amis, desquels la plupart étaient détenus dans les prisons de la Calabre. De Palerme, nous fûmes tous embarqués pour le château de Trapani, et de là pour celui de la Favignana. Dans tous ces endroits, les militaires de la garnison nous parlaient des républicains de 1799, qui nous

y avaient précédés : d'Abbamonte, de Poerio, du duc Riario, du prince de Torella, et d'autres encore. Ricciardi, X... et moi fûmes embarqués pour l'île du Maritimo, anagramme sicilien de *morte mia*, nom qui n'est point démenti par l'aspect de cet horrible lieu.

L'île du Maritimo, grand et triste écueil qui ne produit rien, est située vis-à-vis la ville de Trapani, à trente milles de distance; à la pointe de l'île, qui forme un roc isolé, on avait construit un petit fort destiné à avertir, au moyen de signaux convenus, de la présence de quelques vaisseaux barbaresques, tels qu'on en voyait depuis plusieurs siècles, et qui infestaient la mer et les plages de la Sicile. Sur la plate-forme de ce château, on avait creusé, dans le roc vif, une citerne, laquelle, vers la moitié du XVIIe siècle, avait été entièrement vidée de l'eau qu'elle contenait, et convertie en une prison, pour y renfermer un fils dénaturé qui avait tué son père d'une manière barbare, mais qui, à cause de son jeune âge, n'avait pu être condamné à mort. Il servit depuis de cachot perpétuel à d'autres malfaiteurs, auxquels cependant on avait fait grâce de la vie. Enfin, en 1799, sous le gouvernement du roi Ferdinand, on trouva que c'était une prison très-convenable pour des criminels d'État. Le premier que l'on y condamna fut Bassetta, général de la république napolitaine, lequel était déjà condamné

à mort. Mais comme il avait dénoncé le projet de fuite de ses compagnons, il obtint, en les sacrifiant, que sa peine fût commuée en une détention perpétuelle dans ce cachot, d'où il n'aurait jamais dû sortir. Mais il eut le bonheur non mérité d'être mis en liberté par le traité de paix conclu à Florence, entre la France et le roi de Naples. Lorsque nous y arrivâmes tous les trois, nous trouvâmes dans cette fosse deux autres prisonniers : un certain Fucci, nouveau Cagliostro, et ce lieutenant Aprile de Caltagirona, qui, ainsi que je l'ai dit dans un des premiers chapitres, avait fui du château Saint-Elme avec le comte de Ruvo, Ettore Caraffa, en 1798. Nous descendîmes dans la fosse au moyen d'une échelle mobile en bois. La fosse était large de six pieds et longue de vingt-deux, mais inégale en hauteur; car de l'une des extrémités à l'autre, la voûte déclinait de plus en plus, de sorte que vers la moitié, on pouvait à peine se tenir debout. Elle était de plus tellement obscure, que l'on ne pouvait y lire, même en plein midi, attendu que la lumière qui y entrait par le col extrêmement profond de cette citerne était très-faible; il fallait y avoir une lampe toujours allumée. Enfin, comme on ne pouvait clore avec une porte de bois l'orifice de la fosse, attendu qu'on y serait mort suffoqué, faute d'air, la pluie qui y tombait directement produisait une humidité si sale et si malsaine que Fucci et Aprile

y avaient compté jusqu'à vingt-deux espèces d'insectes. Nous couchions sur un matelas apporté de Palerme, et comme nous étions là au nombre de cinq personnes, on n'y respirait qu'avec difficulté, au point qu'en descendant, X... et Ricciardi s'évanouirent, et l'on ne put les faire revenir qu'avec peine. Je ne saurais dire si ce fut par amour-propre, par une certaine ostentation, que je me mis alors à réciter les vers que Milton, au premier livre de son Paradis perdu, met dans la bouche de Lucifer, pour consoler ses compagnons anéantis :

« *Che però? se fù già perduto il campo*
« *Perduto il tutto ancor non è. L'invitta*
« *Volontate, lo studio di vendetta,*
« *L'odio immortale e quell' altier coraggio*
« *Che mai non si sommette e mai non cede*
« *E che altro è mai l'esser invitto?* »

(Trad. de Rolli.)

Ricciardi se tourna alors vers moi en disant que j'attirerais sur tous des punitions encore plus rigoureuses, comme s'il eût été possible au despotisme d'en inventer de plus grandes! Oh! comme tout est relatif dans la vie humaine! Dans cette fosse horrible, mon esprit était agité des mêmes pensées qui s'étaient présentées à moi dans le terrible moment du naufrage. Comment, me disais-je à moi-même, l'homme peut-il se trouver malheureux quand il peut respirer en plein air, et tourner ses pas du côté qui lui plaît le mieux?

Un des condamnés aux fers qui étaient dans le fort, descendant et montant deux fois par jour au moyen de l'échelle, nous apportait de l'eau et une misérable nourriture, et remédiait, autant que possible, à l'inévitable malpropreté de notre triste demeure. Tucci, assurant un jour qu'il y avait un décret royal dans lequel il était statué que la fosse du Maritimo ne pouvait contenir plus de trois condamnés, insista pour que nous fussions élargis. Heureusement pour nous, le commandant du fort était un pauvre enseigne, natif de la Favignana, chargé de famille, et qui vivait à grand'-peine du modique traitement qu'il recevait. Il nous fut donc facile, moyennant une gratification que lui proposa de notre part le chapelain du fort, homme plein de sentiments d'humanité, d'obtenir qu'il écrivît à son supérieur, à Trapani, pour que nous ne restassions plus que trois dans la fosse. Bientôt un ordre arriva pour que X... et moi fussions transférés dans une autre fosse qui appartenait au fort de Sainte-Catherine, dans l'île de la Favignana. Il était dans les intérêts du commandant de permettre que nous écrivissions à nos familles, pour que nous pussions recevoir de l'argent, et que lui-même en retirât quelque gratification. Mon père, dont la sollicitude était inépuisable, me fit parvenir tout ce dont j'avais besoin, par le moyen du banquier Venuti, qui demeurait à Trapani. La fosse de Sainte-Cathe-

rine était la même où le prince de Torella, le duc Riario, et les autres que nous avons nommés plus haut, furent renfermés pendant deux ans environ. Elle est située dans le fond du fort, creusée dans le rocher, humide, triste, mais spacieuse. Le château est bâti sur la cime du mont, qui s'élève à une grande hauteur, et le seul qui existe dans ce lieu, tout le reste de l'île n'offrant qu'un terrain plat. On y compte peu de jours pendant lesquels ce mont ne soit pas couvert d'un épais brouillard.

Voici la description que Virgile donne de cette île :

E lungo incontra
A la spumosa riva un basso scoglio
Che da flutte percosso e talor tutto
Inondato e sommerso. Il verno i venti
Vi tendon sopra un nebuloso velo
Che ricopre le stelle. . . . .

(Traduzione di Annibal Caro.

Le commandant du fort de la Favignana était, de même que celui du Maritimo, un pauvre enseigne, chef d'une nombreuse famille, et dont l'humeur était assez facile quand il n'était pas pris de vin. En lui offrant une récompense mensuelle, nous obtînmes de lui de grands soulagements à notre triste situation. Nous pouvions, à certaines heures du jour, nous promener sur les deux plates-formes, et il nous laissait écrire tant que nous voulions, nous permettant même de recevoir des livres. Le chape-

lain du château était un excellent jeune homme qui était tant soit peu enclin aux sentiments patriotiques, et j'imaginai, pour le captiver davantage, de me mettre à enseigner les mathématiques élémentaires à un de ses neveux. Par le moyen du commandant et du chapelain, nous fîmes connaissance par lettres avec M. Alberti, major du génie employé à Trapani, d'où il m'envoyait tous les livres que je désirais et qui pouvaient entrer librement, car, entre le fort et l'île, il se trouvait fort peu de gens qui sussent lire. Mon excellent père lui-même, à qui j'avais causé tant de chagrins et occasionné tant de dépenses (mon frère Jean-Baptiste était toujours prisonnier, et les deux autres, Ferdinand et Florestan, étaient fugitifs); mon père, dis-je, avait donné l'ordre au banquier Falconnet, à Naples, de m'expédier les livres que j'avais désignés sur une longue liste. L'étude, qui heureusement était alors devenue en moi une espèce de fureur, contribua beaucoup à adoucir ma captivité par l'idée du fruit que je pourrais en retirer, et par l'espérance de réparer le temps que m'avait fait perdre la révolution, car elle m'avait arraché du collége militaire et m'avait fait abandonner mon instruction inachevée, dès l'âge de quinze ans. Avec le secours de X... pour les langues italienne et française, je traduisais des volumes entiers, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces deux idiomes. Je devins ensuite familier avec les

éléments d'astronomie, indispensables à la géographie, et j'acquis la connaissance de cette seconde science au point qu'il n'y avait pas une ville remarquable du globe qui ne fût gravée dans mon esprit, d'autant plus que ma mémoire était encore fortifiée sur ce point par la lecture d'une multitude de voyages autour de la terre. Je ne me livrai pas avec moins d'ardeur à l'étude des histoires grecque, latine et moderne, et je composai même, pour mon usage, un petit essai de chronologie. Je savais par cœur les interminables commentaires de Folard sur Polybe, ainsi qu'un grand nombre de passages de Voltaire et de Rousseau. Que dirai-je de plus? Je pus avoir jusqu'à l'*Origine des Cultes* de Dupuis, livre qu'à Naples même on ne pouvait se procurer qu'à grand'peine. Telle était, enfin, la passion que j'avais alors conçue pour l'étude, que si je passais un seul jour sans y avoir consacré, soit en lisant ou en écrivant, quatorze, ou tout au moins douze heures, j'en ressentais un véritable remords.

J'obtins du commandant la faveur d'occuper une très-petite pièce ou cabinet qu'on appelait le *criminale*, et quoique mon petit lit et une très-petite table pussent à peine y entrer, outre qu'il était encore plus humide que la fosse, j'y eus du moins l'avantage de pouvoir m'y livrer au travail sans que rien m'y troublât. Pendant les trois années entières de ma captivité, je persévérai dans mon application

journalière à l'étude, et je m'abstins en même temps de deux vices très-communs dans les prisons, le vin et l'habitude de fumer. D'ailleurs, comme je ne croyais pas qu'il fût juste, ni même probable, que pour des délits de simple opinion, et sans condamnation légale, je demeurasse longtemps prisonnier, je me consolais en travaillant et je parvenais, sinon à me distraire entièrement de la triste réalité de mon malheur, du moins à en adoucir la présence.

Quoique vingt condamnés aux fers, pour délits communs, fussent réduits comme nous à languir dans la fosse de Sainte-Catherine, je ne fus cependant jamais distrait ni troublé dans mes occupations assidues. La fosse dont il est question était de forme oblongue, ayant d'un côté, dans toute sa longueur, une espèce de lit en planches, semblable à ceux des corps-de-garde, et sur lequel ces malheureux couchaient la nuit, enchaînés deux à deux. Ils travaillaient ensuite pendant le jour pour les besoins du château. De l'autre côté de la fosse, étaient placés mon lit et celui de X... avec deux petites tables. Ces condamnés étaient tous coupables de plusieurs homicides, et celui qu'ils redoutaient et regardaient comme leur chef en avait commis plus de vingt. Ceux qui n'ignorent point quel était l'état malheureux des Deux-Siciles à cette époque, ne s'étonneront nullement de ce que des hommes couverts de

crimes énormes et nombreux, n'eussent pas été condamnés à la peine capitale, et par cette raison même le lecteur ne s'attend certainement point à ce que je vais lui dire de ces misérables.

Tous ces forçats se conduisaient envers nous comme des serviteurs respectueux envers leurs maîtres, quoiqu'il n'y en eût qu'un seul qui nous servît, moyennant un léger salaire qu'il recevait de nous. Tout remplis d'égards pour nous, ils paraissaient se dire entre eux : « Qui sait si ces deux pauvres jeunes gens ne conspiraient pas pour détruire un gouvernement inique et cruel, cause de nos communes misères? »

Renfermés dans cette fosse au coucher du soleil, nous passions de tristes nuits, principalement dans l'hiver. Je me mettais au lit vers trois heures du matin, consacrant environ neuf heures à mes études accoutumees, à peine interrompues par un court repas. A minuit, ces malheureux avaient l'habitude de se réveiller, et pour se soulager un peu du poids des maux qu'ils enduraient ils se mettaient à raconter des fables populaires, ou à faire le récit des aventures de leur vie passée. Soupçonnant, dans les commencements, qu'ils me troublaient peut-être dans mon application sérieuse, par leur babil, ils poussaient la délicatesse jusqu'à se priver par leur silence de ce faible soulagement. Je ne manquai pas alors de leur assurer que leurs discours n'in-

terrompaient point du tout mes études, et qu'au contraire, je les écoutais souvent avec plaisir. Comme je dévorais alors les ouvrages d'Helvétius qui me charmaient à cet âge, je commençai à étudier le cœur humain dans les discours de ces condamnés, et dans cet examen je me convainquis que dans d'autres sociétés, sous des gouvernements bien ordonnés, beaucoup d'entre ces malheureux auraient été peut-être d'excellents citoyens et de braves soldats. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché que je rapporte ici ce que j'entendis raconter à leur chef sur la première origine de ses malheurs et des crimes qu'il avait commis.

« J'étais un citoyen honnête et aisé de la Calabre.
« Né dans un village voisin de Cosenza, j'avais
« pris pour femme et par inclination de cœur une
« belle et honnête fille, de laquelle j'eus un enfant.
« Le curé qui nous avait mariés s'étant introduit
« dans ma maison sous prétexte de vouloir baptiser
« notre enfant, comme il le fit en effet, il entreprit
« peu à peu de séduire ma femme. Comme j'en con-
« çus quelques soupçons, je commençai à avoir
« les yeux sur lui, mettant toutefois un frein à
« mon ressentiment, mais exerçant une vigilance
« extrême. Le prêtre ne voyant point en moi cette
« complaisance qu'il avait espéré rencontrer, eut
« recours à une ruse pleine de malignité : ce fut de
« se prévaloir d'une querelle dans laquelle j'avais

« battu mon adversaire, et, prenant le parti de celui-
« ci, d'user d'autorité pour me faire traîner en pri-
« son. Outragé dans mon honneur, blessé dans
« ma plus vive affection, et encore puni à tort par
« la perte de ma liberté, je me jurai à moi-même,
« en présence de Dieu, de me venger de ce traître
« aussitôt que je serais sorti de prison, ce qui eut
« lieu un an et demi après. Ma femme, après les
« premiers mois de mon emprisonnement, avait
« cessé de venir me voir, sous prétexte d'une feinte
« maladie, et elle m'envoyait seulement sa mère;
« mais je sus depuis le véritable motif qui l'avait
« tenue éloignée de moi, et c'était la naissance d'un
« enfant qu'elle avait donné au curé, et qu'elle
« nourrissait en secret à Cosenza. Le temps de ma
« prison étant terminé, et mon cœur rempli d'indi-
« gnation, non pas contre ma femme qui s'était
« laissé séduire, car elle était plus simple et plus
« inexpérimentée que dépourvue de sentiments hon-
« nêtes, mais contre ce prêtre pervers, je l'attaquai,
« je le tuai, et cela, non par trahison, mais en plein
« jour, poitrine contre poitrine, au milieu de la
« place de Cosenza, après quoi je me jetai dans la
« campagne. L'archevêque et tout le clergé cosen-
« zatin se déchaînèrent contre moi. Plusieurs de ceux
« qui se disaient mes amis, et qui même avaient
« applaudi à ma juste vengeance, me prouvèrent,
« dans cette occasion, qu'ils n'étaient en effet que

« des ennemis et des traîtres. Ils cherchèrent, les
« uns pour quelque fin particulière, les autres pour
« séduire ma femme, à me faire tomber entre les
« mains de ce qu'ils appellent la justice. C'est ainsi
« qu'entre la passion de me venger de ces infâmes
« et faux amis, et la vigoureuse résistance que
« j'avais à opposer aux sbires du tribunal, je me
« suis plusieurs fois souillé du sang de mes sem-
« blables, mais qu'enfin, trahi, je suis malheureu-
« sement tombé dans les mains des fusiliers de la
« campagne. »

Voilà donc un pauvre père de famille, citoyen honnête et homme de cœur, mis dans l'alternative de souffrir en silence les outrages qu'un prêtre faisait à ses sentiments et à son honneur, ou de recourir à une vengeance dont les conséquences étaient les fers ou le gibet : il choisit le second parti. Je n'ignore point que l'usage des condamnés est de déguiser leurs crimes sous des apparences qui semblent moins blâmables; mais, dans beaucoup de cas, j'ai pu m'assurer que la plus grande partie de ces condamnés étaient plus malheureux que coupables. Presque tous les délits des autres prisonniers, compagnons de celui dont je viens de rapporter l'histoire, prenaient leur source, non dans leur perversité naturelle, mais dans la mauvaise administration de la justice qui, sous le gouvernement absolu de ces temps malheureux, se vendait au plus offrant,

aux dépens de l'opprimé : c'était par cette raison que la vengeance, dans un noble cœur, devenait une nécessité, et je dirais même une action généreuse, pour ne pas dire une vertu.

Nous étions déjà entrés dans l'année 1805, et il s'était passé plus de deux ans depuis que je languissais dans ce triste état, où je n'avais d'autre consolation que l'étude et une vague espérance, compagne fidèle des malheureux. Mon cœur s'y livra encore davantage quand j'appris que Buonaparte avait été élu, quelques mois auparavant, empereur des Français, et qu'il menaçait d'envahir l'Angleterre. Cette espérance était pourtant bien éloignée à mes yeux, car le roi de Naples, toujours guidé par la peur, se montrait plein de respect et de soumission à l'égard du nouvel empereur. Mon frère Jean-Baptiste, qui avait été mis en liberté, ne cessait de tenter, avec une affectueuse sollicitude, tous les moyens possibles, même auprès de l'ambassadeur de France, pour obtenir, sinon ma liberté entière, au moins un adoucissement aux rigueurs de ma prison. Efforts vains et infructueux! Plusieurs fois la pensée m'était venue, ainsi qu'à X..., d'essayer de fuir de cette forteresse; mais c'était une chose extrêmement difficile, ou plutôt impossible, que d'exécuter un pareil projet. Nous nous arrêtâmes enfin à l'idée que, si les galériens pouvaient réussir à s'emparer du château pour s'échapper

ensuite, et que nous parussions n'avoir pris aucune part à cette tentative, quel qu'en fût le résultat, nous pourrions du moins en espérer, en faveur de notre apparente résignation, d'obtenir une prison moins dure et moins triste en Sicile, où la fuite nous serait devenue beaucoup plus facile. X..., qui avait dix ans de plus que moi, et qui croyait avoir aussi beaucoup plus de jugement et de pénétration, était d'avis que nous devions cacher à ces forçats le fond de notre pensée, et leur dire que nous nous échapperions avec eux, afin de leur ôter tout soupçon de trahison. Mais je m'opposai à ce plan avec fermeté, en disant que le gouvernement serait beaucoup plus empressé de réemprisonner les criminels d'État que ceux qui étaient condamnés pour délits communs, et que, par conséquent, ces galériens trouveraient notre association avec eux beaucoup plus dangereuse qu'utile. Outre cela, ces condamnés, s'ils avaient à nous reprocher un acte de déloyauté, pouvaient s'en venger, et, en dernier lieu, il fallait être loyal. Nous résolûmes donc de parler avec franchise à leur chef, en lui promettant un religieux secret, notre assistance et de l'argent. Le chef de tous les forçats du château n'était pas, toutefois, celui qui était dans la fosse; mais un certain Sciaïno, Sicilien d'une famille assez aisée, homme très-courageux, mais d'une moralité plus que suspecte, et

qui était condamné à vie pour les crimes nombreux qu'il avait commis.

Mais que ne peut la fortune? Elle fit alors bien plus que nous n'aurions jamais pu espérer. La prise du château était de la plus grande difficulté et périlleuse à l'excès. Un seul coup de mousquet aurait suffi pour faire mettre sur pied toute la population de l'île, et le commandant n'aurait point tardé à expédier des forces suffisantes pour reprendre le fort, ou seulement le tenir en état de siége, une sentinelle se trouvant déjà placée au delà du pont. Il fallait donc absolument s'en emparer le soir et sans faire le moindre bruit. Et quant à descendre dans l'île, il aurait fallu qu'il se fût précisément trouvé sur la plage un bateau capable de nous transporter en Sicile : ce qui me paraissait un véritable rêve. Mais les galériens, pour peu qu'ils fussent guidés par le moindre rayon d'espérance, et opiniâtres comme ils l'étaient à garder le secret, osaient tout tenter, n'ayant au fond rien à perdre. J'avais alors la tête remplie de toutes les ruses des Grecs, tant dans les guerres civiles que dans les expéditions militaires, et je m'étudiais à y découvrir quelque fait comparable à celui dont il s'agissait; mais ce fut en vain, car ni dans Polybe ni dans Plutarque il ne se trouvait un cas semblable au nôtre.

Le commandant du château, adonné au vin, et très-disposé à recevoir des présents de ceux qui pouvaient lui en faire, permettait à tous les détenus an nombre de trente, entre forçats et criminels d'État, de parcourir toute l'étendue de la forteresse. Or, un jour, vers l'approche du soir, on fit en sorte que les soldats de la garnison, tous natifs de la Favignana et organisés en forme de milice, se rassemblassent dans un corridor pour boire le vin qu'on leur avait donné; et en un instant ils y furent tous renfermés. Le commandant fut pris par Sciaïno, et les sentinelles en dehors du pont par deux galériens compagnons de chaîne, qui s'y étaient rendus sous prétexte de transporter des immondices. Deux autres galériens attaquèrent la sentinelle sur la plate-forme, près de la cloche, et en un clin d'œil tous les forçats se trouvèrent armés des fusils pris dans le corps de garde. Ils firent descendre dans la fosse le commandant, sa femme, tous les hommes de la garnison, et même nous deux prisonniers d'État. Ils mirent des fers à tous indistinctement, et pour mieux éloigner tout soupçon de connivence, ils me prirent une paire de bottes et quelques vêtements pour leur usage; puis, pendant que je les suppliais d'user de plus d'humanité envers le commandant, et de renfermer du moins sa femme dans sa propre chambre, ils se tournaient vers moi d'un air menaçant et demeu-

raient sourds à mes prières, toutes choses convenues d'avance. Cependant le fait que X... et moi étions les auteurs de ce complot n'échappa point à l'astuce sicilienne, non plus que le motif qui nous avait engagés à favoriser cette fuite. Derrière la porte de la fosse, qui se fermait avec une barre de fer, ils entassèrent du bois et des broussailles autant qu'ils purent, afin que si ceux de la garnison venaient pour nous délivrer, ils ne pussent parvenir que le matin à ouvrir la porte, même s'ils passaient toute la nuit à ôter le bois qui leur ferait obstacle. Cela fait, les forçats, bien armés comme ils l'étaient, se dirigèrent, à une heure avancée de la nuit, vers une plage éloignée de toute habitation, où ils avaient observé, pendant qu'il faisait encore jour, une petite barque d'une forme que l'on appelle dans ce lieu *lautello*, et s'en étant approchés ils contraignirent les conducteurs de la barque à les transporter en Sicile. Les insulaires de la Favignana étaient tous intéressés à s'opposer à la fuite des prisonniers, et au moindre bruit toute la population serait accourue pour les combattre; mais la précaution rigoureuse avec laquelle le secret fut gardé fit réussir l'entreprise, et réalisa pour eux l'ancien adage : *audaces fortuna juvat*. Arrivés en Sicile, ils se firent suivre par les conducteurs du *lautello*, pour n'être pas dénoncés à la justice et aux capitaines d'armes qui avaient la mission d'ex-

terminer les bandits. Après avoir parcouru un long chemin, leur chef Sciaïna commit la faute de laisser aller en liberté les conducteurs de la barque, qui se hâtèrent d'aller avertir les autorités les plus prochaines. Les forçats, déjà fatigués d'une longue marche, à laquelle ils n'étaient plus habitués après un emprisonnement d'une durée prolongée, reposaient paisiblement dans un champ. Attaqués à l'improviste par un capitaine d'armes, trois restèrent morts sur la place; et les autres furent pris, à l'exception du chef Sciaïno, qui se réfugia dans la maison d'un prêtre. Il parvint ensuite à s'embarquer pour Gênes, d'où il passa à Milan. Il y prit du service comme soldat, devint sergent, et enfin officier dans l'armée de Murat. D'une bravoure à toute épreuve dans la guerre, il tint toujours depuis lors une conduite sage et régulière.

L'étonnement des habitants de l'île de la Favignana fut inexprimable lorsqu'ils virent, le matin, les portes de la forteresse ouvertes, et nous tous dans la fosse. Le gouverneur de l'île mit aux arrêts le commandant de Sainte-Catherine ainsi que tous les hommes de la garnison; et nous, prisonniers d'État, demeurâmes dans le château, bien traités et complimentés pour la bonne conduite que nous avions tenue dans cette circonstance, bien que tous les habitants de l'île et le commandant lui-même fussent intérieurement persuadés que tout ce désor-

dre était venu de nos conseils. On commença bientôt après à Trapani un procès contre le commandant du château et contre ceux de la garnison, et nous autres prisonniers fûmes transférés à Trapani, dans une tour qui garde le port de cette ville, et qui est située dans une petite île appelée la Colombaja.

Notre nouvelle prison se composait de deux chambres, et la garnison d'une garde journalière commandée par un officier sous les ordres du commandant du fort. Quelques-uns de ces officiers, l'un enseigne, l'autre lieutenant, etc., se montraient extrêmement bien disposés pour moi, et, plusieurs années après, ils étaient à peine parvenus au grade de capitaine que j'étais déjà lieutenant-général, puis chef de l'armée. Je les accueillis alors avec la plus franche cordialité; et mon cher major Alberti, qui m'avait souvent envoyé des problèmes algébriques d'une solution difficile, et des livres autant que j'en pouvais dévorer, s'aperçut dans la suite que je ne l'avais point oublié.

Je n'avais point manqué d'informer mon père et mon frère Jean-Baptiste, à Naples, de tout ce qui était arrivé dans l'île de la Favignana, en leur recommandant vivement de faire valoir ma conduite dans cette circonstance, auprès du gouvernement, afin que je pusse obtenir, sinon ma liberté, du moins une autre prison moins étroite et moins dure. Ils ne cessèrent d'exposer au gouvernement que ma

condamnation avait été trop sévère et même cruelle pour un jeune homme de dix-neuf ans, et, ce qui est plus encore, prononcée sans aucune forme de jugement ainsi que sans défense. Mais le roi, demeurant sourd et inexorable, ne voulut rien accorder, et ses ministres ne furent pas moins inflexibles que lui.

Nous étions cependant arrivés à l'automne de 1805, et les Français marchaient déjà du camp de Boulogne à la rencontre des armées de l'Autriche qui avait provoqué la guerre. Le gouvernement napolitain, afin de cacher ses sentiments hostiles à l'égard de la France, permettait l'insertion dans les journaux du royaume des articles français relatifs à cette guerre. Je les lisais avec attention, et, pourvu comme je l'étais de cartes de l'Allemagne, je suivais minutieusement les mouvements des deux armées ainsi que de celle des Russes, qui furent enfin complétement défaites dans la fameuse bataille d'Austerlitz. Ma joie fut inexprimable lorsque j'appris le débarquement en Sicile et au delà du Phare, des troupes anglaises et russes, au nombre d'environ vingt mille hommes, en y comprenant deux mille Monténégrins, et je crus que l'heure de ma liberté avait déjà sonné. Entre ce que je lisais dans les journaux et les nouvelles que me communiquait le major Alberti ainsi que d'autres officiers de Trapani, j'étais au fait de tout. Et ferme dans mes principes, il me semblait qu'un gouvernement entouré des conseils

de tant d'hommes obligés, soit par leur conscience, soit par leur propre intérêt, à le soutenir, ne devait pas commettre des fautes telles qu'elles apparussent évidentes aux yeux des particuliers les moins éclairés. Mais le gouvernement napolitain en commit en si grand nombre et de si grossières que cela passe toute croyance. Si le roi Ferdinand, avant d'attendre le résultat de la lutte entre les Austro-Russes et la France, se fût déclaré contre Napoléon, c'eût été une chose naturelle quoique très-imprudente, par la raison que tous les propriétaires du royaume étaient contre lui. Mais après la bataille d'Austerlitz, lorsque le général Masséna marchait contre lui avec une puissante armée pour le renverser de son trône; que les Anglais et les Russes, avec leurs Monténégrins, se rembarquaient pour d'autres destinations et l'abandonnaient à lui-même; voir ce prince sur le point d'avoir recours pour la seconde fois à une fuite précipitée en Sicile et imposer à son armée peu nombreuse et dépourvue de discipline, le devoir d'affronter un ennemi redoutable comme l'était la France, c'était véritablement le comble de la folie. Et, en effet, de pareils ordres ne pouvaient tendre qu'à éteindre tout sentiment d'énergie morale dans le cœur des troupes de notre malheureuse patrie; car, si une victoire remportée soit par hasard, soit par la faiblesse de l'adversaire, inspire toujours du courage et entretient la bonne opinion que l'on a de

soi-même, être vaincu faute de bonnes dispositions stratégiques ou faute de chefs bien instruits et bien expérimentés dans l'art de la guerre, décourage et abat l'homme le plus hardi. Enfin, à force de s'entendre répéter qu'ils sont de mauvais soldats, les hommes finissent par se regarder eux-mêmes comme n'étant de nulle valeur.

Le roi Ferdinand arriva précipitamment en Sicile avec toute sa cour, ne laissant sur les frontières de la Calabre citérieure que quinze mille hommes commandés par le général français Damas, accompagné du prince héréditaire duc de Calabre. Damas voulut défendre Campotenese dans la plaine où il se campa. Cette vaste plaine était entouré et dominée par des montagnes qu'il regardait comme inaccessibles et dont il négligea par conséquent la défense. Mais l'armée française étant venue occuper le sommet de ces hauteurs, descendit pour attaquer les troupes napolitaines, qui, surprises et découragées par la faiblesse de leur nombre et par l'impéritie de leurs chefs, prirent aussitôt la fuite. Si les Français eussent alors envoyé un seul bataillon pour occuper la descente de Campotenese qui regarde Murano, première ville de la Calabre citérieure, le général Damas lui-même eût été fait prisonnier. Ce général, de son côté, aurait agi plus habilement si, avec sa petite armée, il se fût retiré pour aller occuper les positions plus avantageuses des Siles, et y attirer

l'ennemi. Mais les officiers de ses légions étaient le rebut de tout ce qui en était resté dans le royaume, après que les bons, à cause de leurs opinions politiques, avaient été mis de côté, erreur des plus graves, en même temps que fatale aux troupes royales. Et après tout, quand même cette armée napolitaine aurait été mieux organisée, avec quel zèle pouvait-elle combattre pour conserver le trône d'un roi qui avait dépouillé le royaume pour la seconde fois et avait pris de nouveau la fuite avant même que l'ennemi eût mis le pied dans ses États? Néanmoins, cette action d'abandonner Campotenese fut suffisante pour faire répéter de tous côtés que l'armée napolitaine avait été mise en fuite pour la seconde fois : paroles dont l'influence morale est gravement préjudiciable à ce peuple, quoique la fuite dont il s'agit ait eu à la fois pour causes l'infériorité du nombre, la mauvaise composition et un commandement inhabile, car si Damas était un bon militaire, presque tous les autres généraux et officiers supérieurs n'étaient bons à rien.

Sur ces entrefaites, un officier calabrais, nommé Bufalo, employé dans la place de Trapani, avait intéressé un de ses amis auprès du commandant général en Sicile, en faisant valoir notre conduite résignée, et le mérite de n'avoir point participé à la prise du fort Sainte-Catherine, afin qu'il obtînt pour nous la grâce de la liberté. En Sicile, tout était

alors désordre et confusion. Les procès d'inquisition d'État, sur lesquels notre condamnation arbitraire s'appuyait, étaient restés à Naples, et les prisonniers des forts devenaient dans ces circonstances une charge énorme pour le trésor épuisé. On obtint donc enfin le décret de notre mise en liberté. Me voir libre et ne plus retrouver au delà du Phare Ferdinand et Caroline sur le trône, fut pour moi une joie que rien ne saurait exprimer. Mon ami, le major Alberti, me fit savoir une multitude de nouvelles, et entre autres celle que le roi et les Anglais avaient l'intention de soulever contre les Français toutes les populations au delà du Phare. Il me communiqua en outre le plan de défense de la Sicile, duquel il me permit seulement de transcrire les chiffres numériques de toutes les forces disponibles dans cette île.

X... et moi nous nous mîmes en chemin à cheval dans la direction de Palerme, après nous être arrêtés pendant une heure à Segeste pour admirer et contempler son antique et superbe temple, dont je fus dans le ravissement, quoique je sois l'ennemi des beaux-arts par amour pour l'Italie, qui a plutôt besoin des armes de ses enfants que de leur pinceau et de leur burin.

Nous laissâmes nos chevaux à Monreale, où nous prîmes une voiture de louage pour nous conduire à Palerme. Il y avait à peine une demi-heure que

nous étions à l'auberge, quand on vint nous enjoindre de nous présenter au major Castrone, ce Joseph Castrone, homme des plus méprisables, qui de simple garde du corps était parvenu à ce grade militaire, moyennant toutes sortes de bassesses, et de mauvaises actions commises par lui dans la junte d'État de Castelcicala et de Vanni. Je ne fus pas peu surpris en retrouvant dans la secretarie de Castrone plusieurs chefs de bandes, et parmi eux des prêtres, fameux par leurs faits et gestes sous le cardinal Ruffo, lesquels, de peur de tomber entre les mains des Français, avaient suivi en Sicile la cour fugitive. Je trouvai au nombre de ceux-ci un prêtre nommé Girolamo Petroli, qui avait de grandes obligations à ma famille; il se félicita de me voir en liberté, et il me dit, sans le moindre mystère : « Nous nous reverrons en Calabre : ayez soin de vous. » Je compris bien par ces paroles que l'on ne s'y regardait pas comme vaincus, et qu'il fallait s'attendre à de nouvelles guerres civiles. Castrone nous dit de le suivre, et nous conduisit dans les bureaux de la douane où il nous fit rester jusqu'à l'arrivée du petit bâtiment qui devait nous transporter à Messine, car on ne voulait pas que nous parcourussions librement la Sicile par terre. Simple exécuteur des ordres qu'il avait reçus, il se montrait assez doux à notre égard, et pour que les faits ne démentissent point les paroles, il voulut nous

conduire lui-même, afin de nous faire voir le jardin appelé la Flora, duquel, par parenthèse, je me souviens fort peu, tant me donnait à penser le discours des chefs de bandes, que je retrouvais en partie dans la bouche du vaniteux et dissimulé major. Celui-ci, comme je le sus deux mois après, avait fait deux relations sur notre compte; une au commandant d'armes, et l'autre à la reine, en exprimant l'opinion qu'il n'était pas prudent de nous laisser retourner dans le royaume. Le premier, désapprouvant son zèle, répondit qu'il fallait nous embarquer sans délai pour Messine. L'autre, quelques jours après, avec sa clémence habituelle, décida que nous serions transportés de nouveau dans la fosse du Maritimo. Mais en vertu de la première disposition nous partîmes, favorisés par un vent propice, et arrivés à Messine le gouverneur de cette ville permit à X... de s'embarquer pour Naples sur un bâtiment prêt à mettre à la voile, puis il me fit donner passage sur un bateau parlementaire et jeter du côté opposé, en Calabre, sur la plage la plus prochaine, appelée la Catona. Tels étaient pourtant mon trouble et mon étonnement, que je ne savais moi-même si j'étais éveillé ou si j'étais le jouet d'un rêve.

Pendant le peu d'heures que je passai à Messine, j'appris de plusieurs officiers, échappés à la défaite de Campotenese, et qui se répandaient en impré-

cations sur le roi, les préparatifs que faisaient les Anglais pour effectuer en Calabre un débarquement de six mille hommes de leurs troupes, accompagnés des anciens chefs de bandes, qui étaient en correspondance active avec les révoltés de 1799, sous le cardinal Ruffo. Je sus encore mille autres particularités que je recueillis avec soin, pressentant combien elles me seraient utiles un jour, sans me figurer pourtant tous les maux que devaient attirer sur notre malheureuse patrie le roi Ferdinand et les Anglais, outre tous les périls dont j'étais menacé moi-même. Ce fut à Messine même que j'appris pour la première fois l'avénement au trône de Naples, de Joseph, frère de l'empereur Napoléon.

Débarqué en Calabre, je vis se présenter à moi un capitaine français du premier régiment de ligne, si je ne me trompe, et qui me demanda mon nom, ma patrie, enfin pour quel motif j'avais été conduit en cet endroit. A mes réponses je le vis confondu, surtout lorsqu'il m'entendit parler de la campagne de Marengo, puis des autres campagnes de l'Italie, et qu'il s'aperçut que j'étais complétement au fait des affaires de la France. Il en fut d'autant plus surpris que, dans le premier moment, il avait soupçonné que j'étais envoyé par les Anglais comme explorateur des mouvements des Français. Néanmoins, il fut d'une extrême courtoisie à mon égard, m'invitant à le suivre dans sa maison

qui n'était point éloignée, et d'où nous irions ensuite chez le général Regnier, qui commandait dans les Calabres et se tenait dans ses quartiers à Reggio. Arrivés à l'habitation du capitaine, le maître de la maison, qui connaissait ma famille et se rappela mes traits, commença à me déclarer le premier patriote du royaume et se mit à raconter de moi des merveilles.

Le capitaine, entièrement rassuré par cet accueil que je recevais, me dit qu'il était charmé de mon arrivée parmi les Français, et que c'était un devoir pour lui que de m'accompagner chez le général Regnier. Je lui répondis que non-seulement je désirais, mais que j'avais positivement besoin de lui parler: peu de moments après, je me vis en présence du général qui était à Reggio, logé dans la maison de ce Plutino qui, à cause de la visite que je lui avais faite trois ans auparavant, lorsque j'organisais la conspiration, avait eu beaucoup à souffrir. Le général Regnier avait lui-même été dans la maison de mon père qui, plein d'affliction et d'inquiétude, lui avait souvent parlé de moi. Après lui avoir fait un récit abrégé de la manière dont j'avais recouvré ma liberté, je l'informai de tous les préparatifs hostiles que l'on faisait contre nous en Sicile, en lui promettant pour le jour suivant une relation minutieuse et circonstanciée, par écrit. Je m'aperçus bientôt, en même temps, que le général n'avait

aucune infomation à cet égard, parce qu'il n'avait pu parvenir à envoyer des espions en Sicile, dont le littoral était étroitement gardé, sur tous les points, par une formidable flotte anglaise et bourbonienne.

Le général Regnier, en apprenant qu'après une courte visite à ma famille, je devais me rendre à Naples, me donna des lettres pour le ministre de la guerre Dumas, en me recommandant non-seulement de lui exposer tout ce que je savais à l'égard de la Sicile, mais encore de demander une audience au roi Joseph pour l'informer que les Anglais projetaient, en Calabre, un débarquement de leurs troupes accompagnées des chefs de bandes et de leurs compagnons de 1799, sous les ordres du cardinal Ruffo. Plutino, Arcovito, et d'autres patriotes de Reggio, me recommandèrent vivement d'exposer au gouvernement le danger dans lequel se trouvaient ces provinces, dont les propriétaires seraient infailliblement massacrés dans le cas où les vicissitudes de la guerre obligeraient le général Regnier à se retirer. A commencer par Reggio, je reconnus, de plus en plus, que les populations du royaume étaient divisées en deux factions. L'une, composée de patriotes et de propriétaires qui faisaient cause commune, tant par haine pour la dynastie déchue que par crainte des excès que pourrait commettre l'anarchie populaire, aussi bien que par le désir d'obtenir les mêmes institutions dont jouissait l'empire fran-

çais. L'autre, formée de prêtres et d'habitants prolétaires, avec un très-petit nombre de nobles partisans de la cour. Mais ces derniers étaient en si faible minorité qu'on pouvait les compter pour rien. Les Français commirent toujours une grande faute, tant sous la république que sous l'empire, et ce fut que, dans les pays occupés ou conquis par eux, ils négligèrent toujours de pourvoir aux moyens nécessaires pour s'y maintenir; et il paraît à peine croyable que, depuis trois mois que durait leur occupation du royaume, et ayant en leur faveur tous ceux qui possédaient quelques facultés, ils n'avaient en aucune manière songé à les organiser en corps armés sous un nom quelconque. Dans la ville de Nicastro, je reconnus le capitaine Roche, officier distingué, qui me donna une lettre pour le général Verdier. Roche fut ensuite maréchal de camp dans l'armée napolitaine, et après dans celle de France sa patrie.

Lorsque j'arrivai à Squillace, en vue de la maison paternelle, j'aperçus une de mes sœurs avec ma belle-sœur, qui étaient sur le balcon. Je les saluai, mais sans qu'elles me rendissent mon salut; car elles ne pouvaient comprendre comment tant de démonstrations pouvaient leur être adressées par une personne tout à fait inconnue: et tel je leur apparaissais pourtant, au point qu'étant entré dans la maison, elles eurent encore de la peine à me recon-

naître. Elles me dirent que le roi Joseph avait logé dans notre maison et qu'il avait promis à ma mère de me réclamer de la cour de Sicile au premier échange de prisonniers qui se ferait. Je sus aussi que mes frères Ferdinand et Florestan étaient arrivés à Naples. Mon excellent père fut au comble de la joie de ne plus avoir aucun de ses enfants ou proscrit, ou prisonnier. Il me donna des lettres de change sur les banquiers Falconnet; je pris bientôt congé de ma famille, et me hâtai de me rendre à Naples, au milieu de mes frères et de mes amis.

CHAPITRE XII.

(1806.)

Esprit public de la capitale.—Je suis présenté au ministre de la guerre Dumas et ensuite au roi Joseph. — On accélère l'organisation armée des propriétaires sous le nom de milice : le roi me nomme lieutenant-colonel dans ce corps, avec la mission de former les milices de la seconde Calabre. — Je pars pour ma destination. — Les Anglais débarquent à Sainte-Euphémie. — Pendant que je suis dans la ville de Scigliano la population s'insurge. — Ma résistance. — Je suis fait de nouveau prisonnier du roi Ferdinand. — Extrême courtoisie de trois jeunes demoiselles — Le chef de bande Gualtieri ordonne que je sois fusillé. — Vingt-quatre révoltés à cheval apportent à Nicastro l'ordre du général anglais Steward pour que je sois mis en liberté, pourvu que mon père s'engage à me représenter à la demande de ce général, sous peine d'une amende d'une forte somme d'argent.— Vicissitudes diverses. — Le général Steward dans la maison de mon père ; ses offres. —Je rejoins l'armée française rentrée en Calabre.

Je trouvai la ville de Naples bien différente de ce que je l'avais laissée ; et pour moi, trois années de malheur et de travail infatigable, sans parler des événements relatifs aux Français, et dont pas un seul n'était effacé de ma mémoire, avaient donné à mon ardent enthousiasme une direction meilleure. Tout en conservant mes convictions et mes prin-

cipes, je commençais, cependant, à ne plus confondre l'illusion du beau et de l'héroïsme républicain avec le peu de probabilité de les voir en action, surtout par le temps qui courait alors. Il en arriva parmi nous de même qu'il en était arrivé en France, c'est-à-dire qu'on se serait moqué de quiconque eût désormais parlé de république. Seulement, il y a une certaine différence à remarquer dans le changement des deux nations à l'égard des républiques déchues : parmi les républicains de la France, à côté d'hommes éminents par leur vertu et par la pureté de leur patriotisme, se trouvèrent des citoyens souillés de vices et de forfaits; mais, chez nous, les républicains commencèrent à apparaître dans les classes les plus élevées et s'étendirent jusqu'à celles qui avaient de l'éducation et de l'aisance. C'est pourquoi les excès qui eurent lieu dans les luttes civiles furent dictés ou commis par le clergé, par le bas peuple et par les princes. Ainsi, chacun parmi nous se faisait gloire de son patriotisme passé, comme exempt non-seulement de crimes, mais encore de mauvaises intentions. Cependant, le roi Joseph n'osait pas répéter à Naples ce que Napoléon avait dit à Paris dans son conseil d'État : « On trouve des hommes honnêtes, même parmi les républicains. » Cette parole me fut rapportée à Bruxelles, en 1825, par Berlier et Thibaudeau l'historien, conseillers d'État sous l'empire, et qui étaient pré-

sents lorsque Napoléon la proféra en plein conseil d'État. Cependant, si la classe des penseurs libéraux de Naples était contrainte pour quelque temps à renoncer au régime de la liberté, et même à l'indépendance nationale, elle acquérait, peu à peu, une grande partie des institutions qui conduisent à l'indépendance et à la liberté.

Il ne s'offrit certainement jamais, à un conquérant ou à un roi nouveau, de plus favorables occasions de s'affermir dans son pouvoir, que celles qui s'offrirent à Joseph Buonaparte à Naples : avoir les principales classes de la société, les nobles, les savants, les riches de la nation, dévoués à sa cause, était une circonstance très-rare, unique peut-être, de laquelle, non-seulement Joseph, mais la France elle-même ne surent jamais tirer parti, comme nous le dirons plus tard.

Je fus présenté au ministre de la guerre Dumas par le général Carracciolo, mon ancien chef d'escadron dans la légion italique. Dans mon vif désir de produire toutes mes théories, bien ou mal mûries, et que j'avais formées dans la prison, je parlai peut-être un peu trop; mais toutefois j'en dis tant au ministre, j'insistai tellement sur le danger auquel les Calabres étaient exposées, en raison du débarquement dont on les avait menacées (ce que je répétais à satiété comme étant une chose certaine), débarquement non-seulement de troupes

anglaises, mais encore de tous les malfaiteurs qui s'étaient signalés en 1799, que le ministre se détermina enfin à préparer l'organisation des milices dans toute l'étendue du royaume. Il me présenta ensuite au roi Joseph. Véritablement, ce roi de fraîche date ne manquait ni d'instruction, ni de courtoisie, ni de manières agréables; mais tout cela ne suffisait point pour lui donner les moyens de se consolider sur le trône auquel la fortune l'avait élevé. Il mettait de la vanité, non-seulement à disputer de luxe et de prodigalité avec la vieille dynastie, mais encore à la surpasser. On parlait déjà dans tout le royaume de la somptuosité de sa table : et comme il avait laissé sa femme à Paris, il menait sans contrainte une vie qui pouvait passer pour désordonnée, invitant les jeunes femmes de la cour à le suivre, même à la chasse, avec le nom de chasseresses. On vit alors le royaume inondé d'un essaim de Français venus à sa suite, la plupart desquels n'avaient pu obtenir d'emplois dans leur patrie. Et cependant on les vit occuper toutes les places, les uns dans l'armée, les autres dans l'administration ; tous, enfin, en possession des charges les plus lucratives, étaient comme autant de sangsues, de telle sorte que l'argent arraché à la nation épuisée suffisait à peine à les rassasier, ou à subvenir aux dépenses de cette cour fastueuse. Il s'ensuivit bientôt que ces Français, que nous avions tant dé-

sirés et si bien accueillis, devinrent l'objet de la haine universelle, et ne furent plus tolérés que comme un mal inévitable dont on attend impatiemment la fin. On aurait pu réellement dire qu'ils étaient les descendants de ceux qui étaient venus avec Charles d'Anjou, usurpateur des Deux-Siciles, et qui fut puni au delà du Phare par les Vêpres siciliennes.

Néanmoins, si des Français aventuriers étaient venus en grand nombre, il y en eut d'autres que nous honorions, tant dans la carrière des armes que dans les emplois civils, et qui nous aidèrent activement à recomposer l'armée et l'administration; mais on comptait très-peu de ces derniers. Les généraux Dumas et Cavaignac étaient dans ce petit nombre de bons.

Joseph me nomma lieutenant-colonel, ce que l'on appelait alors major, avec la mission d'organiser la milice dans la Calabre ultérieure, les Calabres étant, à cette époque, divisées en deux seules provinces, et non en trois, comme elles le sont aujourd'hui. Ces milices, véritables gardes nationales actives, étaient composées d'hommes appartenant aux classes riches. Les officiers étaient nommés par le gouvernement, et les sous-officiers par les officiers supérieurs. Les princes ont la manie de vouloir que la nomination aux emplois dépende immédiatement d'eux, sans s'apercevoir que, non-seulement eux-

mêmes, mais encore leurs ministres, ne pouvant connaître à fond la capacité des individus, il s'ensuit que la protection et l'intrigue l'emportent presque toujours sur le mérite. Il aurait donc mieux valu laisser aux possesseurs des richesses le droit de choisir leurs officiers et sous-officiers, ou, du moins, confier ce choix à des commissions locales. Le ministre Dumas procéda véritablement, dans cette circonstance, avec peu de vigueur, sans calculer que ces milices devaient servir de base au soutien du nouvel ordre de choses. Si les gens riches se fussent organisés de bon cœur, oh! que de sang français et napolitain eût été épargné! Et cependant, Dumas était un homme qui avait de l'expérience, des lumières et de la probité.

Plein d'enthousiasme et du désir de me consacrer au bien de ma patrie et de ma province natale, je quittai Naples, et, arrivé à Cosenza, je me rendis auprès du général Verdier, qui devait donner ce soir-là un bal auquel il m'invita. Je le priai de me permettre de continuer mon chemin à Catanzaro, pour y commencer l'organisation de mes milices, qui seraient d'un grand secours aux troupes françaises contre l'ennemi commun que l'on attendait de la Sicile. Les Anglais n'étaient point encore débarqués, mais ils avaient déjà amené de cette île et jeté sur les côtes de la Calabre beaucoup d'anciens partisans du cardinal Ruffo, afin de disposer les

populations à la révolte. Je me dirigeai, dès ce jour même, vers Scigliano, à seize milles au delà de Cosenza. Le gouverneur de ce lieu, nommé Oliva, me dit que les révoltés s'étaient présentés devant la ville, qui, bien que populeuse, est divisée en sept *rioni* ou quartiers un peu écartés les uns des autres, mais que cependant ces insurgés avaient été repoussés par les propriétaires armés. Je trouvai là vingt-deux militaires français qui, étant trop faibles en nombre, n'avaient pu poursuivre leur chemin vers la seconde Calabre, où étaient les régiments auxquels ils appartenaient. Il y avait parmi eux un chef de bataillon nommé Lejeune, et le capitaine Alquier, neveu du ministre plénipotentiaire français du même nom à Rome. J'ordonnai, pour le jour suivant, une revue générale des habitants armés, que je trouvai disposés à se bien défendre, et Oliva m'assura que je pouvais entièrement compter sur eux. Pendant que j'étais à passer la revue, arriva le colonel Selvage, aide de camp du maréchal Jourdan, expédié au général Regnier, qui me demanda si je croyais prudent qu'il poursuivît sa route jusqu'à Nicastro; je répondis que j'essaierais d'abord d'obtenir du général Verdier une escorte de cent hommes au moins, parce qu'il y avait à traverser des montagnes difficiles et boisées. J'écrivis en conséquence, et le courrier était à peine parti que nous entendîmes plusieurs coups de mousquet

accompagnés des cris de *Vive le roi Ferdinand!* Ne m'attendant nullement à une telle surprise, je m'avançai suivi de trois gendarmes à cheval pour reconnaître les forces des assaillants. Ils étaient nombreux, et l'ennemi ayant tué un de mes gendarmes, je me retirai avec les deux autres dans la maison du gouverneur, laquelle appartenait à un certain Pallone. Malheureusement, cette maison n'avait pas moins de six portes. J'y fis entrer les vingt-deux Français; ils barricadèrent les entrées du mieux qu'ils purent, et ensuite ces soldats, avec les sous-officiers, commencèrent à faire feu des fenêtres. Le fils du gouverneur, excellent et adroit chasseur, et jeune homme plein de hardiesse, visa le chef des assiégeants qui s'avançait à la tête des siens, et le fit tomber atteint d'une balle qui lui traversa la poitrine. Nos adversaires, un peu déconcertés, firent feu contre nous en s'abritant derrière les maisons, et en se faisant un rempart du mur d'un jardin contigu. Le colonel Selvage, aux premiers cris de l'ennemi, monta à cheval; puis, voyant le gendarme tué, et moi me retirant avec les deux autres, courut à bride abattue vers Cosenza, où, en arrivant, il rapporta au général Verdier que j'avais été tué avec le gendarme.

Cette conduite de Selvage ne mérite aucun blâme, parce qu'il avait des dépêches d'une haute importance pour le général Regnier, lesquelles seraient

tombées entre les mains de l'ennemi s'il eût été fait prisonnier.

Nos opérations tendaient à empêcher l'ennemi de s'avancer jusque sous les murs de la maison pour mettre le feu aux portes. Suivi d'un cuisinier que j'avais pris pour le service de ma famille, je lui dis de faire bouillir de l'huile (dont nous avions trouvé deux barils dans cette maison), afin de la jeter sur l'ennemi en cas qu'il s'avançât jusque sous les fenêtres qui étaient ouvertes, de sorte que les balles de fusil, répercutées par les parois des chambres, pouvaient blesser par ricochet. A l'approche de la nuit, je croyais que l'ennemi, à la faveur des ténèbres, défiant nos atteintes, s'approcherait des murs. Mais l'huile qui bouillait ne pouvait être facilement jetée par les fenêtres, vers lesquelles ils ne cessaient de tirer des coups de fusil. Pour comble de difficultés, nous étions obligés de ménager nos cartouches, n'en ayant point d'autres que celles qui étaient dans les gibernes des soldats, et quelques autres qu'avait le brave fils du gouverneur. Il ne me restait donc d'autre chance de salut que dans le secours de Cosenza, que je demandais au général Verdier par mon courrier. Mais ne voyant rien venir vers l'aube du jour, je me considérai comme perdu sans ressource. Je me mis alors à écrire à mon frère Florestan, en lui annonçant que je n'avais plus que quelques instants à vivre. Oh! combien

j'aurais été heureux d'avoir la certitude que cette lettre lui parvînt!

Les habitants armés que j'avais passés en revue, se trouvant alors dans leurs maisons, n'osaient plus en sortir, cédant aux terreurs de leurs femmes et de leurs enfants, et considérant que leur nombre était beaucoup inférieur à celui des révoltés. Ni Polybe ni son commentateur Folard, que j'avais lus et relus dans la fosse sicilienne, ne me suggéraient de moyens de me soustraire à cette triste situation, plus fâcheuse encore que celle des Français, mes compagnons d'armes, parce que, dans les guerres civiles, les citoyens, adversaires entre eux, se détestent encore plus qu'ils ne haïssent des ennemis étrangers.

Les révoltés, faisant sur nous un feu incessant pour blesser, par répercussion et même directement, les hommes qui faisaient une fusillade par les fenêtres, nous sommaient de temps à autre de nous rendre, et cela, peut-être, parce qu'étant aussi peu expérimentés qu'ils l'étaient des usages de la guerre, ils craignaient l'arrivée de quelque colonne expédiée par le général Verdier. Il ne nous restait que peu de cartouches : il était donc impossible de soutenir plus longtemps la défense. Mais se fier à cette bande furibonde et armée était un parti extrêmement dangereux. Le gouverneur pensait que, si nos ennemis juraient sur l'hostie consacrée que leur

présenterait le prêtre revêtu de ses habits sacerdotaux de nous traiter en prisonniers, un pareil serment serait religieusement observé par eux. Mais pour moi, qui conservais dans ma mémoire les parjures solennels commis en 1799 au préjudice des républicains de Naples, je répugnais singulièrement à nous abandonner à leur discrétion, d'autant plus que, quelques jours auparavant, quelques Français et d'autres patriotes calabrais avaient été tués par eux l'un après l'autre. Finalement, après une mûre délibération, je décidai qu'il valait mieux tomber entre leurs mains en vertu d'un traité que sans conditions. Ils ne tardèrent point à nous faire de nouvelles sommations de nous rendre, sommations auxquelles nous répondîmes en arborant un petit drapeau blanc, à la vue duquel les assaillants cessèrent le feu et acceptèrent ce que nous leur proposions. Environ une heure après, le chapitre se mit en procession, précédé d'un prêtre avec le saint-ciboire en main, d'où ayant retiré l'hostie consacrée, on fit prêter à tous le serment solennel qu'ils nous traiteraient en prisonniers de guerre ; ce qu'ils observèrent fidèlement, se contentant simplement de nous prendre nos armes.

Non-seulement eux, mais encore Pallone, propriétaire de la maison et notre ami secret, nous racontaient que les Anglais, ayant débarqué à Sainte-Euphémie, avaient défait les troupes du gé-

néral Regnier : ce que ni moi ni les Français, mes compagnons d'armes, ne pûmes jamais croire. Le chef de la bande écrivit de Scigliano au général Steward, en lui faisant part que nous étions ses prisonniers, et en lui demandant ce que l'on devait faire de nous. Ce général expédia aussitôt un détachement de cavalerie du roi Ferdinand, pour nous escorter jusqu'à son quartier, près de Sainte-Euphémie. Il fallut croire alors à la perte des Français. Et comme le lecteur ne sera pas fâché de savoir comment cette perte eut lieu, j'exposerai ici le jugement que j'en formai, d'après ce que m'en dirent plusieurs officiers supérieurs français, qui se trouvèrent à la bataille, et ce que m'en dit Regnier lui-même, ainsi que les habitants les plus sensés des villes voisines, de Maïda et de Nicastro.

Le général Regnier avait laissé au général Verdier mille hommes dans la première Calabre, et il se tenait dans la seconde avec sept mille, répartis dans toute la province. A la première apparition du vaisseau anglais dirigé vers la plage de Sainte-Euphémie, Regnier rassembla ses sept mille hommes à marches forcées, pour les concentrer sur les hauteurs de Maïda. La moitié de cette troupe arriva par un long chemin, fatiguée et épuisée. La position des Anglais était en ce moment fort mauvaise, parce qu'ils étaient sur une plage dont l'air était très-malsain, et qu'ils étaient exposés aux rayons ar-

dents du soleil de juillet. Pour peu qu'ils y fussent restés immobiles, la plupart auraient péri de la fièvre en peu de jours, et si même ils se décidaient à attaquer l'ennemi, ils le trouvaient campé dans une position militaire avantageuse. Regnier s'avança droit contre les Anglais, forts de six mille hommes, sans vouloir donner le temps à une partie de ses Français, fatigués de la marche et du manque de vivres, de prendre la moindre nourriture ou de boire au moins pour se restaurer. Voyant que l'ennemi était déjà rangé en bataille, il disposa son infanterie en deux lignes parallèles, il appela en avant les drapeaux et les guides généraux, ainsi qu'on le pratique dans le camp d'instruction, pour conserver l'alignement, et il ordonna ensuite qu'ils s'avançassent, l'arme au bras et au pas accéléré, dédaignant toute évolution d'ordre oblique, sans donner seulement le temps à ses quatre cents hommes à cheval d'attaquer l'aile gauche de l'ennemi contre laquelle ils étaient dirigés. Les Anglais, qui s'étaient continuellement exercés en Sicile à tirer au but, exécutèrent si bien leurs feux sur les lignes françaises, qu'en peu de temps ils en blessèrent et en tuèrent un grand nombre. Le général Regnier ordonna aux siens le passage de ligne, et comme ce mouvement était difficile à exécuter sous le feu vif de l'ennemi, les troupes françaises se jetèrent dans la confusion, et Regnier fut contraint de

battre en retraite. Regnier fut réprimandé ensuite d'avoir précipité les attaques par le désir qu'il avait de défaire les Anglais et de les faire prisonniers, parce qu'ils étaient commandés par le même Steward qui l'avait vaincu en Égypte. Le général répondait à cela que s'il n'eût pas attaqué promptement les Anglais, leur présence sur cette côte aurait fait courir les populations aux armes, et que si quelques officiers français n'avaient pas commandé de faire halte pour exécuter aussi les feux de leur côté, les siens auraient pénétré à la baïonnette dans la ligne anglaise; que de plus, le passage de ligne ne s'exécuta point par la mauvaise volonté manifestée, de la part des Suisses et des Polonais, de se conformer à ses ordres. Voilà tout ce que l'on raconta à l'égard de cette bataille, qui coûta par ses conséquences du sang et des désastres sans fin aux malheureux Napolitains. Nous voyons dans l'histoire que ce ne fut point la première fois que la valeur des Français avait eu le dessous à l'égard des Anglais, pour avoir voulu les attaquer sans se mettre en peine des positions avantageuses de leur camp, et en dédaignant les précautions que prescrit l'art de la guerre.

Les Français, mes compagnons de captivité, se résignèrent à leur infortune, mais moi, qui me voyais exposé à être passé par les armes, ou pour le moins jeté de nouveau dans la fosse du Maritimo,

je ne pouvais être aussi tranquille qu'eux. Mis en marche sous l'escorte du détachement dont j'ai parlé plus haut, nous rencontrions partout les populations soulevées, et qui insultaient avec rage les partisans des Français plus que les Français eux-mêmes. En marchant ainsi, nous arrivâmes dans un village nommé i Conflenti, lieu natal du major Panedigrano qui, en servant en 1799 sous le cardinal Ruffo, étant encore forçat avec les fers aux pieds, devint officier supérieur, et se trouvait alors chef suprême des bandes soulevées. A un courage extrême il joignait une grande bonté de cœur, et il poussa la délicatesse jusqu'à faire croire aux siens que j'étais un officier français. Il me traita comme le chef des prisonniers, et il nous retint tous à dîner avec la plus grande politesse. Il reconnut parmi les commensaux le gouverneur de Scigliano, qui, quelques mois auparavant, avait fait arrêter et traduire devant une commission militaire son fils, le jeune Panedigrano, qui fut ensuite fusillé. Malgré cela, le major, ancien galérien, et devenu chef suprême de tous les révoltés de la province de Catanzaro, au lieu de se venger, ce qu'il pouvait faire si facilement, feignit de ne point connaître celui qui avait fait mourir son propre fils. Combien de philosophes qui écrivent sur la morale, ne seraient point capables d'imiter la générosité de cet homme! Ayant repris notre marche, la nuit survint, et les comman-

dants du détachement ne se mettaient nullement en peine de nous garder, certains qu'en nous éloignant d'eux, nous serions infailliblement massacrés par le peuple. Je m'informai cependant du chemin que l'on nous faisait suivre, et je sus que nous devions dans peu d'instants traverser la commune de San Biagio.

Un sergent français qui était au nombre des prisonniers, avait connu dans cet endroit le commandant de la garde nationale provisoire, qui se nommait Tropea, et dont il disait beaucoup de bien. Je me glissai à la dérobée derrière quelques grands rochers, près du fleuve qui coule près de San Biagio, et lorsque la petite colonne des prisonniers avec son escorte se fut éloignée, je me mis à parcourir les rues du village où, ne rencontrant personne, je frappai à la porte d'une petite maison. Un jeune homme vint m'ouvrir, je lui dis que j'étais un officier venu de la Sicile, et que je désirais savoir où était l'habitation de M. Tropea. Ce jeune homme, cordonnier de son métier, s'offrit volontiers à me conduire chez Tropea, et chemin faisant il ne me parlait que de l'arrivée des troupes anglaises qui avaient battu les Français. A l'aide du peuple, disait-il, les Anglais les chasseraient entièrement du royaume, et extermineraient enfin les patriotes qui avaient pour la seconde fois appelé les étrangers. Ce discours n'était nullement fait pour

m'inspirer du courage, et lorsque nous fûmes arrivés à l'habitation de Tropea, je congédiai mon guide en le remerciant, et j'eus même beaucoup de peine à le faire retourner dans sa maison, car il ne voulait plus me quitter, par pure sympathie. Quand j'eus révélé mon nom à Tropea, il fut saisi d'étonnement, et je le vis alternativement combattu par la crainte de se compromettre et par le désir de me sauver, soit par bonté d'âme, soit parce qu'il regardait comme infaillible et prochain le triomphe des Français en Calabre. Il me dit que le cordonnier, sans être méchant, était néanmoins un enragé partisan des révoltés, et que si, par malheur, ma fuite était divulguée, on soupçonnerait que lui, Tropea, m'avait caché : et qu'alors, lui, toute sa famille et moi serions certainement et inévitablement massacrés. Le pauvre homme avait presque perdu la tête, et se promenant à grands pas dans son salon, il ne savait à quoi se résoudre. Cependant, il finit par me conduire à une église à moitié ruinée, dont la porte était fermée à l'intérieur par un étançon ou pièce de bois, et il me dit de m'y tenir tranquille jusqu'à ce qu'il revînt pour me dire de quelle manière il pourrait me sauver. Le jour ne tarda point à paraître, et quelques enfants qui jouaient au dehors de la porte de cette église abandonnée, me donnaient à chaque instant la peur de les voir entrer; je m'étais couché sur la terre nue et humide, plongé

dans de tristes et funestes pensées; n'osant me faire voir à la clarté du jour, craignant que quelque malheur ne fût arrivé à Tropea, et de plus, tourmenté par la faim; je me croyais sur le point de devenir victime de la fureur populaire. Enfin, après une longue journée, la nuit commença à tomber, et je pensais à sortir de l'église pour m'approcher de la demeure de Tropea quand je le vis lui-même ouvrir la porte. Il m'apportait quelques vivres et du vin, puis il me dit que l'on avait répandu dans la commune le bruit de la visite nocturne qui lui avait été faite par un étranger, mais qu'on ignorait encore la nouvelle de ma fuite; il ajouta qu'il n'avait point osé venir pendant la journée, pour ne point exciter des soupçons, mais qu'il reviendrait dans deux heures, quand la nuit serait plus avancée, pour examiner avec moi le moyen le plus favorable pour me sauver. Quand il revint, il me conduisit loin du lieu habité, puis il me dit que si la nouvelle de ma fuite arrivait du quartier général des Anglais, sa vie courrait les plus grands dangers; que, par cette raison, il me conseillait de suivre le chemin où nous étions; qu'à plus de trois milles au delà se trouvait un ermitage près de Nicastro; que l'ermite était un homme de bien, et que, caché par lui, je pourrais par son moyen me mettre en correspondance avec les patriotes de Nicastro. A ce singulier conseil, je demeurai stupéfait, et, m'apercevant que je n'avais

rien à espérer d'un homme aussi craintif, je m'éloignai avec la conviction presque entière que le jour suivant serait le dernier de ma vie, si toutefois je n'étais pas tué cette nuit même. Je ne rencontrai pas une âme vivante dans cet espace de trois milles que je traversai; mais j'apercevais, dans le lointain, les feux du camp anglais, et je me repentais parfois de m'être détaché de la colonne des prisonniers. Arrivé à l'ermitage, je frappai à la porte, qui me fut aussitôt ouverte par l'ermite auquel je me donnai aussi pour un de ceux qui étaient débarqués venant de la Sicile, en lui disant que je désirais m'arrêter en ce lieu jusqu'au point du jour. Il m'accueillit de bonne grâce, et je passai là le reste de la nuit. Pendant ce temps, mon esprit était incertain et inquiet, ne sachant si je devais me confier à cet ermite, et l'envoyer chez deux des principales familles de Nicastro desquelles j'étais l'ami, ou bien y aller moi-même. La crainte de les compromettre si le messager était infidèle me détermina à m'introduire moi-même dans cette ville. Je m'acheminai donc, à l'approche du jour, dans la direction de Nicastro; dès que j'y fus arrivé, je m'informai de la demeure de Domenico Sacco. Une femme que je rencontrai sur la place, où il y avait fort peu de monde, m'y conduisit. Heureusement que les habitants armés n'étaient pas encore rassemblés sur la place. Sacco était un véritable homme de bien, ainsi que son aspect l'an-

nonçait. En me voyant, son étonnement fut extrême, et, en apprenant de moi ce qui m'avait guidé vers lui, il s'écria en présence de sa femme et de ses enfants : Nous péririons tous plutôt que de refuser un asile à un si brave jeune homme, dans des circonstances aussi critiques. Une action généreuse en inspire une autre, et, moi, avec des yeux mouillés de larmes, j'embrassai mon ami Sacco, en lui disant : Il ne sera jamais dit que, par un trop grand amour de la vie, et avec peu de probabilité de la sauver, je permette que ta famille périsse victime de sentiments si nobles; et, en même temps, je voulus m'éloigner. Lui et sa femme me retinrent par mes habits et par les bras; mais, faisant un effort, je me dégageai et je m'élançai hors de leur habitation. Une fois en bas, je me mis à marcher sur la place de Nicastro, et me dirigeai vers Sainte-Euphémie et Monteleone, évitant le chemin de la maison paternelle à Squillace, parce que je ne voulais pas être la cause de sa ruine. Telle était mon agitation, que je ne savais véritablement pas moi-même où porter mes pas. Plusieurs habitants armés, venus sur la place et me voyant marcher lentement, ne me dirent rien d'abord, et je m'attendais d'un moment à l'autre à quelque coup de fusil tiré contre moi; mais bientôt ils vinrent à moi, en me demandant fort poliment qui j'étais. Je répondis que j'étais nouvellement débarqué, venant de la Sicile, et que

je me rendais au camp des Anglais. Mon langage ouvert et résolu ne les empêcha point de concevoir quelques doutes; ils me dirent alors qu'ils étaient obligés de me conduire à leur commandant, et, chemin faisant, le peuple me voyant au milieu de gens armés, se mit à crier : *Mort au Jacobin.* Arrivé à la maison du commandant, je la vis entourée d'une multitude venue de Sicile, qui, sur mon assertion que j'étais récemment débarqué, venant de cette île, se mirent d'abord à me bafouer, et ensuite à me fouiller; en m'ôtant mes bottes, ils trouvèrent sous les revers jaunes, comme on les portait alors, le brevet de mon grade, et, sur ma personne, une petite quantité de monnaie en or. Je fus aussitôt conduit en prison sous bonne escorte, et, comme ils ne me tenaient pas pour un délinquant de peu d'importance, ils me firent mettre les fers aux pieds. Le pauvre geôlier, qui était un brave homme, m'indiquait respectueusement de quelle manière je devais me placer pour être chargé de fers, ne se doutant guère, probablement, que ce n'était ni la première ni la seconde fois que j'avais supporté une pareille torture. A peine je m'étais étendu par terre avec ces fers, que je vois qu'on m'apporte des matelas, des corbeilles remplies de plusieurs plats excellents pour mon dîner, un scapulaire brodé en or (appelé *abitino* en Calabre), le tout accompagné d'une petite lettre.

Ce don venait de la part de trois jeunes demoiselles de la famille de Nicotera, la principale de Nicastro, qui avait avec la mienne d'étroites relations d'amitié, et chez laquelle j'avais été logé à l'époque où, venant de Messine, j'étais débarqué en Calabre pour me rendre à Naples. Elles me reprochaient de ne m'être pas dirigé vers leur maison plutôt que vers celle de Sacco, parce qu'elles m'auraient caché et sauvé, et blâmaient vivement cet honnête et excellent Sacco, de m'avoir laissé aller. Elles ajoutaient qu'elles avaient expédié un courrier à mon père pour l'informer de ma périlleuse situation. Et véritablement, elles avaient mis en mouvement pour moi la ville entière de Nicastro, où j'éprouvai toute la bienveillance de ceux des habitants qui n'appartenaient pas au peuple, et quoiqu'ils le redoutassent, au milieu de cette anarchie, ils ne laissaient pas d'exercer néanmoins une prépondérance que leur donnaient le crédit et la richesse. Au milieu de tant de démonstrations cordiales et généreuses de ces jeunes personnes, il y avait aussi un projet conçu par l'une d'elles, de devenir ma femme, et il ne manquait réellement que cela pour que les événements de ma vie agitée prissent la couleur d'un véritable roman. Ne sachant point quel usage je devais faire du scapulaire, le geôlier, qui se montrait compatissant à mon égard, me pria de le porter à mon col pour sauver les apparences, et je souscrivis à sa demande.

Pendant que j'étais dans cette situation, je vis entrer dans la prison trois gentilshommes blessés et insultés par le peuple, à cause de leurs opinions politiques. Et, comme les fenêtres grillées qui donnaient sur la place étaient très-basses, la multitude y accourait armée pour nous faire des menaces et nous accabler d'injures. En cet instant, on entendit plusieurs coups de fusil qui tuèrent au milieu de la place deux pauvres jeunes gens patriotes; et le peuple menaçait hautement d'entrer dans la prison pour en faire autant à notre égard. Mes compagnons se crurent arrivés au terme de leur vie, et l'un d'eux, à qui elle tenait plus à cœur, outre qu'il était fort dévot, se mit à baiser mon scapulaire. Je saisis cette occasion pour m'en débarrasser, et l'ôtant de mon col je le lui donnai, sans regretter la riche broderie dont une belle main l'avait orné.

Le jour suivant, je reçus de grand matin la visite d'un habitant de Squillace, dévoué à ma famille, qui me l'envoyait expressément. Il me décrivit la consternation profonde dans laquelle tous les miens étaient plongés à cause de moi : il me dit que mon respectable et excellent père était hors de lui-même; qu'en marchant à grands pas dans un vaste salon de sa maison il s'écriait : *Vendez tout ce que je possède, vendez-moi avec, et sauvez mon fils.* A ce douloureux récit, je ne pus retenir les larmes qui s'échappaient de mes yeux en abondance, moi qui

avais souffert d'un œil sec de si tristes et de si nombreuses vicissitudes, tant en ce moment la tendresse de mon père déchirait mon âme ; et à présent même que je me rappelle ces affectueuses exclamations pour un fils qui lui avait occasionné tant de chagrins, mon cœur en est encore ému.

Les jeunes filles de la famille Nicotera n'avaient pas cessé d'envoyer de fréquents messages à mon père, et lui avaient donné avis par le dernier que le chef de bande Gualtieri était résolu de me faire fusiller au milieu de la place de Nicastro pour répandre la terreur parmi les propriétaires calabrais partisans de la France. Une certaine famille du nom de Petroli avait eu de grandes obligations à mon père; et deux frères appartenant à cette famille étaient alors devenus l'âme du soulèvement. L'un d'eux, nommé Domenico, ancien garde du corps, était devenu capitaine de cavalerie et aide de camp du général Steward. Le second, Girolamo, était prêtre et chef de bande; tous les deux me recommandèrent en même temps au général anglais. Mon frère aîné, étant très-dévoué à la dynastie des Bourbons, avait reçu quelques lettres de la reine Caroline en personne, et cette correspondance n'était point ignorée du général Steward, qui alla lui faire une visite, comme nous le dirons plus tard. A la faveur de toutes ces circonstances, on obtint sans peine du général un ordre portant que je serais mis en liberté,

à condition que mon père s'obligerait de me présenter à toute requête des supérieurs compétents, sous peine, en cas de contravention, de payer comptant une grosse somme d'argent; secours miraculeux et opportun, mais dont la partie la plus importante consistait dans la promptitude de l'exécution, car le chef de bande Gualtieri était résolu de me faire mourir le jour suivant, ce que les jeunes Nicotera eurent grand soin de me tenir caché! Je passai ainsi le reste de la journée sans aucun nouvel incident; mais à une heure avancée de la soirée, arriva un certain Autolitano, homme de notre maison et agent de l'évêque de Squillace, suivi d'un escadron de vingt-quatre révoltés à cheval, et muni de l'ordre du général anglais. Ce fut ainsi qu'au lieu d'être fusillé le jour suivant, je fus mis en liberté. Après avoir été remercier mes aimables et généreuses bienfaitrices, je montai à cheval au milieu de ces vingt-quatre brigands, et je m'acheminai vers la maison paternelle que je trouvai dans la désolation à cause de moi. Je la vis bientôt convertie en une véritable auberge, où la table était dressée jour et nuit afin de bien traiter les chefs de bande, dans le maintien desquels perçait un air de protection. Comme je ne pouvais souffrir la présence de ces hommes, et que d'ailleurs je ne me croyais pas trop en sûreté parmi eux, je me retirai, ou pour mieux dire je me cachai dans la

maison de l'évêque qui était absent, et dans laquelle demeurait Autolitano, son agent, le même qui était venu à Nicastro pour me tirer de prison; mais avant de prendre cette mesure, j'avais dit à mon père que ma précaution n'était point du tout hors de propos. Non content de disposer à mon gré des immenses bâtiments de l'évêché, je pratiquai, en perçant un mur, une communication avec la maison contiguë, appartenant à la respectable famille Rodio, circonstance de laquelle on riait sans cesse, même ceux qui passaient pour les plus sages. Quoi qu'il en soit, ces précautions me sauvèrent la vie, et me donnèrent ensuite une réputation de grande adresse et de grande sagacité.

Pendant ce temps, le général Regnier, après la perte de la bataille de Sainte-Euphémie, s'était retiré par la route de Marcellinara à Catanzaro, où il avait établi son quartier général, en tenant ses troupes campées loin de cette ville, à six milles de distance, sur la plage, parsemée d'un grand nombre de maisons. Ce ne furent point les Anglais qui le contraignirent à céder tant de terrain, car ils ne s'éloignèrent jamais du golfe de Sainte-Euphémie, et, peu de jours après, ils se rembarquèrent pour la Sicile; ce furent plutôt les bandes de révoltés qui réduisirent le général français à cette retraite, car le peuple calabrais eut à peine appris le résultat de la journée de Sainte-Euphémie, qu'il se souleva et

se mit en armes. Les Anglais même ne se mirent plus en peine de ces insurgés qu'ils abandonnaient à leurs propres forces, sans même leur donner un chef qui eût la capacité nécessaire pour les diriger. Je ne dirai pas qu'il dût être question d'un général, soit anglais, soit de ceux du roi Ferdinand, qui eût pu, par le prestige d'un nom, ou par celui de son grade, imposer l'ordre et avoir une grande autorité dans le commandement : cependant, il est hors de doute que si le général Steward, avec les seules troupes qu'il avait sous ses ordres, et dont il eût garanti les flancs avec les bandes calabraises, se fût avancé, ses forces se grossissant à chaque pas, il serait arrivé jusqu'à Naples. Mais les erreurs stratégiques et politiques tournent tôt ou tard au préjudice de ceux qui les ont commises. Et, en effet, peu d'années après, les mêmes populations des Calabres et des autres provinces du royaume, repoussèrent vigoureusement, sur toutes les côtes, les tentatives que firent les Anglais pour y débarquer.

Trois jours s'étaient à peine écoulés que je recueillis les fruits de ma prévoyance, car les bandes de révoltés commencèrent à arrêter et à menacer de mort presque toutes les personne honnêtes et possédant quelque fortune, qui habitaient Squillace, sans faire grâce même à mon père, respecté de toute la province, ni à mon frère aîné, en dépit de sa correspondance avec la reine Caroline et de la

croix de Malte qu'il portait sur sa poitrine sans la quitter jamais; cette décoration donnait cependant une grande considération aux yeux du peuple des provinces. D'un magasin du palais épiscopal, où je me tenais caché, je voyais, la nuit, à plus de sept milles de distance, les feux du camp français, environnés de bandes de révoltés, et je regardais, par mes désirs et par ma pensée, comme le plus grand bonheur pour moi, la possibilité, si elle se fût présentée, de me rendre au milieu de cette enceinte où je n'aurais pas été d'un faible secours, tant à l'armée française qu'à ceux de mes compatriotes qui étaient de mon parti, pour les organiser le mieux possible et pour éviter, du moins, ou diminuer la confusion dans laquelle ils se trouvaient, ainsi que je l'appris depuis.

Pendant ce temps, mon père et mon frère, après quelques heures de prison, furent non-seulement mis en liberté, mais, par l'autorité du prêtre et chef de bande Petroli, une punition fut infligée aux auteurs de cette insulte, qui, non contents de cela, recherchaient mes traces pour m'ôter la vie. Ils se donnèrent une peine inutile, grâce aux précautions que j'avais prises, ainsi que je l'ai dit plus haut.

Sur ces entrefaites, les bandes nombreuses de Calabrais, commandées par le major Panedigrano, quoiqu'il ne fût pas régulièrement obéi de toutes, contraignirent d'abord le général Regnier à se res-

serrer dans les murs de Catanzaro, puis à se diriger vers Cotrone, en se tenant toujours près du rivage; à évacuer ainsi les Calabres, et à aller se réunir aux troupes du général Verdier, dans les environs de Castrovillari.

Lorsque Panedigrano entra dans la ville de Catanzaro, évacuée par le général Regnier, il demanda pour contribution de guerre un million de ducats. La municipalité de Catanzaro répondit en souriant à cette demande que pareille somme n'existait pas entre tous les citoyens, quand même ils auraient donné jusqu'à la dernière pièce de monnaie qu'ils possédaient. Panedigrano répliqua alors : « Eh bien! donnez-m'en la moitié, c'est-à-dire cinquante mille ducats, » car il croyait que c'était la moitié d'un million. Les magistrats se rassurèrent en voyant cet excès d'ignorance.

Le plus grand nombre des révoltés était occupé, pendant ce temps, à combattre les Français sur les frontières de la Calabre citérieure, mais il en restait encore un grand nombre sous les armes dans les communes situées entre la frontière et le détroit, de sorte que les propriétaires, attérés par les malheurs récents, et incertains d'ailleurs de la fortune des Français, n'osaient lever la tête. La seule ville de Catanzaro, la plus populeuse de la province, et environnée de murailles, servait de centre d'union à plusieurs centaines de jeunes patriotes appartenant

à de bonnes familles, mais qui, cependant, conservaient les couleurs de Ferdinand, afin de sauver les apparences et de ne point attirer sur eux l'animosité des révoltés. Ils penchaient fortement, néanmoins, pour les changements que le système de Napoléon propageait de plus en plus. Le lecteur doit se rappeler que les propriétaires du royaume étaient les mêmes républicains de 1799, et ne doit point, en conséquence, être étonné de ce que je leur donne le nom de patriotes, car s'ils étaient disposés en faveur d'un nouveau roi imposé par l'empereur des Français, et soutenu par une armée étrangère, c'est parce qu'ils étaient persuadés que son gouvernement procédait graduellement vers la civilisation, avantage qui n'avait jamais été espéré, et que l'on ne pouvait jamais attendre de la part des Bourbons.

Catanzaro continuait à être vigoureusement défendu par les habitants et par une multitude de jeunes gens des communes environnantes. Je pris donc la résolution de m'y réfugier, et, pour y arriver sans éveiller les soupçons des révoltés, je me déguisai en fusilier des montagnes, accompagné d'autres patriotes travestis de la même manière que moi. La ville se montrait en apparence soumise au roi Ferdinand, mais dans le fait elle était gouvernée par les hommes pensant librement. Nous y arrivâmes sans rencontrer aucun obstacle.

Les choses étant en cet état, pendant que j'étais dans Catanzaro, le général anglais Steward, avec soixante de ses cavaliers, se rendit dans la maison de mon père, à Squillace. Je n'ai jamais pu pénétrer quel avait été le véritable motif de cette démarche, attendu que mon frère alné, quoiqu'il fût partisan dévoué du roi Ferdinand, ne pouvait cependant constituer une raison suffisante pour donner lieu à une telle visite. Lorsque les miens le remercièrent de ce qu'il avait fait pour me sauver, il répondit que si j'avais voulu servir l'Angleterre il m'aurait obtenu le commandement d'un régiment auxiliaire anglais. Mon frère me fit part aussitôt de cette offre, qui était à ses yeux des plus avantageuses, et d'un prix inestimable. Je lui répondis que la seule pensée d'accepter une proposition pareille me faisait horreur. Telle était alors ma position politique, que le parti anglais et celui du roi Ferdinand espéraient trouver dans mon apostasie un très-grand avantage. Entre les choses que le général anglais dit à mon frère, je rapporterai celles-ci : « Le général Regnier pour nous avoir trop méprisés a été battu. »

Tous les patriotes calabrais regardaient comme immanquable le retour des Francais dans leurs provinces; mais, pour moi, je n'en étais pas pleinement convaincu; car, d'après ce que je sus depuis, ils furent sur le point de concentrer toute leur ar-

mée sur la droite du Garigliano, craignant toujours les débarquements que pouvaient faire les Anglais, de Gaëte. Grâce pourtant au siége mis par le persévérant maréchal Masséna, et au peu d'expérience du brave prince Philipstadt gouverneur de cette place forte, après un long siége, Gaëte se rendit enfin. Alors les Français, au lieu de se retirer, poussèrent en avant, décidés à recouvrer les Calabres. Cette mission fut imposée au même maréchal Masséna, dont le nom seul valait une armée. Il allait toujours s'avançant avec sa hardiesse accoutumée, sans donner de repos ni faire quartier aux révoltés qui tombaient dans les mains de ses troupes; et, ne faisant point d'état de la multitude armée qui se tenait aux flancs des routes postales, il prolongea ses lignes au delà de Monteleone. Ce système stratégique, bien qu'il rencontrât de grands désavantages, réussit pourtant mieux que si l'on se fût avancé lentement avec l'armée en ligne et de front, parce que les bandes des révoltés, manquant de chefs et d'une direction centrale, se trouvaient continuellement réduites à combattre partiellement; et, d'un autre côté, les propriétaires armés plus ou moins rapprochés des lignes étendues mais légères des Français, les aidaient de tout leur pouvoir.

Lorsque j'appris que Masséna était arrivé d'abord à Nicastro, puis à Monteleone, j'essayai de rejoindre la ligne française; et quoique celle-ci ne fût éloi-

gnée que d'une distance de dix-huit milles de Càtanzaro, l'on ne pouvait cependant la franchir sans courir de grands risques, si ce n'était s'exposer à une perte certaine, parce que le gros des révoltés se trouvait resserré entre Tiriolo, Majda, et le flanc gauche de l'armée française, lequel était harcelé continuellement. Les patriotes de Catanzaro et ceux d'autres lieux voisins, réfugiés dans cette ville, me conseillaient d'attendre l'arrivée de quelque colonne française, puisque Masséna avait senti la nécessité de s'étendre promptement vers nous. D'un autre côté, je comprenais par les opérations du maréchal que ses forces étaient insuffisantes; et je calculais en même temps que si par diverses autres circonstances il était contraint à se retirer au moins dans la Calabre citérieure, je resterais dans ce cas à la discrétion des révoltés et du roi Ferdinand. J'étais aussi dévoré d'une ardeur fébrile, et impatient de me voir hors d'une si triste situation, ne pouvant souffrir l'idée de rester plus longtemps spectateur oisif d'une si horrible lutte et d'être inutile à mon parti. Étant allé un jour trouver huit propriétaires de Feroleto réfugiés dans Catanzaro, jeunes gens de belle apparence, tous courageux et adroits chasseurs, j'arrivai au moment où ils étaient à dîner. Ils m'offrirent de boire, burent eux-mêmes un peu plus que de coutume et se mirent en gaieté. Je saisis ce moment de joyeuse disposition pour leur persuader

de monter à cheval et de me suivre jusqu'à Feroleto leur ville natale, qui n'était qu'à une distance de trois milles de Nicastro, où le général de division français Gardane avait ses quartiers. Je leur fis croire que j'avais été assuré par quelques espions de la sûreté de la route en ce moment, ajoutant qu'il était indigne de la réputation de bravoure dont ils jouissaient, qu'ils se tinssent nonchalamment renfermés dans les murs, au lieu de secourir leurs concitoyens de Feroleto. Nous fûmes tous à cheval en un moment; nous avions déjà parcouru les deux tiers du chemin sans faire aucune rencontre, et je répétais en moi-même l'ancien adage *Audaces fortuna juvat*, quand au pied des hauteurs connues sous le nom *del Calderajo*, d'où commençait une longue vallée, nous apercevons à notre flanc gauche un gros détachement de révoltés dont plusieurs étaient à cheval. *Qui vive?* nous crièrent-ils. Nous répondîmes aussitôt : *Le roi Ferdinand, mort à la France. Halte, halte donc,* répétèrent-ils; mais nous, courant à bride abattue, commençâmes à gravir la montagne del Calderajo par un sentier très-étroit, et quand nous fûmes près d'atteindre le sommet nous nous aperçûmes que nous étions poursuivis par quelques-uns des révoltés. Nous leur criâmes qu'ils étaient des satellites de tous ces scélérats de Français et de patriotes : puis, d'après mon ordre, mes braves de Feroleto les couchant en joue leur

tirèrent plusieurs coups de fusil. Nos ennemis alors retournèrent en arrière pour se réunir au gros de leur troupe, tandis qu'avançant au grand trot, nous arrivâmes en moins de trois heures à Feroleto.

J'y rencontrai, à ma grande satisfaction, deux frères du nom de Schipani, neveux du général de la république, et j'eus par eux des informations détaillées sur l'armée française dans les Calabres. Je sus aussi que mon frère Florestan, attaché à l'état-major du maréchal Masséna, avait été expédié pour me remplacer dans le commandement des milices de la Calabre ultérieure, parce que le gouvernement n'ayant aucune nouvelle de moi me croyait déjà mort. Le jour suivant, l'aube paraissait à peine, qu'étant arrivé en moins d'une heure à Nicastro, j'allai trouver le général Gardane, homme plein de bravoure, mais qui manquait d'une certaine justesse de coup d'œil. Il m'ordonna de prendre le commandement de deux compagnies françaises et d'un escadron de patriotes, puis de me rendre à Scigliano avec des dépêches du maréchal Masséna qui, de Monteleone, les expédiait au général Mermet. J'eus à peine le temps de revoir mon ami Sacco et l'aimable famille Nicotera, à laquelle je devais tant de reconnaissance, et je m'acheminai dans la direction de Scigliano. Il fallait, pour y arriver, traverser plusieurs montagnes boisées, qui offraient aux révoltés des avantages immenses sur

les troupes détachées qui y passaient. Cependant je disposai la pointe de ma petite colonne de Français et de patriotes, mais il n'était pas possible de protéger ses flancs, à cause de la nature variée du terrain, et au milieu d'arbres touffus comme ils l'étaient en cette saison. De plus, en voulant prendre toutes les précautions nécessaires, ma marche en aurait été retardée, et il fallait que j'arrivasse à ma destination avant la nuit, pour ne pas exposer mon détachement ni manquer le but de ma mission. Attaqués à moitié chemin, nous opposions feu contre feu, sans ralentir notre marche. Les coups de l'ennemi étaient dirigés plus sûrement que les nôtres, parce qu'il nous voyait sur la route, tandis que nous ne pouvions le voir, abrité qu'il était derrière les arbres et pouvant choisir les positions les plus favorables. Un capitaine français fut blessé à la cuisse; quelques soldats furent aussi blessés, et deux de ceux-ci tués. Les blessés, ne pouvant marcher, étaient pour nous un obstacle de plus, mais il fallait les transporter à tout prix, car à ce moment c'était une guerre à mort, et les Français l'avaient en quelque sorte voulu ainsi, en fusillant tous les révoltés qui tombaient entre leurs mains. Arrivé à Scigliano, je retrouvai mon frère Florestan, qui habitait cette même maison de Pallone, dans laquelle j'avais soutenu un assaut si étrange, qu'il m'avait donné dans ce pays une célébrité beaucoup

plus grande que je ne m'y attendais. Florestan me conduisit auprès du général de division Mermet, qui me fit le meilleur accueil et nous retint à dîner. Il m'excitait à lui raconter les circonstances du premier exil que j'avais subi à un âge si voisin de l'adolescence; puis les faits relatifs à la légion italique, à la fosse du Maritimo, au siége que j'avais soutenu dans la maison de Pallone, et à toute la suite de mes aventures. En écoutant ce récit, le général ne me quittait pas plus des yeux que si j'eusse été véritablement un être extraordinaire. Il m'ordonna ensuite de prendre le commandement de tous les patriotes calabrais qui, abandonnant leurs maisons, avaient suivi le général Regnier, de les passer en revue et de me préparer à attaquer une position d'un accès difficile, bien défendue par les révoltés et très-rapprochée de nous; car, en effet, nous étions environnés par eux de toutes parts à la distance d'un mille.

CHAPITRE XIII.

Je continue à faire la guerre sous les ordres du maréchal Massena. — Je suis nommé par lui au commandement d'un régiment léger dans la première Calabre avec la mission de l'organiser. — Masséna étant rappelé par l'empereur Napoléon pour la guerre d'Allemagne, le régiment qui m'avait été promis n'est point formé. — Je continue cependant à faire la guerre en Calabre où le général Regnier commande de nouveau. — Siége d'Amantea. — Combat de Milet. — Je passe ensuite à Naples et je suis employé dans l'etat-major français à Corfou.

En passant en revue mes compatriotes, presque tous mes aînés, et même, pour la plupart, assez avancés en âge, je retrouvai parmi ceux que je connaissais, Teodoro Caporale, mon ancien professeur de grec au collége de Catanzaro, et le baron Poerio, père du célèbre avocat napolitain. Je descendis aussitôt de cheval et je courus les embrasser tous deux. Je leur tins un discours aussi sage et aussi modéré que je pouvais le faire, plus peut-être qu'on ne pouvait l'attendre de mon âge, surtout d'après les bruits défavorables que l'on s'était plu à répandre sur mon compte, afin de me faire passer

pour un téméraire qui sans nécessité courait après les périls. Je partageai mes Calabrais en deux troupes : l'une composée des hommes les plus jeunes, comme les plus capables de supporter les marches et les fatigues de la guerre; l'autre, de ceux plus âgés, bons seulement pour la défense. Je dis en même temps au général Mermet qu'il ne serait ni utile ni juste d'exiger d'hommes respectables, d'un âge mûr et pères de famille, qu'ils s'exposassent à des attaques périlleuses, qui demandent un grand courage uni à la vigueur du corps. Le général, au lieu de me faire marcher vers le territoire voisin, qui était déjà au pouvoir des révoltés, voulut que je conduisisse mes compatriotes armés aux environs des quartiers du maréchal Masséna, à Monteleone, pour y amener un courrier du roi Joseph. Je priai alors le général de me donner un détachement français, afin de ne point exposer à un combat sanglant les patriotes non actifs. Il ne voulut pas d'abord souscrire à ma juste demande, prétendant que les patriotes suffisaient pour traverser les passages difficiles situés entre Scigliano et Nicastro; mais heureusement il finit par m'accorder une compagnie de grenadiers. Sur ces mêmes hauteurs où j'avais été attaqué peu de temps auparavant, en venant de Nicastro, je le fus également en partant de Scigliano, et avec encore plus de vigueur que la première fois. J'eus plusieurs blessés et

morts, tant compatriotes que Français; le brave et habile capitaine adjudant-major Bordini, entre autres, fut du nombre des blessés. Les Calabrais tombèrent en grande confusion; mais la plupart combattirent avec valeur. Si nous eussions été attaquer les révoltés sur le territoire voisin, nous n'aurions certainement pas eu le désavantage d'être pris en flanc et de ne pouvoir exécuter aucun mouvement défensif, attendu que l'ordre que j'avais reçu d'arriver à Monteleone dans l'espace de deux jours, ne m'en laissait pas le temps. Nous ne fîmes aucune rencontre hostile de Nicastro à Monteleone, malgré le bois qui se trouve à moitié chemin et qui offrait de grandes facilités à l'ennemi pour nous attaquer. Je fus accueilli par Masséna avec beaucoup de bonté; mais, lorsque je m'attendais à ce qu'il m'ordonnât de commencer l'organisation des milices de toute la province, il voulut qu'au lieu de cela je suivisse tantôt l'un tantôt l'autre des généraux français, que l'on avait chargés du soin de combattre les révoltés sur les rives opposées à celles qui étaient déjà occupées par ses troupes, c'est-à-dire de Gerace à Cotrone. Dans toutes les communes par lesquelles je passais, en suivant tantôt le général Franceschi, tantôt le général Lucotte, j'organisais la garde nationale; mais cette organisation n'était que provisoire, sans lien moral, et ne pouvait suppléer à celle des milices, qui aurait été bien meilleure

et bien autrement utile. Néanmoins, les habitants, bien ou mal organisés, soit par moi ou par les Français, et la plupart du temps avec une grande précipitation, se battirent avec courage, obligés qu'ils étaient de défendre leurs propriétés et leurs vies. Les populations, de leur côté, combattaient avec intelligence, avec adresse, avec plus de valeur, enfin, qu'on ne saurait le dire; et si les riches, au lieu d'avoir à les repousser, eussent été réunis à elles, ainsi qu'il arriva plus tard en Espagne, jamais les Français n'auraient soumis ni les Calabres, ni le reste du royaume.

Les Anglais, en se retirant des Calabres, perdirent tellement de leur influence sur les populations insurgées de ces provinces, que le général Steward ayant mis à prix la tête du chef de bande Papasodaro, à cause des atrocités qu'il commettait, celui-ci osa, de son côté, promettre une somme considérable à qui lui apporterait la tête de ce même général anglais.

Pendant ce temps, mon frère continuait à faire cette guerre formidable avec la poitrine ouverte, de sorte que, par le tube de gomme élastique introduit dans la plaie à travers l'ouverture que le chirurgien y avait laissé, elle jetait sans cesse du sang; souvent il était obligé de descendre de cheval et de se tenir le ventre contre terre pour en laisser sortir le sang et la matière. Un jour, le général de cava-

lerie Mermet lui ordonna de partir de Scigliano et d'aller à Monteleone, pour porter une dépêche de la plus grande importance au maréchal Masséna, escorté seulement par des dragons français. Sur la côte rapide de cette ville, ils furent assaillis par l'ennemi. Plusieurs dragons furent tués; le cheval de Florestan fut blessé; lui-même eut son chapeau et son manteau percés de plusieurs balles. Le général français Mermet, en apercevant ce conflit du haut de sa maison, à l'aide d'une longue-vue, expédia des ordres pour qu'ils se retirassent, ordres qu'il fut obligé de réitérer, parce que mon frère, irrité de l'ordre du général qui l'avait contraint de traverser des bois et des montagnes avec son escorte de dragons, n'avait nulle envie de reculer.

Les malheureuses populations à travers lesquelles nous passions étaient dans un état misérable. Une fois que je me trouvais à l'avant-garde de la colonne du général Lucotte, les habitants d'une commune entière s'avancèrent à notre rencontre, croyant que nous étions débarqués venant de la Sicile, et se félicitaient de notre arrivée. Je leur montrai beaucoup de sympathie, mais en même temps je les tirai doucement d'erreur et n'eus pas de peine à leur prouver que, sans moi, cette rencontre leur aurait coûté cher.

Le jour suivant, nous allâmes attaquer la commune de Saint-André, située sur le rivage contigu

à celui de Squillace. Nous y essuyâmes quelques pertes; au nombre des blessés, se trouva l'aide de camp du général Lucotte, nommé Derieux, et maintenant lieutenant-général au service de la France, sa patrie. La commune fut mise à feu et à sang. Une telle guerre d'extermination, dans ma propre province, me déchirait le cœur; car le sentiment de la nationalité commençait à s'enraciner dans mon âme et à y prendre la place de celui de la liberté, pour laquelle je ne voyais plus briller désormais aucun rayon d'espoir. Souvent il m'arrivait de parler avec tant d'enthousiasme de la valeur des révoltés, que les Français auraient certainement conçu quelque défiance à mon égard, s'ils n'avaient pas su jusqu'à quel point mes opinions politiques m'avaient compromis par le passé.

Le général Camus, avec plus de douze cents hommes, assiégeait une troupe d'ennemis concentrée dans une commune voisine de Tiriolo. Pour suppléer au défaut de murailles, ils avaient rempli l'espace d'une maison à l'autre avec des pierres derrière lesquelles ils lançaient contre nous des feux meurtriers. Le général espérait les prendre par la famine, lorsqu'une nuit, au clair de la lune, ceux de la bande et la population de la commune, sans tirer un coup de fusil, attaquèrent à coups de poignards un poste français et s'ouvrirent ainsi une retraite. Ils avaient si bien appris à tirer avantage

de leur site natal, qu'une fois un détachement de cinquante hommes d'entre eux laissa approcher une forte colonne de Français et de patriotes, et, après les avoir vaillamment combattus, se retira en franchissant des rochers et des précipices.

Je fus obligé, avec une colonne commandée par l'adjudant-général Berthon, de donner l'assaut à la commune de Scandale, avantageusement située sur une hauteur, où les révoltés nous reçurent à coups de fusil en faisant par les fenêtres un feu très-vif; et après nous avoir occasionné beaucoup de pertes, ils se retirèrent, protégés par les bois, les vallons et les escarpements circonvoisins. Mais tout en applaudissant à l'énergie dont les insurgents faisaient preuve, je devais cependant désirer de les vaincre, sans quoi ils auraient exterminé les propriétaires paisibles, et s'ils fussent parvenus à triompher, ils nous auraient ramené les Bourbons, avec toutes leurs créatures et leur absurde système de gouvernement. Néanmoins il m'arrivait parfois d'avoir de graves discussions avec les officiers français, qui confondaient souvent avec la cruauté la rigueur indispensable dans ces circonstances; car en observant, dans certains moments, la conduite incertaine des patriotes, arrêtés par une crainte raisonnable de voir détruire leurs propriétés et leurs familles, ils étaient tentés de les soupçonner de trahison. Ma situation devenait alors plus triste et

plus périlleuse que jamais, attendu que sans mes revers précédents, sans mon attachement au nouvel ordre de choses, et de plus, sans la protection de Masséna, qui lisait dans mon cœur, j'ignore de quelle manière j'aurais fini. Non-seulement je ne pouvais cacher mon admiration, mais encore le plaisir que j'éprouvais en découvrant parmi les révoltés tant d'actes de courage et d'héroïsme. A Gimigliano, territoire voisin de Catanzaro, dans l'espérance de persuader un chef de bande, nommé Abramo, de changer de parti, je confiai ma vie à lui et à sa troupe, je me rendis au milieu d'eux pour leur faire, au nom de Masséna, les offres les plus flatteuses, mais ce fut en vain. Leur obstination et leur fierté contrastaient singulièrement avec la misère à laquelle ils étaient réduits. Couverts de vêtements de laine épaisse et grossière, avec des chaussures déchirées, ils inspiraient une véritable compassion. Mais malgré tout ce que je pus leur dire, je parvins à peine à obtenir qu'ils se contentassent de rester neutres, mais armés. Cela ne pouvant pas s'admettre, il fallait pourtant bien continuer cette guerre fratricide. Ils répondaient avec justesse à toutes mes raisons ; ils opposaient leur patriotisme au mien, et l'on peut dire que sous ce point de vue les intentions étaient droites des deux côtés. En me retirant je dis à Abramo que ses prétentions n'étant point admissibles, il serait attaqué sous une demi-heure

par une colonne française, ce qui eut lieu en effet. Quand ils nous virent avancer, ils firent sur nous plusieurs décharges et se précipitèrent ensuite dans les vallons voisins, sans souffrir aucun dommage de notre feu, tandis que le leur nous fut très-nuisible. Les Calabrais ont, comme combattants, un très-grand avantage sur les autres Italiens, et cela par le sentiment intime qu'ils ont de leur bravoure, ainsi que de leur adresse dans le maniement du fusil. Avantage en raison duquel ils se croient une valeur pour le moins égale à celle des peuples les plus vaillants de la terre.

C'est ainsi que se prolongeait cette guerre dans laquelle ni les Anglais ni le roi de Sicile ne savaient tirer parti, autant qu'ils l'auraient pu, des populations armées; de même que les Français ne savaient point utiliser les propriétaires et les patriotes selon qu'ils auraient pu le faire. Pendant ce temps le maréchal Masséna, qui commandait les Calabres et était investi de l'*alter ego*, ordonna la formation de deux régiments légers, un par province, donnant le commandement de celui de la seconde Calabre au colonel Arcovito, et à moi celui de la première Calabre. A l'âge de vingt trois ans que j'avais alors, former et commander un régiment devait naturellement me faire éprouver tout le bonheur d'un homme arrivé au comble de ses vœux, quoique dans ces circonstances la mission que j'avais déjà eue d'or-

ganiser en milices les propriétaires de la Calabre ultérieure, eût été encore plus flatteuse pour un jeune homme, car je n'en avais pas eu moins de vingt-deux mille sur les contrôles. Je quittai donc à regret la Calabre ultérieure, m'affligeant de ne point voir ces populations profiter de tous les avantages qu'elles auraient pu tirer de milices bien organisées. Par leur moyen le courage des Calabrais se serait exercé ; la guerre civile se serait éteinte, sans laisser derrière elle le ressentiment et la férocité des révoltés; par elle, enfin, on aurait détruit les brigands et l'on aurait préparé les voies de la civilisation.

Je vais transcrire ici la lettre par laquelle le maréchal Masséna me chargea du commandement et de l'organisation du régiment Calabrais d'infanterie légère.

Au quartier général à Cosenza, le 20 décembre 1806

A M. GUGLIELMO PEPÉ,

MAJOR DE LA GARDE PROVINCIALE DE LA CALABRE ULTÉRIEURE

« M. le maréchal Masséna vous a nommé pour être chargé de l'organisation et du commandement du corps qui, d'après le décret ci-joint, doit être levé dans cette province. Vos vœux sont satisfaits. Sans doute que vous justifierez cette nouvelle

marque de confiance par votre zèle et votre dévouement pour le bien du service.

« J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

« Le général chef de l'état-major général de l'armée d'expédition.

« DONZELOT. »

Arrivé à Cosenza pour organiser mon régiment, je me rendis chez le général Verdier, qui commandait la première Calabre et qui se trouvait avec son quartier sous les murs de la ville de l'Amantea, peuplée de trois mille habitants dirigés et commandés par le colonel Mirabelli, qui suivait le parti du roi Ferdinand. Le colonel était né dans cette ville, qu'il défendait avec une garnison composée de quelques soldats et de quelques révoltés des villages voisins. Tous ses moyens de défense se réduisaient à une ceinture de rochers et à un vieux mur presque croulant, avec deux bastions sur lesquels on n'apercevait que trois canons de fer. Lorsque j'y arrivai, le général Verdier, avec trois mille Français, avait déjà donné l'assaut, mais en vain, une fois en plein jour et une seconde fois pendant la nuit. Il lui arriva ensuite de l'artillerie, et ayant fait une large brèche dans le mur, il renouvela plusieurs fois l'attaque, mais toujours inutilement. Il prit le parti d'employer la mine sous un

des deux bastions, à la chute duquel les Français répétèrent l'assaut qui fut encore sans résultat, parce que les assiégés, du haut d'un petit mur qu'ils avaient élevé derrière le bastion, incommodèrent tellement les assaillants qu'ils furent contraints de se retirer. Enfin, après neuf mois de siége, et seulement faute de vivres, les vaillants défenseurs de l'Amantea rendirent, à des conditions honorables, la petite ville que pendant si longtemps, et avec si peu de forces, ils avaient défendue contre la valeur des Français.

Pendant que je faisais partie de l'état-major du général Verdier sous les murs de l'Amantea, attendant que le ministre de la guerre m'envoyât les instructions et les moyens nécessaires pour former le régiment léger, selon les ordres de Masséna, ce maréchal reçut de l'empereur Napoléon l'injonction de se rendre en Allemagne et d'y prendre le commandement d'une armée française. Son départ du royaume fit que l'on négligea la formation des deux régiments calabrais qui, organisés avec intelligence, auraient pu devenir les meilleurs corps légers de toute l'Europe, tant par leur extrême adresse à se servir du fusil, que par leur habileté à faire la guerre dans les montagnes, et en outre par leur sobriété, ainsi que par leur fermeté à soutenir les fatigues d'une vie de combats. Le maréchal Masséna, en faisant décréter la formation des deux régiments légers

dont il s'agit, avait oublié de consulter le ministre de la guerre. Celui-ci, piqué d'un tel oubli, commença par retarder l'exécution de l'arrêté du maréchal, et finit, au départ de ce dernier, par le supprimer entièrement. Ce que voyant le général Regnier, il voulut que je retournasse dans la seconde Calabre, pour former et commander les milices. Mais ensuite, en y arrivant, il m'envoya près du général Abbé qui se trouvait à Seminara, aux avant-postes des Français, lesquels n'avaient pas encore occupé le district de Reggio, partie extrême de la Calabre, baignée par le détroit de Messine qui la sépare de la Sicile.

Nous étions déjà dans les mois de l'été de 1807 lorsque les Anglais et le roi Ferdinand menacèrent de faire un nouveau débarquement; mais, pour cette fois, on ne devait débarquer que les seuls corps de Ferdinand, composés en partie de Siciliens et en partie de Napolitains. Dans les avant-postes de Seminara, nous étions perpétuellement sur le *qui-vive*, parce que toutes nos forces se réduisaient au 23e léger, composé de seize cents hommes au plus. Dans l'endroit appelé la Piana, j'avais établi un certain ordre dans les milices, et je donnai l'assurance au général Abbé, que les sept arrondissements les plus rapprochés de Seminara pouvaient fournir au moins sept cents hommes, prêts à se rassembler au premier signal. Il me prescrivit de

tenir cette promesse; je parcourus en un seul jour l'espace indiqué en changeant de chevaux, et le jour suivant on vit arriver à Seminara sept cents hommes de renfort armés de leurs fusils de chasse. Cette circonstance produisit sur l'esprit public le plus grand effet qu'il fût possible de désirer, d'autant plus que l'on vit paraître peu de jours après le vaisseau anglo-sicilien, qui menaçait de faire un débarquement entre Palmi et le Pizzo, afin de nous couper ainsi la retraite. Des plaines de la Melia et en traversant Seminara, la colonne du général Abbé arriva à la plaine de Mileto. Pendant que nous passions dans le bois de Rosaro, nous fûmes vivement harcelés par les bandes débarquées du vaisseau sicilien, de sorte que nous nous trouvâmes fort heureux d'avoir pu arriver à Mileto. Le général Abbé m'envoya auprès de Regnier sans lui écrire, me chargeant seulement de lui dire de vive voix et avec précision ce qui avait occasionné notre retraite; puis, de lui rendre compte des attaques que nous avions essuyées de la part de l'ennemi sur notre flanc gauche du côté de la mer. Les miliciens, ou pour mieux dire les propriétaires les plus exposés, suivirent la retraite des Français. J'attendais de la part de Regnier des instructions pour opérer la réunion des milices que j'avais la conviction de pouvoir élever au nombre de six mille au moins; mais ce général, sujet à de continuelles distractions,

me laissa auprès du général Abbé. La colonne venue de la Sicile était à peu près forte de trois mille hommes, commandés par le prince de Philipstadt, défenseur de Gaëte, et Regnier en avait tout au plus autant. L'on s'étonne de voir combien dans l'espace d'une année les opinions s'étaient améliorées dans les Calabres. Les peuples même, dégoûtés de la conduite tenue par Anglais à l'égard des habitants, ainsi que de celle de la cour de Sicile, et s'apercevant que le nouveau système de gouvernement introduit par les Français était plus favorable aux masses que celui des Bourbons, demeuraient simples spectateurs du débarquement, au lieu de courir aux armes pour se joindre à l'ennemi. Les propriétaires, de leur côté, n'avaient pas beaucoup de peine à démontrer au peuple que les nouvelles lois introduites dans le royaume par les Français, étaient beaucoup plus favorables aux classes laborieuses qu'aux classes nobles et aux propriétaires. Ceux-ci, en même temps, bien ou mal organisés en milices, se sentaient plus forts qu'auparavant, et Regnier aurait pu en tirer un grand parti s'il ne s'était pas borné à réunir le peu de forces qu'il avait à Monteleone, en rappelant même de la place de Cotrone la seule compagnie qu'il y avait mise en garnison.

Je pressentais déjà que je verrais des guerres de montagnes sans fin, mais heureusement, le peu

d'expérience du prince de Philipstadt, rendit vaines mes prévisions. Regnier, avec beaucoup de sagacité, avait fait évacuer de Monteleone les hôpitaux et tout ce qui aurait pu occasionner un embarras inutile, et se disposa à se retirer pour attendre des renforts. Mais qui aurait jamais pu supposer que Philipstadt, au lieu de prendre des positions montueuses, se renfermerait dans Milet, située au milieu des plaines sans arbres qui sont si peu nombreuses dans les Calabres? Regnier s'avança sans retard pour aller le combattre et trouva l'ennemi rangé en bataille; mais était-il possible que trois mille soldats découragés, du côté des Bourbons, résistassent, surtout en plaine, à un pareil nombre de Français aguerris? Néanmoins les premiers se défendirent beaucoup mieux que je ne l'aurais imaginé, et il y eut parmi les nôtres beaucoup de morts et de blessés.

Il est à remarquer que le général Regnier en voyant l'ennemi en ordre de bataille de la même manière qu'il avait vu les Anglais l'année précédente, agit alors avec autant de prudence et d'adresse qu'il avait montré d'audace et de témérité à Sainte-Euphémie. Il envoya sur les flancs plusieurs compagnies choisies de tirailleurs qui, à la vérité, éprouvèrent elles-mêmes de grandes pertes. Le régiment français du 23e léger se mit en bataille perpendiculairement à l'aile droite de la ligne enne-

mie, entre un champ labouré et quelques maisons de Mileto, tandis que moi, à côté du général Abbé, je me trouvais en face de cette même ligne. Mais tout à coup un escadron de cavalerie ennemie déboucha de l'une des rues de Mileto. Abbé, dans un instant, passa derrière le régiment, et comme je n'eus pas le temps de faire le même mouvement, je me trouvai au milieu des chevaux ennemis, qui ne s'attendaient pas eux-mêmes à trouver la ligne française et les Français en bataille; ceux-ci, surpris en quelque sorte par les cavaliers siciliens, se mirent à faire un feu de file, de manière que je me vis dans une très-fâcheuse situation. Je dus mon salut à une blessure que reçut mon cheval, car, me trouvant à pied, je pus traverser la ligne de bataille du 23e. Regnier s'étant avancé avec les siens en colonne, l'ennemi ayant été d'abord un peu ébranlé fut mis ensuite dans une déroute complète. Nous faisions des prisonniers à chaque pas. J'aperçus un blessé étendu sur le sol et environné de quelques-uns des nôtres. Je reconnus bientôt que c'était une pauvre femme vêtue en soldat, frappée à la poitrine, mais tenant encore son fusil d'une main ferme et appelant son mari dans le délire qui semblait s'être emparé d'elle. Les seuls cavaliers ennemis purent se sauver avec le général Philipstadt et le corps des révoltés appelés volontaires, qui montrèrent plus de bon sens que leur général, car aussitôt que leur ligne eut été

rompue, ils prirent le chemin des montagnes où je les fis poursuivre par les milices. Les Français de leur côté poursuivirent l'ennemi jusqu'à Reggio où l'on demanda en vain la reddition du château. Comme nous nous retirâmes ensuite du district de Reggio pour reprendre notre première position à Seminara, les révoltés eurent le choix ou de se réembarquer pour la Sicile ou de rester en bandes dans les Calabres. Regnier, pour avoir rappelé la seule compagnie française en garnison à Cotrone afin de la réunir au reste de sa petite troupe, fut cause que cette place tomba au pouvoir de l'ennemi; il en coûta pour la reprendre non-seulement du sang et des fatigues, mais encore des dépenses énormes.

Le combat de Mileto, où toute la troupe ennemie fut faite prisonnière, à la réserve de la cavalerie, réduisit les révoltés des Calabres en diverses bandes de cinquante à soixante hommes tout au plus, ou même d'un nombre moindre encore, qui furent ou détruites ou dispersées, tant par les Français que par nos milices. Je demandai alors la permission d'aller à Naples, avec l'intention de ne plus retourner dans ces provinces. Mon frère Florestan, ayant quitté la Calabre citérieure au départ du maréchal Masséna, fut nommé commandant de la province de Molise. Arrivé à Naples, je fus bien accueilli du ministre de la guerre et du roi Joseph; mais quand je de-

mandai à entrer dans un régiment avec mon grade de lieutenant-colonel, on me répondit que les régiments nationaux étaient en très-petit nombre, et qu'il ne s'y trouvait aucun poste de mon grade qui fût vacant. Je ne réclamais pourtant pas le grade de colonel que m'avait conféré le maréchal Masséna, autorisé par le roi Joseph à composer les régiments calabrais et à en nommer tous les officiers. Mon aversion pour la présence des Français dans le royaume augmentait de plus en plus, à tort ou à raison. Or, comme ils occupaient les îles Ioniennes, et que le roi Joseph, qui en avait la direction suprême, y envoyait des officiers du génie et d'artillerie napolitains, je demandai à y être employé dans l'état-major général de Corfou, jugeant qu'il valait mieux servir avec les Français dans une terre étrangère que dans mon propre pays qui leur était soumis. Outre cela, le général Donzelot, que j'avais connu en Calabre comme chef de l'état-major de Masséna, allait dans cette île et désirait beaucoup m'avoir auprès de lui. Il passait pour être l'un des meilleurs généraux français, mais ses opinions politiques l'avaient presque fait tomber dans la disgrâce de Napoléon. A ma demande, le ministre de la guerre répondit que, comme il n'y avait ni colonels ni lieutenants-colonels dans l'état-major des îles Ioniennes, je ne pourrais y aller que comme chef d'escadron. C'était un désavantage pour moi que

de descendre d'un grade, mais, d'un autre côté, je ne pouvais supporter l'idée de rester à Naples spectateur oisif du luxe et de l'orgueil insultant de Joseph et de ses courtisans. Ainsi, quoique mes amis me conseillassent de ne point accepter les offres du ministre, j'y souscrivis cependant, et dans le mois de novembre 1807, je me rendis à Otrante, où je m'embarquai pour Corfou.

CHAPITRE XIV.

(DE LA FIN DE 1807 A LA FIN DE 1808.)

J'arrive à Corfou où le général César Berthier était gouverneur général. — Il m'envoie occuper l'île de Fano. — Je pars pour Sainte-Maure, commandée par le général Donzelot. — Je fais naufrage près de Prevesa. — Je rencontre Pouqueville. — Intention d'Ali-Pacha. — Je retourne de Sainte-Maure à Corfou avec Donzelot. — Après un an d'absence je reviens à Naples.

Pour avoir trop aimé ma patrie, je me voyais contraint de la fuir, quoique par ma propre volonté. Le roi Ferdinand, après l'avoir dilapidée, après avoir déshonoré l'armée, après avoir par sa pusillanimité perdu sa couronne, et avoir fait naître parmi nous la guerre civile, nous avait plongés dans la misère et dans le sang. Aux humiliations que les Français nous faisaient subir se joignaient des actes d'oppression insupportables. Les biens de l'État dissipés, les emplois prodigués à des gens sans mérite, tout conspirait à ruiner de plus en plus le royaume. Il est vrai que les Napolitains, soit

qu'ils soutinssent les Bourbons, soit qu'ils favorisassent les Français, ou qu'enfin ils fussent restés spectateurs inertes de tant de désordres, paraissaient également dignes de blâme; et cependant, leur choix ne pouvait tomber que sur l'un de ces trois partis, car, se réunir tous en même temps contre les Bourbons et contre les Français eût été une chose impossible. Il est certain que si notre destin nous eût offert une ombre de probabilité de pouvoir combattre à la fois le pouvoir arbitraire de Ferdinand et l'invasion étrangère, la volonté la plus déterminée ne m'aurait pas manqué pour être des premiers à lever l'étendard de la régénération du pays.

Les troupes françaises et les munitions de guerre que Napoléon envoyait aux îles Ioniennes s'embarquaient à Otrante, qui n'était qu'à la distance de soixante milles de Corfou. Pour éviter la croisière anglaise, on fit voile par une mer orageuse, mais ce parti périlleux ne pouvait réussir qu'imparfaitement, parce qu'en arrivant près des montagnes neigeuses de l'Albanie la mer devenait calme, et l'on courait grand risque de tomber entre les mains de l'ennemi. Je m'embarquai vers le soir par un vent favorable mais très-fort, et au bout de dix heures je débarquai à Casopo, point très-rapproché de la place de Corfou. Le gouverneur général des îles Ioniennes était César Berthier, frère du prince de Neuchâtel, le compagnon d'armes et l'ami insépa-

rable de Napoléon tant que ce dernier fut favorisé de la fortune.

Les renseignements que j'avais fait transmettre au général Berthier, et la manière dont le général Lucotte, en lui écrivant, s'exprimait sur mon compte, me valurent l'accueil le plus favorable et le plus flatteur. Le gouverneur commandant me confia en même temps une commission aussi délicate que périlleuse, en m'ordonnant d'occuper l'île de Fanò, et d'y fortifier la rade qui regarde l'île de Corfou. Il me donna pour cette expédition deux cents Français et un bataillon d'Albanais, car la France en avait alors plusieurs milliers à son service. Cette troupe, l'artillerie et les munitions nécessaires devaient partir de Casopo, sur de petits bâtiments marchands, escortés d'une chaloupe canonnière. Quoique Casopo soit peu éloigné de Fanò, il fallait cependant mettre à la voile avec un vent propice, assez fort et assez durable pour nous préserver de tomber entre les mains des Anglais. Il n'y avait d'ailleurs pas de temps à perdre, parce que si les Anglais arrivaient pour occuper l'île avant nous, il aurait été très-difficile ensuite de recevoir de la Pouille des vivres et d'autres provisions de guerre. Le général Berthier m'écrivait de hâter l'expédition, mais en même temps de ne rien abandonner au hasard, deux choses parfaitement contradictoires entre elles parce que si l'ennemi eût

occupé l'île avant moi, l'on m'aurait laissé toute la responsabilité d'un tel désavantage. Je me décidai donc à tout risquer en mettant à la voile au coucher du soleil; et à la naissance du jour suivant le matériel et le personnel de l'expédition étaient déjà débarqués. J'avais toujours été par inclination d'une grande exactitude au service; mais me trouvant alors avec des Français, l'esprit de nationalité devenait pour mon zèle un stimulant de plus. Nous étions sur le point de ranger en batterie les pièces d'artillerie déjà débarquées, quand une frégate anglaise s'approcha à la distance de moins d'une portée de fusil, et se mit à nous tirer des coups de canon. Je fus alors obligé de suspendre les travaux, qui furent bientôt repris lorsque le vaisseau ennemi s'éloigna; de sorte qu'en très-peu de jours, tous les ordres que j'avais reçus furent pleinement exécutés.

Le général Donzelot, qui commandait dans l'île Sainte-Maure, écrivit au gouverneur général Berthier en le priant de m'envoyer auprès de lui. Cette demande faite par un homme aussi recommandable que ce général, excita chez le gouverneur le désir de ne point m'éloigner de lui et de son commandement immédiat. Mais il céda ensuite à une seconde demande de Donzelot, en me faisant partir pour Sainte-Maure avec le général Camus et d'autres officiers destinés, les uns pour la même île,

les autres pour Zante ou pour Ithaque. Nous arrivâmes tous sur une barque canonnière dans l'île de Paxos, où, entre l'ennui que me causait la conversation du général Camus en matières politiques, et l'idée que la canonnière serait prise par les Anglais, je résolus de m'embarquer sur un bâtiment de Sainte-Maure dont le capitaine passait pour un excellent marin, et qui me promit de me cacher dans quelque coin de son vaisseau dans le cas où nous serions rencontrés par les Anglais. Nous étions au mois de février et nous avions à minuit un vent très-favorable quoique assez fort. A peu de distance de Sainte-Maure, le timonier se trompant de direction fit heurter le bâtiment contre les écueils de Prevesa. Le choc fut tel, que, lorsque je fus monté sur le pont pour savoir ce qui était arrivé, il me fut impossible de redescendre pour sauver au moins mon argent, car le vaisseau était déjà tout rempli d'eau. Il ne me resta donc que mille francs que j'avais en or dans une ceinture que je portais sur moi. Nous nous élançâmes tous alors dans la chaloupe, qui heureusement n'était pas sur le bâtiment, mais le suivait à la remorque. Comme le vent soufflait avec violence et que la mer était très-forte, nous fûmes en grand danger de couler à fond; cependant, à force de rames et avec des peines infinies, nous atteignîmes un écueil qui touchait presque à la terre. Le froid était tellement intense, que si je n'avais

pas pris un manteau à manches de l'un des matelots, je serais certainement mort gelé! Je sus par les marins que nous étions à peu près à deux milles de distance de Prevesa, mais que nous courions grand risque d'être attaqués à l'aube du jour par des Turcs qui chercheraient à s'approprier les débris du naufrage. Je promis une bonne récompense à deux des matelots s'ils arrivaient avant le jour à Prevesa, afin de demander au consul français aide et protection pour un officier supérieur de l'état-major de Corfou, qui avait fait naufrage. En effet, le jour paraissait à peine qu'il nous arriva des gens de Prevesa, envoyés par le consul général Pouqueville, le même qui depuis a écrit l'histoire de la révolution grecque. En me voyant, il me dit que mon naufrage devenait extrêmement utile au corps français distribué dans les sept îles, parce qu'il avait besoin de donner connaissance de plusieurs faits relatifs à la perfidie d'Ali, pacha de Janina; qu'il n'avait pas voulu les écrire, et que pour ne pas éveiller les soupçons de cet astucieux musulman, il n'osait traverser la mer. Il me chargea de rapporter au général Donzelot qu'Ali-Pacha était sur le point de se réunir aux Anglais pour attaquer l'île voisine de Sainte-Maure, et que, bien qu'il n'eût pas osé se déclarer ouvertement contre la France, il devait du moins les aider par des voies détournées à prendre avec Sainte-Maure, Zante, Ithaque et Cerigo, non

loin de la Morée, gouvernée par son fils. Enfin le consul ajoutait qu'il était certain qu'en peu de temps l'ennemi débarquerait à Sainte-Maure.

Je me rendis le même jour de Prevesa dans cette île, où je trouvai le général Donzelot fort affligé, tant par les nouvelles qu'il savait déjà que par celles que je lui apportais: car il prévoyait qu'il devait inévitablement perdre l'île et tomber prisonnier avec toute la garnison entre les mains des Anglais. Il y avait dans l'île une citadelle avec laquelle on communiquait par une langue de terre, et où se trouvait une faible garnison composée seulement d'un bataillon du royaume d'Italie; on y manquait de vivres; et quand même elle aurait été très-forte, n'ayant aucune espérance de secours, il fallait absolument que tôt ou tard elle se rendît. Néanmoins Donzelot y faisait travailler à force, pour améliorer les fortifications; mais il était tellement épuisé d'argent qu'il m'emprunta les mille francs en or que j'avais sauvés du naufrage. Après un mûr examen cependant, reconnaissant qu'il était tout à fait impossible de défendre l'île, s'il n'y avait pas moyen d'augmenter beaucoup la garnison, supposition qui n'était qu'un vain rêve, il se décida à se rendre lui-même à Corfou sur une barque chargée de bois, et caché sous un déguisement pour ne pas être pris par les Anglais : le tout afin d'exposer au gouverneur général César Ber-

thier ses opinions relativement à la défense de Sainte-Maure, ainsi que des autres îles, Céphalonie, Zante et Ithaque. Donzelot, en arrivant à Corfou, y trouva sa nomination de gouverneur général des îles Ioniennes, en remplacement de Berthier, qui véritablement n'avait pas une tête faite pour un pareil commandement. Le nouveau gouverneur appela alors tout son état-major à son quartier général, et j'évitai ainsi d'être fait prisonnier par les Anglais, qui peu de temps après se mirent en possession de Sainte-Maure. Donzelot alors appliqua tous ses soins à relever et à améliorer les fortifications de la ville de Corfou, ainsi que celles de l'île de Vido, appelée autrement l'île de la Paix, sans laquelle cette place ne pouvait tenir. Le soleil ardent de juillet et d'août n'empêcha point Donzelot d'assister avec vigilance aux travaux des fortifications, et moi qui le suivais partout, je profitais de cette occasion pour m'instruire : ce qui m'était d'autant plus facile qu'un officier du corps du génie me donnait des leçons de l'art de fortifier. Or, ces leçons s'imprimaient toujours davantage dans mon esprit par l'examen continuel que je faisais de cette place. J'étais le seul officier italien dans l'état-major de Donzelot, qui avait beaucoup de bonté et d'amitié pour moi. En même temps, comme il ne pouvait souffrir les duels, j'avais soin de me conduire avec assez de prudence pour les

éviter, sans permettre toutefois que le nom italien ou que le nom napolitain fussent attaqués. Cependant je me vis forcé un jour de demander raison à un chef d'escadron qui parlait des Napolitains d'une manière tant soit peu équivoque; il protesta qu'il n'avait pas eu l'intention d'offenser mes compatriotes, et ainsi se termina l'affaire. Mais il en arriva tout autrement d'une querelle que j'eus avec l'adjudant-commandant Forestier, homme très-brave, mais qui cherchait à se faire un nom au moyen des duels; nous nous battîmes à l'épée à plusieurs reprises, et nous nous trouvâmes bien quatre fois poitrine contre poitrine, sans qu'il en résultât de blessure de part ni d'autre. Les témoins, qui étaient Français, firent terminer l'affaire, et Forestier ayant été le provocateur, le général Donzelot ne me fit aucun reproche. Ce duel, au surplus, m'en épargna plusieurs autres.

La correspondance du gouverneur général avec Ali, pacha de Janina, m'était exclusivement confiée. L'ignorance crasse, l'astuce, la malignité et la manière d'écrire du musulman auraient donné quelque valeur à cette correspondance, si elle eût jamais été publiée. Lorsque Donzelot lui demandait de permettre aux commissaires français d'acheter des bestiaux pour nourrir sa garnison, l'autre se montrait tout prêt à souscrire à la demande, et il ordonnait ensuite secrètement aux propriétaires des pro-

vinces qui lui étaient soumises de ne rien vendre aux Français. Il écrivait dans le même temps que si la mort enlevait l'empereur Napoléon, la douleur qu'il en ressentirait le conduirait au tombeau. Il poussait du reste l'ignorance jusqu'à croire que Paris etait au bord de la mer, et que Prevesa était au nombre des premières places fortes de l'Europe, tandis que ses fortifications se bornaient à un fossé creusé autour de la place et à un parapet de terre soutenu par des pièces de charpente.

Au mois de février de cette même année, on reçut à Corfou la nouvelle que le palais habité à Naples par le ministre de la police Saliceti s'était écroulé par l'effet de l'explosion d'une grande quantité de poudre. Saliceti, que l'on voulait faire périr, se trouvait, au moment où l'on mit le feu aux poudres, éloigné des douze chambres du palais qui furent détruites par cette secousse; mais sa fille et le duc de Lavello, mari de celle-ci, restèrent pendant quelque temps sous les ruines, et eurent ensuite le bonheur de se sauver. Quelques-uns des domestiques du ministre périrent, et d'autres furent grièvement blessés. Les auteurs du crime furent condamnés à mort et exécutés.

Il résulta des débats du procès que les coupables avaient été excités à cette action odieuse par la reine Caroline de Sicile, qui brûlait du désir de se venger de la sévérité que le ministre de la police exerçait

contre ceux qui entretenaient des correspondances avec elle. Toujours occupée à ourdir des conspirations, cette princesse comptait pour peu de chose la vie de cinquante ou soixante personnes qui pouvaient être victimes de l'explosion, pourvu que Saliceti, l'objet de sa haine, eût péri. C'était là l'occasion de répéter avec Virgile, quand il représente Didon sur le point de brûler les vaisseaux d'Énée :

Femmina è cosa mobil per natura
E per disegno impetuosa et fera.

Ce fut aussi dans cette année que l'empereur Napoléon nomma roi d'Espagne son frère Joseph, le remplaçant au trône de Naples par Joachim Murat. Ce dernier, sans aucun doute, était beaucoup moins incapable que l'autre d'être à la tête d'un gouvernement; et comme par la suite j'aurai beaucoup à parler de lui, je ferai dès à présent la remarque que le public, en ne le regardant que comme un guerrier plein de courage, fut complétement dans l'erreur. Il est vrai que la féodalité et plusieurs autres lois onéreuses de la maison de Bourbon furent abolies sous le règne de Joseph, et que plusieurs lois françaises furent introduites par le Code Napoléon. Des changements si utiles suivaient du reste le système impérial dans tous les

États régis par des membres de cette famille. Sous Joseph, le royaume de Naples n'aurait jamais eu ni une armée, ni une bonne administration financière. Tout fut, pendant son règne, dissipation et dilapidation.

L'empereur Napoléon, par un décret du 15 juillet 1808, investit Joachim Murat, alors grand-duc de Berg et de Clèves, du titre de roi de Naples et de Sicile, comme si les peuples au delà du Phare lui eussent appartenu. Par ce même décret, pour comble d'humiliation des peuples du royaume, Napoléon prescrivait que, dans le cas où sa sœur Caroline survivrait au roi Murat, son mari, elle monterait sur le trône avant son fils : nouveauté humiliante, puisque jamais le royaume de Naples n'avait été gouverné par des femmes, à l'exception des deux Jeanne.

Le règne déplorable de Joseph et la réputation de brave guerrier dont jouissait Joachim Murat, jointe aux avantages extérieurs dont il était doué, firent qu'à son entrée à Naples il fut accueilli avec transport par toute la population. Pour justifier sa haute renommée de courage militaire, il prit, dans les premiers jours d'octobre de la même année, l'île de Caprée, occupée par les Anglais, et d'où, par sa situation en face de la capitale, l'ennemi tenait étroitement bloqué non-seulement le golfe de Naples, mais encore la côte de Salerne tout entière.

L'expédition fut confiée au brave et habile général français Lamarque. Les soldats, moitié Français, moitié Napolitains, déployèrent tous une grande résolution et une intrépidité remarquable, l'île étant si difficile à prendre que, sans les fautes du commandant anglais, le colonel Lowe, et un peu d'aide de la fortune, cette entreprise aurait totalement manqué.

Le roi Joachim s'occupa ensuite à organiser l'armée, réduite à un véritable état de délabrement, et, parmi ses autres dispositions utiles, il publia un ordre pour que tous les officiers napolitains employés dans les îles Ioniennes rentrassent dans le royaume. En conséquence, je pris congé du général Donzelot, et je m'embarquai pour la Pouillė. On courait plus de danger d'être pris par les Anglais, pendant cette courte navigation, que dans toute autre, parce qu'ils avaient renforcé leurs croisières dans l'étendue de ce trajet de mer. Nous mîmes encore à la voile par un vent des plus forts, et en vingt-quatre heures j'arrivai heureusement à Barletta, d'où je me rendis à Naples sans délai.

CHAPITRE XV.

(1809 A 1810.)

Le roi Joachim Murat me nomme son officier d'ordonnance. — Mission qu'il me donne. — Les Anglais menacent de débarquer dans le royaume. — Rome et les États de l'Église deviennent provinces de l'empire français. — Le roi fait deux voyages à Paris. — Son retour à Naples. — Il parle publiquement de l'expédition de Sicile. — Cette île est menacée d'un débarquement.

Le roi Joachim s'était appliqué, avec beaucoup de sollicitude et d'activité, à organiser les divers corps de l'armée. Il avait déjà promulgué la loi de la conscription, qui déplut généralement, parce que la population sur laquelle elle pesait le plus n'avait pas encore entièrement renoncé à son ancien dévouement pour la dynastie des Bourbons, et aussi parce que les lois et le système du nouveau gouvernement n'étaient pas suffisamment enracinés pour inspirer des sentiments de nationalité et de véritable patriotisme. Les prisons étaient alors remplies de coupables de délits politiques.

Mon premier soin fut de me présenter au roi Joachim, auprès duquel l'accès était plus que jamais facile, en dépit de l'importance que se donnaient les chambellans de service. Pendant que j'attendais dans la salle contiguë à celle où se tenaient les courtisans napolitains et français, le duc Girella, préfet du palais, vint me raconter toutes les intrigues et toutes les bassesses au moyen desquelles plusieurs d'entre eux avaient obtenu des emplois à la cour. Aussitôt que je fus admis en présence de Joachim, je lui présentai l'autorisation qu'il m'avait donnée, en 1802, de me rendre en Égypte. Il lut attentivement, en outre, l'état de mes services, et la commission, qui m'avait été donnée par Masséna, d'organiser un régiment de Calabrais. Lorsqu'il eut terminé la lecture de ces documents, je lui dis que j'attendais de sa justice le grade de colonel. Le roi me répondit qu'en me nommant son officier d'ordonnance, il allait me donner une preuve de la bonne opinion qu'il avait de moi. Je me souviens qu'en ce moment j'étais si occupé à admirer l'élégance de sa personne, à laquelle son affabilité ajoutait encore, que je ne songeai pas même à le remercier. Il me parla beaucoup de l'armée napolitaine, en manifestant une telle confiance en nous, qu'il semblait en avoir encore plus que je n'en avais moi-même, ce qui n'est assurément pas peu dire. Ses paroles m'enthousiasmèrent au point que, sans

la crainte de faire attribuer ma fièvre de patriotisme à une flatterie de courtisan, je serais tombé à ses pieds. Il me paraissait voir en lui le Charles XII des Napolitains, et, l'esprit tout rempli de ces pensées, je me retirai, gracieusement salué par tous les gens de la cour, qui avaient fort bien remarqué que le roi s'était longtemps entretenu avec moi.

Trois jours après, je reçus de ce prince le brevet d'officier d'ordonnance; et, comme plusieurs officiers napolitains et français prétendaient à cette charge sans avoir jamais pu l'obtenir, malgré toutes les protections qu'ils avaient à la cour, ils ne pouvaient se persuader qu'il ne me fût même jamais venu dans la tête de solliciter cette faveur si grande. Les idées républicaines s'étant entièrement évanouies dans les âmes des autres, mon patriotisme s'était réduit à désirer l'honneur national et l'indépendance du pays, une armée bien disciplinée, bien aguerrie, enfin le royaume délivré de la présence des Français, quoique, à la vérité, il ne fût pas possible de le leur faire évacuer jusqu'à ce que nous eussions une armée également forte par le nombre et par la discipline, car les Anglais continuaient à nous menacer d'un nouveau débarquement et à exciter les populations de toutes les provinces à la révolte pendant que les troupes de Napoléon étaient employées aux guerres de l'Espagne et du Nord. Les intrigues de l'Angleterre firent éclater deux sou-

lèvements dans les deux provinces de Bari et de Lecce, la première dans la commune de Sant-Eramo, et la seconde dans celle d'Oria. Le roi m'expédia à Oria, en me chargeant de lui faire connaître tous les détails de ce soulèvement, et de dire au général Ottavi, Corse de naissance, qui commandait cette division militaire, d'épargner autant que possible l'effusion du sang. Je trouvai ce général se promenant sur l'esplanade au milieu de sa petite troupe, et examinant une potence qu'on y avait dressée pour y pendre douze habitants qui, ayant été les premiers à se révolter et à attaquer un escadron français, avaient été condamnés à mort par un conseil de guerre. L'escadron, averti à temps, était monté à cheval et avait taillé en pièces une quantité d'insurgés. Ce fut en vain que j'exhortai le général à faire grâce à ces malheureux, en lui disant que le roi n'était déjà que trop affligé du sang qui malheureusement avait été répandu jusqu'alors. Il me répondit que l'exécution de ces douze coupables était absolument nécessaire, et que, si je n'étais pas venu, il en aurait fait pendre jusqu'à trois cents. Et, ce qui est plus encore, tous les citoyens des classes civiles de cette province, tous anti-bourboniens, c'est-à-dire attachés à notre parti, approuvèrent la conduitte d'Ottavi; puis, se tournant vers moi, ils disaient qu'il m'était bien facile de parler de clémence, puisque je ne devais pas rester en ce

lieu ; mais que, pour eux, ils préféraient la mort de ces rebelles défenseurs de la cause anglo-bourbonienne, à l'inconvénient d'exposer leurs biens et leurs existences à la férocité de leurs ennemis. Ce langage, il faut encore le remarquer, n'était pas tenu par des gens vulgaires, mais par d'honnêtes pères de famille et d'excellents citoyens, tant il est vrai que, dans les guerres civiles, il est difficile de distribuer la louange ou le blâme avec justice et impartialité. Je fus plus heureux dans une autre circonstance où je réussis à persuader au général Ottavi d'user de plus de douceur à l'égard des révoltés de Sant-Eramo, en épargnant le sang, selon les intentions du roi. Il consentit, en effet, à se montrer plus clément.

Telle était l'habitude prise par le roi de me charger de soins divers, qu'on eût dit qu'il n'avait pas d'autres officiers d'ordonnance auprès de lui, car il ne me laissait pas un moment de repos, même pour des affaires de peu d'importance.

Les provinces restées sous la domination du Saint-Siége, et le pape lui-même, étaient entièrement du parti anglais. Quoique le pape, en apparence, se montrât favorable à Napoléon, il agissait sous-main en ennemi. L'empereur, à qui rien n'échappait, tant sa vigilance était active, finit par se décider à dépouiller le pape de tout pouvoir temporel, et il effectua une résolution si hardie, au mo-

ment où l'on était encore incertain du succès de la campagne d'Autriche, qui se termina glorieusement par la bataille de Wagram. Ce fut alors que cinq mille hommes seulement, dont deux mille Français et trois mille Napolitains, envahirent les États pontificaux. Napoléon investit le roi de Naples du commandement des provinces papales, en lui laissant le soin de changer le gouvernement. Le roi m'ordonna de me rendre à Rome avec une dépêche pour le général Miollis, chef de la junte, composée de lui, de Saliceti et de trois autres membres, laquelle junte devait proclamer Rome la seconde ville de l'empire français, et diviser l'État de l'Église en plusieurs départements. Le roi me recommanda en même temps de répandre le bruit qu'il arriverait d'un moment à l'autre à Rome, et que plusieurs corps de Napolitains s'étaient déjà mis en marche. Je savais bien, toutefois, que ni le roi, ni aucune portion de ses troupes, ne pouvaient quitter le royaume, menacé d'un débarquement de vingt mille hommes, tant Anglais que Siciliens. Le roi ajoutait, en outre, que la junte devait, sans retard, déclarer que la Romagne faisait partie maintenant de l'empire français, et il me donna l'ordre de ne partir de Rome que lorsque ces actes de politique seraient entièrement accomplis, afin de lui rendre compte de l'effet que produiraient sur le peuple de cette capitale de si grands changements. A mon

arrivée à Rome, je vis tous les membres de la junte, excepté le général Miollis, à qui ma dépêche était adressée ; il se fit attendre pendant plusieurs jours, parce que les ordres de l'empereur, alors près de Vienne, en face de l'ennemi, ne lui étaient parvenus qu'après un long retard.

Je m'aperçus bientôt que les peuples de l'État romain abhorraient l'idée de devenir Français. Pour moi, si d'un côté je voyais avec beaucoup de peine cette partie de l'Italie prendre le nom de France, d'un autre côté mon cœur se réjouissait de la voir gouvernée par les mêmes lois communes à tous les peuples italiens, excepté ceux de la Sicile et de la Sardaigne. Enfin je voyais avec plaisir renverser le gouvernement papal, cause première de l'asservissement de l'Italie. De toutes manières, cependant, ces dispositions de Napoléon n'étaient pas seulement impolitiques et imprudentes, mais encore d'une extrême audace, parce qu'il n'avait pas encore abaissé l'orgueil de l'Autriche, que l'Italie méridionale était menacée par les Anglo-Sicules, et que dans les États de l'Église il ne comptait en tout que cinq mille hommes, avec lesquels il aurait certainement été impossible de contenir une population révoltée. Je me souviens pourtant de la fameuse allocution que Saliceti, ministre de la police de Naples, fit aux notables de Rome, dans la magnifique galerie Farnèse. Ces notables refusèrent

tous les emplois législatifs et administratifs qui leur étaient offerts, refus dicté tant par un louable patriotisme que par le peu de confiance qu'ils avaient dans la fortune de Napoléon. Saliceti, pour triompher de cette résistance, leur disait que les hommes en société étaient partagés en enclumes et en marteaux, et qu'en refusant de devenir marteaux, ils seraient nécessairement réduits à rester enclumes : comparaison oratoire tout à fait nouvelle et passablement étrange.

En attendant il nous arrivait, des rives du Danube, des bulletins de Napoléon qui parlaient de faits d'armes admirables. Mais ces bulletins étaient affichés à l'envers, par les rusés Romains, sur les murs et sur les colonnes de la ville éternelle, voulant dire par là que les faits d'armes accomplis sur le Danube étaient exposés d'une manière contraire à la vérité. Le pape était renfermé dans le Quirinal, d'où il lançait des protestations et fulminait des excommunications. Rome, enfin, fut déclarée seconde ville de l'empire et les provinces partagées en départements français, sans qu'il y eût aucune des émeutes que l'on avait redoutées. Je pris alors congé de Miollis et de Saliceti, emportant avec moi des lettres de leur part pour Joachim, et je retournai à Naples, avec la plus grande célérité.

Je trouvai dans le salon du roi le prince de Caramanico, chambellan de service; il me dit que

dans peu d'heures il devait suivre le roi à Rome; et comme il me demanda si Sa Majesté était attendue dans cette capitale, je lui répondis affirmativement. Ainsi les gens de la cour croyaient encore, à ce moment, que le roi partirait quelques heures après. Mais il me dit, au contraire, qu'il était bien éloigné de l'idée de ce voyage, parce que le télégraphe annonçait que l'armée anglo-sicilienne était en vue; néanmoins il n'était pas fâché que le bruit de son départ se répandît. Nous étions à la moitié de juin, et le télégraphe avait effectivement transmis la nouvelle que plusieurs vaisseaux, tant de guerre que de transport, venus de la Sicile, côtoyaient nos rivages. Cette armée, après avoir débarqué sur plusieurs points du royaume quelques détachements de révoltés, afin de fomenter la guerre civile, s'avançaient vers la rade de Naples. Le roi voulut alors concentrer l'armée française dans les environs de la capitale, excepté la division du général Parteneaux, qui défendait les deux Calabres. Le roi m'ayant fait appeler me donna l'ordre de faire marcher les corps campés entre le Garigliano et San-Germano, et ils se mirent tous en mouvement sous mes yeux.

A mon retour il me remercia de ma promptitude et exigea que j'allasse me reposer pour me préparer à de nouveaux services. En effet, il me fit appeler peu d'heures après pour m'ordonner de passer à

Misène, afin de faire passer à l'île d'Ischia un bataillon suisse, dans la vue de défendre plus efficacement cette île contre les Anglais qui menaçaient d'y débarquer, et il m'enjoignit de revenir le plus promptement possible, pour lui rendre compte des mouvements des vaisseaux ennemis autour de Procida et d'Ischia. En arrivant à Misène, je vis le canal occupé par les vaisseaux de guerre de l'Angleterre, ce qui me mettait dans l'impossibilité de faire débarquer dans l'île, non-seulement un bataillon, mais d'y débarquer seul moi-même, si je l'avais entrepris. Je retournai donc vers le roi, à plus de minuit; mais comme il était indispensable de lui faire connaître, sans retard, les opérations de l'armée ennemie, j'entrai sans hésitation dans sa chambre à coucher, et je le réveillai d'un profond sommeil. Il commença par croire, ou, pour mieux dire, à espérer que l'ennemi débarquerait dans quelques heures, et que dans la journée une bataille déciderait de tout. Il m'ordonna donc de remonter à cheval et de m'avancer promptement vers Pozzuoli, afin de m'y trouver à l'aube du jour. La situation du roi Joachim était si hasardeuse qu'il désirait, avec raison, qu'une bataille eût lieu sur cette plage. Les troupes étaient exténuées par une marche continuelle dans une saison si chaude. Entre Rome, Naples et Monteleone, dans la Calabre, on ne rencontrait point de troupes sous les armes, et les populations me-

naçaient de s'insurger, depuis que les milices, quoiqu'elles rendissent de grands services, n'étaient plus assez fortes pour pouvoir les contenir. Je suivis donc le roi, qui avait rassemblé, dans les environs de Pozzuoli, à peu près seize mille hommes, avec lesquels il espérait battre les Anglais. Ceux-ci auraient bien pu en débarquer dix-huit mille; mais ils se contentèrent de débarquer dans les îles de Procida et d'Ischia, en évitant le combat. Le roi revint le soir à Naples avec toute sa suite, et au moment où je croyais pouvoir jouir d'un peu de repos, il me fit appeler et me dit, avec une émotion visible, qu'il était indispensable que je me rendisse en Calabre, pour porter au général Parteneaux l'ordre de marcher sur Naples, avec sa division; ajoutant que, si j'étais attaqué par les insurgés, je devais mâcher et avaler l'ordre pour qu'il ne tombât pas entre les mains des Anglais. Il me dit encore qu'il n'ignorait pas à quel péril j'allais m'exposer, mais que l'importance du service exigeait à tout prix la retraite de Parteneaux et de sa division. Il ordonna en outre que cet officier-général laissât dans les Calabres un seul bataillon pour servir de point de ralliement aux patriotes qui avaient à soutenir une guerre défensive contre les révoltés. La commission qu'il me donnait ne pouvait certainement être ni plus scabreuse, ni plus périlleuse; aussi mon ami Gaetano Coppola me regardait-il comme perdu,

sans espoir de me revoir jamais, et ce n'était pas sans raison; car de Naples au quartier général de Parteneaux à Monteleone, tout était parsemé de bandes nombreuses et formidables d'insurgés. Au moment de partir je laissai à mon valet de chambre une lettre pour mon frère Florestan, afin qu'il la lui envoyât, dans le cas où je serais tué en chemin. Florestan commandait la province de Molise, où les révoltés lui donnaient beaucoup à faire. A mon passage à Salerne, l'intendant de la province, Tommasi Susanna, qui avait été mon supérieur au collége militaire, me représenta que c'était une véritable folie que de croire à la possibilité de pénétrer seul comme je l'étais jusqu'à Monteleone; car, pendant la nuit précédente, les révoltés avaient mis à feu et à sang, en vue de Salerne même, une riche maison de campagne. A moitié du chemin, entre Salerne et Lagonegro, une bande d'insurgés, postés au sommet d'une colline, me voyant tout seul sur la route postale, se précipitèrent pour m'arrêter; mais je courais d'une telle vitesse qu'ils ne purent m'atteindre. Entre Castrovillari et Tarsia, je fus protégé par les milices. En entrant dans la province de la seconde Calabre, quoique le danger allât toujours croissant, je me crus cependant plus en sûreté, tant par la connaissance que j'avais des localités, que par les secours qui pouvaient me venir des milices autrefois organisées sous mon commandement.

Arrivé à Nicastro, m'apercevant que deux fortes bandes occupaient déjà la rue principale, je cherchai à réunir un gros détachement de milices et de gendarmes, avec le secours desquels, attaqué dans la direction de Sainte-Euphémie, après avoir lutté contre l'ennemi pendant plus d'une heure, je fus assez heureux pour pouvoir m'échapper, et je parvins, dans la même journée, jusqu'à Monteleone. Le général Parteneaux, avant de mettre ses troupes en marche sur Naples, se décida à faire sauter le fort de Scilla, pour qu'il ne tombât pas entre les mains de l'ennemi. Je repris alors le chemin de Naples, avec le premier détachement de la division.

Les Anglais ne pouvaient se résoudre à opérer leur débarquement sans être d'abord certains, comme ils en avaient l'espérance, du mauvais succès de Napoléon dans la campagne de Wagram, et sans que de redoutables soulèvements eussent contraint Joachim à se replier sur Rome, ou du moins à diviser ses forces sur divers points du royaume. Mais quand ils apprirent que l'armée de Napoléon était victorieuse en Autriche, et qu'ils virent que les révoltés, suscités par eux dans les provinces du royaume, ne répondaient pas à leurs espérances, les Anglais avec leur flotte rentrèrent en Sicile, après avoir mis en danger des milliers et des milliers de populations accourues aux armes, laissant sur le rivage une quantité d'anciens insurgés, accueillis

d'abord en Sicile, et qu'ils venaient de faire débarquer dans plusieurs endroits du royaume, où presque tous rencontrèrent la mort par la main des milices qui servaient avec beaucoup de zèle, et sans lesquelles Joachim aurait été obligé de se retirer sur Rome. Tous ces événements si favorables au roi étaient arrivés après mon départ de Naples, et, pendant que j'y retournais, de nouveaux ordres avaient été expédiés au général Partenaux de ne point évacuer les Calabres. Joachim, en m'apercevant, manifesta le plus vif regret de ce que le général français avait fait sauter le fort de Scilla, et l'en blâma hautement. Je voulus essayer de défendre cette action, ce qui l'irrita un peu contre moi, et je ne pus jamais lui faire comprendre que si les chances de la guerre avaient pris une mauvaise tournure pour lui, Scilla serait inévitablement tombée au pouvoir des Anglais, et que, pour le ravoir, il aurait fallu prodiguer nécessairement du temps, de l'argent et du sang. Le roi, ne se voyant plus menacé dans le royaume, s'appliqua de tout son pouvoir à le réorganiser et à faire cesser les soulèvements, usant de toute sa vigueur, de toute sa fermeté, et plus encore de la clémence à laquelle il était naturellement très-enclin, beaucoup plus même que les propriétaires armés, qui étaient encore irrités des pertes qu'ils avaient faites et dans leurs biens, et dans les objets de leurs affections. J'étais

dans un mouvement continuel, parcourant les provinces dans tous les sens, par ordre du roi, et rarement escorté par des gendarmes ou par d'autres corps de cavalerie. Dans cette année 1809, je fus nommé colonel, et mon frère Florestan fut élevé au grade d'adjudant-général, et, en même temps, chef de l'état-major de la division napolitaine qui se trouvait en Catalogne. Quelques-uns des corps de cette division avaient combattu parmi les Français dans le Tyrol, avec la même bravoure et la même énergie qu'ils déployèrent ensuite en Espagne. Le roi, très satisfait de la conduite de Fiorestan, ne voulait pas qu'il allât faire la guerre dans ce pays, à cause de la grave blessure qu'il avait reçue dans la poitrine, et qui n'était pas encore fermée; mais il persista et obtint la permission d'y aller.

Les dernières tentatives des Anglais, en laissant le royaume presque dans les mêmes désordres où il était tombé en 1806 après la bataille de Sainte-Euphémie, servirent beaucoup à raffermir le moral des peuples, du moment où une confiance sincère et mutuelle commença à s'établir entre le roi Joachim et la nation. C'était là l'aurore qui annonçait un nouvel ordre de choses plus heureux. La classe des nobles et celle des riches, organisées en milices, et aimant tous la liberté, avaient plus ou moins combattu l'insurrection bourbonienne, qui ne put jamais parvenir à s'emparer d'aucune ville,

et même, parmi le peuple, d'abord si aveuglément dévoué aux Bourbons, l'affection était tellement affaiblie qu'on pouvait presque dire qu'elle était éteinte; si tant est qu'ils eussent conservé quelques partisans, ceux-ci n'étaient plus excités que par l'amour-propre et par un opiniâtre esprit de parti. Enfin, l'insurrection changea d'aspect, comme cela devait être, se trouvant diminuée de nombre et hors d'état, par conséquent, de se livrer aux mêmes atrocités que dans le commencement. La marine napolitaine, en dépit de son infériorité, numérique eut aussi l'occasion de se signaler avec éclat dans diverses rencontres. De l'autre côté, le roi améliorait l'administration publique, non-seulement par l'activité et l'énergie dont il avait fait preuve en donnant une sage direction aux affaires, mais encore par la clémence naturelle dont il avait usé pour ramener les esprits égarés. La première fois que Joachim, après les événements précédemment rapportés, alla faire une visite à Napoléon à Paris, celui-ci, entouré d'une cour nombreuse, dit à haute voix en voyant entrer son beau-frère dans le grand salon : *Voilà un roi qui ne recule jamais.* Si Joachim avait su mieux organiser l'armée napolitaine et y maintenir la discipline entre celle-ci et les Français qu'il avait à son service, il aurait certainement eu de meilleurs résultats que ceux qu'il obtint. Ce prince, par sa disposition généreuse, et

peut-être trop accessible à la flatterie, ne punissait jamais, et récompensait même, non-seulement ceux qui le méritaient, mais encore ceux qui n'en étaient pas dignes, parce qu'il ne savait pas résister aux prières des courtisans, et moins encore à celles des dames de la cour; enfin, à l'exemple de tous les princes de la terre, il se montrait libéral envers ceux qu'il appelait ses *dévoués*, sans s'apercevoir que plus les hommes sont vils, et plus ils affectent de dévouement aux princes en applaudissant invariablement à leur pouvoir. La beauté de sa personne et son sourire, particulièrement agréable, faisaient encore ressortir la bonne grâce de ses manières, si ce n'est qu'il y mettait plus d'importance que son devoir et sa dignité ne l'eussent exigé. Sa parure éclatante plaisait à la multitude et aux soldats, quoique les prétendus sages en fissent des railleries. Il était adoré à sa cour par sa politesse pleine d'affabilité, et qui était d'autant plus frappante qu'on l'aurait moins attendue de son origine plébéienne. Mais comme il avait été élevé dès sa première jeunesse dans un collége à Toulouse, il en avait très-bien profité. Il ne m'arriva jamais de me présenter devant lui, après avoir exécuté quelqu'un de ses ordres, sans qu'il m'en remerciât obligeamment. Il revenait un jour du Champ-de-Mars, quand une femme toute en larmes s'étant approchée de lui avec une pétition à la main, le cheval se

cabra, effrayé à la vue du papier déplié; le roi fut lancé à terre, et, après avoir juré à la manière française, il prit la pétition et accorda la grâce que demandait cette femme, en faveur de son mari qui devait être exécuté le jour suivant. Des gens de toute classe, et même des officiers de l'armée, n'avaient point de honte de se présenter au roi, au milieu de la rue, avec une requête et un encrier à la main, et le bon Joachim accordait sans peine les faveurs demandées, ne s'apercevant point que ce n'était pas là le véritable moyen de se rendre populaire, et que des grâces ainsi accordées, étant presque toujours injustes, ne font qu'exciter la haine et le mécontentement universels.

Sur ces entrefaites, le roi voulut aller à Rome, où le général Miollis, qui commandait dans les États de l'Église devenus départements français, était sous ses ordres. Joachim se fit suivre de toute sa maison militaire, dont je faisais partie. Il fut splendidement fêté dans cette capitale, et nous fûmes tous logés avec lui dans le magnifique palais Borghèse. J'y appris du général de gendarmerie Rodin, de quelle manière il avait arrêté le souverain pontife pour le conduire en France. Après un court séjour à Rome, le roi passa à Gaëte avec toute sa suite. Pendant qu'il était occupé à examiner cette place, il reçut un courrier de Paris, et ensuite, au moyen du télégraphe, il fit savoir à la reine qu'il allait

revenir à Naples, d'où ils partirent ensemble à l'improviste pour la capitale de la France; ils y arrivèrent à la fin de novembre. Napoléon y avait convoqué un conseil de famille duquel Joseph, roi d'Espagne, et Lucien furent seuls exceptés, le premier parce qu'il ne pouvait alors quitter Madrid, le second parce qu'il était en disgrâce. L'objet de cette convocation était de décider la rupture du mariage de l'empereur avec Joséphine, à laquelle devait si fatalement succéder Marie-Louise, fille de l'empereur d'Autriche François II. Ainsi, presque toute la famille de Napoléon se trouvait réunie à Paris. Joachim retourna à Naples, mais ce ne fut pas pour longtemps, il fut obligé de revenir presque aussitôt pour assister au mariage de l'empereur des Français avec l'archiduchesse Marie-Louise. Cette solennité eut lieu le 1er avril 1810. Je me souviens encore que dès lors on répétait partout que ce mariage serait funeste à l'empereur qui, aveuglé par une puérile vanité, croyait par là rehausser sa gloire, et au contraire y portait atteinte en rougissant en quelque sorte de sa naissance et de l'origine populaire de sa grandeur. Ce fut pendant cette absence du roi de Naples que mourut le ministre de la police Saliceti, non sans que l'on soupçonnât qu'il avait été empoisonné! Cependant, après avoir parlé de ce bruit public avec des amis intimes du ministre, je demeurai convaincu qu'il

n'avait pas de fondement. Saliceti, grand instrument du despotisme, croyait les hommes assez stupides pour qu'il s'imaginât passer dans leur esprit pour le protecteur des principes libéraux. La nature l'avait doué de beaucoup de talents, et il montrait souvent de la noblesse d'âme. Il était toujours entouré d'hommes qui ne manquaient point de capacité, mais d'une morale relâchée, ou tout à fait corrompus. Tel était l'historien Pietro Colletta qui, étant capitaine rapporteur dans une commission militaire et voulant gagner les bonnes grâces du ministre, se montra plein de cruauté envers les pauvres citoyens soumis à ce tribunal de sang pour des causes politiques.

Les deux voyages que le roi avait faits à Paris me donnaient un peu de repos; mais au lieu de m'abandonner aux plaisirs et à la dissipation que Naples m'offrait, j'appliquai tous mes soins à poursuivre mes études interrompues; et sous la direction d'un jeune et savant officier du génie, j'étudiais les fortifications militaires, dont j'avais déjà une connaissance assez étendue. Je lus et relus ensuite de moi-même la comptabilité française, des corps qui composent une armée, ce qui était un véritable chaos; mais je désirais la bien connaître, parce que je voulais demander le commandement d'un régiment en Espagne.

Le roi revint de Paris, et nous tous qui compo-

sions sa maison militaire, allâmes à sa rencontre au delà de Capoue, d'où nous l'accompagnâmes jusqu'à Saint-Leuci. Pendant le chemin, il parla à tous avec son affabilité ordinaire. Il nous dit entre autres choses, que Napoléon lui avait promis de visiter Naples dans peu de temps. Enfin, le roi nous déclara aussi son intention positive d'effectuer un débarquement en Sicile. Mais ce langage tenu en public me fit soupçonner que ce prétendu projet de débarquement n'était qu'une pure menace pour faire faire diversion aux Anglais, alors occupés de la guerre d'Espagne et de Portugal. Cependant, la menace fut plus sérieuse que je ne l'avais supposé, car peu s'en fallut que nous ne prissions la Sicile.

CHAPITRE XVI.

(DE LA MOITIÉ DE 1810 A LA FIN DE 1811.)

Le roi part pour les Calabres afin de menacer la Sicile d'un débarquement ou même de l'exécuter.—Ordres reçus et occurrences diverses dont je fus témoin dans les quatre mois pendant lesquels on menaça de débarquer dans cette île. — Le roi ne connaissant pas le nombre des forces anglaises en Sicile, m'envoie pour y débarquer la nuit et y prendre *une chose qui parle*. — On retourne à Naples. — Le reste des révoltés est entièrement détruit dans le royaume. — Commissions que je reçois du roi pour la Pouille. — Je lui demande et j'obtiens enfin le commandement d'un régiment et la brigade napolitaine en Espagne.

Le roi donna l'ordre de réunir sur la côte du Phare, en Calabre, une grande quantité de barques de transport. Il y expédia ensuite le peu de barques canonnières qu'il avait, désignant même sous ce nom d'autres espèces de petites chaloupes armées d'une pièce d'artillerie. Il ordonna en outre que l'on dressât entre Reggio et Scilla un grand nombre de batteries, et il fit marcher cette fois trois divisions françaises avec une d'infanterie napolitaine. Il fit ensuite les dispositions nécessaires pour

que quelques corps de cavalerie se dirigeassent vers Seminara et Palmi, à vingt-quatre milles environ de Reggio. Enfin, sans même attendre que tous ses ordres fussent complétement exécutés, il partit pour les deux Calabres avec toute sa maison militaire. Pour notre malheur à nous qui le suivions, il avait reçu en présent de l'empereur de Russie un petit *droshki*, lequel, bien qu'il fût à quatre roues, allait avec une extrême vitesse, même sur des routes qui n'étaient point construites pour les voitures, de sorte qu'il courait rapidement dans ce léger véhicule sans trop se fatiguer. Quoiqu'il y eût une distance de quarante milles au moins entre Castrovillani et Cosenza, nous y arrivâmes en peu d'heures en suivant le *droshki*, mais non sans que nos chevaux en souffrissent considérablement. Le roi voulut aller voir l'ancien château qui domine Cosenza, et pendant que nous étions à pied sur la place d'armes, je reçus du cheval du roi un violent coup de pied qui me fit tomber sur le sol presque privé de sentiment. Le roi vint à moi aussitôt et me recommanda à son chirurgien qui, m'ayant examiné dans le château même, appliqua à la partie malade de l'esprit de vin mêlé avec de l'eau. Je m'imaginais que je ne pourrais plus jamais me soutenir debout, tant la douleur que je ressentais était violente. Le roi envoyait tous les matins son chambellan chez moi pour avoir de mes nouvelles; au

bout de trois jours il partit avec sa suite, et je restai pendant deux semaines étendu dans mon lit, en comptant les heures qui s'écoulaient pendant que j'étais dans cette fâcheuse position. Enfin, sans attendre ma guérison complète, je montai à cheval et rejoignis le roi à Monteleone.

L'insurrection calabraise avait déjà cessé, et le peu de révoltés répandus dans les campagnes étaient considérés comme autant de brigands proscrits par la loi. Le roi, enclin par caractère à pardonner, n'obtenait aucun résultat des amnisties promulguées, parce qu'il en accordait trop souvent et mal à propos. Les gardes nationales, quoiqu'elles fussent soutenues par toute l'armée qui menaçait la Sicile, ne parvenaient point à détruire quelques centaines de malfaiteurs qui infestaient les Calabres. En vain je représentais au roi que les gardes nationales devaient être autrement organisées; mais lui qui me supposait dans des tendances extrêmement démocratiques ne voulut jamais me confier ce soin.

Le roi se trouvait donc avec sa suite et ses légions dans la ville de Scilla et dans les environs. L'armée se composait de trois divisions françaises, d'une division napolitaine peu nombreuse et de la garde royale à pied, vingt-deux mille hommes en tout. Divers corps de cavalerie se tenaient entre Palmi et Seminara. Un convoi maritime parti pour nous de Parme s'avançait vers Scilla. Le roi, placé dans

une des batteries du château, voyait les vaisseaux ennemis s'efforcer de capturer notre convoi, et donnait des ordres pour que les canonnières et les demi-canonnières allassent sans retard contre l'ennemi. Mais comme le courant du détroit se trouvait contraire en ce moment, il était impossible d'exécuter ses ordres avec promptitude.

Cependant le roi, qui n'entendait rien à la théorie des courants, envoyait des ordres pour que l'on naviguât en droite ligne, les renouvelant avec impatience à tout moment par le moyen de ses officiers; enfin, à défaut de ceux-ci, il envoyait ses chambellans et jusqu'à ses domestiques. Qui croirait que durant tous ces mouvements il avait auprès de lui un colonel de marine, et que celui-ci le voyant furieux, fut intimidé au point de n'oser le tirer de son erreur! En même temps les officiers de sa maison militaire, dont je faisais partie, étaient embarqués avec moi sur les canonnières, et nous fûmes poursuivis de si près par l'ennemi, qu'il s'en fallut peu que nous ne fussions tous faits prisonniers. Nous nous rendîmes dans une grotte située proche de cette plage qui était foudroyée par l'artillerie des vaisseaux ennemis. Il y avait parmi nous le brave général de Riz, Français, qui depuis fut tué dans la campagne de Russie sous les yeux de Joachim. Les Anglais, néanmoins, furent très-incommodés du feu de nos batteries et de l'artillerie de notre flottille,

qui combattait avec valeur quoiqu'un peu en désordre, sous les yeux de ce nouveau Charles XII qui, parce qu'il était grand amiral de France, s'imaginait connaître ce qui regarde la marine. De tous les points des côtes du royaume vis-à-vis de la Sicile, il nous arrivait des barques de transport, en dépit de la marine anglaise qui les poursuivait pour s'en emparer ou pour les détruire. Mais ces barques naviguaient, protégées par nos canonnières et par les batteries que l'on avait placées de distance en distance pour la défense de nos côtes. Dans les premiers jours de notre arrivée à Scilla, les forces anglaises de mer et de terre, destinées à la défense de la Sicile, étaient peu importantes, tandis que nous avions déjà rassemblé un nombre de barques suffisant pour opérer le débarquement sur le point le plus rapproché de l'île avec quatre mille hommes; et munis de batteries assez formidables pour croiser nos feux avec ceux de terre-ferme, nous aurions pu, dans l'espace d'un jour et d'une nuit, recevoir le reste des troupes. Une pareille opération était certainement difficile et périlleuse, et le roi, qui ne craignait point les dangers, semblait pourtant n'être pas suffisamment libre de ses mouvements.

D'après ce que l'on disait et ce que j'observais moi-même, on pouvait soupçonner que le général français Grenier, désigné par l'empereur comme chef de l'état-major de Joachim, avait reçu de son

souverain des instructions secrètes pour s'opposer à tout débarquement hasardeux. Il est certain que non-seulement Grenier, mais les trois autres généraux de division français se montraient fort peu empressés à l'égard du débarquement, à la suite duquel, s'il n'eût point réussi, nous aurions péri, ou eussions été faits presque tous prisonniers. Le but de Napoléon était de faire diversion aux Anglais afin qu'ils retirassent une partie de leurs forces qu'ils avaient distribuées en Espagne et dans les îles Ioniennes, tandis que les vues de Joachim étaient toutes dirigées vers le débarquement dans la Sicile à la suite duquel il espérait s'emparer de cette île.

Pendant ce temps, des vaisseaux et des régiments anglais arrivaient à Messine. Il ne pouvait donc plus être question d'un coup de main de notre part; il fallait absolument tenter le débarquement de l'armée entière. Un jour avant que l'ennemi eût reçu ses renforts, j'entrai pour affaires de service dans l'appartement du roi. Je le trouvai avec une longue-vue dirigée vers Messine, et en me voyant il dit : *On ne pourra pas nier que Messine soit à moi!* tant ses désirs lui faisaient illusion!

Le roi établit son quartier général auprès du village appelé le *Piale*, situé sur une colline, où il fit élever une tente magnifique, divisée en six petites chambres et un grand salon. Au-dessus flottaient

les bannières tricolores, comme pour défier les batteries anglaises du rivage opposé, dont les bombes et les balles pouvaient non-seulement atteindre, mais encore dépasser la tente du roi. Cela est si vrai que trois balles tombèrent un jour dans la tente, où nous tous officiers de la maison militaire étions à dîner, quoiqu'elle fût plus éloignée du rivage que la tente royale. Les vaisseaux ennemis s'approchaient souvent de nos côtes, canonnant nos barques protégées par des batteries à barbettes qui tiraient pour la plupart à boulets rouges. Nous commencions à manquer de vivres, et le pain était de la plus mauvaise qualité; c'est pourquoi Joachim me donnait souvent la charge fastidieuse pour moi de surveiller les commissaires des guerres, quelquefois infidèles, pour ne pas dire voleurs. Un jour que j'avais convaincu l'un d'entre eux d'avoir faussement allégué la perte de plusieurs bâtiments de transport chargés de farine, le roi, en fureur dans le premier moment, finit par lui pardonner. Les barques de transport qui étaient sur nos côtes étaient toutes réunies sous nos yeux, et nous en attendions beaucoup d'autres du côté de l'Adriatique, qui en passant par Tarente se rassemblèrent dans le petit port de Cortone.

Le roi me fait appeler, et m'ordonne de me rendre dans cette place afin de faire partir les barques de transport qui se trouvaient dans ce port, et aux-

quelles, faute de protection, il était très-difficile de pouvoir naviguer jusqu'à Reggio. Arrivé à Cortone, je m'assurai de l'impossibilité de faire passer les barques, attendu qu'au cap des Colonnes, à peu de distance de Cortone, se tenait une frégate anglaise. Mais comme le roi, quand il s'agissait d'expéditions de mer, n'entendait pas raison, je fus contraint de tenter l'impossible, et je fis voile avec ces barques pendant la nuit. Après avoir parcouru l'espace de cinq ou six milles, nous approchions à peine du cap des Colonnes, que la frégate s'approcha à une demi-portée de fusil, et se mit à nous tirer des canonnades, auxquelles n'ayant pas de quoi riposter je laissai les premières barques sur le rivage pendant que les matelots se mettaient à l'abri des attaques derrière les écueils du cap. Je donnai en même temps l'ordre aux autres barques qui nous suivaient de rentrer dans le port. La frégate anglaise, après avoir détruit ce petit nombre de barques qui ne purent rentrer dans le port, cessa de faire feu. Obligé de retourner auprès du roi et de lui apprendre la non-réussite de la sortie des barques, il ne pouvait se calmer sur ce sujet, d'autant que le nombre indispensable de vaisseaux pour passer le détroit n'était pas encore complet. Le baron Nobile de Catanzaro, chambellan du roi, fit parvenir du golfe de Squillace à Reggio, trois petites barques chargées de grain, et leur arrivée

fit supposer à Joachim que celles du port de Cortone auraient pu passer de même, sans réfléchir que les Anglais ne se souciaient guère de surveiller les mouvements de trois misérables barques, sur trois plages différentes, tant l'impéritie et la passion peuvent fausser le jugement. Le duc de Noja, entre les premiers officiers de la maison civile du roi, lui proposa d'expédier à Cortone son frère, officier d'ordonnance et chef d'escadron, lui promettant qu'il ferait passer les barques. Je fus à peine informé du départ de l'autre officier pour Cortone que je demandai une audience au roi. Je lui exposai que je n'avais jamais montré dans l'exécution de ses ordres ni résistance, ni faiblesse, et que je ne lui avais pas donné lieu de croire qu'un autre pût exécuter mieux ce qu'il m'avait été impossible de faire. Je m'animai tellement dans mes plaintes, que je fis craindre, à ceux qui m'entendaient du salon de la tente, que le roi ne perdît patience; mais au lieu de cela il me consola en me disant qu'il n'était point juste que je fusse toujours chargé de commissions lointaines. Je terminai en l'assurant que les barques de Cortone n'arriveraient jamais à Reggio, et protestant que si je ne pouvais faire l'impossible, je ne manquerais pas du moins d'exécuter les entreprises les plus laborieuses et les plus difficiles. Il n'oublia point ces dernières paroles.

Les Anglais, cependant, venaient chaque jour,

et souvent même plusieurs fois par jour, à la faveur des vents et du courant du canal, faire un feu très-vif contre nos canonnières et contre les barques de transport, se mettant fort peu en peine du dommage qu'ils recevaient de nos batteries.

Les feux de l'ennemi étaient meurtriers pour nos troupes qui se trouvaient sous le tir de leurs vaisseaux de guerre, et les blessures étaient terribles, étant toutes causées par l'artillerie. Je me souviens qu'un jour, deux grenadiers de la garde royale portaient à l'ambulance un de leurs camarades qui avait perdu les deux jambes; au même instant une bombe ennemie étendit morts et le blessé et les deux qui étaient sains. Le roi m'envoyait souvent sur la plage pour porter des ordres aux batteries, à la flotte, et je voyais avec joie nos marins napolitains se montrer, autant que les autres, intrépides en présence des feux meurtriers que vomissaient les vaisseaux anglais. Ceux-ci usèrent d'une telle vigilance pour garder les côtes, que le roi ne pouvait recevoir aucune nouvelle de la Sicile, de sorte que, quoiqu'il pût voir leurs forces maritimes, il ignorait absolument quelles étaient celles de terre. En vain il avait recours aux contrebandiers, en les employant comme espions, leurs ruses étaient bientôt déjouées par l'œil vigilant de l'ennemi. Je passe sous silence la chèreté des denrées anglaises parmi nous. J'en donnerai pour seul exemple que le sucre, qui

ne valait que quelques sous la livre, nous coûtait deux ducats et demi, et encore pouvait-on à peine en trouver pour les malades.

Dans cet état de choses, le roi m'appela et me dit que se souvenant de mes promesses d'exécuter les entreprises les plus difficiles, il me proposait de débarquer la nuit avec une ou deux barques, dites d'escarmouche, sur la côte de Sicile et d'y faire prisonnier quelque soldat isolé, ou seulement quelque habitant, fût-ce même une femme, « enfin, ajouta-t-il en français, *amenez-moi une chose qui parle*. Car rester plus longtemps de la sorte, entièrement privé de nouvelles, à l'égard des forces ennemis, nuit considérablement à nos projets. » Il me vint aussitôt à l'esprit de lui répondre que cette mission était la contre-partie de celle de Cortone, mais je l'acceptai néanmoins, de même que l'on accepte un duel à mort. Je priai en attendant mes deux compagnons d'armes, Carlo Filangieri et Louis Carafa, d'envoyer à ma famille, en cas que je ne revinsse pas, tout ce qui se trouverait dans ma tente, avec mon valet de chambre et mon cocher.

En descendant sur le rivage, je dis aux deux frères calabrais, Le Preste, nommés peu de temps auparavant officiers de marine, les ordres que j'avais à exécuter la nuit suivante avec les deux barques d'escarmouche qu'ils commandaient. Ils demeurèrent stupéfaits de ce que je leur apprenais, et me

demandèrent, si par hasard j'avais offensé le roi de manière à lui donner l'envie de se défaire de moi; d'autant plus qu'une pareille tentative, outre qu'elle n'avait pas la moindre probabilité de succès, devenait en ce moment tout à fait impossible, attendu que la clarté de la lune devait régner pendant cette nuit. Je leur déclarai qu'il fallait absolument réussir, ou être faits prisonniers, ou même être engloutis dans le canal. Peu d'instants après, je demandai un petit détachement du régiment français le plus proche, et après nous être embarqués dans les chaloupes, nous quittâmes le rivage. Je menaçai les matelots, s'ils ne naviguaient pas droit sur la Sicile, de les faire jeter dans le canal. Nous étions déjà un peu avancés lorsque trois barques ennemies apparaissent à nos yeux. Je donnai l'ordre alors d'aller en avant à force de rames sans tirer un seul coup; mais les Anglais ne cessaient de nous tirer des canonnades, jusqu'à ce que s'apercevant que nous étions résolus de passer et que nous avions des hommes à bord, ils prirent le parti de la retraite. De notre côté, nous avancions à toutes rames avec une ardeur désespérée. Cependant, deux des barques ennemies avaient commencé à gagner du chemin, et la troisième, plus petite que les autres, était assez près de nous. J'insistais toujours pour avancer à force de rames, et quand je m'aperçus que la barque était très-près

de nous, je commandai le feu. Aux premiers coups, la barque se rendit, parce qu'un de ceux qui s'y trouvaient était blessé à mort. On y avait embarqué huit espions du général anglais Steward, anciens contrebandiers, et en présence d'une si bonne fortune, je pouvais à peine en croire mes yeux. Les deux frères, officiers de marine, en s'approchant de nos rivages, faisaient feu des deux pièces de leurs barques en signe de réjouissance pour ce coup de bonheur. Après avoir laissé les prisonniers sous bonne garde, je courus chez le roi qui, dans son impatience, vint à ma rencontre en chemise dans le salon de la tente, car le jour commençait à peine à paraître; il se montra extrêmement satisfait d'avoir enfin des nouvelles de l'ennemi en Sicile, et moi non moins satisfait d'avoir échappé au danger d'être fait prisonnier, ou peut-être d'être coulé à fond dans le canal.

Entre les Napolitains et les militaires de l'armée française stationnée dans le royaume, toutes les rancunes et les jalousies avaient cessé. La présence des derniers devenait non-seulement utile, mais indispensable dans le royaume, parce que Joachim, n'ayant pas eu le temps nécessaire pour composer l'armée napolitaine, les Anglais nous auraient amené de force les princes bourboniens Ferdinand et Caroline. De plus, ceux des Français qui nous étaient nuisibles étaient ceux qui, entrés à notre

service, se mêlaient beaucoup trop de nos affaires intérieures. Animé d'un esprit de nationalité peut-être exagéré, j'étais en guerre ouverte avec les Français en général, non parce qu'ils étaient Français, mais parce qu'ils étaient étrangers; de sorte qu'en peu de jours cela me valut quatre défis, dont l'un contre l'illustre général Lamarque, avec lequel, vingt ans après, je fus lié de la plus étroite amitié. Il avait reçu l'ordre d'embarquer sa division française pour l'exercer; mais le roi, voyant les voiles ennemies s'avancer, m'expédia avec l'ordre de le faire débarquer. Les vaisseaux anglais s'éloignèrent, alors il m'ordonna de communiquer sa volonté pour qu'un second embarquement eût lieu, et, pendant qu'on l'exécutait, l'ennemi s'approcha de nouveau. J'allai aussitôt trouver Lamarque pour lui dire, au nom du roi, de faire débarquer. Le général m'interrompit brusquement en me disant : — *Vous m'embêtez.* — Comment! lui répondis-je, *c'est moi qui vous embête?* — Et lui, tout confus, se plaignit de l'ennui que causaient à ses troupes ces ordres et contre-ordres répétés. La parole *Vous m'embêtez* s'était échappée; mais, comme je ne voulais point la passer sous silence, j'écrivis au général pour lui en demander raison. Il reconnut son tort, en me répondant, toutefois, qu'il ne se souvenait nullement d'avoir employé cette expression à mon égard, et que, n'étant point Français, j'aurais certainement

mal entendue. Je conserve encore la lettre que m'avait adressée, à cette occasion, ce brave, qui ne voulut pas profiter de la supériorité de son grade pour me donner un tort aux yeux du roi. Lamarque se conduisit avec générosité, car, au lieu de me répondre, il aurait pu me faire traduire devant un conseil de guerre.

Nous étions arrivés à la moitié d'août, au jour où l'on célébrait l'anniversaire de la naissance de Napoléon. Le roi rangea toute l'armée en ordre de bataille pour la passer en revue. L'ennemi s'avança vers nos rivages avec toutes ses forces navales, et nos batteries, ainsi que nos canonnières, se tenaient prêtes de leur côté. Pendant que Joachim parcourait le front des quatre divisions, trois françaises et une napolitaine, on criait de toutes parts, sur notre ligne entière : *Vive l'empereur! Vive le roi!* Notre artillerie ne faisait pas, comme cela se pratique en pareilles circonstances, un feu de joie, mais tirait tout de bon, afin de répondre aux coups de canon des Anglais, dont les bombes, les balles et les grenades tombaient dans nos rangs, pendant que les soldats répétaient leurs *vivats* avec plus de force encore, ce qui n'empêchait pas qu'ils n'eussent quelque chose de lugubre. Ce spectacle était imposant et peut-être unique. Le roi, avec son sourire habituel, faisant caracoler son cheval, lui faisait néanmoins presser sa course, et à mesure qu'il avait

parcouru un régiment, celui-ci se formait en colonne et s'éloignait à la hâte du rivage pour éviter les atteintes homicides de l'artillerie britannique. S'il eût été possible de calculer le prix de ces innombrables décharges, on aurait trouvé une somme exorbitante.

Cette vie de périls continuels était devenue pour nous un état presque habituel, et lorsque Joachim parut véritablement déterminé à débarquer en Sicile, ses courtisans, connus pour leur lâcheté, étaient les premiers à briguer l'honneur de le suivre, au point que les chambellans et les préfets du palais, qui avaient fui précédemment le danger, même au prix de leur propre décorum, s'il voulait maintenant les laisser en arrière, s'en plaignaient comme du plus grand des malheurs, tant les princes peuvent à leur gré modifier la manière de sentir dans le cœur des autres hommes!

Les avis cependant étaient partagés dans l'armée à l'égard de l'expédition de Sicile. Un jour, au cercle que le roi tenait dans le salon de sa tente, il demanda au général Lamarque s'il croyait au débarquement, et celui-ci répondit sans hésiter : « Comme à l'Évangile. » Cette réponse fine et évasive plut généralement. Les Français, pour la plupart, avaient très-peu d'empressement pour cette expédition, mais elle tenait fort à cœur aux Napolitains. Le chef d'état-major français, le général Grenier, op-

posait toujours de nouvelles difficultés à Joachim. Celui-ci s'efforçait de tout son pouvoir de découvrir la vérité, car on n'ignorait point son inclination, et ses flatteurs lui représentaient toutes choses comme faciles. La théorie du courant du canal était plus que jamais difficile à bien connaître, et c'était de là pourtant que dépendait la résistance que pouvait offrir l'ennemi pendant que nous traverserions le détroit. Le roi m'envoyait souvent consulter les pilotes calabrais, pour savoir s'ils portaient le même jugement. En temps de calme et à la faveur du courant, on pouvait traverser le détroit en une heure tout au plus; mais pouvions-nous aussi, grâce à ce courant, débarquer de nuit sur la côte de Sicile, en évitant la rencontre de la flotte ennemie? Voilà l'essence de cette question; et, selon l'idée que je m'en formai alors, éviter les Anglais pendant notre trajet, était une chose impossible. Les combattre à la fois par mer, et attaquer leurs troupes sur le rivage, était vouloir aller au-devant d'une ruine certaine.

Le roi, néanmoins, donna un beau soir les ordres nécessaires pour un débarquement, disant, en présence de toute sa maison militaire et civile, que Dieu, qui l'avait assisté par le passé dans tant de circonstances difficiles, ne l'abandonnerait pas dans celle-ci; qu'à tout événement, l'empereur aurait soin de sa femme et de ses enfants. Ensuite, au cou-

cher du soleil, lui et nous tous montâmes sur des barques à rames. Le roi me fit descendre deux fois à terre pour porter ses ordres, et se mit à dormir d'un profond sommeil. J'en fis autant, dans la croyance qu'il s'agissait d'une pure démonstration. Aussi, ne fus-je pas peu surpris d'entendre, à l'aube du jour, des feux d'artillerie sur la rive sicilienne, vis-à-vis la gauche de notre ligne. Mon étonnement s'accrut encore en apercevant avec la longue-vue, et même à l'œil nu, la division composée de Napolitains qui débarquait, et en voyant, quelques moments après, les feux de nos fantassins qui s'avançaient vers la prochaine colline; cette division napolitaine était commandée par le brave général Cavaignac, le même qui se trouva ensuite dans Dantzick avec le général Rapp. Lorsqu'il fit grand jour, le roi transmit, par la voie du télégraphe, l'ordre que la division renonçât au débarquement, pendant que nos canonnières feraient tous les efforts possibles pour protéger la retraite. Huit cents hommes des nôtres, déjà débarqués et commandés par le colonel d'Ambrosio, furent faits prisonniers pour s'être éloignés du rivage et avoir voulu s'établir militairement. Les autres de la division qui n'étaient point descendus, ou qui parvinrent à se rembarquer, seraient tous tombés entre les mains de l'ennemi, si le courant n'eût pas empêché les Anglais de s'emparer de nos voiles. Nous perdîmes

huit cents hommes et fûmes sur le point de perdre la division entière. Le roi, dans ce mouvement inutile, n'avait eu en vue que de faire voir à Napoléon qu'il aurait conquis la Sicile, s'il eût été libre de disposer des Français comme des Napolitains. Mais ce raisonnement était erroné; car si une fraction de l'armée, favorisée par le courant et négligée par l'ennemi, avait pu traverser le canal, il n'aurait jamais pu en être de même pour le gros des troupes, ou pour une bonne partie de celles-ci.

Nous étions déjà en septembre, et l'approche de l'équinoxe rendait le canal beaucoup moins praticable, lorsque le roi, m'ayant fait appeler, m'ordonna de partir pour Naples, afin d'annoncer à la reine son prochain retour, et de disposer la rentrée dans leur résidence de toutes les barques de transport qui, de Salerne, descendaient vers le détroit. Ainsi se termina cette dispendieuse menace de débarquement en Sicile : elle servit néanmoins beaucoup aux desseins de Napoléon qui, pendant ce temps, avait eu le loisir d'approvisionner les îles Ioniennes de tout ce dont elles avaient besoin, et dont les mers étaient délivrées de la présence de l'ennemi; tandis que, d'un autre côté, l'empereur n'avait plus à combattre les troupes anglaises déjà passées en Sicile.

Le roi, voulant arriver promptement à Naples, s'embarqua sur une grosse chaloupe de la marine

royale, suivie de quelques autres pour sa maison militaire et civile. Assaillis cependant par un violent coup de mer, nous fûmes sur le point de nous perdre. Débarqués dans le voisinage de Sorrente, nous montâmes sur des mules et arrivâmes à Castellamare, où nous trouvâmes les voitures de la cour.

Vers la fin de cette année le roi me fit partir pour la Pouille, en me donnant les instructions nécessaires, dictées à son secrétaire en ma présence et signées par lui. Je les reproduis fidèlement ici.

Naples, le 16 décembre 1810.

A. M. LE COLONEL PEPÉ.

« Monsieur le colonel, vous vous rendrez à Lecce, et de là à Manfredonia, en remontant tout le littoral. Vous vous présenterez chez les différents intendants et sous-intendants. A Brindisi, vous vous occuperez particulièrement à connaître les différents établissements qui y existent, combien on pourrait y loger de troupes, combien de forçats; combien il faudrait de temps pour mettre en état ces établissements; combien de mois de l'année l'air y est malsain. Consultez les principaux habitants sur les dépenses crues nécessaires pour nettoyer ce port, et combien il faudrait de temps pour

cette opération, en y employant deux mille hommes. Vous me rendrez compte de l'armément du port de Brindisi et de ses forts, enfin de son système général de défense.

« Dans tout l'espace que vous parcourrez, vous prendrez des renseignements sur l'esprit public, sur le degré de confiance que méritent et dont jouissent les autorités civiles et militaires. Vous vous informerez aussi du prix des grains et si la subsistance est assurée aux populations; mais ces informations doivent être prises avec une grande discrétion et de manière à ne pas répandre l'alarme.

« Vous recueillerez les nouvelles que les agents des Anglais se plaisent à répandre, et vous chercherez à détruire l'effet de celles qui pourraient tendre à troubler la tranquillité publique et à gêner la marche du gouvernement.

« Vous me rendrez compte aussi de l'état dans lequel vous aurez trouvé les routes. Si les impôts excitent des plaintes; si la conscription se lève sans difficulté.

« Vous m'écrirez régulièrement tous les courriers, et par estafette extraordinaire, si vous avez quelque chose d'important à me communiquer.

« Sur ce, Monsieur le colonel, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« *Signé* J. NAPOLÉON. »

Or, de tous les ordres ci-dessus, les plus difficiles à exécuter étaient ceux qui concernaient les relations du port de Brindisi, ce qui méritait l'étude d'une commission d'ingénieurs hydrauliques. Pour mon bonheur, je trouvai dans cette ville un colonel du génie extrêmement habile dans son métier, mais dont j'ai oublié le nom. Je lui fis écrire ses pensées sur ce que l'on devait faire à l'égard de ce port, et ayant reçu son rapport signé de lui, je l'envoyai au roi. Lorsque je fus de retour à Naples, je présentai à Joachim un détail circonstancié de tout ce que j'avais pu recueillir dans ma tournée. Je sus quelque temps après que le principal objet que le roi avait eu en vue, en me chargeant de cette mission, avait été de satisfaire aux demandes empressées de Napoléon, qui s'était mis dans l'esprit de faire passer ses troupes en Grèce.

Avant de quitter les Calabres, en septembre 1810, Joachim commit une très-grave erreur. Ces provinces étaient encore infestées d'une multitude de bandes de brigands, restes de la fameuse insurrection qui avait éclaté quatre ans auparavant. En parcourant pendant longtemps les campagnes, sans être soumis à la discipline, accoutumés au danger, unissant à l'obstination calabraise la connaissance la plus minutieuse des bois et des montagnes, où ils pouvaient se réfugier, ils étaient devenus autant d'assassins, et, par conséquent, le fléau de ces con-

trées. Leur destruction n'aurait pas été difficile à obtenir d'une milice bien organisée et soutenue par une petite quantité de troupes. Le roi, au lieu de cela et croyant mieux faire, y laissa un général, avec tous les pouvoirs d'un autre lui-même, et qui, par l'exercice qu'il en fit, ne pouvait manquer de faire détester le gouvernement de Joachim, d'autant plus que la secte des *Carbonari* fut alors cruellement persécutée, et plusieurs de ses membres impitoyablement mis à mort. La *Carboneria* s'était établie, pour la première fois, dans les Calabres, en dépit des violentes persécutions qu'elle y souffrit, et se répandit, en peu d'années, dans tout le reste de l'Italie, ainsi que par toute la France. Mais de quelle manière et par qui elle avait été instituée en Calabre, c'est ce que je n'ai jamais pu savoir et ce qui est encore ignoré des plus ardents Carbonari. Ce que l'historien Botta en a écrit est un véritable român. J'aurai à parler de cette secte dans plusieurs endroits de ces Mémoires. Je me bornerai, quant à présent, à dire que les Anglais qui occupaient la Sicile, la voyant prendre de la consistance en Calabre, correspondaient en secret avec elle, en promettant aux Carbonari de leur donner la même constitution qu'ils avaient donnée à cette île. La première victime de la secte des Carbonari fut un Calabrais, nommé Capobianco, qui avait de la fortune, et il dut son malheur à une infâme trahison.

Un colonel, commandant la province de Cosenza, ayant invité Capobianco à venir dîner avec lui, et l'invitation ayant été acceptée, Capobianco, aussitôt après le dîner, fut indignement arrêté, et le jour suivant eut la tête tranchée sur la place publique de Cosenza. Il n'y a, grâce à Dieu, que fort peu d'exemples d'actions aussi infâmes; et du reste, quoique la manière dont Capobianco fut arrêté ait été rapportée par plusieurs historiens, outre qu'elle m'a été racontée par plusieurs personnes, j'ai encore de la peine à croire à une si monstrueuse atrocité.

Le roi Joachim, de même que les trois frères de Napoléon, Joseph, Louis et Jérôme, placés par lui sur le trône, aspiraient à l'indépendance de leurs couronnes; mais l'empereur, sans tenir compte des conditions immuables du cœur humain, voulait non-seulement qu'ils demeurassent ses alliés, mais il les traitait de plus comme ses sujets. Or, si cela répugnait à Joseph, roi d'Espagne; à Louis, roi de Hollande, et à Jérôme, roi de Westphalie, Murat, roi de Naples, devait naturellement se montrer encore plus difficile et plus récalcitrant, ayant puissamment contribué aux victoires de Napoléon. Cependant Joachim comprenait fort bien que sans des troupes nombreuses et d'un courage éprouvé, il s'efforcerait en vain de se consolider sur un trône indépendant. C'est par cette raison que profitant de

la tranquillité relative dont jouissait le royaume, en dépit des Anglais qui occupaient la Sicile, il s'appliquait à organiser et à accroître son armée. La persévérance et la décision de son caractère étaient telles, qu'il aurait pu obtenir de très-heureux résultats, lesquels seraient devenus plus importants encore, s'il eût été doué d'une autre trempe d'esprit. Lorsqu'il faisait des promotions ou qu'il distribuait des récompenses, il ne consultait que l'excessif désir qu'il avait de contenter tout le monde, afin d'acquérir de la popularité, et plus encore de complaire à ses courtisans, mais par dessus tout à leurs femmes. Il ne faut cependant point conclure de là qu'il ne sût point discerner le vrai mérite, car nous disions souvent, entre amis intimes, qu'il avait deux listes de personnes : l'une de favoris qu'il récompensait, et d'autres auxquels il se contentait d'accorder son estime, ce qui est prouvé par les nominations qu'il fit de divers colonels et de généraux qu'il créa barons, quoiqu'ils fussent entièrement dépourvus de mérite; puis par l'avancement qu'il accordait aveuglément, tant aux Napolitains qu'aux Français attachés à son service. Au total, la vérité est que ce fut du mauvais choix qu'il fit toujours des officiers, que dériva la première cause des désastres militaires du royaume et du discrédit qui en résulta dans l'opinion. Il rendit ensuite un décret par lequel il prescrivait à tous les étrangers qui

voudraient rester dans les emplois civils et militaires du royaume, de se faire d'abord naturaliser napolitains. Ce décret, quoiqu'on pût le regarder comme sage sous tous les rapports, déplut extrêmement à Napoléon qui, par un autre décret, déclara que les compagnons d'armes de Murat n'avaient pas besoin de la qualité de citoyens napolitains pour occuper des emplois civils et militaires dans notre pays. Il faut avouer que les intelligences les plus fortes cèdent parfois à l'enivrement du pouvoir. Napoléon pouvait-il insulter plus étrangement un roi et un peuple, de l'assistance desquels son ambition avait un si grand besoin?

Nous étions déjà au mois d'octobre 1811, lorsque je demandai une audience au roi pour le prier de me tenir la promesse qu'il m'avait faite de me donner un régiment à commander en Espagne. Il me répondit d'un ton de léger reproche que j'avais donc un grand désir de le quitter; à quoi je répliquai que, voyant le royaume tranquille, je désirais exercer mon métier pour gagner encore mieux son estime. Il m'assura alors que j'aurais le meilleur régiment de son armée, régiment composé des restes de trois autres, longtemps aguerris en Espagne, où se trouvant en outre deux escadrons de chasseurs à cheval, je commanderais une brigade. Je ne pouvais désirer une meilleure fortune. En vain Tommaso Susanna, homme extrêmement respec-

table, mon ancien supérieur à l'école militaire de Naples, et depuis mon ami intime, que je vénérais, blâmait mon départ pour l'Espagne, disant que cette guerre ne devait point être faite par des hommes de cœur, par des hommes honnêtes, attendu qu'elle était injuste. A quoi je répondais que les Napolitains avaient besoin d'une armée qui devait se former en combattant, et qu'un militaire ne pouvait jamais bien servir son pays sans s'exercer à la guerre. Vers la fin de l'année, je quittai Naples, et prenant la poste j'arrivai à Pau, chef-lieu du département des Basses-Pyrénées.

CHAPITRE XVII.

J'entre en Espagne et je rencontre mon frère à Saragosse, conduisant prisonnier en France le général en chef espagnol Black. — Dans quel état je trouve les restes de la division napolitaine. — De trois régiments d'infanterie je compose le 8e de ligne, et de deux régiments de cavalerie, deux escadrons. — Ce qui m'arrive de plus remarquable dans l'espace de deux ans environ dans le royaume de Valence, entre Quenca et Rechena, et dans l'Aragon. — Mes sentiments de nationalité rapportés calomnieusement au maréchal Suchet, qui me met aux arrêts dans la citadelle de Valence et projette de m'envoyer à Paris escorté par des gendarmes. — Je reprends le commandement de la brigade napolitaine. — Mon retour à Naples.

Je fus obligé de m'arrêter à Pau pendant quelques jours pour acheter des chevaux, ainsi que d'autres choses indispensables pour cette campagne, et aussi pour me mettre en correspondance avec deux négociants de cette ville qui me promettaient de m'envoyer en Espagne du linge, des chaussures et des habillements pour les corps que je devais commander. Les marchands de Pau étaient très-avides au gain, et en effet, je payai tous les achats que j'y fis le double de leur valeur.

De Pau, en traversant avec beaucoup de difficulté

les Pyrénées, à cause de l'abondance des neiges, j'arrivai à Jacca, où je trouvai un général avec plusieurs officiers supérieurs français qui attendaient quelque gros détachement pour se rendre à Saragosse, éloignée de quatre marches, et dont la route était menacée par la grosse bande de Mina. Il me semblait voir dans cet embarras une répétition de la guerre d'insurrection dans les Calabres, insurrection que j'ai toujours considérée comme plus énergique, quoique nos provinces fussent à l'égard de l'Espagne comme une miniature en comparaison d'un grand tableau, quant à l'étendue. Arrivé à Saragosse, on eût dit que j'y avais donné rendez-vous à mon frère Florestan, qui y vint peu de temps après moi, accompagné du capitaine-général Black. Celui-ci s'était rendu à Valence avec son armée au maréchal Suchet, quoique les troupes françaises fussent de moitié moins nombreuses que celles d'Espagne renfermées dans Vale nce

Le siége de cette ville eut lieu après la bataille de Murviedro, dans laquelle combattirent la petite division napolitaine et une division du royaume d'Italie commandée par le général Palombi, qui décida en partie le gain de la bataille en faisant faire volte-face à un grand nombre de cavaliers espagnols.

Florestan jouissait d'une haute estime parmi les Français, et le maréchal Suchet lui donna comme

une marque de confiance la mission d'accompagner le prisonnier Black, général en chef, et son état-major en France, en le recommandant à Napoléon qui écrivit au roi de Naples de le nommer général de brigade. Mon frère employa tous les moyens, dans le cours du voyage, pour adoucir la tristesse du capitaine-général Black. Celui-ci s'en souvint dix ans après, quand j'arrivai proscrit à Madrid, en s'en montrant extrêmement reconnaissant. Florestan me disait que les corps napolitains dont ma brigade était composée étaient des plus braves, mais qu'ils manquaient d'instruction, de discipline et de connaissance de la comptabilité, à un point tel qu'il ne pouvait s'empêcher de me plaindre; il est facile d'imaginer les tristes impressions avec lesquelles il me laissa à Saragosse. Après m'avoir donné des notes d'une grande utilité sur tous les officiers napolitains, il poursuivit son voyage vers Paris, où en arrivant il fut présenté à l'empereur; et à son retonr à Naples, le roi le nomma au grade de général de brigade.

Les régiments napolitains qui entrèrent en Catalogne se signalèrent d'une manière si éclatante dans les assauts des places fortes et sur le champ de bataille, que le maréchal Gouvion Saint-Cyr en fait le plus grand cas d'après ce qu'il dit dans ses Mémoires. Entre plusieurs officiers supérieurs qu'il vante infiniment, il distingue d'une manière parti-

culière, tant sous le rapport de l'intelligence que sous celui de la bravoure, le chef de bataillon Ambrosio et le colonel Carascosa, qui depuis devinrent tous deux lieutenants-généraux. Ces régiments, dans la suite des temps, affaiblis en nombre et négligés par leur gouvernement, conservèrent néanmoins leur valeur; mais ils déchurent considérablement du côté de l'administration, de la discipline, et même de l'instruction.

A l'arrivée des restes des cinq régiments napolitains à Saragosse, j'allai à leur rencontre incognito et sans uniforme, pour ne point me faire connaître et pouvoir les observer à loisir. Dans les deux escadrons, il n'y avait pas beaucoup à blâmer; mais les trois régiments qui formaient six bataillons n'étaient pas présentables : mal vêtus et marchant en désordre, ces corps étaient suivis par un nombre de femmes qui égalait, si même il ne surpassait pas le nombre des soldats. A leur premier aspect, mon cœur se serra; mais, sans toutefois perdre courage, je me dis à moi-même : Quel bel acte de patriotisme j'accomplirais, si je pouvais bien organiser dans un pays si éloigné, et dans une guerre partielle qui ne laisse jamais de repos, tous ces compagnons d'armes que du fond de l'âme j'adoptais déjà pour mes enfants.

La triste situation de ces troupes provenait d'abord de l'incurie du roi Joseph et ensuite de celle de Joa-

chim; parce que, forcés par Napoléon de donner ce contingent de troupes, ils les considéraient comme perdues. Combattant pendant plusieurs années dans la Catalogne, dans l'Aragon et ensuite dans le royaume de Valence, sans recevoir aucun renfort de soldats, le petit nombre de ceux qui étaient restés, habitués à des combats continuels ainsi qu'au climat, étaient déjà devenus de formidables soldats. Le général Ferrier, excellent militaire, qui commandait alors la brigade napolitaine, et qui quitta l'Espagne un mois après, me fit reconnaître par les troupes en qualité de leur chef. En les rangeant en bataille hors des murs de Saragosse, je parcourais leurs lignes, et leur aspect guerrier m'imposait. Mais quand je commençai à commander les évolutions les moins difficiles, elles s'exécutaient sans exactitude. Le soldat n'avait point de livret et n'avait par conséquent aucun soin de comptabilité. Pour comble de malheur, les officiers étaient tous mécontents depuis qu'ils entendaient dire que Joachim accordait les grades dans les revues qu'il passait à Naples, oubliant ceux qui versaient leur sang en Espagne. Les deux escadrons des deux régiments divers restèrent à peu près comme ils se trouvaient; les six bataillons des trois régiments se réduisirent à trois, tous dans un seul régiment qui prit le nom de 8e de ligne, dont j'étais colonel. Pour la régularité de ces opérations, il

fallait travailler tout le jour, et le soir, ensuite, je réunissais chez moi tous les officiers, pour leur expliquer la théorie de l'école de bataillon et de ligne. Ils étaient presque tous braves et honorables, et avaient donné des preuves de leur valeur non-seulement contre l'ennemi, mais encore dans des duels contre des officiers d'autres pays, justifiant sous ce rapport l'assertion de Machiavelli, que « le courage italien, d'homme à homme, est souvent supérieur à celui des autres nations. »

J'avais fait, pour ainsi dire, de mes heures d'instruction, autant d'heures d'amusement, et pour ne point blesser l'amour-propre des officiers, je répétais souvent que la théorie était peu de chose en comparaison de l'habitude de la guerre, mais que c'était néanmoins une chose indispensable que de la connaître, pour mille raisons que je leur expliquais dans le plus grand détail. Je m'occupais en même temps de l'habillement des troupes; mais pendant que pour venir à bout de mes desseins je dormais à peine deux heures sur vingt-quatre, je reçois l'ordre d'escorter jusqu'aux frontières françaises deux mille cinq cents prisonniers espagnols, faisant partie des corps pris à Valence. Si l'on m'eût donné la brigade entière, je me serais plus facilement consolé de cette traverse, mais au lieu de dix-huit cents hommes qui composaient mon régiment, mille demeurèrent à Saragosse, et des deux esca-

drons qui donnaient cent soixante chasseurs à cheval, un seul des deux me suivit. Il me semblait impossible d'escorter tant de prisonniers au milieu de leurs provinces toutes insurgées, et ce qui était plus encore, menacé sur ma gauche par Mina, lequel pouvait disposer de huit mille hommes au moins, tandis que je n'avais que huit cents fantassins à peine et quatre-vingts chevaux; obligé en outre de traverser des montagnes dangereuses et remplies de neige. Mes instructions portaient que je devais donner aux prisonniers une demi-ration de vivres, afin qu'affaiblis par une nourriture insuffisante, ils fussent plus faciles à conduire; mais je calculai au lieu de cela, que la faiblesse ne leur permettrait pas de poursuivre une si longue marche. Je m'aperçus aussi de ce moment que les Français perdaient beaucoup d'hommes en Espagne, par suite de la légèreté avec laquelle ils procédaient, et que si les Espagnols, soutenus comme ils l'étaient par les Anglais, avaient déployé une énergie proportionnée à leur persévérance, la guerre péninsulaire aurait pris pour eux un bien meilleur aspect.

Enfin, grâce à la fortune, plus encore qu'à toute mon activité, qui cependant était grande, je parvins à consigner les prisonniers jusqu'aux frontières de la France. En revenant à Saragosse sans aucun obstacle et sans responsabilité, je voulus donner à mes troupes une leçon pour les faire marcher en

bon ordre et avec précaution surtout. J'avais le plus vif désir de leur faire perdre l'habitude qu'ils avaient contractée de voler. Les soldats italiens, par un amour-propre bien ou mal dirigé, aspiraient à surpasser les Français, non-seulement dans leurs vertus, mais encore dans leurs vices; et comme dans cette guerre de détail on volait aussi passablement dans l'armée du maréchal Suchet, bien qu'elle fût mieux disciplinée que les autres, mes soldats voulaient l'emporter sur ses troupes, jusque dans le vol, auquel, chose assez bizarre, ils avaient donné le nom de poésie, de sorte qu'ils appelaient les voleurs des poëtes. Cette triste plaisanterie venait de ce que quelques larcins avaient été commis avec une adresse et une sagacité remarquables. Il me semblait réellement être au milieu de l'antique Sparte, où le vol bien caché était regardé comme une vertu. J'avais cependant déclaré par un ordre du jour très-sévère, ma résolution de faire punir, avec toute la rigueur des lois, tout vol qui aurait été commis, et je blâmais en même temps les officiers qui le toléraient comme une chose légère en le qualifiant du nom de *poésie*.

Le soin extrême que je prenais de faire en sorte que les soldats eussent au delà du simple nécessaire me faisait espérer que ma brigade deviendrait un modèle d'honneur et d'intégrité. Les officiers étaient dans l'habitude de maltraiter les sol-

dats par des paroles injurieuses et grossières. Je réprimai encore cet abus inhumain par un ordre du jour raisonné, en faisant sentir que les supérieurs ne doivent punir que dans les limites de la loi, sans jamais offenser leurs subordonnés par des injures, puisque le courage de ceux-ci pouvait un jour les élever à leur tour aux plus hauts grades. Mes soldats n'avaient point été habitués à ce langage, et bien moins encore aux soins minutieux que je prenais des troupes à l'égard de l'habillement et de la propreté personnelle, que j'exigeais qui fût irréprochable, de sorte que, pour l'obtenir, j'allais moi-même examiner les yeux et les oreilles des soldats, pour m'assurer s'ils s'étaient bien lavés. J'observais en outre leurs ongles, leurs pieds, leurs chemises et leurs cheveux, déclarant, dans mes ordres du jour, que ces détails étaient indispensables, et leur en expliquant les raisons.

Mais il arriva un matin vers l'aube du jour, pendant que ma colonne quittait Agerbe, qu'un officier français amena un fusilier napolitain, qui avait volé différents objets d'habillement dans des ballots qui venaient de Pau. Un adjudant-major de mon régiment me présenta le coupable en le qualifiant de poëte, tant cette dénomination était devenue commune. Je mis ma colonne en marche dans la vaste plaine située entre Agerbe et Saragosse, loin de la grande route, et là je la formai en carré

Je parlai alors aux miens le langage de la nationalité, auquel les multitudes ne sont jamais sourdes; je leur dis qu'un malheureux d'entre leurs camarades se déshonorait au milieu des Français, qu'il ne méritait plus le nom de Napolitain, qu'ayant cessé d'être tel à mes yeux je donnais l'ordre qu'il reçût deux cents coups de bâton, et qu'étant dégradé par cette punition et n'appartenant plus à nos rangs, on l'abandonnât ensuite à sa destinée. Je ne voulus point être présent à cette exécution, laquelle étant terminée, je remis ma colonne en marche. Les soldats témoins du soin que je prenais d'eux approuvaient, par leur contenance, le parti que j'avais pris; mais les officiers, qui pour la plupart le considéraient comme irrégulier, étaient divisés d'opinion. Toutefois, il est certain que parmi les Napolitains qui restèrent en Espagne, il n'y eut plus d'exemple de ce genre de vol appelé poésie. Je m'étais exposé, par cette punition qui n'était pas permise par les lois, à être traduit devant un conseil de guerre; mais quels malheurs n'aurais-je point bravés pourvu que ma brigade se signalât aux yeux des étrangers! Je restai encore quelques jours de plus à Saragosse, les employant à améliorer l'habillement des troupes et leur instruction. L'ordre fut ensuite envoyé d'établir le quartier général de la brigade à Castellone de la Plana, et d'occuper avec elle la ligne entre Venincarlos et Murviedro, l'ancienne Sagonte.

La première fois que j'arrivai à Saragosse, je m'imaginais y trouver toute la population dans le deuil, mais je vis au contraire qu'elle se divertissait de bon cœur, en dépit d'une guerre si terrible et d'une si grande multitude de maux. Les femmes, principalement, ne se faisaient aucun scrupule de former des liaisons avec les vainqueurs. Que mes officiers eussent tous leurs maîtresses, je ne m'en étonnais nullement, parce qu'elles appelaient les Napolitains leurs cousins, et qu'ils se trouvaient là, disaient-elles, contre leur volonté; mais les officiers français n'avaient pas moins de bonheur que les autres, pour trouver dans le pays autant de femmes qu'ils en voulaient. M'étant mis en marche, je croyais être débarrassé de l'essaim de femmes qui suivaient le régiment, car, depuis Saragosse jusqu'aux frontières de France, et pendant le retour, je n'en avais plus vu, et je me promettais d'obtenir sans obstacle, par ma sévérité, qu'il n'y en eût plus désormais. Le capitaine Beaumont, mon adjudant-major, cependant, me tira d'erreur en me disant que les femmes qui, par centaines, avaient suivi mes troupes depuis le royaume de Valence étaient encore à Saragosse, se préparant à suivre de nouveau mes soldats. Pendant le premier jour de marche, je n'aperçus que les seules vivandières autorisées; mais le même adjudant-major me prévint que quelques-unes de ces femmes partaient trois

heures avant, et les autres trois heures après le corps, pour n'être point vues. A la seconde marche, je fis partir, plusieurs heures avant la colonne, un détachement, puis un second plusieurs heures après, de telle sorte que toutes ces femmes furent arrêtées. Mais que faire d'elles ensuite? comment empêcher qu'elles ne retournassent en arrière? comment les reconnaître? Il me vint alors l'idée de leur faire raser les cheveux par les barbiers du régiment, et de les exposer à la vue des soldats, qui, en voyant leurs femmes dans cet état, furent les premiers à s'en moquer, et celles-ci n'osèrent plus les suivre, d'autant plus que je les avais menacées en outre de les envoyer prisonnières à Saragosse. Quand je me fus ainsi défait, tant de la redoutable *poésie* que de ces malheureuses, je commençai un peu à respirer. J'étais suivi dans ma marche par le capitaine d'habillement avec une quantité de tailleurs; et le quartier-maître, qui faisait transporter sur un grand nombre de mules les papiers de l'ennuyeuse mais indispensable comptabilité. J'ai toujours été d'opinion que le soldat en haillons doit perdre tout amour-propre, ce qui m'a fait tenir constamment la main à ce qu'il fût décemment vêtu, et mieux que modestement. Je n'ai jamais manqué non plus à une autre de mes grandes maximes, c'est-à-dire que comme le soldat est toujours très-reconnaissant du soin que ses supérieurs prennent de lui, il préfère

ceux qui sont sévères mais affectueux à ceux qui ne s'inquiètent pas plus de la discipline que de son bien-être. Et, quoique ce ne soit point une chose facile que de discipliner les troupes italiennes, cependant, lorsqu'on y réussit, on obtient d'elles une ardeur à toute épreuve pour les entreprises les plus périlleuses. La discipline qui convient le mieux au soldat, est celle que j'appellerai *rationnelle*, ou, autrement, de ne laisser jamais ni une faute ni un crime impunis; mais, en même temps, de le traiter d'une manière paternelle, avec douceur et affection, en lui parlant toujours de manière à le pénétrer le plus possible de sentiments généreux et à le persuader des grands avantages des méthodes disciplinaires.

Arrivé à Castellone de la Plana, je restai avec un petit nombre de chevaux et les seules compagnies choisies de mon régiment. Le reste de la brigade était stationnée le long de la ligne qui, en regardant la mer, avait la droite à Murviedro et la gauche près de l'embouchure de l'Èbre. Cependant il ne se passait point de jour où, tantôt sur un point, tantôt sur un autre de la ligne, nous ne fussions attaqués par l'ennemi. Tous mes détachements occupaient des bâtiments où ils s'étaient fortifiés et qui, pour la plupart, étaient d'anciens couvents. Un de ces derniers, situé dans Castellone de la Plana, était très-vaste, et les munitions de guerre pour toute la ligne

s'y trouvaient déposées. J'y restai avec la première compagnie de grenadiers seule et j'y fus soudainement averti qu'un de mes détachements de quatre-vingts hommes avait été attaqué par huit cents Espagnols, dans une commune à la distance de cinq lieues de Castellone. Le couvent fortifié dans lequel les miens se trouvaient, n'était pas en état de résister longtemps. Si je laissais périr ce poste, on m'accuserait de faiblesse; et si, en le secourant avec le peu de forces qui me restaient, je ne réussissais point, on ne manquerait pas de blâmer ma témérité. Dans cette alternative, je me décidai à hasarder le second parti. En conséquence, ajoutant aux grenadiers un petit nombre d'autres soldats qui se trouvaient à Castellone, je me mis en marche avec cent trente hommes en tout. A moitié chemin, je fis halte en disant aux miens que l'ennemi était au décuple de nos forces, mais que les Napolitains qui, depuis tant d'années, combattaient en Espagne, où ils avaient mérité l'estime des Français, n'abandonneraient jamais leurs compatriotes inférieurs en nombre; et ajoutant encore d'autres discours pour exciter leur courage, je me remis en marche d'un bon pas, sans hésiter le moins du monde. L'ennemi me voyant, et croyant mes forces de beaucoup supérieures à celles que j'avais, se hâta de se retirer, et mon détachement fut ainsi sauvé. Ce fait, qui semble peu important, produisit

un bien immense dans l'esprit de mes subordonnés, en leur donnant une grande confiance en eux-mêmes.

La cavalerie formait l'escorte nécessaire au service de l'armée, ce qui donnait une grande satisfaction au maréchal Suchet, homme très-difficile à contenter. Pendant ce temps, quoique souvent obligé de repousser en colonne mobile, tantôt l'une, tantôt l'autre des bandes espagnoles, je persévérais dans ma tâche de perfectionner, à Castellone de la Plana, l'instruction et la discipline de mon régiment, en visitant les divers détachements sur la ligne. Sur ces entrefaites, un général français nommé L... vint à prendre le commandement de cette partie de la province de Valence. C'était un excellent homme dans le fond, mais tout à fait dépourvu d'intelligence. Il me témoignait beaucoup d'amitié et il écrivait au maréchal les rapports les plus favorables sur mon compte. Cela n'empêchait pas que nous nous disputassions souvent, non pas sur les affaires de service militaire, mais sur les opinions politiques et sur le sentiment de nationalité, car c'était là mon faible, ce l'est encore, et il me suivra dans la tombe, comme font quelques maladies incurables. Un jour, entre autres, on marchait contre un certain Fraile, brigadier espagnol, qui occupait d'excellentes positions dans une commune appelée Buenafigos et située au sommet d'une haute mon-

tagne. Nous étions avec une partie de ma brigade et un bataillon français. Le général me laissa tout faire; et, après que j'eus chassé et poursuivi l'ennemi, il me félicita, moi et les miens, pour la conduite qui avait été tenue dans cette entreprise; puis, se tournant vers les Français, il leur dit que nous devions être considérés, non comme Napolitains, mais comme Français. Cette simplicité fit rougir les officiers français; mais je ne pouvais m'en plaindre, car son intention avait certainement été de nous louer.

Au bout de quelque temps, le général L... eut l'ordre de conduire ma brigade à Valence, où elle fut passée en revue par le maréchal Suchet; et, à cette occasion, mon cœur put jouir d'une récompense digne de mes soins pénibles et assidus. Je me donnais toutes les peines du monde pour faire pénétrer parmi les officiers et les soldats du 8ᵉ de ligne la conviction que notre régiment était le meilleur de tous ceux de l'armée napolitaine, et même de ceux du corps d'armée français en Aragon. On ne fait rien de bon sans conviction. La revue du maréchal, conformément à ses habitudes, fut extrêmement minutieuse. Il examina les livrets des soldats, leurs habillements, et leur faisait mille questions. Je remarquai avec un plaisir inexprimable son extrême étonnement. L'uniforme de mon régiment était blanc et rose, couleurs délicates qui, choisies par le roi Joachim, faisaient admirablement ressortir les vi-

sages bronzés de mes soldats en leur donnant un air martial. Il paraissait incroyable qu'en faisant la guerre d'une manière si étrange et si acharnée, l'on pût conserver dans ce corps une tenue si propre et si soignée, et qu'en si peu de temps je fusse parvenu à les habiller aussi bien. On en vint ensuite à l'examen de l'instruction, et le maréchal m'ordonna de commander, en commençant par les plus minutieux détails, jusqu'aux évolutions de ligne. Il en croyait à peine ses propres yeux en voyant si bien instruits des bataillons qui naguère savaient à peine se mouvoir. Le jour suivant, il fit imprimer et publier un ordre du jour dans lequel il vantait l'instruction du 8e de ligne napolitain. Un pareil ordre du jour était d'un grand poids pour l'armée de ce maréchal, si habile et expérimenté dans la discipline comme dans l'administration.

Voici cet ordre du jour :

Armée impériale d'Aragon. — Valence, le 5 juillet 1812.

ORDRE DU JOUR.

« M. le maréchal duc d'Albufera, a passé en revue le 8e régiment d'infanterie de ligne napolitain. Il s'est aperçu avec plaisir que ces troupes avaient gagné sous plusieurs rapports, particulièrement sous celui du bien-être du soldat. Le colonel Pepé, depuis

son arrivée, s'est occupé avec succès à établir l'ordre, inconnu avant lui dans la comptabilité du régiment, à régler les livrets et le décompte des soldats, à leur assurer les effets dont ils ont besoin, et auxquels ils ont droit. M. le maréchal espère que la surveillance et la persévérance du chef amélioreront aussi la tenue et l'instruction d'un régiment qui, par son courage, a mérité une part dans les succès de l'armée d'Aragon.

« *Signé* : Le maréchal duc D'ALBUFERA.

« Pour copie conforme :

« Le général de brigade, SAINT-CYR NUGUES. »

Toujours sous les ordres du général L... je fus envoyé vers les villes de Requena et de Cuença, ligne de Valence et de Madrid. Pendant l'été, les chaleurs étaient excessives dans ces plaines ; je me souvins alors que les Romains avaient coutume de mettre un peu de vinaigre dans leur eau. J'en achetai une bonne quantité à mes frais, et j'en distribuai à chaque compagnie. Au commencement les soldats s'en moquèrent ; mais après, ils ne pouvaient plus s'en passer. On rencontrait rarement de l'eau, et quand la colonne s'en approchait, j'exigeais que l'on bût avec ordre, afin d'éviter les surprises de l'ennemi. Nous fortifiâmes un couvent à Requena, parce que ma brigade était trop faible contre Villacampas, Bassacourt, et autres généraux espagnols, qui

réunis pouvaient présenter une force de dix mille hommes environ. Après quelques jours d'escarmouches continuelles, L... reçut l'ordre de marcher avec ma brigade contre Bassacourt par un mouvement rapide, afin de l'attaquer à l'improviste. Pour moi, dans l'espérance d'avoir ce que nous appelions une belle affaire, j'osai faire quitter à mes soldats leurs sacs, appelés chez nous *zaini*, et parmi les Français havresacs; responsabilité immense de mon côté, car nous pouvions, chemin faisant, recevoir des ordres tels que nous ne dussions plus revoir Requena, auquel cas j'aurais été traduit devant un conseil de guerre. Mais, comme je brûlais d'un désir que je pourrais appeler fébrile, de faire parler avantageusement de nos Napolitains dans l'armée d'Aragon, j'aurais hasardé toutes les folies imaginables pour atteindre ce but. Me voilà donc en marche. Il fallait faire plus de trente milles par une chaleur excessive, et le général L... n'avait que ma seule brigade, composée de mon 8e de ligne, avec quatre-vingts chasseurs à cheval, car les autres étaient restés entre Castellone de la Plana et Vinaroz. Pendant toute la marche, la brigade était comme dans le camp d'instruction. Ayant passé le Cabiul sur un pont de bois, nous nous trouvâmes en face de l'ennemi, dont les tambours annonçaient qu'il se préparait à se mettre en ordre. Après avoir nivelé dans ma ligne les pelotons rangés en bataille, je

n'attendais plus que les ordres du général L... pour me disposer à l'attaque. Mais, au lieu de cela, après avoir loué le bel ordre dans lequel on avait marché, il ajouta qu'il ne croyait pas prudent de risquer, dans ce lieu isolé et loin de tous les secours, un engagement contre un ennemi dont on ne connaissait pas exactement les forces. Il était néanmoins intrépide soldat et il s'était distingué en faisant la guerre. Je lui répondis qu'il avait le plus grand tort de se défier des miens, qui combattraient comme les meilleures troupes de la France. Il répliqua qu'il en était convaincu; mais qu'il n'était point prudent de se hasarder dans une affaire aussi incertaine. En commençant la contre-marche, j'observai sur la physionomie de nos soldats que cette hardiesse, qui s'y était d'abord manifestée, s'évanouissait peu à peu. C'est parmi les hommes du Midi, et non parmi ceux du Nord, que l'on pourrait trouver des Spartiates et des Romains; mais pour parvenir à les former il faut des lois, du bonheur et beaucoup d'art, afin de donner de l'impulsion et de l'aliment à l'imagination et à l'exquise sensibilité des méridionaux. Dans la contre-marche sur Requena, quatre de mes grenadiers du premier bataillon désertèrent: J'avais peine à le croire, tant mes soldats avaient de confiance en moi, et tant ils me portaient d'affection, car ils ne m'appelaient pas autrement que du nom de père. Un autre colonel aurait puni la compagnie

tout entière. Mais, au lieu de cela, je louai les autres grenadiers qui n'avaient point suivi l'exemple des quatre coupables, de ces soldats qui avaient lâchement abandonné un capitaine et un colonel leur compatriote, qui les aimaient comme leurs enfants, pour servir sous les ordres d'officiers espagnols. Je fis en sorte alors, que la compagnie allât le jour suivant en reconnaissance. Lorsqu'elle fut en présence de l'ennemi, les officiers et les sergents se retirèrent, par mon ordre, à une bonne distance, pour laisser le champ libre à ceux qui voudraient déserter ; car j'aimais mieux pouvoir compter sur ceux qui resteraient fidèles au drapeau de leur pays que d'avoir à me défier de tous. Cet expédient que je hasardais fut merveilleusement favorable à la compagnie, car je n'éprouvai plus de désertions, même lorsque la fièvre de déserter se propagea de toutes parts, comme je le dirai bientôt. Je fatiguerais le lecteur, si j'entreprenais de lui raconter toutes les vicissitudes que j'eus à essuyer pendant le temps que je passai entre Raguena et Cuença. Je retournai enfin à Castellone de la Plana, où ma brigade fut de nouveau disséminée sur cette ligne. Je fus un jour envoyé avec seulement quatre compagnies choisies et un petit nombre de chevaux pour attaquer l'ennemi qui occupait, sur les hauteurs voisines, une excellente position, avec mille hommes à peu près. Un petit bataillon français devait me seconder en

prenant les Espagnols par derrière. Après une longue marche, je fis faire halte pour donner du repos à mes soldats, et me préparai bientôt à me remettre en chemin. Après avoir fait l'appel, selon la coutume, l'adjudant-major me dit que dans la première compagnie, la même où la désertion avait eu lieu près de Requena, il manquait à ce moment six hommes. « Cela est impossible », répondis-je; et j'ordonnai de nouvelles recherches qui confirmèrent la désertion des six hommes. En présence de la petite colonne, je répétai à haute voix : « Non, il n'est pas possible que les Napolitains abandonnent leurs compatriotes sur le point de combattre. » Puis, je disposai la cavalerie de manière à en faire faire une recherche encore plus attentive. Pendant ce temps, ils avaient tous les yeux attachés sur moi avec une sorte de crainte de me voir humilié; au même instant, on vit rentrer dans le corps les six grenadiers, qui avaient couru après quelques femmes. Je ne laissai pas toutefois échapper cette occasion de réveiller leur confiance en eux-mêmes. Cette affaire se termina donc heureusement et elle me valut des éloges.

Dans le même temps il arriva de Naples deux capitaines d'infanterie, d'une fort mauvaise conduite, apportant un ordre du ministre de la guerre pour être employés dans mon régiment. Ils auraient ainsi enlevé ces deux emplois à deux braves lieutenants qui avaient déjà, depuis assez longtemps,

mérité cette promotion, outre que le meilleur régiment napolitain eût alors été traité comme un corps de réprobation; car il était trop vrai qu'on ne les avait envoyés que parce qu'ils avaient mérité d'être punis. Oh! combien les princes et les hommes en possession du pouvoir sont aveugles! Je m'exposai à un grave danger et à un grand embarras, en renvoyant dans le royaume ces deux capitaines et en déclarant hautement que je ne devais pas soutenir cette insulte envers les officiers et le corps que je commandais. Mes officiers, craignant de me voir rappeler, me disaient affectueusement : « Ne faites pas ajouter à nos malheurs celui de vous perdre. » Et je leur répondais que j'étais très-heureux de leur donner une preuve de mon estime, dût-il m'en coûter la perte de mon grade. Mais le roi Joachim était très-éloigné de vouloir me destituer. En même temps il nous arriva la nouvelle de la formation d'un corps de deux divisions napolitaines qui s'acheminaient vers l'Allemagne. Mon frère Florestan, déjà promu au grade de général de brigade, était chef de l'état-major de ce corps, qui devait tant souffrir dans la fameuse campagne de Russie.

Pendant cette guerre, les femmes espagnoles manifestaient toujours une grande prédilection pour les troupes italiennes, et principalement pour les Napolitains, qu'elles appelaient *hermanitos*, c'est-à-dire cousins. Or, entre l'amabilité des femmes es-

pagnoles envers les étrangers et le désir de nuire à l'armée envahissante, les femmes de ces provinces n'épargnaient rien pour séduire et pour entraîner à la désertion mes soldats et sous-officiers, et elles y réussirent une fois jusqu'à persuader un lieutenant. Mais ce n'est pas tout : les généraux espagnols donnaient des grades à tous ceux qui désertaient. Le désordre commença dans les détachements les plus éloignés de moi, et bientôt il y eut des déserteurs, même dans ceux qui en étaient le plus rapprochés. Les compagnies qui restèrent sous mes yeux n'eurent jamais de déserteurs. Comme je connaissais le mérite des capitaines qui commandaient les compagnies entamées, et qu'en les examinant attentivement, j'avais reconnu qu'ils ne donnaient nullement lieu à ce désordre, je leur disais : — « Mais pourquoi ceux qui restent directement sous mes ordres ne désertent-ils point ? » — Et ils répondaient qu'ils ne pouvaient exercer sur eux cette supériorité morale que j'avais acquise sur l'esprit du soldat. Je priai alors le général L... d'écrire au maréchal Suchet de vouloir bien réunir sous mes yeux la brigade, ou du moins le 8ᵉ de ligne, puisque dans la cavalerie il n'y avait point de déserteurs; et de l'assurer, en mon nom, que la désertion cesserait aussitôt. Mais le maréchal s'obstinait à tenir les miens dispersés. Je fis alors une autre tentative : j'envoyai un de mes chefs de bataillon,

nommé Labrano, au général Harispe, pour obtenir qu'il sollicitât du maréchal Suchet mon passage dans sa division, qui était près d'Alicante, en présence des Anglo-Siciliens, débarqués sous le commandement de lord William Bentinck; mais tout fut inutile, et mes soldats, dans leurs cantonnements, désertaient chaque jour.

Pendant que les choses étaient en cet état le général L.., qui me tourmentait par ses continuelles invitations à dîner, m'engagea une fois avec un général, plusieurs officiers supérieurs français et quelques-uns des miens. A table on parla de Napoléon, et L... soutenait que l'histoire n'offrait point d'exemple d'un aussi grand homme que lui. Fatigué de ces folles apothéoses, je ne pus m'empêcher de répondre que jusqu'alors il n'avait égalé ni Alexandre, ni Annibal, ni César. A ces mots le général L... se leva en s'écriant que Napoléon était son héros, et qu'il ne souffrait point qu'on le mît en comparaison avec qui que ce fût. Il ajouta ensuite : « Je crois que le colonel Pepé n'aime ni Napoléon, ni les Français. » A quoi je répondis que dans l'armée d'Aragon, je combattais et ne faisais point pompe de mes affections. Ce discours, quoiqu'il n'eût point plu au général, fut répété en plusieurs endroits et particulièrement à Valence. Pendant ce temps la désertion continuait toujours parmi ceux des miens qui étaient dispersés dans les détache-

ments, et le général chargea un jour son aide de camp de prendre des informations dans divers endroits, et de demander d'abord aux officiers, puis aux soldats de mon régiment, s'ils avaient à se plaindre de moi. Mais les officiers et les soldats manifestèrent en ma faveur tant d'enthousiasme, que L... en éprouva du dépit. Je me présentai alors chez lui pour lui représenter qu'il avait bien le droit d'interroger les miens à la revue et dans leurs quartiers, mais non pas en envoyant son aide de camp, d'un grade subalterne, pour interroger d'autorité mes soldats au milieu de la rue, semant ainsi la zizanie et la défiance entre eux et leur chef; que je me sentais offensé de l'irrégularité de ce procédé, au point de lui demander la permission de me rendre à Valence, auprès du maréchal Suchet, afin de lui exposer mes plaintes. Il m'accorda ce que je lui demandais, et un moment après il m'invita à dîner pour faire la réconciliation. Je lui répondis qu'étant résolu de partir le jour suivant pour aller me plaindre de lui, je ne pouvais accepter son invitation. Il écrivit alors, par estafette, une longue lettre au maréchal Suchet, dans laquelle il lui disait qu'il m'avait toujours donné les plus grands éloges dans ses rapports; mais que maintenant toutes mes excellentes qualités militaires ne servaient à rien, parce que je parlais de l'empereur avec peu de respect, que je n'aimais point les Français et que je regar-

dais comme parfaitement injuste la guerre que nous faisions en Espagne. Il finissait par exprimer le soupçon que je pourrais bien un jour déserter les drapeaux français pour passer du côté des Espagnols. Arrivé le jour suivant à Valence, quand je me présentai devant le maréchal, il ordonna au capitaine de grenadiers qui était de garde auprès de lui, de recevoir mon épée et de me conduire dans le château de Valence, où l'on me fit garder à vue par la sentinelle, comme coupable d'un crime capital. Et cela, en dépit de ce que le maréchal Suchet avait coutume de dire : que les meilleurs colonels de son armée étaient celui du 14e de ligne français et celui du 8e napolitain. Je sus, depuis, que le général L..., ayant fortement coloré ce que j'avais dit de Napoléon, lui avait fait prendre la résolution de m'envoyer à Paris, escorté par des gendarmes.

La place de Valence était commandée par un général du royaume d'Italie, nommé Mazzucchelli, qui était passionné pour les lettres et pour la musique, et en même temps aussi intelligent et aussi brave sur le champ de bataille qu'il est possible de l'imaginer. Je lui écrivis, et il m'envoya un de ses aides de camp par l'intermédiaire duquel il m'assurait de son intérêt et de son amitié, en me promettant de s'employer en ma faveur auprès du maréchal, quoique celui-ci fût très-irrité contre moi. Cet aide de camp fut le premier à me dire le contenu du

rapport du général L..., et je ne pouvais revenir de mon étonnement de ce qu'il avait suspecté ma fidélité à l'égard des drapeaux français. Le général Mazzucchelli présenta au maréchal Suchet une lettre de moi, de laquelle il fut vivement ému. Au lieu d'affecter dans cette lettre un attachement exagéré pour les Français, je confessais que mes sentiments d'honneur et de nationalité m'avaient toujours éloigné d'être partisan de la domination étrangère quelle qu'elle fût, mais que ces mêmes sentiments portés à l'extrême, m'avaient toujours fait servir avec ardeur et loyauté. Mon emprisonnement et l'exil, soufferts dès l'âge de seize ans, la campagne de Marengo et la fosse du Maritimo à dix-neuf ans, la guerre de Calabre à vingt-trois, les dangers que j'avais courus; ma nomination par le maréchal Masséna au commandement d'un régiment, avaient pour ainsi dire une teinte romanesque, mais j'en apportais des preuves légales. Les généraux français se conduisirent noblement envers moi; ils blâmèrent le général L... de m'avoir accusé sur des conversations académiques qui se tenaient à sa table, en les noircissant au point de me faire supposer criminel de lèse-majesté. Il fut tellement mal vu par suite de ce bizarre procédé à mon égard, que peu de temps après il fut, à son grand chagrin, renvoyé en France. Le maréchal me mit en liberté, me fit rendre mon épée par le général Mazzucchelli,

me rétablit dans le commandement de la brigade, et, au dire de Mazzucchelli dans son estime; mais il n'eut plus depuis lors la même bienveillance à mon égard. Selon les règles militaires j'allai le remercier, et il me retint, en se promenant avec moi dans son salon, pendant une heure et demie. Quand il apprit de moi que le général L... avait rétrogadé devant la colonne espagnole de Bassacourt, il s'écria : « Voilà la cause de tout le mal! » Il me dit ensuite que je rejoindrais mon régiment à Saragosse, destination pour laquelle il était parti de Castellone de la Plana, mais que les chasseurs à cheval devaient rester sur la ligne, entre Murviedro et l'Èbre. Je pris ensuite congé du général Mazzucchelli, qui nourrissait alors des sentiments tout italiens, en le remerciant de la courtoisie et de la bonté dont il avait usé à mon égard, et je quittai Valence pour la revoir dix ans plus tard, dans une situation plus triste que jamais. Pendant le peu de jours que je passai à Valence en liberté, je fus presque obligé de me tenir caché pour éviter les invitations de plusieurs familles espagnoles, qui me regardaient comme un martyr de leur cause, et il me fallut en faire autant quand je repassai à Castellone de la Plana.

En arrivant à Saragosse, je vis les officiers de mon régiment venir à cheval à ma rencontre, et il me semblait revenir en famille. En vertu de l'auto-

risation du maréchal, je formai deux bataillons des trois qui existaient, en mettant les officiers et sous-officiers de surplus à la suite de la compagnie. Il me restait environ mille hommes, vieux soldats presque tous couverts de blessures. Nous étions toujours dans tout l'Aragonais en colonne mobile, et partout on parlait de la valeur des Napolitains. Quand nous entrâmes à Saragosse, on admirait dans les parades la beauté de nos hommes et l'élégance de leur tenue. Les soins que je prenais pour les maintenir contents m'avaient concilié leur affection au plus haut degré, et ils étaient très-convaincus qu'il n'y avait point de père qui les eût aimés plus que moi.

A la fin de l'année 1812, nous lûmes le fameux bulletin de Napoléon, dans lequel il ne lui avait pas été possible de dissimuler les revers inouïs essuyés par son armée au milieu du froid de la Russie. De telles nouvelles ne faisaient point espérer de renfort à l'armée qui occupait la Péninsule, et ceux du pays reprenaient courage ; mais notre Italie aurait pu tirer avantage de l'humiliation de l'empereur, ce que cet étrange événement me donnait lieu d'entrevoir et de calculer dans mon imagination. Quelques jours après, je reçus de tristes nouvelles de mon frère Florestan et de plusieurs autres de mes camarades, qui avaient beaucoup souffert pendant la campagne de Russie. Florestan eut le comman-

dement de la garde à cheval du roi de Naples, composée d'un régiment de hussards et un autre de gardes d'honneur. Les soldats de ce dernier corps devaient appartenir à des familles honnêtes et aisées. La brigade était très-belle, et elle souffrit tellement du froid que deux colonels, le duc de Roccaromana et le prince de Campana, ainsi que mon frère, eurent toutes les extrémités gelées. Florestan perdit tous les doigts du pied droit, et il resta, estropié comme il était, et avec sa blessure toujours ouverte dans la poitrine, dans la place de Dantzig, avec la division napolitaine. Je sus longtemps après tous ces détails ainsi que beaucoup d'autres que je dirai ailleurs; mais, à ce moment, les uns le croyaient privé d'un pied, les autres amputé d'une jambe.

De pareilles nouvelles des revers sans exemple et des désastres de Napoléon, nous arrivaient en foule et sans exagération, répandues par les Anglais dans toute la Péninsule; ce qui, en rendant aux Espagnols la hardiesse avec l'espoir, avait mis l'Aragon tout en feu. Et néanmoins ce vaste pays demeurait encore soumis par cinq mille hommes seulement, pour la plupart italiens. Si, au temps de Masséna, les Calabrais avaient été unis et soutenus par les Anglais, ce brave lui-même, avec soixante mille hommes, ne serait point parvenu à les vaincre, tant il y a de vigueur et d'audace dans l'âme des Calabrais! Mon régiment était sans cesse en mou-

vement, tantôt à droite, tantôt à gauche du fleuve de l'Èbre. Je fus mis une fois sous les ordres du général Severoli, du royaume d'Italie. Celui-ci, en quittant l'Aragon, écrivait au général Pâris, commandant de l'Aragonais : « Ayez confiance dans le colonel Pepé; laissez-le faire, et vous en serez pleinement satisfait. »

Nous étions au mois d'avril de cette même année 1813, lorsque je reçus du gouvernement napolitain un ordre approuvé par le maréchal Suchet, de laisser un seul bataillon complet en Espagne, et de partir avec le cadre de l'autre pour retourner à Naples. La cavalerie devait rester en Espagne. Toutes les facilités m'étaient données pour cette opération. Chacun des miens désirait de partir, et parce qu'ils avaient tous ce mal qu'on appelle *nostalgie*, ou amour du pays, et parce qu'ils voyaient se vérifier à leurs dépens la maxime que les absents ont toujours tort. Dans cette occurrence je ne consultai absolument que l'avantage de l'armée napolitaine. Je choisis pour me suivre tout ce que je pouvais emmener de caporaux, de sergents et d'officiers, qui se montèrent à plus de trois cents, en donnant la préférence aux meilleurs, mais en faisant toutefois exception à cette règle pour le chef de bataillon Staïti, que je laissai en Espagne. Je voyais qu'il était de mon devoir de laisser mes braves soldats sous le commandement du meilleur officier supérieur; mais ma bonne in-

tention nuisit au brave commandant Staïti, parce que loin de Naples, quoiqu'il fût en campagne, il ne fut nommé colonel qu'après plusieurs chefs de bataillon qui n'avaient pas son mérite. Ce fut avec les larmes aux yeux que je me séparai de tous ces braves vétérans, desquels j'étais aimé comme un père, et mon cœur se serra à la pensée que peu d'entre eux pourraient aussi revoir leur patrie.

A peine eus-je quitté l'Espagne et mis le pied sur le sol français, que je m'éloignai de ma petite colonne, suivi seulement de mon domestique à cheval, afin de jouir du plaisir d'aller seul sans danger, plaisir alors ignoré en Espagne, où il fallait toujours se faire escorter par un détachement. Arrivé à Pau, je vendis à vil prix mes chevaux et toutes les choses qui ne pouvaient me suivre, en achetant fort cher, des habitants de la ville, une voiture de voyage. Je dis adieu à mes trois cents compagnons d'armes. Je laissai des instructions fort étendues au chef de bataillon Labrano, relativement à la longue marche qu'il avait à faire pour se trouver à Naples trois mois après; et je me mis à courir la poste nuit et jour pour arriver à Milan, où j'espérais avoir des nouvelles de mon frère, duquel j'étais inquiet au point de douter s'il était encore vivant. A Milan, le baron Trecchi me conduisit chez les amis intimes qu'il avait au ministère de la guerre; mais comme on n'y avait rien appris de Florestan, j'en sortis avec

le cœur encore plus attristé. J'y vis aussi un moment le savant Salfi, né à Cosenza, en Calabre, et qui résidait à Milan, pensionné par le gouvernement. Je lui dis que le temps était propice pour l'Italie méridionale, et que je prierais le roi de lui donner un emploi à Naples. Salfi accepta mon offre, bien qu'il n'y comptât pas beaucoup, quant au succès du moins; et je continuai à courir la poste, espérant apprendre, à mon arrivée dans le royaume, quelque nouvelle de mon frère.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER

CHAPITRE PREMIER.

Pages.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.